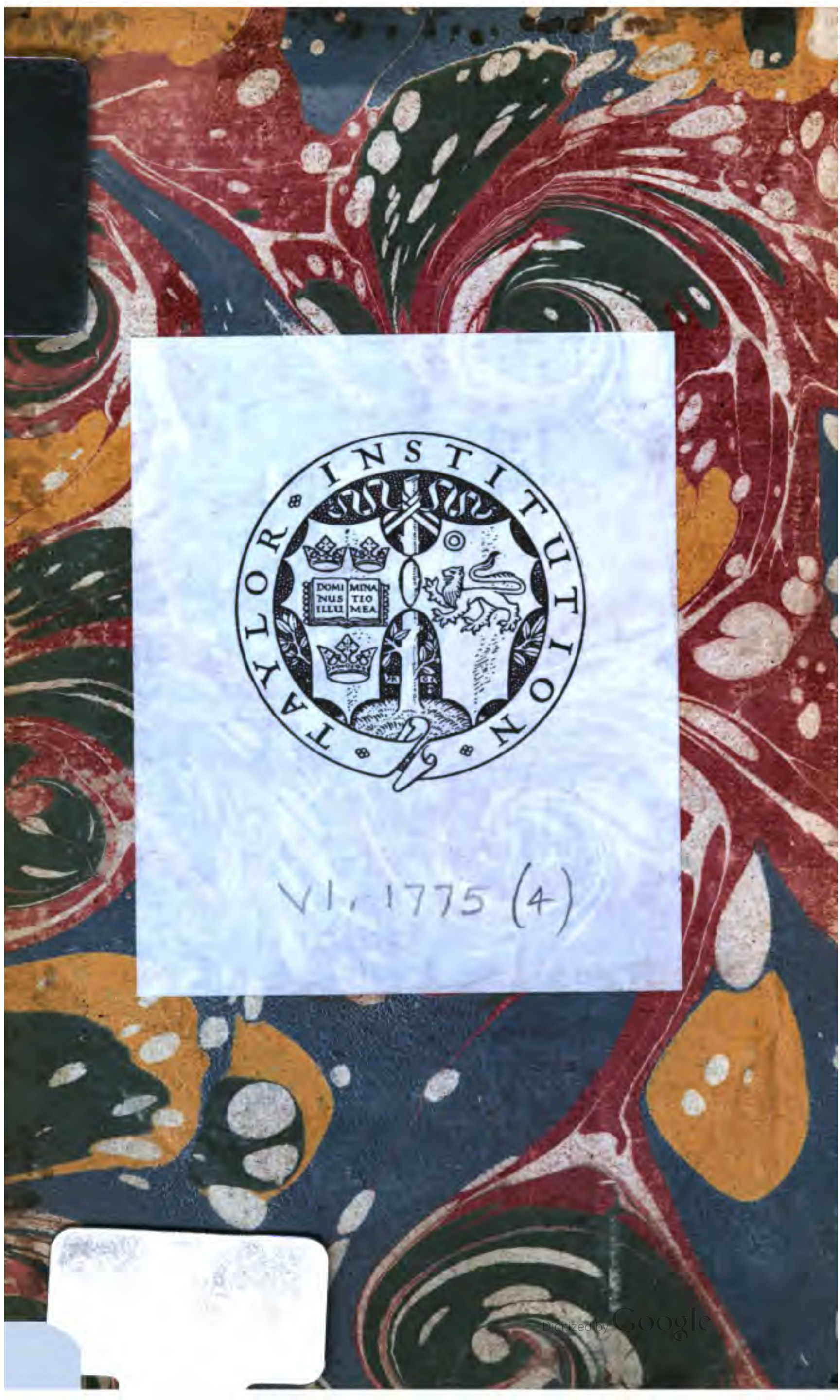



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



TOME QUATRIÉME.

OUVRAGES

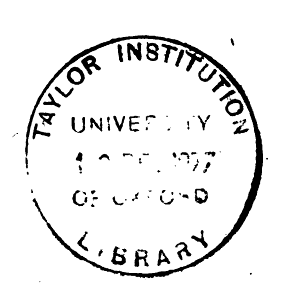
DRAMATIQUES,

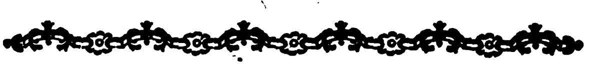
PRÉCÉDÉS ET SUIVIS

DE TOUTES LES PIÉCES QUI LEUR SONT RELATIFS.

TOME TROISIÉME.

M. DCC. LXXV.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVE
OF
LIBRARY



DISSERTATION SUR LA TRAGÉDIE ANCIENNE ET MODERNE.

A SON EMINENCE

MONSEIGNEUR

LE CARDINAL QUERINI,

NOBLE VÉNITIEN, EVÊQUE DE BRESCIA, BIBLIOTHÉCAIRE DU VATICAN.

MONSEIGNEUR,

IL était digne d'un génie tel que le vôtre, & d'un homme qui eſt à la tête de la plus ancienne bibliothèque du monde, de vous donner tout entier aux lettres. On doit voir de tels Princes de l'Egliſe ſous un Pontiſe qui a éclairé le monde Chrêtien avant de le gouverner. Mais ſi tous les lettrés vous doivent de la reconnaiſſance, je vous en dois plus que perſonne, après l'honneur que vous m'avez fait de traduire en ſi beaux vers *la Henriade* & *le Poëme de Fon-*

tenoy. Les deux héros vertueux que j'ai célébrés sont devenus les vôtres. Vous avez daigné m'embellir, pour rendre encor plus respectables aux nations les noms de *Henri IV* & de *Louis XV*, & pour étendre de plus en plus dans l'Europe le goût des arts.

Parmi les obligations que toutes les nations modernes ont aux Italiens, & surtout aux premiers Pontifes & à leurs Ministres, il faut compter la culture des belles-lettres, par qui furent adoucies peu-à-peu les mœurs féroces & grossières de nos peuples septentrionaux, & auxquelles nous devons aujourd'hui notre politesse, nos délices & notre gloire.

C'est sous le grand *Léon X* que le théatre Grec renaquit, ainsi que l'éloquence. La *Sophonisbe* du célèbre Prélat *Trissino*, nonce du Pape, est la première tragédie réguliere que l'Europe ait vue après tant de siécles de barbarie, comme la *Calandra* du Cardinal *Bibiena* avait été auparavant la première comédie dans l'Italie moderne.

Vous fûtes les premiers qui élevâtes de grands théatres, & qui donnâtes au monde quelque idée de cette splendeur de l'ancienne Grèce, qui attirait les nations étrangères à ses solemnités, & qui fut le modèle des peuples en tous les genres.

Si votre nation n'a pas toûjours égalé les anciens dans le tragique, ce n'est pas que votre langue harmonieuse, féconde & flexible, ne soit propre à tous les sujets; mais il y a grande apparence que les progrès que vous avez faits

dans la musique, ont nui enfin à ceux de la véritable tragédie. C'est un talent qui a fait tort à un autre.

Permettez que j'entre avec votre Eminence dans une discussion littéraire. Quelques personnes, accoutumées au stile des épitres dédicatoires, s'étonneront que je me borne ici à comparer les usages des Grecs avec les modernes, au-lieu de comparer les grands-hommes de l'antiquité avec ceux de votre maison; mais je parle à un savant, à un sage, à celui dont les lumières doivent m'éclairer, & dont j'ai l'honneur d'être le confrère dans la plus ancienne académie de l'Europe, dont les membres s'occupent souvent de semblables recherches; je parle enfin à celui qui aime mieux me donner des instructions que de recevoir des éloges.

PREMIERE PARTIE.

Des tragédies Grecques imitées par quelques opéra Italiens & Français.

UN célèbre auteur de votre nation dit, que depuis les beaux jours d'Athènes, la tragedie errante & abandonnée, cherche de contrée en contrée quelqu'un qui lui donne la main, & qui lui rende ses premiers honneurs, mais qu'elle n'a pu le trouver.

S'il entend qu'aucune nation n'a de théatres, où des chœurs occupent presque toûjours la

ſcène, & chantent des ſtrophes, des épodes & des antiſtrophes accompagnées d'une danſe grave; qu'aucune nation ne fait paraître ſes acteurs ſur des eſpèces d'échaſſes, le viſage couvert d'un maſque qui exprime la douleur d'un côté & la joie de l'autre; que la déclamation de nos tragédies n'eſt point notée & ſoutenue par des flûtes; il a ſans doute raiſon: & je ne ſais ſi c'eſt à notre déſavantage. J'ignore ſi la forme de nos tragédies, plus rapprochée de la nature, ne vaut pas celle des Grecs, qui avait un appareil plus impoſant.

Si cet auteur veut dire qu'en général ce grand art n'eſt pas auſſi conſidéré, depuis la renaiſſance des lettres, qu'il l'était autrefois; qu'il y a en Europe des nations qui ont quelquefois uſé d'ingratitude envers les ſucceſſeurs des *Sophocles* & des *Euripides*; que nos théatres ne ſont point de ces édifices ſuperbes dans leſquels les Athéniens mettaient leur gloire; que nous ne prenons pas les mêmes ſoins qu'eux de ces ſpectacles devenus ſi néceſſaires dans nos villes immenſes: on doit être entiérement de ſon opinion. *Et ſapit, & mecum facit, & Jove judicat æquo.*

Où trouver un ſpectacle qui nous donne une image de la ſcène Grecque? c'eſt peut-être dans vos tragédies nommées opéra, que cette image ſubſiſte. Quoi, me dira-t-on, un opéra Italien aurait quelque reſſemblance avec le théatre d'Athènes? Oui. Le récitatif Italien eſt préciſément la mélopée des anciens; c'eſt cette déclamation notée & ſoutenue par des inſtrumens de muſi-

que. Cette mélopée, qui n'eſt ennuyeuſe que dans vos mauvaiſes *tragédies opéra*, eſt admirable dans vos bonnes piéces. Les chœurs, que vous y avez ajoutés depuis quelques années, & qui ſont liés eſſentiellement au ſujet, approchent d'autant plus des chœurs des anciens, qu'ils ſont exprimés avec une muſique différente du récitatif, comme la ſtrophe, l'épode & l'antiſtrophe étaient chantées chez les Grecs tout autrement que la mélopée des ſcènes. Ajoutez à ces reſſemblances, que dans pluſieurs *tragédies opéra* du célèbre abbé *Metaſtaſio*, l'unité de lieu, d'action & de tems, ſont obſervées : ajoutez que ces piéces ſont pleines de cette poëſie d'expreſſion, & de cette élégance continue, qui embelliſſent le naturel ſans jamais le charger, talent que depuis les Grecs le ſeul *Racine* a poſſédé parmi nous, & le ſeul *Addiſſon* chez les Anglais.

Je ſais que ces tragédies ſi impoſantes par les charmes de la muſique, & par la magnificence du ſpectacle, ont un défaut que les Grecs ont toûjours évité ; je ſais que ce défaut a fait des monſtres des piéces les plus belles, & d'ailleurs les plus régulières : Il conſiſte à mettre dans toutes les ſcènes de ces petits airs coupés, de ces ariettes détachées, qui interrompent l'action, & qui font valoir les fredons d'une voix efféminée, mais brillante, aux dépens de l'intérêt & du bon ſens. Le grand auteur que j'ai déja cité, & qui a tiré beaucoup de ſes piéces de notre théatre tragique, a remédié, à force de génie, à ce défaut qui eſt devenu une né-

ceſſité. Les paroles de ſes airs détachés ſont ſouvent des embelliſſemens du ſujet même ; elles ſont paſſionnées ; elles ſont quelquefois comparables aux plus beaux morceaux des odes d'*Horace* ; j'en apporterai pour preuve cette ſtrophe touchante que chante *Arbace* accuſé & innocent.

Vo ſolcando un mar crudele
Senza vele
E ſenza ſarte.
Freme l'onda, il ciel s'imbruna,
Creſce il vento, e manca l'arte :
E il voler della fortuna
Son coſtretto à ſeguitar.
Infelice in queſto ſtato,
Son da tutti abbandonato ;
Meco ſola è l'innocenza
Che mi porta à naufragar.

J'y ajouterai encor cette autre ariette ſublime que débite le Roi des Parthes vaincu par *Adrien*, quand il veut faire ſervir ſa défaite même à ſa vengeance.

Sprezza il furor del vento
Robuſta quercia avvezza
Di cento venti è cento
L'injurie a tolerar.
E ſe pur cade al ſuolo,
Spiega per l'onde il volo ;
E con quel vento iſteſſo
Va contraſtando il mar.

Il y en a beaucoup de cette eſpèce ; mais que ſont des beautés hors de place ? & qu'aurait-on dit dans Athènes, ſi *Œdipe* & *Oreſte* avaient, au moment de la reconnaiſſance, chanté des petits airs fredonnés, & débité des comparaiſons à *Jocaſte* & à *Electre* ? Il faut donc avouer que l'opéra, en ſéduiſant les Italiens par les agrémens de la muſique, a détruit d'un côté la véritable tragédie Grecque qu'il faiſait renaître de l'autre.

Notre opéra Français nous devait faire encor plus de tort ; notre mélopée rentre bien moins que la vôtre dans la déclamation naturelle ; elle eſt plus languiſſante ; elle ne permet jamais que les ſcènes ayent leur juſte étendue ; elle exige des dialogues courts en petites maximes coupées, dont chacune produit une eſpèce de chanſon.

Que ceux qui ſont au fait de la vraie littérature des autres nations, & qui ne bornent pas leur ſcience aux airs de nos ballets, ſongent à cette admirable ſcène dans *la Clemenza di Tito*, entre *Titus* & ſon favori, qui a conſpiré contre lui ; je veux parler de cette ſcène où *Titus* dit à *Seſtus* ces paroles :

Siam ſoli, il tuo Sovrano
Non è preſente ; apri il tuo core à Tito,
Confida ti all' amico ; io ti prometto
Qu' Auguſto no'l ſaprà.

Qu'ils reliſent le monologue ſuivant, où *Titus* dit ces autres paroles, qui doivent être l'éter-

nelle leçon de tous les Rois, & le charme de tous les hommes.

. . . . *Il torre' altrui la vita*
E facoltà commune
Al più vil della terra; il darla è solo
De' numi, & de' regnanti.

Ces deux scènes comparables à tout ce que la Grèce a eu de plus beau, si elles ne sont pas supérieures; ces deux scènes dignes de *Corneille*, quand il n'est pas déclamateur, & de *Racine*, quand il n'est pas faible; ces deux scènes, qui ne sont pas fondées sur un amour d'opéra, mais sur les nobles sentimens du cœur humain, ont une durée trois fois plus longue au moins que les scènes les plus étendues de nos tragédies en musique. De pareils morceaux ne seraient pas supportés sur notre théatre lyrique, qui ne se soutient guères que par des maximes de galanterie, & par des passions manquées, à l'exception d'*Armide*, & des belles scènes d'*Iphigénie*, ouvrages plus admirables qu'imités.

Parmi nos défauts nous avons, comme vous, dans nos opéra les plus tragiques une infinité d'airs détachés, mais qui sont plus défectueux que les vôtres, parce qu'ils sont moins liés au sujet. Les paroles y sont presque toûjours asservies aux musiciens, qui ne pouvant exprimer dans leurs petites chansons les termes mâles & énergiques de notre langue, exigent des paroles efféminées, oisives, vagues, étrangères à

l'action, & ajustées comme on peut à de petits airs mesurés, semblables à ceux qu'on appelle à Venise *Barcarole*. Quel rapport, par exemple, entre *Thésée*, reconnu par son père, sur le point d'être empoisonné par lui, & ces ridicules paroles :

Le plus sage
S'enflamme & s'engage,
Sans savoir comment.

Malgré ces défauts, j'ose encor penser que nos bonnes tragédies opéra, telles qu'*Atis*, *Armide*, *Thésée*, étaient ce qui pouvait donner parmi nous quelque idée du théatre d'Athènes, parce que ces tragédies sont chantées comme celles des Grecs ; parce que le chœur, tout vicieux qu'on l'a rendu, tout fade panégyriste qu'on l'a fait de la morale amoureuse, ressemble pourtant à celui des Grecs, en ce qu'il occupe souvent la scène. Il ne dit pas ce qu'il doit dire, il n'enseigne pas la vertu, *& regat iratos, & amet peccare timentes* ; mais enfin il faut avouer que la forme des tragédies opéra nous retrace la forme de la tragédie Grecque à quelques égards. Il m'a donc paru en général, en consultant les gens de lettres qui connaissent l'antiquité, que ces tragédies opéra sont la copie & la ruine de la tragédie d'Athènes. Elles en sont la copie, en ce qu'elles admettent la mélopée, les chœurs, les machines, les divinités : elles en sont la destruction, parce qu'elles ont accoutumé les jeunes gens à se connaître en sons plus qu'en esprit, à préférer leurs oreilles

à leur ame, les roulades à des penſées ſublimes, à faire valoir quelquefois les ouvrages les plus inſipides & les plus mal écrits, quand ils ſont ſoutenus par quelques airs qui nous plaiſent. Mais, malgré tous ces défauts, l'enchantement qui réſulte de ce mêlange heureux de ſcènes, de chœurs, de danſes, de ſymphonie, & de cette variété de décorations, ſubjugue juſqu'au critique même; & la meilleure comédie, la meilleure tragédie, n'eſt jamais fréquentée par les mêmes perſonnes auſſi aſſidûment qu'un opéra médiocre. Les beautés régulières, nobles, ſévères, ne ſont pas les plus recherchées par le vulgaire; ſi on repréſente une ou deux fois *Cinna*, on joue trois mois *les Fêtes Vénitiennes*: un poëme épique eſt moins lu que des épigrammes licencieuſes; un petit roman ſera mieux débité que l'hiſtoire du préſident de *Thou*. Peu de particuliers font travailler de grands peintres; mais on ſe diſpute des figures eſtropiées qui viennent de la Chine, & des ornemens fragiles. On dore, on vernit des cabinets, on néglige la noble architecture; enfin dans tous les genres, les petits agrémens l'emportent ſur le vrai mérite.

SECONDE PARTIE.

De la tragédie Française comparée à la tragédie Grecque.

HEureusement la bonne & vraie tragédie parut en France avant que nous eussions ces opéra, qui auraient pu l'étouffer. Un auteur nommé *Mairet* fut le premier qui en imitant la *Sophonisbe* du *Trissino*, introduisit la règle des trois unités, que vous aviez prise des Grecs. Peu-à-peu notre scène s'épura, & se défit de l'indécence & de la barbarie qui deshonoraient alors tant de théâtres, & qui servaient d'excuse à ceux dont la sévérité peu éclairée condamnait tous les spectacles.

Les acteurs ne parurent pas élevés, comme dans Athènes, sur des cothurnes qui étaient de véritables échasses; leur visage ne fut pas caché sous de grands masques, dans lesquels des tuyaux d'airain rendaient les sons de la voix plus frappans & plus terribles. Nous ne pumes avoir la mélopée des Grecs. Nous nous réduisimes à la simple déclamation harmonieuse, ainsi que vous en aviez d'abord usé. Enfin nos tragédies devinrent une imitation plus vraie de la nature. Nous substituames l'histoire à la fable Grecque. La politique, l'ambition, la jalousie, les fureurs de l'amour régnèrent sur nos théâtres. *Auguste*, *Cinna*, *César*, *Cornélie*, plus respectables que des héros fabuleux, parlèrent souvent sur notre

ſcène, comme ils auraient parlé dans l'ancienne Rome.

Je ne prétends pas que la ſcène Françaiſe l'ait emporté en tout ſur celle des Grecs, & doive la faire oublier. Les inventeurs ont toûjours la première place dans la mémoire des hommes; mais quelque reſpect qu'on ait pour ces premiers génies, cela n'empêche pas que ceux qui les ont ſuivis ne faſſent ſouvent beaucoup plus de plaiſir. On reſpecte *Homère*, mais on lit le *Taſſe*; on trouve dans lui beaucoup de beautés qu'*Homère* n'a point connues. On admire *Sophocle*; mais combien de nos bons auteurs tragiques ont-ils de traits de maître que *Sophocle* eût fait gloire d'imiter, s'il fût venu après eux? Les Grecs auraient appris de nos grands modernes à faire des expoſitions plus adroites, à lier les ſcènes les unes aux autres, par cet art imperceptible qui ne laiſſe jamais le théatre vuide, & qui fait venir & ſortir avec raiſon les perſonnages. C'eſt à quoi les anciens ont ſouvent manqué, & c'eſt en quoi le *Triſſino* les a malheureuſement imités. Je maintiens, par exemple, que *Sophocle* & *Euripide* euſſent regardé la première ſcène de *Bajazet* comme une école où ils auraient profité, en voyant un vieux Général d'armée annoncer, par les queſtions qu'il fait, qu'il médite une grande entrepriſe.

Que faiſaient cependant nos braves janiſſaires?
Rendent-ils au Sultan des hommages ſincères?
Dans le ſecret des cœurs, Oſmin, n'as-tu rien lu?

Et le moment d'après:

Crois-tu qu'ils me ſuivraient encor avec plaiſir,
Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur viſir?

Ils auraient admiré comme ce conjuré développe enſuite ſes deſſeins, & rend compte de ſes actions. Ce grand mérite de l'art n'était point connu aux inventeurs de l'art. Le choc des paſſions, ces combats de ſentimens oppoſés, ces diſcours animés de rivaux & de rivales, ces conteſtations intéreſſantes, où l'on dit ce que l'on doit dire, ces ſituations ſi bien ménagées les auraient étonnés. Ils euſſent trouvé mauvais peut-être qu'*Hippolite* ſoit amoureux aſſez froidement d'*Aricie*, & que ſon gouverneur lui faſſe des leçons de galanterie, qu'il diſe :

Vous-même où ſeriez-vous,
Si toûjours votre mère, à l'amour oppoſée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Théſée?

Paroles tirées du *Paſtor fido*, & bien plus convenables à un berger qu'au gouverneur d'un Prince : mais ils euſſent été ravis en admiration en entendant *Phèdre* s'écrier :

Oenone, qui l'eût cru? j'avais une rivale.
..... Hippolite aime, & je n'en peux douter.
Ce farouche ennemi, qu'on ne pouvait domter,
Qu'offenſait le reſpect, qu'importunait la plainte,
Ce tigre, que jamais je n'abordai ſans crainte,
Soumis, apprivoiſé, reconnaît un vainqueur.

Ce deſeſpoir de *Phèdre* en découvrant ſa rivale, vaut certainement un peu mieux que la ſatyre

des femmes ſavantes, que fait ſi longuement & ſi mal-à-propos l'*Hippolite* d'*Euripide*, qui devient là un mauvais perſonnage de comédie. Les Grecs auraient ſurtout été ſurpris de cette foule de traits ſublimes qui étincellent de toutes parts dans nos modernes. Quel effet ne ferait point ſur eux ce vers :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? Qu'il mourût.

Et cette réponſe, peut-être encor plus belle & plus paſſionnée, que fait *Hermione* à *Oreſte*, lorſqu'après avoir exigé de lui la mort de *Pyrrhus* qu'elle aime, elle apprend malheureuſement qu'elle eſt obéie, elle s'écrie alors :

Pourquoi l'aſſaſſiner? qu'a-t-il fait? à quel titre?
Qui te l'a dit?

ORESTE.

O Dieux, quoi, ne m'avez-vous pas
Vous-même ici tantôt ordonné ſon trépas?

HERMIONE.

Ah! falait-il en croire une amante inſenſée?

Je citerai encor ici ce que dit *Céſar*, quand on lui préſente l'urne qui renferme les cendres de *Pompée*.

Reſtes d'un demi-dieu, dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en ſuis.

Les Grecs ont d'autres beautés; mais je m'en rapporte à vous, Monſeigneur, ils n'en ont aucune de ce caractère.

Je vais plus loin, & je dis, que ces hommes, qui étaient si passionnés pour la liberté, & qui ont dit si souvent qu'on ne peut penser avec hauteur que dans les républiques, apprendraient à parler dignement de la liberté même, dans quelques-unes de nos piéces, tout écrites qu'elles sont dans le sein d'une monarchie.

Les modernes ont encor, plus fréquemment que les Grecs, imaginé des sujets de pure invention. Nous eumes beaucoup de ces ouvrages du tems du Cardinal de *Richelieu;* c'était son goût, ainsi que celui des Espagnols : il aimait qu'on cherchât d'abord à peindre des mœurs & à arranger une intrigue, & qu'ensuite on donnât des noms aux personnages, comme on en use dans la comédie; c'est ainsi qu'il travaillait lui-même, quand il voulait se délasser du poids du ministère. Le *Venceslas* de *Rotrou* est entiérement dans ce goût, & toute cette histoire est fabuleuse. Mais l'auteur voulut peindre un jeune homme fougueux dans ses passions, avec un mêlange de bonnes & de mauvaises qualités; un père tendre & faible; & il a réussi dans quelques parties de son ouvrage. Le *Cid* & *Héraclius*, tirés des Espagnols, sont encor des sujets feints; il est bien vrai qu'il y a eu un Empereur nommé *Héraclius*, un Capitaine Espagnol qui eut le nom de *Cid*, mais presqu'aucune des avantures qu'on leur attribue n'est véritable. Dans *Zayre* & dans *Alzire*, (si j'ose en parler, & je n'en parle que pour donner des exemples connus,) tout est feint jusqu'aux noms. Je ne conçois pas après cela, comment le père *Brumoy* a pu

dire dans ſon *Théatre des Grecs*, que la tragédie ne peut ſouffrir de ſujets feints, & que jamais on ne prit cette liberté dans Athènes. Il s'épuiſe à chercher la raiſon d'une choſe qui n'eſt pas ; „ Je crois en trouver une raiſon, dit-il, dans „ la nature de l'eſprit humain : il n'y a que „ la vraiſemblance dont il puiſſe être touché. „ Or il n'eſt pas vraiſemblable que des faits „ auſſi grands que ceux de la tragédie ſoient „ abſolument inconnus ; ſi donc le poëte in- „ vente tout le ſujet juſqu'aux noms, le ſpec- „ tateur ſe révolte, tout lui paraît incroyable, „ & la piéce manque ſon effet, faute de vrai- „ ſemblance. "

Premiérement, il eſt faux que les Grecs ſe ſoient interdit cette eſpèce de tragédie. *Ariſtote* dit expreſſément qu'*Agathon* s'était rendu très célèbre dans ce genre. Secondement, il eſt faux que ces ſujets ne réuſſiſſent point ; l'expérience du contraire dépoſe contre le père *Brumoy*. En troiſiéme lieu, la raiſon qu'il donne du peu d'effet que ce genre de tragédie peut faire, eſt encor très fauſſe ; c'eſt aſſurément ne pas connaître le cœur humain, que de penſer qu'on ne peut le remuer par des fictions. En quatriéme lieu, un ſujet de pure invention, & un ſujet vrai, mais ignoré, ſont abſolument la même choſe pour les ſpectateurs ; & comme notre ſcène embraſſe des ſujets de tous les tems & de tous les pays, il faudrait qu'un ſpectateur allât conſulter tous les livres, avant qu'il ſût ſi ce qu'on lui repréſente eſt fabuleux ou hiſtorique : il ne prend pas aſſurément cette peine ; il ſe laiſſe

attendrir

attendrir quand la piéce eſt touchante, & il ne s'aviſe pas de dire, en voyant *Polyeucte*, Je n'ai jamais entendu parler de *Sévère* & de *Pauline*, ces gens-là ne doivent pas me toucher. Le père *Brumoy* devait ſeulement remarquer que les piéces de ce genre ſont beaucoup plus difficiles à faire que les autres. Tout le caractère de *Phèdre* était déja dans *Euripide*, ſa déclaration d'amour dans *Sénèque* le tragique, toute la ſcène d'*Auguſte* & de *Cinna* dans *Sénèque* le philoſophe; mais il falait tirer *Sévère* & *Pauline* de ſon propre fonds. Au reſte, ſi le père *Brumoy* s'eſt trompé dans cet endroit & dans quelques autres, ſon livre eſt d'ailleurs un des meilleurs & des plus utiles que nous ayons; & je ne combats ſon erreur qu'en eſtimant ſon travail & ſon goût.

Je reviens, & je dis, que ce ſerait manquer d'ame & de jugement, que de ne pas avouer combien la ſcène Françaiſe eſt au-deſſus de la ſcène Grecque, par l'art de la conduire, par l'invention, par les beautés de détail, qui ſont ſans nombre. Mais auſſi on ſerait bien partial & bien injuſte, de ne pas tomber d'accord que la galanterie a preſque partout affaibli tous les avantages que nous avons d'ailleurs. Il faut convenir que, d'environ quatre cent tragédies qu'on a données au théatre, depuis qu'il eſt en poſſeſſion de quelque gloire en France, il n'y en a pas dix ou douze qui ne ſoient fondées ſur une intrigue d'amour, plus propre à la comédie qu'au genre tragique. C'eſt preſque toûjours la même piéce, le même nœud, formé par

une jalousie & une rupture, & dénoué par un mariage; c'est une coquetterie continuelle, une simple comédie, où des Princes sont acteurs, & dans laquelle il y a quelquefois du sang répandu pour la forme.

La plûpart de ces piéces ressemblent si fort à des comédies, que les acteurs étaient parvenus, depuis quelque tems, à les réciter du ton dont ils jouent les piéces qu'on appelle du haut comique; ils ont par-là contribué à dégrader encor la tragédie: la pompe & la magnificence de la déclamation ont été mises en oubli. On s'est piqué de réciter des vers comme de la prose: on n'a pas considéré qu'un langage au-dessus du langage ordinaire, doit être débité d'un ton au-dessus du ton familier. Et si quelques acteurs ne s'étaient heureusement corrigés de ces défauts, la tragédie ne serait bientôt, parmi nous, qu'une suite de conversations galantes, froidement récitées: aussi n'y a-t-il pas encor longtems que parmi les acteurs de toutes les troupes, les principaux rôles dans la tragédie n'étaient connus que sous le nom de *l'Amoureux* & de *l'Amoureuse*. Si un étranger avait demandé dans Athènes: Quel est votre meilleur acteur pour les amoureux dans *Iphigénie*, dans *Hécube*, dans les *Héraclides*, dans *Œdipe*, & dans *Electre?* on n'aurait pas même compris le sens d'une telle demande. La scène Française s'est lavée de ce reproche par quelques tragédies, où l'amour est une passion furieuse & terrible, & vraiment digne du théâtre; & par d'autres, où le nom d'amour n'est pas même prononcé. Jamais l'a-

mour n'a fait verser tant de larmes que la nature. Le cœur n'est qu'effleuré, pour l'ordinaire, des plaintes d'une amante ; mais il est profondément attendri de la douloureuse situation d'une mère, prête de perdre son fils ; c'est donc assurément par condescendance pour son ami, que *Despréaux* disait :

> ...... De l'amour la sensible peinture
> Est pour aller au cœur la route la plus sûre.

La route de la nature est cent fois plus sûre, comme plus noble ; les morceaux les plus frappans d'*Iphigénie*, sont ceux où *Clytemnestre* défend sa fille, & non pas ceux où *Achille* défend son amante.

On a voulu donner dans *Sémiramis* un spectacle encor plus pathétique que dans *Mérope* ; on y a déployé tout l'appareil de l'ancien théatre Grec. Il serait triste, après que nos grands maîtres ont surpassé les Grecs en tant de choses dans la tragédie, que notre nation ne pût les égaler dans la dignité de leurs représentations. Un des plus grands obstacles qui s'opposent, sur notre théatre, à toute action grande & pathétique, est la foule des spectateurs, confondue sur la scène avec les acteurs ; cette indécence se fit sentir particuliérement à la première représentation de *Sémiramis*. La principale actrice de Londres, qui était présente à ce spectacle, ne revenait point de son étonnement : elle ne pouvait concevoir comment il y avait des hommes assez ennemis de leurs plaisirs, pour gâter ainsi le spectacle sans en jouir. Cet abus a été cor-

rigé dans la ſuite aux repréſentations de *Sémiramis*, & il pourrait aiſément être ſupprimé pour jamais. Il ne faut pas s'y méprendre; un inconvénient, tel que celui-là ſeul, a ſuffi pour priver la France de beaucoup de chefs-d'œuvre qu'on aurait ſans doute hazardés, ſi on avait eu un théatre libre, propre pour l'action, & tel qu'il eſt chez toutes les autres nations de l'Europe.

Mais ce grand défaut n'eſt pas aſſurément le ſeul qui doive être corrigé. Je ne peux aſſez m'étonner ni me plaindre du peu de ſoin qu'on a en France de rendre les théatres dignes des excellens ouvrages qu'on y repréſente, & de la nation qui en fait ſes délices. *Cinna*, *Athalie*, méritaient d'être repréſentés ailleurs que dans un jeu de paume, au bout duquel on a élevé quelques décorations du plus mauvais goût, & dans lequel les ſpectateurs ſont placés, contre tout ordre & contre toute raiſon, les uns debout ſur le théatre même, les autres debout dans ce qu'on appelle *parterre*, où ils ſont gênés & preſſés indécemment, & où ils ſe précipitent quelquefois en tumulte les uns ſur les autres, comme dans une ſédition populaire. On repréſente au fond du Nord nos ouvrages dramatiques dans des ſalles mille fois plus magnifiques, mieux entendues, & avec beaucoup plus de décence.

Que nous ſommes loin, ſurtout, de l'intelligence & du bon goût qui règne en ce genre dans preſque toutes vos villes d'Italie! Il eſt honteux de laiſſer ſubſiſter encor ces reſtes de

barbarie dans une ville ſi grande, ſi peuplée, ſi opulente & ſi polie. La dixiéme partie de ce que nous dépenſons tous les jours en bagatelles, auſſi magnifiques qu'inutiles & peu durables, ſuffirait pour élever des monumens publics en tous les genres, pour rendre Paris auſſi magnifique qu'il eſt riche & peuplé, & pour l'égaler un jour à Rome, qui eſt notre modèle en tant de choſes. C'était un des projets de l'immortel *Colbert*. J'oſe me flatter qu'on pardonnera cette petite digreſſion à mon amour pour les arts & pour ma patrie; & que peut-être même un jour elle inſpirera aux magiſtrats qui ſont à la tête de cette ville, la noble envie d'imiter les magiſtrats d'Athènes & de Rome, & ceux de l'Italie moderne.

Un théatre conſtruit ſelon les règles doit être très vaſte; il doit repréſenter une partie d'une place publique, le périſtile d'un palais, l'entrée d'un temple. Il doit être fait de ſorte qu'un perſonnage, vu par les ſpectateurs, puiſſe ne l'être point par les autres perſonnages ſelon le beſoin. Il doit en impoſer aux yeux, qu'il faut toûjours ſéduire les premiers. Il doit être ſuſceptible de la pompe la plus majeſtueuſe. Tous les ſpectateurs doivent voir & entendre également, en quelqu'endroit qu'ils ſoient placés. Comment cela peut-il s'exécuter ſur une ſcène étroite, au milieu d'une foule de jeunes gens qui laiſſent à peine dix pieds de place aux acteurs? De-là vient que la plûpart des piéces ne ſont que de longues converſations; toute action théatrale eſt ſouvent manquée & ridicule, Cet abus ſub-

ſiſte, comme tant d'autres, par la raiſon qu'il eſt établi, & parce qu'on jette rarement ſa maiſon par terre, quoiqu'on ſache qu'elle eſt mal tournée. Un abus public n'eſt jamais corrigé qu'à la dernière extrémité. Au reſte, quand je parle d'une action théatrale, je parle d'un appareil, d'une cérémonie, d'une aſſemblée, d'un événement néceſſaire à la piéce, & non pas de ces vains ſpectacles plus puérils que pompeux, de ces reſſources du décorateur qui ſuppléent à la ſtérilité du poëte, & qui amuſent les yeux, quand on ne ſait pas parler aux oreilles & à l'ame. J'ai vu à Londres une piéce où l'on repréſentait le couronnement du Roi d'Angleterre, dans toute l'exactitude poſſible. Un chevalier armé de toutes piéces entrait à cheval ſur le théatre. J'ai quelquefois entendu dire à des étrangers : *Ah ! le bel opéra que nous avons eu ! on y voyait paſſer au galop plus de deux cent gardes.* Ces gens-là ne ſavaient pas que quatre beaux vers valent mieux dans une piéce qu'un régiment de cavalerie. Nous avons à Paris une troupe comique étrangère, qui ayant rarement de bons ouvrages à repréſenter, donne ſur le théatre des feux d'artifice. Il y a longtems qu'*Horace*, l'homme de l'antiquité qui avait le plus de goût, a condamné ces ſottiſes qui leurrent le peuple.

Eſſeda feſtinant, pilenta, petorrita, naves ;
Captivum portatur ebur, captiva Corinthus.
Si foret in terris, rideret Democritus ;
Spectaret populum ludis attentius ipſis.

TROISIEME PARTIE.

De Sémiramis.

PAr tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, Monſeigneur, vous voyez que c'était une entrepriſe aſſez hardie de repréſenter *Sémiramis* aſſemblant les ordres de l'Etat pour leur annoncer ſon mariage; l'ombre de *Ninus*, ſortant de ſon tombeau, pour prévenir un inceſte, & pour venger ſa mort; *Sémiramis* entrant dans ce mauſolée, & en ſortant expirante, & percée de la main de ſon fils. Il était à craindre que ce ſpectacle ne révoltât: & d'abord, en effet, la plûpart de ceux qui fréquentent les ſpectacles, accoutumés à des élégies amoureuſes, ſe liguèrent contre ce nouveau genre de tragédie. On dit qu'autrefois dans une ville de la grande Grèce, on propoſait des prix pour ceux qui inventeraient des plaiſirs nouveaux. Ce fut ici tout le contraire. Mais quelques efforts qu'on ait faits pour faire tomber cette eſpèce de drame, vraiment terrible & tragique, on n'a pu y réuſſir; on diſait & on écrivait de tous côtés, que l'on ne croit plus aux revenans, & que les apparitions des morts ne peuvent être que puériles aux yeux d'une nation éclairée. Quoi! toute l'antiquité aura cru ces prodiges, & il ne ſera pas permis de ſe conformer à l'antiquité? Quoi! notre Religion aura conſacré ces coups extraordinaires de la Providence, & il ſerait ridicule de les renouveller?

Les Romains philoſophes ne croyaient pas aux revenans du tems des Empereurs, & cependant le jeune *Pompée* évoque une ombre dans la *Pharſale*. Les Anglais ne croyent pas aſſurément plus que les Romains aux revenans ; cependant ils voyent tous les jours avec plaiſir dans la tragédie d'*Hamlet*, l'ombre d'un Roi qui paraît ſur le théatre dans une occaſion à-peu-près ſemblable à celle où l'on a vu à Paris le ſpectre de *Ninus*. Je ſuis bien loin aſſurément de juſtifier en tout la tragédie d'*Hamlet* ; c'eſt une piéce groſſière & barbare, qui ne ſerait pas ſupportée par la plus vile populace de France & d'Italie. *Hamlet* y devient fou au ſecond acte, & ſa maîtreſſe devient folle au troiſiéme ; le Prince tue le père de ſa maîtreſſe feignant de tuer un rat, & l'héroïne ſe jette dans la rivière. On fait ſa foſſe ſur le théatre ; des foſſoyeurs diſent des quolibets dignes d'eux, en tenant dans leurs mains des têtes de morts ; le prince *Hamlet* répond à leurs groſſiéretés abominables par des folies non moins dégoûtantes. Pendant ce tems-là un des acteurs fait la conquête de la Pologne. *Hamlet*, ſa mère, & ſon beau-père boivent enſemble ſur le théatre : on chante à table, on s'y querelle, on ſe bat, on ſe tue ; on croirait que cet ouvrage eſt le fruit de l'imagination d'un ſauvage yvre. Mais parmi ces irrégularités groſſières, qui rendent encor aujourd'hui le théatre Anglais ſi abſurde & ſi barbare, on trouve dans *Hamlet*, par une bizarrerie encor plus grande, des traits ſublimes, dignes des plus grands génies. Il ſemble que la nature ſe ſoit plûe à raſ-

sembler dans la tête de *Shakespear*, ce qu'on peut imaginer de plus fort & de plus grand, avec ce que la grossiéreté sans esprit peut avoir de plus bas & de plus détestable.

Il faut avouer que parmi les beautés qui étincellent au milieu de ces horribles extravagances, l'ombre du père d'*Hamlet* est un des coups de théatre des plus frappans. Il fait toûjours un grand effet sur les Anglais, je dis sur ceux qui sont les plus instruits, & qui sentent le mieux toute l'irrégularité de leur ancien théatre. Cette ombre inspire plus de terreur à la seule lecture, que n'en fait naître l'apparition de *Darius* dans la tragédie d'*Eschyle*, intitulée *les Perses.* Pourquoi? Parce que *Darius*, dans *Eschyle*, ne paraît que pour annoncer les malheurs de sa famille, au-lieu que dans *Shakespear*, l'ombre du père d'*Hamlet* vient demander vengeance, vient révéler des crimes secrets; elle n'est ni inutile, ni amenée par force; elle sert à convaincre qu'il y a un pouvoir invisible, qui est le maître de la nature. Les hommes, qui ont tous un fonds de justice dans le cœur, souhaitent naturellement que le ciel s'intéresse à venger l'innocence : on verra avec plaisir en tout tems & en tout pays, qu'un Etre suprême s'occupe à punir les crimes de ceux que les hommes ne peuvent appeller en jugement; c'est une consolation pour le faible, c'est un frein pour le pervers qui est puissant.

Du ciel, quand il le faut, la justice suprême
Suspend l'ordre éternel, établi par lui-même:

Il permet à la mort d'interrompre ſes loix,
Pour l'effroi de la terre, & l'exemple des Rois.

Voilà ce que dit à *Sémiramis* le Pontife de Babilone, & ce que le ſucceſſeur de *Samuël* aurait pu dire à *Saül*, quand l'ombre de *Samuël* vint lui annoncer ſa condamnation.

Je vais plus avant, & j'oſe affirmer, que lorſqu'un tel prodige eſt annoncé dans le commencement d'une tragédie, quand il eſt préparé, quand on eſt parvenu enfin juſqu'au point de le rendre néceſſaire, de le faire déſirer même par les ſpectateurs, il ſe place alors au rang des choſes naturelles.

On ſait bien que ces grands artifices ne doivent pas être prodigués. *Nec Deus interſit, niſi dignus vindice nodus.* Je ne voudrais pas aſſurément, à l'imitation d'*Euripide*, faire deſcendre *Diane* à la fin de la tragédie de *Phèdre*, ni *Minerve* dans l'*Iphigénie* en Tauride. Je ne voudrais pas, comme *Shakeſpear*, faire apparaître à *Brutus* ſon mauvais génie. Je voudrais que de telles hardieſſes ne fuſſent employées que quand elles ſervent à la fois à mettre dans la piéce de l'intrigue & de la terreur: & je voudrais, ſurtout, que l'intervention de ces êtres ſurnaturels ne parût pas abſolument néceſſaire. Je m'explique: ſi le nœud d'un poëme tragique eſt tellement embrouillé, qu'on ne puiſſe ſe tirer d'embarras que par le ſecours d'un prodige, le ſpectateur ſent la gêne où l'auteur s'eſt mis, & la faibleſſe de la reſſource. Il ne voit qu'un écrivain qui ſe tire mal-adroitement d'un mauvais

pas. Plus d'illuſion, plus d'intérêt. *Quodcunque oſtendis mihi, ſic incredulus odi.* Mais je ſuppoſe que l'auteur d'une tragédie ſe fût propoſé pour but d'avertir les hommes, que DIEU punit quelquefois de grands crimes par des voies extraordinaires; je ſuppoſe que ſa piéce fût conduite avec un tel art, que le ſpectateur attendît à tout moment l'ombre d'un Prince aſſaſſiné, qui demande vengeance, ſans que cette apparition fût une reſſource abſolument néceſſaire à une intrigue embarraſſée: je dis qu'alors ce prodige, bien ménagé, ferait un très grand effet en toute langue, en tout tems & en tout pays.

Tel eſt, à-peu-près, l'artifice de la tragédie de *Sémiramis*, (aux beautés près, dont je n'ai pu l'orner.) On voit dès la première ſcène, que tout doit ſe faire par le miniſtère céleſte; tout roule, d'acte en acte, ſur cette idée. C'eſt un Dieu vengeur, qui inſpire à *Sémiramis* des remords qu'elle n'eût point eus dans ſes proſpérités, ſi les cris de *Ninus* même ne fuſſent venus l'épouvanter au milieu de ſa gloire. C'eſt ce Dieu qui ſe ſert de ces remords mêmes qu'il lui donne, pour préparer ſon châtiment; & c'eſt de-là même que réſulte l'inſtruction qu'on peut tirer de la piéce. Les anciens avaient ſouvent dans leurs ouvrages le but d'établir quelque grande maxime; ainſi *Sophocle* finit ſon *Œdipe*, en diſant, qu'il ne faut jamais appeller un homme heureux avant ſa mort: ici toute la morale de la piéce eſt renfermée dans ces vers:

- - - - - - Il eſt donc des forfaits,
Que le courroux des Dieux ne pardonne jamais.

Maxime bien autrement importante que celle de *Sophocle.* Mais quelle instruction, dira-t-on, le commun des hommes peut-il tirer d'un crime si rare, & d'une punition plus rare encore? J'avoue que la catastrophe de *Sémiramis* n'arrivera pas souvent; mais ce qui arrive tous les jours se trouve dans les derniers vers de la piéce:

- - - - - - Apprenez tous du moins,
Que les crimes secrets ont les Dieux pour témoins.

Il y a peu de familles sur la terre où l'on ne puisse quelquefois s'appliquer ces vers; c'est par-là que les sujets tragiques, les plus au-dessus des fortunes communes, ont les rapports les plus vrais avec les mœurs de tous les hommes.

Je pourrais, surtout, appliquer à la tragédie de *Sémiramis* la morale par laquelle *Euripide* finit son *Alceste*, piéce dans laquelle le merveilleux règne bien davantage: *Que les Dieux employent des moyens étonnans pour exécuter leurs éternels décrets! Que les grands événemens qu'ils ménagent surpassent les idées des mortels!*

Enfin, Monseigneur, c'est uniquement parce que cet ouvrage respire la morale la plus pure, & même la plus sévère, que je le présente à votre Eminence. La véritable tragédie est l'école de la vertu; & la seule différence qui soit entre le théatre épuré & les livres de morale, c'est que l'instruction se trouve dans la tragédie toute en action; c'est qu'elle y est intéressante, & qu'elle se montre relevée des charmes d'un art qui ne fut inventé autrefois que pour instruire

la terre, & pour bénir le ciel, & qui, par cette raiſon, fut appellé le langage des Dieux. Vous qui joignez ce grand art à tant d'autres, vous me pardonnez, ſans doute, le long détail où je ſuis entré, ſur des choſes qui n'avaient pas peut-être été encor tout-à-fait éclaircies, & qui le ſeraient, ſi votre Eminence daignait me communiquer ſes lumières ſur l'antiquité, dont elle a une ſi profonde connaiſſance.

AVERTISSEMENT.

CEtte tragédie d'une eſpèce particulière, & qui demande un appareil peu commun ſur le théatre de Paris, avait été demandée par l'Infante d'Eſpagne Dauphine de France, qui, remplie de la lecture des anciens, aimait les ouvrages de ce caractère. Si elle eût vécu, elle eût protégé les arts, & donné au théatre plus de pompe & de dignité.

SÉMIRAMIS,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

SEMIRAMIS, Reine de Babilone.

ARZACE, ou NINIAS, fils de Sémiramis.

AZEMA, Princeſſe du ſang de Bélus.

ASSUR, Prince du ſang de Bélus.

OROES, Grand-Prêtre.

OTANE, Miniſtre attaché à Sémiramis.

MITRANE, ami d'Arzace.

CEDAR, attaché à Aſſur.

Gardes, Mages, Eſclaves, Suite.

SEMIRAMIS,

Acte. 5.e **SEMIRAMIS** Scene. 8.e



Quelle Victime, ô Ciel, a donc frapé ma rage!

h. Gravelot inv.



SEMIRAMIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théatre repréſente un vaſte périſtile, au fond duquel eſt le palais de Sémiramis. *Les jardins en terraſſe ſont élevés au-deſſus du palais; le temple des mages eſt à droite, & un mauſolée à gauche orné d'obéliſques.*

SCENE PREMIERE.

ARZACE, MITRANE.

ARZACE. *Deux eſclaves portent une caſſette dans le lointain.*

OUi, Mitrane, en ſecret l'ordre émané du trône,
Remet, entre tes bras, Arzace à Babilone.
Que la Reine en ces lieux brillans de ſa ſplendeur,
De ſon puiſſant génie imprime la grandeur!
Quel art a pu former ces enceintes profondes,
Où l'Euphrate égaré porte en tribut ſes ondes,

Ce temple, ces jardins dans les airs ſoutenus,
Ce vaſte mauſolée où repoſe Ninus ?
Eternels monumens moins admirables qu'elle!
C'eſt ici qu'à ſes pieds Sémiramis m'appelle.
Les Rois de l'Orient, loin d'elle proſternés,
N'ont point eu ces honneurs qui me ſont deſtinés:
Je vais dans ſon éclat voir cette Reine heureuſe.

MITRANE.

La renommée, Arzace, eſt ſouvent bien trompeuſe;
Et peut-être avec moi bientôt vous gémirez,
Quand vous verrez de près ce que vous admirez.

ARZACE.

Comment ?

MITRANE.

Sémiramis à ſes douleurs livrée,
Sème ici les chagrins dont elle eſt dévorée:
L'horreur qui l'épouvante eſt dans tous les eſprits.
Tantôt rempliſſant l'air de ſes lugubres cris,
Tantôt morne, abattue, égarée, interdite,
De quelque Dieu vengeur évitant la pourſuite,
Elle tombe à genoux vers ces lieux retirés,
A la nuit, au ſilence, à la mort conſacrés;
Séjour où nul mortel n'oſa jamais deſcendre,
Où de Ninus, mon maître, on conſerve la cendre.
Elle approche à pas lents, l'air ſombre, intimidé,
Et ſe frappant le ſein de ſes pleurs inondé.
A travers les horreurs d'un ſilence farouche,
Les noms de fils, d'époux échappent de ſa bouche.
Elle invoque les Dieux; mais les Dieux irrités
Ont corrompu le cours de ſes proſpérités.

ARZACE.

Quelle eſt d'un tel état l'origine imprévue ?

MITRANE.

L'effet en eſt affreux ; la cauſe eſt inconnue.

ARZACE.

Et depuis quand les Dieux l'accablent-ils ainſi ?

MITRANE.

Du tems qu'elle ordonna que vous vinſſiez ici.

ARZACE.

Moi ?

MITRANE.

Vous ; ce fut, Seigneur, au milieu de ces fêtes,
Quand Babilone en feu célébrait vos conquêtes ;
Lorſqu'on vit déployer ces drapeaux ſuſpendus,
Monumens des Etats à vos armes rendus :
Lorſqu'avec tant d'éclat l'Euphrate vit paraître
Cette jeune Azéma, la niéce de mon maître,
Ce pur ſang de Bélus, & de nos Souverains,
Qu'aux Scythes raviſſeurs ont arraché vos mains ;
Ce trône a vu flétrir ſa majeſté ſuprême,
Dans des jours de triomphe, au ſein du bonheur même.

ARZACE.

Azéma n'a point part à ce trouble odieux :
Un ſeul de ſes regards adoucirait les Dieux.
Azéma d'un malheur ne peut être la cauſe ;
Mais de tout, cependant, Sémiramis diſpoſe ;
Son cœur en ces horreurs n'eſt pas toûjours plongé ?

MITRANE.

De ces chagrins mortels ſon eſprit dégagé,
Souvent reprend ſa force & ſa ſplendeur premiére.

J'y revois tous les traits de cette ame ſi fière,
A qui les plus grands Rois ſur la terre adorés,
Même par leurs flatteurs ne ſont pas comparés;
Mais lorſque ſuccombant au mal qui la déchire,
Ses mains laiſſent flotter les rênes de l'Empire,
Alors le fier Aſſur, ce ſatrape inſolent,
Fait gémir le palais ſous ſon joug accablant.
Ce ſecret de l'Etat, cette honte du trône,
N'ônt point encor percé les murs de Babilone.
Ailleurs on nous envie, ici nous gémiſſons.

ARZACE.

Pour les faibles humains quelles hautes leçons!
Que partout le bonheur eſt mêlé d'amertume!
Qu'un trouble auſſi cruel m'agite & me conſume!
Privé de ce mortel, dont les yeux éclairés
Auraient conduit mes pas à la cour égarés,
Accuſant le deſtin qui m'a ravi mon père,
En proie aux paſſions d'un âge téméraire,
A mes vœux orgueilleux ſans guide abandonné,
De quels écueils nouveaux je marche environné!

MITRANE.

J'ai pleuré comme vous ce vieillard vénérable;
Phradate m'était cher, & ſa perte m'accable:
Hélas! Ninus l'aimait; il lui donna ſon fils;
Ninias notre eſpoir à ſes mains fut remis.
Un même jour ravit & le fils & le père;
Il s'impoſa dès-lors un exil volontaire;
Mais enfin ſon exil a fait votre grandeur.
Elevé près de lui dans les champs de l'honneur,
Vous avez à l'Empire ajouté des provinces;

Et placé par la gloire au rang des plus grands Princes,
Vous êtes devenu l'ouvrage de vos mains.

ARZACE.

Je ne ſais en ces lieux quels ſeront mes deſtins.
Aux plaines d'Arbazan quelques ſuccès peut-être,
Quelques travaux heureux, m'ont aſſez fait connaître;
Et quand Sémiramis, aux rives de l'Oxus,
Vint impoſer des loix à cent peuples vaincus,
Elle laiſſa tomber, de ſon char de victoire,
Sur mon front jeune encor, un rayon de ſa gloire:
Mais ſouvent dans les camps un ſoldat honoré
Rampe à la cour des Rois, & languit ignoré.
Mon père en expirant me dit que ma fortune
Dépendait en ces lieux de la cauſe commune.
Il remit dans mes mains ces gages précieux,
Qu'il conſerva toûjours loin des profanes yeux;
Je dois les dépoſer dans les mains du grand-prêtre;
Lui ſeul doit en juger, lui ſeul doit les connaître;
Sur mon ſort en ſecret je dois le conſulter;
A Sémiramis même il peut me préſenter.

MITRANE.

Rarement il l'approche; obſcur & ſolitaire,
Renfermé dans les ſoins de ſon ſaint miniſtère,
Sans vaine ambition, ſans crainte, ſans détour,
On le voit dans ſon temple, & jamais à la cour.
Il n'a point affecté l'orgueil du rang ſuprême,
Ni placé ſa thiare auprès du diadême.
Moins il veut être grand, plus il eſt révéré.
Quelqu'accès m'eſt ouvert en ce ſéjour ſacré;

Je puis même en ſecret lui parler à cette heure.
Vous le verrez ici, non loin de ſa demeure,
Avant qu'un jour plus grand vienne éclairer nos yeux.

SCENE II.

ARZACE *ſeul.*

EH! quelle eſt donc ſur moi la volonté des Dieux!
Que me réſervent-ils? & d'où vient que mon père
M'envoye en expirant aux pieds du ſanctuaire?
Moi ſoldat, moi nourri dans l'horreur des combats,
Moi, qu'enfin l'amour ſeul entraîne ſur ſes pas!
Aux Dieux des Caldéens quel ſervice ai-je à rendre?
Mais quelle voix plaintive ici ſe fait entendre?
(*On entend des gémiſſemens ſortir du fond du tombeau, ou l'on ſuppoſe qu'ils ſont entendus.*)
Du fond de cette tombe, un cri lugubre, affreux,
Sur mon front pâliſſant fait dreſſer mes cheveux;
De Ninus, m'a-t-on dit, l'ombre en ces lieux habite....
Les cris ont redoublé, mon ame eſt interdite.
Séjour ſombre & ſacré, mânes de ce grand Roi,
Voix puiſſante des Dieux, que voulez-vous de moi?

SCENE III.

ARZACE, le grand Mage OROES, fuite de Mages, MITRANE.

MITRANE *au Mage Oroès.*

OUi, Seigneur, en vos mains Arzace ici doit rendre
Ces monumens fecrets que vous femblez attendre.

ARZACE.

Du Dieu des Caldéens pontife redouté,
Permettez qu'un guerrier à vos yeux préfenté,
Apporte à vos genoux la volonté dernière
D'un père à qui mes mains ont fermé la paupière.
Vous daignâtes l'aimer.

OROES.

Jeune & brave mortel,
D'un Dieu qui conduit tout, le décret éternel
Vous amène à mes yeux plus que l'ordre d'un pére.
De Phradate, à jamais, la mémoire m'eft chère;
Son fils me l'eft encor plus que vous ne croyez.
Ces gages précieux, par fon ordre envoyés,
Où font-ils?

ARZACE.

Les voici.

Les efclaves donnent le coffre aux deux mages, qui le pofent fur un autel.

OROES, *ouvrant le coffre, & fe penchant avec refpect & avec douleur.*

C'eft donc vous que je touche,
Reftes chers & facrés, je vous vois, & ma bouche

Presse avec des sanglots ces tristes monumens,
Qui m'arrachant des pleurs attestent mes sermens :
Que l'on nous laisse seuls ; allez : & vous, Mitrane,
De ce secret mystère écartez tout profane.

Les mages se retirent.

Voici ce même sceau, dont Ninus autrefois
Transmit aux nations l'empreinte de ses loix :
Je la vois, cette lettre à jamais effrayante,
Que prête à se glacer traça sa main mourante.
Adorez ce bandeau, dont il fut couronné ;
A venger son trépas ce fer est destiné,
Ce fer qui subjugua la Perse & la Médie,
Inutile instrument contre la perfidie,
Contre un poison trop sûr, dont les mortels apprêts....

ARZACE.

Ciel ! que m'apprenez-vous ?

OROES.

Ces horribles secrets
Sont encor demeurés dans une nuit profonde.
Du sein de ce sépulcre inaccessible au monde,
Les mânes de Ninus, & les Dieux outragés,
Ont élevé leurs voix, & ne sont point vengés.

ARZACE.

Jugez de quelle horreur j'ai dû sentir l'atteinte.
Ici même, & du fond de cette auguste enceinte,
D'affreux gémissemens sont vers moi parvenus.

OROES.

Ces accens de la mort sont la voix de Ninus.

ARZACE.

Deux fois à mon oreille ils se sont fait entendre.

ORO E S.
Ils demandent vengeance.
ARZACE.
Il a droit de l'attendre;
Mais de qui?
OROES.
Les cruels, dont les coupables mains
Du plus jufte des Rois ont privé les humains,
Ont de leur trahifon caché la trame impie;
Dans la nuit de la tombe elle eft enfevelie.
Aifément des mortels ils ont féduit les yeux;
Mais on ne peut tromper l'œil vigilant des Dieux,
Des plus obfcurs complots il perce les abîmes.
ARZACE.
Ah! fi ma faible main pouvait punir ces crimes!
Je ne fais; mais l'afpect de ce fatal tombeau,
Dans mes fens étonnés porte un trouble nouveau.
Ne puis-je y confulter ce Roi qu'on y révère?
OROES.
Non, le ciel le défend; un oracle févère
Nous interdit l'accès de ce féjour de pleurs,
Habité par la mort, & par des Dieux vengeurs.
Attendez avec moi le jour de la juftice;
Il eft tems qu'il arrive, & que tout s'accompliffe.
Je n'en peux dire plus; des pervers éloigné,
Je lève en paix mes mains vers le ciel indigné.
Sur ce grand intérêt, qui peut-être vous touche,
Ce ciel, quand il lui plait, ouvre & ferme ma bouche.
J'ai dit ce que j'ai dû; tremblez qu'en ces remparts,
Une parole, un gefte, un feul de vos regards,

Ne trahiſſe un ſecret que mon Dieu vous confie.
Il y va de ſa gloire, & du ſort de l'Aſie,
Il y va de vos jours. Vous, mages, approchez;
Que ces chers monumens ſous l'autel ſoient cachés.

La grande porte du palais s'ouvre, & ſe remplit de gardes. Aſſur paraît avec ſa ſuite d'un autre côté.

Déja le palais s'ouvre, on entre chez la Reine;
Vous voyez cet Aſſur, dont la grandeur hautaine
Traîne ici ſur ſes pas un peuple de flatteurs.
A qui, Dieu tout-puiſſant, donnez-vous les grandeurs?
O monſtre!

ARZACE.

Quoi, Seigneur!

OROES.

Adieu. Quand la nuit ſombre
Sur ces coupables murs viendra jetter ſon ombre,
Je pourrai vous parler en préſence des Dieux.
Redoutez-les, Arzace: ils ont ſur vous les yeux.

SCENE IV.

ARZACE *ſur le devant du théatre, avec* MITRANE, *qui reſte auprès de lui.* ASSUR *vers un des côtés, avec* CEDAR *& ſa ſuite.*

ARZACE.

DE tout ce qu'il m'a dit, que mon ame eſt émue!
Quels crimes! quelle cour! & qu'elle eſt peu connue!
Quoi! Ninus, quoi! mon maître eſt mort empoiſonné!
Et je ne vois que trop qu'Aſſur eſt ſoupçonné.

MITRANE, *approchant d'Arzace.*

Des Rois de Babilone Affur tient fa naiffance;
Sa fière autorité veut de la déférence;
La Reine le ménage, on craint de l'offenfer,
Et l'on peut fans rougir devant lui s'abaiffer.

ARZACE.

Devant-lui?

ASSUR, *dans l'enfoncement, à Cédar.*

Me trompai-je, Arzace à Babilone?
Sans mon ordre! qui? lui! tant d'audace m'étonne.

ARZACE.

Quel orgueil!

ASSUR.

Approchez; quels intérêts nouveaux
Vous font abandonner vos camps & vos drapeaux?
Des rives de l'Oxus quel fujet vous amène?

ARZACE.

Mes fervices, Seigneur, & l'ordre de la Reine.

ASSUR.

Quoi! la Reine vous mande?

ARZACE.

Oui.

ASSUR.

Mais favez-vous bien
Que pour avoir fon ordre on demande le mien?

ARZACE.

Je l'ignorais, Seigneur, & j'aurais penfé même
Bleffer, en le croyant, l'honneur du diadême.
Pardonnez, un foldat eft mauvais courtifan.
Nourri dans la Scythie, aux plaines d'Arbazan,
J'ai pu fervir la cour, & non pas la connaître.

ASSUR.

L'âge, le tems, les lieux vous l'apprendront peut-être;
Mais ici par moi ſeul aux pieds du trône admis,
Que venez-vous chercher près de Sémiramis?

ARZACE.

J'oſe lui demander le prix de mon courage,
L'honneur de la ſervir.

ASSUR.

Vous oſez davantage.
Vous ne m'expliquez pas vos vœux préſomptueux;
Je ſais pour Azéma vos deſſeins & vos feux.

ARZACE.

Je l'adore, ſans doute, & ſon cœur où j'aſpire,
Eſt d'un prix à mes yeux au-deſſus de l'Empire:
Et mes profonds reſpects, mon amour....

ASSUR.

Arrêtez.
Vous ne connaiſſez pas à qui vous inſultez.
Qui? vous, aſſocier la race d'un Sarmate
Au ſang des demi-dieux du Tigre & de l'Euphrate?
Je veux bien par pitié vous donner un avis;
Si vous oſez porter juſqu'à Sémiramis
L'injurieux aveu que vous oſez me faire,
Vous m'avez entendu, frémiſſez, téméraire:
Mes droits impunément ne ſont pas offenſés.

ARZACE.

J'y cours de ce pas même, & vous m'enhardiſſez:
C'eſt l'effet que ſur moi fit toûjours la menace.
Quels que ſoient en ces lieux les droits de votre place,
Vous n'avez pas celui d'outrager un ſoldat,

Qui ſervit & la Reine, & vous-même, & l'Etat.
Je vous parais hardi, mon feu peut vous déplaire;
Mais vous me paraiſſez cent fois plus téméraire,
Vous, qui ſous votre joug prétendant m'accabler,
Vous croyez aſſez grand pour m'avoir fait trembler.

ASSUR.

Pour vous punir peut-être: & je vais vous apprendre,
Quel prix de tant d'audace un ſujet doit attendre.

ARZACE.

Tous deux nous l'apprendrons.

SCENE V.

SEMIRAMIS *paraît dans le fond, appuyée ſur ſes femmes:* OTANE *ſon confident va au-devant d'Aſſur.* ASSUR, ARZACE, MITRANE.

OTANE.

Seigneur, quittez ces lieux;
La Reine en ce moment ſe cache à tous les yeux.
Reſpectez les douleurs de ſon ame éperdue.
Dieux, retirez la main ſur ſa tête étendue.

ARZACE.

Que je la plains!

ASSUR, *à l'un des ſiens.*

Sortons; & ſans plus conſulter,
De ce trouble inouï ſongeons à profiter.

SEMIRAMIS *avance ſur la ſcène.*

OTANE, *revenant à Sémiramis.*

O Reine, rappellez votre force première;

Que vos yeux ſans horreur s'ouvrent à la lumière.

SEMIRAMIS.

O voiles de la mort, quand viendrez-vous couvrir
Mes yeux remplis de pleurs, & laſſés de s'ouvrir ?

(*Elle marche éperdue ſur la ſcène, croyant voir l'ombre de Ninus.*)

Abîmes, fermez-vous, fantôme horrible, arrête :
Frappe, ou ceſſe à la fin de menacer ma tête.
Arzace eſt-il venu ?

OTANE.

Madame, en cette cour,
Arzace auprès du temple a devancé le jour.

SEMIRAMIS.

Cette voix formidable, infernale, ou céleſte,
Qui dans l'ombre des nuits pouſſe un cri ſi funeſte,
M'avertit que le jour qu'Arzace doit venir,
Mes douloureux tourmens ſeront prêts à finir.

OTANE.

Au ſein de ces horreurs goûtez donc quelque joye ;
Eſpérez dans ces Dieux, dont le bras ſe déploye.

SEMIRAMIS.

Arzace eſt dans ma cour !.. Ah ! je ſens qu'à ſon nom
L'horreur de mon forfait trouble moins ma raiſon.

OTANE.

Perdez-en pour jamais l'importune mémoire ;
Que de Sémiramis les beaux jours pleins de gloire
Effacent ce moment heureux ou malheureux,
Qui d'un fatal hymen briſa le joug affreux.
Ninus en vous chaſſant de ſon lit & du trône,
En vous perdant, Madame, eût perdu Babilone.

Pour le bien des mortels vous prévintes ses coups ;
Babilone & la Terre avaient besoin de vous ;
Et quinze ans de vertus & de travaux utiles,
Les arides déserts par vous rendus fertiles,
Les sauvages humains soumis au frein des loix,
Les arts dans nos cités naissans à votre voix,
Ces hardis monumens, que l'univers admire,
Les acclamations de ce puissant Empire,
Sont autant de témoins, dont le cri glorieux
A déposé pour vous au tribunal des Dieux.
Enfin, si leur justice emportait la balance,
Si la mort de Ninus excitait leur vengeance,
D'où vient qu'Assur ici brave en paix leur couroux ?
Assur fut en effet plus coupable que vous ;
Sa main, qui prépara le breuvage homicide,
Ne tremble point pourtant, & rien ne l'intimide.

SEMIRAMIS.

Nos destins, nos devoirs étaient trop différens ;
Plus les nœuds sont sacrés, plus les crimes sont grands.
J'étais épouse, Otane, & je suis sans excuse ;
Devant les Dieux vengeurs mon desespoir m'accuse.
J'avais cru que ces Dieux justement offensés,
En m'arrachant mon fils, m'avaient punie assez ;
Que tant d'heureux travaux rendaient mon diadême,
Ainsi qu'au monde entier, respectable au ciel même.
Mais depuis quelques mois, ce spectre furieux
Vient affliger mon cœur, mon oreille, mes yeux ;
Je me traîne à la tombe, où je ne puis descendre ;
J'y révère de loin cette fatale cendre ;
Je l'invoque en tremblant : des sons, des cris affreux,

De longs gémiſſemens répondent à mes vœux.
D'un grand événement je me vois avertie,
Et peut-être il eſt tems que le crime s'expie.

OTANE.

Mais eſt-il aſſuré que ce ſpectre fatal
Soit en effet ſorti du ſéjour infernal ?
Souvent de ſes erreurs notre ame eſt obſédée ;
De ſon ouvrage même elle eſt intimidée,
Croit voir ce qu'elle craint, & dans l'horreur des nuits,
Voit enfin les objets qu'elle-même a produits.

SEMIRAMIS.

Je l'ai vu ; ce n'eſt point une erreur paſſagère,
Qu'enfante du ſommeil la vapeur menſongère ;
Le ſommeil à mes yeux refuſant ſes douceurs,
N'a point ſur mes eſprits répandu ſes erreurs.
Je veillais, je penſais au ſort qui me menace,
Lorſqu'au bord de mon lit j'entends nommer Arzace.
Ce nom me raſſurait : tu ſais quel eſt mon cœur.
Aſſur depuis un tems l'a pénétré d'horreur.
Je frémis quand il faut ménager mon complice :
Rougir devant ſes yeux eſt mon premier ſupplice ;
Et je déteſte en lui cet avantage affreux,
Que lui donne un forfait qui nous unit tous deux.
Je voudrais... mais faut-il, dans l'état qui m'opprime,
Par un crime nouveau punir ſur lui mon crime ?
Je demandais Arzace, afin de l'oppoſer
Au complice odieux qui penſe m'impoſer ;
Je m'occupais d'Arzace, & j'étais moins troublée.
Dans ces momens de paix, qui m'avaient conſolée,
Ce miniſtre de mort a reparu ſoudain,

Tout

Tout dégoûtant de ſang, & le glaive à la main :
Je crois le voir encor, je crois encor l'entendre.
Vient-il pour me punir, vient-il pour me défendre ?
Arzace au moment même arrivait dans ma cour ;
Le ciel à mon repos a réſervé ce jour :
Cependant toute en proie au trouble qui me tue,
La paix ne rentre point dans mon ame abattue.
Je paſſe à tout moment de l'eſpoir à l'effroi.
Le fardeau de la vie eſt trop peſant pour moi.
Mon trône m'importune, & ma gloire paſſée
N'eſt qu'un nouveau tourment de ma triſte penſée.
J'ai nourri mes chagrins, ſans les manifeſter ;
Ma peur m'a fait rougir. J'ai craint de conſulter
Ce Mage révéré, que chérit Babilone,
D'avilir devant lui la majeſté du trône,
De montrer une fois, en préſence du ciel,
Sémiramis tremblante aux regards d'un mortel.
Mais j'ai fait en ſecret, moins fière ou plus hardie,
Conſulter Jupiter aux ſables de Libie,
Comme ſi loin de nous le Dieu de l'univers
N'eût mis la vérité qu'au fond de ces déſerts.
Le Dieu qui s'eſt caché dans cette ſombre enceinte,
A reçu dès longtems mon hommage & ma crainte.
J'ai comblé ſes autels & de dons & d'encens.
Répare-t-on le crime, hélas, par des préſens ?
De Memphis aujourd'hui j'attends une réponſe.

SCENE VI.

SEMIRAMIS, OTANE, MITRANE.

MITRANE.

AUx portes du palais, en fecret on annonce
Un prêtre de l'Egypte, arrivé de Memphis.

SEMIRAMIS.

Je verrai donc mes maux ou comblés ou finis.
Allons, cachons, furtout, au refte de l'Empire,
Le trouble humiliant dont l'horreur me déchire;
Et qu'Arzace à l'inftant à mon ordre rendu,
Puiffe apporter le calme à ce cœur éperdu.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARZACE, AZEMA.

AZEMA.

ARzace, écoutez-moi ; cet Empire indomté
Vous doit ſon nouveau luſtre, & moi ma liberté.
Quand les Scythes vaincus réparant leurs défaites,
S'élancèrent ſur nous de leurs vaſtes retraites,
Quand mon père en tombant me laiſſa dans leurs fers,
Vous ſeul portant la foudre au fond de leurs déſerts,
Briſâtes mes liens, remplîtes ma vengeance,
Je vous dois tout ; mon cœur en eſt la récompenſe :
Je ne ſerai qu'à vous ; mais notre amour nous perd.
Votre cœur généreux, trop ſimple & trop ouvert,
A cru qu'en cette cour, ainſi qu'en votre armée,
Suivi de vos exploits, & de la renommée,
Vous pouviez déployer, ſincère impunément,
La fierté d'un héros, & le cœur d'un amant.
Vous outragez Aſſur, vous devez le connaître ;
Vous ne pouvez le perdre, il menace, il eſt maître ;
Il abuſe en ces lieux de ſon pouvoir fatal ;
Il eſt inexorable, . . il eſt votre rival.

ARZACE.

Il vous aime ! qui ? lui ?

AZEMA.

Ce cœur sombre & farouche,
Qui hait toute vertu, qu'aucun charme ne touche,
Ambitieux esclave, & tyran tour-à-tour,
S'est-il flatté de plaire, & connaît-il l'amour?
Des Rois Assyriens comme lui descendue,
Et plus près de ce trône, où je suis attendue,
Il pense en m'immolant à ses secrets desseins,
Appuyer de mes droits ses droits trop incertains.
Pour moi si Ninias, à qui, dès sa naissance,
Ninus m'avait donnée aux jours de mon enfance,
Si l'héritier du sceptre à moi seule promis,
Voyait encor le jour près de Sémiramis,
S'il me donnait son cœur, avec le rang suprême,
J'en atteste l'amour, j'en jure par vous-même,
Ninias me verrait préférer aujourd'hui
Un exil avec vous, à ce trône avec lui.
Les campagnes du Scythe, & ses climats stériles,
Pleins de votre grand nom, sont d'assez doux asyles.
Le sein de ces déserts, où naquit notre amour,
Est pour moi Babilone, & deviendra ma cour.
Peut-être l'ennemi, que cet amour outrage,
A ce doux châtiment ne borne point sa rage.
J'ai démêlé son ame, & j'en vois la noirceur;
Le crime, ou je me trompe, étonne peu son cœur.
Votre gloire déja lui fait assez d'ombrage;
Il vous craint, il vous hait.

ARZACE.

Je le hais davantage;
Mais je ne le crains pas, étant aimé de vous.

Conſervez vos bontés, je brave ſon couroux.
La Reine entre nous deux tient au moins la balance.
Je me ſuis vu d'abord admis en ſa préſence ;
Elle m'a fait ſentir, à ce premier accueil,
Autant d'humanité, qu'Aſſur avait d'orgueil ;
Et relevant mon front, proſterné vers ſon trône,
M'a vingt fois appellé l'appui de Babilone.
Je m'entendais flatter, de cette auguſte voix,
Dont tant de Souverains ont adoré les loix ;
Je la voyais franchir cet immenſe intervalle,
Qu'a mis entr'elle & moi la majeſté royale :
Que j'en étais touché ! qu'elle était à mes yeux
La mortelle, après vous, la plus ſemblable aux Dieux !

AZEMA.

Si la Reine eſt pour nous, Aſſur en vain menace ;
Je ne crains rien.

ARZACE.

J'allais plein d'une noble audace,
Mettre à ſes pieds mes vœux juſqu'à vous élevés,
Qui révoltent Aſſur, & que vous approuvez.
Un prêtre de l'Egypte approche au moment même,
Des oracles d'Ammon portant l'ordre ſuprême.
Elle ouvre le billet d'une tremblante main,
Fixe les yeux ſur moi, les détourne ſoudain,
Laiſſe couler des pleurs, interdite, éperdue,
Me regarde, ſoupire, & s'échappe à ma vue.
On dit qu'au deſeſpoir ſon grand cœur eſt réduit,
Que la terreur l'accable, & qu'un Dieu la pourſuit.
Je m'attendris ſur elle ; & je ne puis comprendre,
Qu'après plus de quinze ans, ſoigneux de la défendre,

Le ciel la perſécute, & paraiſſe outragé.
Qu'a-t-elle fait aux Dieux? d'où vient qu'ils ont changé?

AZEMA.

On ne parle en effet que d'augures funeſtes,
De mânes en couroux, de vengeances céleſtes.
Sémiramis troublée a ſemblé, quelques jours,
Des ſoins de ſon Empire abandonner le cours:
Et j'ai tremblé qu'Aſſur, en ces jours de triſteſſe,
Du palais effrayé n'accablât la faibleſſe.
Mais la Reine a paru, tout s'eſt calmé ſoudain,
Tout a ſenti le poids du pouvoir ſouverain.
Si déja de la cour mes yeux ont quelque uſage,
La Reine hait Aſſur, l'obſerve, le ménage:
Ils ſe craignent l'un l'autre, & tout prêts d'éclater,
Quelque intér[illegible] ſecret ſemble les arrêter.
J'ai vu Sémiramis à ſon nom couroucée:
La rougeur de ſon front trahiſſait ſa penſée;
Son cœur paraiſſait plein d'un long reſſentiment;
Mais ſouvent à la cour tout change en un moment.
Retournez, & parlez.

ARZACE.

J'obéis; mais j'ignore
Si je puis à ſon trône être introduit encore.

AZEMA.

Ma voix ſecondera mes vœux & votre eſpoir;
Je fais de vous aimer ma gloire & mon devoir.
Que de Sémiramis on adore l'empire,
Que l'Orient vaincu la reſpecte & l'admire,
Dans mon triomphe heureux j'envîrai peu les ſiens.
Le monde eſt à ſes pieds, mais Arzace eſt aux miens.

Allez. Assur paraît.

ARZACE.

Qui ? ce traître ? à sa vue,
D'une invincible horreur je sens mon ame émue.

SCENE II.

ASSUR, CEDAR, ARZACE, AZEMA.

ASSUR *à Cédar.*

VA, dis-je, & vois enfin si les tems sont venus
De lui porter des coups trop longtems retenus.

(*Cédar sort.*)

Quoi, je le vois encor, il brave encor ma haine ?

ARZACE.

Vous voyez un sujet protégé par sa Reine.

ASSUR.

Elle a daigné vous voir ; mais vous a-t-elle appris
De l'orgueil d'un sujet quel est le digne prix ?
Savez-vous qu'Azéma, la fille de vos maîtres,
Ne doit unir son sang qu'au sang de ses ancêtres ?
Et que de Ninias épouse en son berceau...

ARZACE.

Je sais que Ninias, Seigneur, est au tombeau,
Que son père avec lui mourut d'un coup funeste ;
Il me suffit.

ASSUR.

Eh bien, apprenez donc le reste.
Sachez que de Ninus le droit m'est assuré,
Qu'entre son trône & moi je ne vois qu'un degré,

Que la Reine m'écoute, & souvent sacrifie
A mes justes conseils un sujet qui s'oublie;
Et que tous vos respects ne pourront effacer
Les téméraires vœux qui m'osaient offenser.

ARZACE.

Instruit à respecter le sang qui vous fit naître,
Sans redouter en vous l'autorité d'un maître,
Je sais ce qu'on vous doit, surtout en ces climats;
Et je m'en souviendrais, si vous n'en parliez pas.
Vos ayeux, dont Bélus a fondé la noblesse,
Sont votre premier droit au cœur de la Princesse.
Vos intérêts présens, le soin de l'avenir,
Le besoin de l'Etat, tout semble vous unir.
Moi, contre tant de droits, qu'il me faut reconnaître;
J'ose en opposer un qui les vaut tous peut-être:
J'aime: & j'ajouterais, Seigneur, que mon secours
A vengé ses malheurs, a défendu ses jours,
A soutenu ce trône où son destin l'appelle,
Si j'osais, comme vous, me vanter devant elle.
Je vais remplir son ordre à mon zèle commis;
Je n'en reçois que d'elle, & de Sémiramis.
L'Etat peut quelque jour être en votre puissance;
Le ciel donne souvent des Rois dans sa vengeance:
Mais il vous trompe au moins dans l'un de vos projets,
Si vous comptez Arzace au rang de vos sujets.

ASSUR.

Tu combles la mesure, & tu cours à ta perte.

SCENE III.

ASSUR, AZEMA.

ASSUR.

MAdame : ſon audace eſt trop longtems ſoufferte.
Mais puis-je en liberté m'expliquer avec vous,
Sur un ſujet plus noble & plus digne de nous ?

AZEMA.

En eſt-il ? mais parlez.

ASSUR.

Bientôt l'Aſie entière
Sous vos pas & les miens ouvre une autre carrière :
Les faibles intérêts doivent peu nous frapper ;
L'univers nous appelle, & va nous occuper.
Sémiramis n'eſt plus que l'ombre d'elle-même ;
Le ciel ſemble abaiſſer cette grandeur ſuprême :
Cet aſtre ſi brillant, ſi longtems reſpecté,
Penche vers ſon déclin, ſans force & ſans clarté.
On le voit, on murmure, & déja Babilone
Demande à haute voix un héritier du trône.
Ce mot en dit aſſez ; vous connaiſſez mes droits ;
Ce n'eſt point à l'amour à nous donner des Rois.
Non qu'à tant de beautés mon ame inacceſſible,
Se faſſe une vertu de paraître inſenſible ;
Mais pour vous & pour moi, j'aurais trop à rougir,
Si le ſort de l'Etat dépendait d'un ſoupir.
Un ſentiment plus digne, & de l'un & de l'autre,
Doit gouverner mon ſort, & commander au vôtre.
Vos ayeux ſont les miens, & nous les trahiſſons ;

Nous perdons l'univers, ſi nous nous diviſons.
Je peux vous étonner ; cet auſtère langage
Effarouche aiſément les graces de votre âge ;
Mais je parle aux héros, aux Rois dont vous ſortez,
A tous ces demi-dieux que vous repréſentez.
Longtems foulant aux pieds leur grandeur & leur cendre,
Uſurpant un pouvoir où nous devons prétendre,
Donnant aux nations, ou des loix, ou des fers,
Une femme impoſa ſilence à l'univers.
De ſa grandeur qui tombe affermiſſez l'ouvrage ;
Elle eut votre beauté, poſſédez ſon courage.
L'amour à vos genoux ne doit ſe préſenter,
Que pour vous rendre un ſceptre, & non pour vous l'ôter.
C'eſt ma main qui vous l'offre ; & du moins je me flatte,
Que vous n'immolez pas à l'amour d'un Sarmate,
La majeſté d'un nom qu'il vous faut reſpecter,
Et le trône du monde où vous devez monter.

AZEMA.

Repoſez-vous ſur moi, ſans inſulter Arzace,
Du ſoin de maintenir la ſplendeur de ma race.
Je défendrai, ſurtout, quand il en ſera tems,
Les droits que m'ont tranſmis les Rois dont je deſcens.
Je connais nos ayeux : mais après tout j'ignore,
Si parmi ces héros, que l'Aſſyrie adore,
Il en eſt un plus grand, plus chéri des humains,
Que ce même Sarmate, objet de vos dédains.
Aux vertus, croyez-moi, rendez plus de juſtice :
Pour moi quand il faudra que l'hymen m'aſſerviſſe,
C'eſt à Sémiramis à faire mes deſtins ;
Et j'attendrai, Seigneur, un maître de ſes mains.

J'écoute peu ces bruits, que le peuple répète,
Echos tumultueux d'une voix plus ſecrète.
J'ignore ſi vos chefs, aux révoltes pouſſés,
De ſervir une femme en ſecret ſont laſſés.
Je les vois à ſes pieds baiſſer leur tête altière;
Ils peuvent murmurer, mais c'eſt dans la pouſſière.
Les Dieux, dit-on, ſur elle ont étendu leurs bras:
J'ignore ſon offenſe, & je ne penſe pas,
Si le ciel a parlé, Seigneur, qu'il vous choiſiſſe,
Pour annoncer ſon ordre, & ſervir ſa juſtice.
Elle règne en un mot. Et vous qui gouvernez,
Vous prenez à ſes pieds les loix que vous donnez;
Je ne connais ici que ſon pouvoir ſuprême;
Ma gloire eſt d'obéir; obéiſſez de même.

SCENE IV.

ASSUR, CEDAR.

ASSUR.

OBéir! ah! ce mot fait trop rougir mon front;
J'en ai trop dévoré l'inſupportable affront.
Parle, as-tu réuſſi? Ces ſemences de haine,
Que nos ſoins en ſecret cultivaient avec peine,
Pourront-elles porter, au gré de ma fureur,
Les fruits que j'en attends de diſcorde & d'horreur?

CEDAR.

J'oſe eſpérer beaucoup. Le peuple enfin commence
A ſortir du reſpect, & de ce long ſilence,
Où le nom, les exploits, l'art de Sémiramis,

Ont enchainé les cœurs étonnés & foumis.
On veut un fucceffeur au trône d'Affyrie;
Et quiconque, Seigneur, aime encor la patrie,
Ou qui gagné par moi fe vante de l'aimer,
Dit qu'il nous faut un maître, & qu'il faut vous nommer.

ASSUR.

Chagrins toûjours cuifans! honte toûjours nouvelle!
Quoi! ma gloire, mon rang, mon deftin dépend d'elle!
Quoi! j'aurai fait mourir & Ninus & fon fils,
Pour ramper le premier devant Sémiramis,
Pour languir dans l'éclat d'une illuftre difgrace,
Près du trône du monde à la feconde place!
La Reine fe bornait à la mort d'un époux;
Mais j'étendis plus loin ma fureur & mes coups.
Ninias en fecret privé de la lumière,
Du trône où j'afpirais m'entr'ouvrait la barrière,
Quand fa puiffante main la ferma fous mes pas.
C'eft en vain que flattant l'orgueil de fes appas,
J'avais cru chaque jour prendre fur fa jeuneffe
Cet heureux afcendant, que les foins, la fouplefle,
L'attention, le tems, favent fi bien donner
Sur un cœur fans deffein, facile à gouverner.
Je connus mal cette ame inflexible & profonde;
Rien ne la put toucher que l'Empire du monde.
Elle en parut trop digne, il le faut avouer:
Je fuis dans mes fureurs contraint à la louer.
Je la vis retenir, dans fes mains affurées,
De l'Etat chancelant les rênes égarées,
Appaifer le murmure, étouffer les complots,
Gouverner en Monarque, & combattre en héros.

Je la vis captiver & le peuple & l'armée.
Ce grand art d'impoſer même à la renommée,
Fut l'art qui ſous ſon joug enchaîna les eſprits ;
L'univers à ſes pieds demeure encor ſurpris.
Que dis-je ? ſa beauté, ce flatteur avantage,
Fit adorer les loix qu'impoſa ſon courage ;
Et quand dans mon dépit j'ai voulu conſpirer,
Mes amis conſternés n'ont ſu que l'admirer.

CEDAR.

Ce charme ſe diſſipe, & ce pouvoir chancelle.
Son génie égaré ſemble s'éloigner d'elle.
Un vain remords la trouble ; & ſa crédulité
A depuis quelque tems en ſecret conſulté
Ces oracles menteurs d'un temple mépriſable,
Que les fourbes d'Egypte ont rendu vénérable.
Son encens & ſes vœux fatiguent les autels :
Elle devient ſemblable au reſte des mortels ;
Elle a connu la crainte.

ASSUR.

Accablons ſa faibleſſe.
Je ne puis m'élever, qu'autant qu'elle s'abaiſſe.
De Babilone, au moins, j'ai fait parler la voix.
Sémiramis, enfin, va céder une fois.
Ce premier coup porté, ſa ruïne eſt certaine.
Me donner Azéma, c'eſt ceſſer d'être Reine ;
Oſer me refuſer, ſoulève ſes Etats ;
Et de tous les côtés le piége eſt ſous ſes pas.
Mais peut-être, après tout, quand je crois la ſurprendre,
J'ai laſſé ma fortune à force de l'attendre.

CEDAR.

Si la Reine vous cède, & nomme un héritier,
Aſſur de ſon deſtin peut-il ſe défier ?
De vous, & d'Azéma, l'union déſirée
Rejoindra de nos Rois la tige ſéparée.
Tout vous porte à l'Empire, & tout parle pour vous.

ASSUR.

Pour Azéma, ſans doute, il n'eſt point d'autre époux.
Mais pourquoi de ſi loin faire venir Arzace ?
Elle a favoriſé ſon inſolente audace.
Tout prêt à le punir, je me vois retenu
Par cette même main dont il eſt ſoutenu.
Prince, mais ſans ſujets, miniſtre & ſans puiſſance,
Environné d'honneurs, & dans la dépendance,
Tout m'afflige, une amante, un jeune audacieux,
Des prêtres conſultés, qui font parler leurs Dieux;
Sémiramis enfin toûjours en défiance,
Qui me ménage à peine, & qui craint ma préſence!
Nous verrons ſi l'ingrate, avec impunité,
Oſe pouſſer à bout un complice irrité.

(*Il veut ſortir.*)

SCENE V.

ASSUR, OTANE, CEDAR.

OTANE.

SEigneur, Sémiramis vous ordonne d'attendre;
Elle veut en ſecret vous voir & vous entendre,
Et de cet entretien qu'aucun ne ſoit témoin.

ASSUR.

A ſes ordres ſacrés j'obéis avec ſoin,
Otane, & j'attendrai ſa volonté ſuprême.

SCENE VI.

ASSUR, CEDAR.

ASSUR.

EH! d'où peut donc venir ce changement extrême?
Depuis près de trois mois, je lui ſemble odieux;
Mon aſpect importun lui fait baiſſer les yeux;
Toûjours quelque témoin nous voit & nous écoute.
De nos froids entretiens, qui lui pèſent ſans doute,
Ses ſoudaines frayeurs interrompent le cours;
Son ſilence ſouvent répond à mes diſcours.
Que veut-elle me dire? ou que veut-elle apprendre?
Elle avance vers nous; c'eſt elle. Va m'attendre.

SCENE VII.

SEMIRAMIS, ASSUR.

SEMIRAMIS.

SEigneur, il faut enfin que je vous ouvre un cœur,
Qui longtems devant vous dévora ſa douleur.
J'ai gouverné l'Aſie, & peut-être avec gloire;
Peut-être Babilone, honorant ma mémoire,
Mettra Sémiramis à côté des grands Rois.
Vos mains de mon Empire ont ſoutenu le poids.

Partout victorieuse, absolue, adorée,
De l'encens des humains je vivais enyvrée :
Tranquille, j'oubliai, sans crainte & sans ennuis,
Quel degré m'éleva dans ce rang où je suis.
Des Dieux, dans mon bonheur, j'oubliai la justice ;
Elle parle, je cède ; & ce grand édifice,
Que je crus à l'abri des outrages du tems,
Veut être raffermi jusqu'en ses fondemens.

ASSUR.

Madame, c'est à vous d'achever votre ouvrage,
De commander au tems, de prévoir son outrage.
Qui pourait obscurcir des jours si glorieux ?
Quand la terre obéit, que craignez-vous des Dieux ?

SEMIRAMIS.

La cendre de Ninus repose en cette enceinte,
Et vous me demandez le sujet de ma crainte ?
Vous !

ASSUR.

Je vous avoûrai que je suis indigné,
Qu'on se souvienne encor si Ninus a régné.
Craint-on, aprés quinze ans, ses mânes en colère ?
Ils se feraient vengés, s'ils avaient pu le faire.
D'un éternel oubli ne tirez point les morts.
Je suis épouvanté, mais c'est de vos remords.
Ah ! ne consultez point d'oracles inutiles :
C'est par la fermeté qu'on rend les Dieux faciles.
Ce fantôme inouï, qui parait en ce jour,
Qui naquit de la crainte, & l'enfante à son tour,
Peut-il vous effrayer par tous ses vains prestiges ?
Pour qui ne les craint point, il n'est point de prodiges :

Ils

Ils ſont l'appas groſſier des peuples ignorans,
L'invention du fourbe, & le mépris des grands.
Mais ſi quelque intérêt, plus noble & plus ſolide,
Eclaire votre eſprit, qu'un vain trouble intimide,
S'il vous faut de Bélus éterniſer le ſang,
Si la jeune Azéma prétend à ce haut rang....

SEMIRAMIS.

Je viens vous en parler. Ammon & Babilone
Demandent ſans détour un héritier du trône.
Il faut que de mon ſceptre on partage le faix;
Et le peuple & les Dieux vont être ſatisfaits.
Vous le ſavez aſſez, mon ſuperbe courage
S'était fait une loi de régner ſans partage:
Je tins ſur mon hymen l'univers en ſuſpens;
Et quand la voix du peuple, à la fleur de mes ans,
Cette voix qu'aujourd'hui le ciel même ſeconde,
Me preſſait de donner des Souverains au monde,
Si quelqu'un put prétendre au nom de mon époux,
Cet honneur, je le ſais, n'appartenait qu'à vous.
Vous deviez l'eſpérer; mais vous pûtes connaître
Combien Sémiramis craignait d'avoir un maître.
Je vous fis, ſans former un lien ſi fatal,
Le ſecond de la terre, & non pas mon égal.
C'était aſſez, Seigneur, & j'ai l'orgueil de croire,
Que ce rang aurait pu ſuffire à votre gloire.
Le ciel me parle enfin, j'obéis à ſa voix;
Ecoutez ſon oracle, & recevez mes loix.
Babilone doit prendre une face nouvelle,
Quand d'un ſecond hymen allumant le flambeau,
Mère trop malheureuſe, épouſe trop cruelle,

Tu calmeras Ninus au ſond de ſon tombeau.
C'eſt ainſi que des Dieux l'ordre éternel s'explique.
Je connais vos deſſeins, & votre politique;
Vous voulez dans l'Etat vous former un parti;
Vous m'oppoſez le ſang dont vous êtes ſorti.
De vous & d'Azéma mon ſucceſſeur peut naître;
Vous briguez cet hymen, elle y prétend peut-être.
Mais moi, je ne veux pas que vos droits & les ſiens,
Enſemble confondus, s'arment contre les miens:
Telle eſt ma volonté, conſtante, irrévocable.
C'eſt à vous de juger ſi le Dieu qui m'accable
A laiſſé quelque force à mes ſens interdits,
Si vous reconnaiſſez encor Sémiramis,
Si je peux ſoutenir la Majeſté du trône.
Je vais donner, Seigneur, un maître à Babilone.
Mais ſoit qu'un ſi grand choix honore un autre ou vous,
Je ſerai ſouveraine, en prenant un époux.
Aſſemblez ſeulement les Princes & les mages;
Qu'ils viennent à ma voix joindre ici leurs ſuffrages;
Le don de mon Empire, & de ma liberté,
Eſt l'acte le plus grand de mon autorité.
Loin de le prévenir, qu'on l'attende en ſilence.
Le ciel à ce grand jour attache ſa clémence.
Tout m'annonce des Dieux qui daignent ſe calmer;
Mais c'eſt le repentir qui doit les déſarmer:
Croyez-moi; les remords, à vos yeux mépriſables,
Sont la ſeule vertu qui reſte à des coupables.
Je vous parais timide & faible; déſormais
Connaiſſez la faibleſſe, elle eſt dans les forfaits.
Cette crainte n'eſt pas honteuſe au diadême;

Elle convient aux Rois, & ſurtout à vous-même;
Et je vous apprendrai qu'on peut, ſans s'avilir,
S'abaiſſer ſous les Dieux, les craindre & les ſervir.

SCENE VIII.

ASSUR *ſeul.*

QUels diſcours étonnans! quels projets! quel langage!
Eſt-ce crainte, artifice, ou faibleſſe, ou courage?
Prétend-elle en cédant raffermir ſes deſtins?
Et s'unit-elle à moi pour tromper mes deſſeins?
A l'hymen d'Azéma je ne dois point prétendre!
C'eſt m'aſſurer du ſien que je dois ſeul attendre.
Ce que n'ont pu mes ſoins, & nos communs forfaits,
L'hommage dont jadis je flattai ſes attraits,
Mes brigues, mon dépit, la crainte de ſa chute,
Un oracle d'Egypte, un ſonge l'exécute?
Quel pouvoir inconnu gouverne les humains!
Que de faibles reſſorts font d'illuſtres deſtins!
Doutons encor de tout; voyons encor la Reine.
Sa réſolution me paraît trop ſoudaine;
Trop de ſoins, à mes yeux, paraiſſent l'occuper;
Et qui change aiſément, eſt faible, ou veut tromper.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SEMIRAMIS, OTÂNE.

Le théatre représente un cabinet du palais.

SEMIRAMIS.

O Tane, qui l'eût cru, que les Dieux en colère
Me tendaient en effet une main salutaire ?
Qu'ils ne m'épouvantaient que pour se désarmer ?
Ils ont ouvert l'abime, & l'ont daigné fermer :
C'est la foudre à la main qu'ils m'ont donné ma grace ;
Ils ont changé mon sort ; ils ont conduit Arzace ;
Ils veulent mon hymen ; ils veulent expier,
Par ce lien nouveau, les crimes du premier.
Non, je ne doute plus que des cœurs ils disposent :
Le mien vole au-devant de la loi qu'ils m'imposent.
Arzace, c'en est fait, je me rends, & je voi,
Que tu devais régner sur le monde & sur moi.

OTANE.

Arzace ! Lui ?

SEMIRAMIS.

Tu sais qu'aux plaines de Scythie,
Quand je vengeais la Perse, & subjuguais l'Asie,
Ce héros, (sous son père il combattait alors)
Ce héros entouré de captifs & de morts,

M'offrit, en rougiſſant, de ſes mains triomphantes,
Des ennemis vaincus les dépouilles ſanglantes :
A ſon premier aſpect tout mon cœur étonné,
Par un pouvoir ſecret ſe ſentit entraîné ;
Je n'en pus affaiblir le charme inconcevable ;
Le reſte des mortels me ſembla mépriſable.
Aſſur qui m'obſervait, ne fut que trop jaloux.
Dès lors le nom d'Arzace aigriſſait ſon couroux.
Mais l'image d'Arzace occupa ma penſée,
Avant que de nos Dieux la main me l'eût tracée,
Avant que cette voix qui commande à mon cœur,
Me déſignât Arzace, & nommât mon vainqueur.

OTANE.

C'eſt beaucoup abaiſſer ce ſuperbe courage,
Qui des maîtres du Gange a dédaigné l'hommage,
Qui n'écoutant jamais de faibles ſentimens,
Veut des Rois pour ſujets, & non pas pour amans.
Vous avez mépriſé juſqu'à la beauté même,
Dont l'empire accroiſſait votre empire ſuprême :
Et vos yeux ſur la terre exerçaient leur pouvoir,
Sans que vous daignaſſiez vous en appercevoir.
Quoi ! de l'amour enfin connaiſſez-vous les charmes ?
Et pouvez-vous paſſer, de ces ſombres allarmes,
Au tendre ſentiment qui vous parle aujourd'hui ?

SEMIRAMIS.

Non, ce n'eſt point l'amour qui m'entraîne vers lui :
Mon ame par les yeux ne peut être vaincue.
Ne croi pas qu'à ce point de mon rang deſcendue,
Ecoutant dans mon trouble un charme ſuborneur,
Je donne à la beauté le prix de la valeur.

Je crois sentir du moins de plus nobles tendresses.
Malheureuse! est-ce à moi d'éprouver des faiblesses!
De connaître l'amour & ses fatales loix ?
Otane, que veux-tu? je fus mère autrefois.
Mes malheureuses mains à peine cultivèrent
Ce fruit d'un triste hymen, que les Dieux m'enlevèrent.
Seule, en proie aux chagrins, qui venaient m'allarmer,
N'ayant autour de moi rien que je pusse aimer,
Sentant ce vuide affreux de ma grandeur suprême,
M'arrachant à ma cour, & m'évitant moi-même,
J'ai cherché le repos dans ces grands monumens,
D'une ame qui se fuit trompeurs amusemens.
Le repos m'échappait; je sens que je le trouve:
Je m'étonne en secret du charme que j'éprouve.
Arzaçe me tient lieu d'un époux & d'un fils,
Et de tous mes travaux, & du monde soumis.
Que je vous dois d'encens, ô puissance céleste!
Qui me forçant de prendre un joug jadis funeste,
Me préparez au nœud que j'avais abhorré,
En m'embrasant d'un feu par vous-même inspiré!

OTANE.

Mais vous avez prévu la douleur & la rage,
Dont va frémir Assur à ce nouvel outrage.
Car enfin il se flatte, & la commune voix
A fait tomber sur lui l'honneur de votre choix:
Il ne bornera pas son dépit à se plaindre.

SEMIRAMIS.

Je ne l'ai point trompé, je ne veux pas le craindre.
J'ai su quinze ans entiers, quel que fût son projet,
Le tenir dans le rang de mon premier sujet:

A ſon ambition, pour moi toûjours ſuſpecte,
Je preſcrivis quinze ans les bornes qu'il reſpecte.
Je régnais ſeule alors; & ſi ma faible main
Mit à ſes vœux hardis ce redoutable frein,
Que pourront déſormais ſa brigue & ſon audace,
Contre Sémiramis unie avec Arzace?
Oui, je crois que Ninus content de mes remords,
Pour preſſer cet hymen quitte le ſein des morts.
Sa grande ombre, en effet, déja trop offenſée,
Contre Sémiramis ſerait trop couroucée;
Elle verrait donner, avec trop de douleur,
Sa couronne & ſon lit à ſon empoiſonneur.
Du ſein de ſon tombeau voilà ce qui l'appelle;
Les oracles d'Ammon s'accordent avec elle;
La vertu d'Oroès ne me fait plus trembler:
Pour entendre mes loix je l'ai fait appeller,
Je l'attends.

OTANE.

Son crédit, ſon ſacré caractère,
Peut appuyer le choix que vous prétendez faire.

SEMIRAMIS.

Sa voix achévera de raſſurer mon cœur.

OTANE.

Il vient.

SCENE II.

SEMIRAMIS, OROES.

SEMIRAMIS.

De Zoroaftre augufte fucceffeur,
Je vais nommer un Roi, vous couronnez fa tête:
Tout eft-il préparé pour cette augufte fête?

OROES.

Les mages & les grands attendent votre choix;
Je remplis mon devoir, & j'obéis aux Rois;
Le foin de les juger n'eft point notre partage:
C'eft celui des Dieux feuls.

SEMIRAMIS.

A ce fombre langage,
On dirait qu'en fecret vous condamnez mes vœux.

OROES.

Je ne les connais pas; puiffent-ils être heureux!

SEMIRAMIS.

Mais vous interprétez les volontés céleftes.
Ces fignes que j'ai vûs me feraient-ils funeftes?
Une ombre, un Dieu peut-être, à mes yeux s'eft montré;
Dans le fein de la terre il eft foudain rentré.
Quel pouvoir a brifé l'éternelle barrière,
Dont le ciel fépara l'enfer & la lumière?
D'où vient que les humains, malgré l'arrêt du fort,
Reviennent à mes yeux du féjour de la mort?

OROES.

Du ciel, quand il le faut, la juftice fuprême

Suspend l'ordre éternel établi par lui-même :
Il permet à la mort d'interrompre ses loix,
Pour l'effroi de la terre, & l'exemple des Rois.

SEMIRAMIS.

Les oracles d'Ammon veulent un sacrifice.

OROES.

Il se fera, Madame.

SEMIRAMIS.

Eternelle justice,
Qui lisez dans mon ame avec des yeux vengeurs,
Ne la remplissez plus de nouvelles horreurs ;
De mon premier hymen oubliez l'infortune.

à Oroès qui s'éloignait.

Revenez.

OROES, *revenant.*

Je croyais ma présence importune.

SEMIRAMIS.

Répondez : ce matin aux pieds de vos autels
Arzace a présenté des dons aux immortels ?

OROES.

Oui, ces dons leur sont chers ; Arzace a su leur plaire.

SEMIRAMIS.

Je le crois, & ce mot me rassure & m'éclaire.
Puis-je d'un sort heureux me reposer sur lui ?

OROES.

Arzace de l'Empire est le plus digne appui ;
Les Dieux l'ont amené : sa gloire est leur ouvrage.

SEMIRAMIS.

J'accepte avec transport ce fortuné présage ;
L'espérance & la paix reviennent me calmer.

Allez ; qu'un pur encens recommence à fumer.
De vos mages, de vous, que la préſence auguſte,
Sur l'hymen le plus grand, ſur le choix le plus juſte,
Attirent de nos Dieux les regards ſouverains.
Puiſſent de cet Etat les éternels deſtins
Reprendre avec les miens une ſplendeur nouvelle !
Hâtez de ce beau jour la pompe ſolemnelle.
Allez.

SCENE III.

SEMIRAMIS, OTANE.

SEMIRAMIS.

AInſi le ciel eſt d'áccord avec moi ;
Je ſuis ſon interpréte, en choiſiſſant un Roi.
Que je vais l'étonner, par le don d'un Empire !
Qu'il eſt loin d'eſpérer ce moment où j'aſpire !
Qu'Aſſur & tous les ſiens vont être humiliés !
Quand j'aurai dit un mot, la terre eſt à ſes pieds.
Combien à mes bontés il faudra qu'il réponde !
Je l'épouſe, & pour dot, je lui donne le monde.
Enfin ma gloire eſt pure, & je puis la goûter.

SCENE IV.

SEMIRAMIS, OTANE, MITRANE, un Officier du palais.

OTANE.

ARzace à vos genoux demande à ſe jetter :
Daignez à ſes douleurs accorder cette grace.

SEMIRAMIS.

Quel chagrin près de moi peut occuper Arzace !
De mes chagrins lui ſeul a diſſipé l'horreur :
Qu'il vienne ; il ne ſait pas ce qu'il peut ſur mon cœur.
Vous dont le ſang s'appaiſe, & dont la voix m'inſpire,
O mânes redoutés, & vous Dieux de l'Empire,
Dieux des Aſſyriens, de Ninus, de mon fils,
Pour le favoriſer, ſoyez tous réunis.
Quel trouble en le voyant m'a ſoudain pénétrée !

SCENE V.

SEMIRAMIS, ARZACE, AZEMA.

ARZACE.

O Reine, à vous ſervir ma vie eſt conſacrée ;
Je vous devais mon ſang, & quand je l'ai verſé,
Puiſqu'il coula pour vous, je fus récompenſé.
Mon père avait joui de quelque renommée ;
Mes yeux l'ont vu mourir, commandant votre armée ;
Il a laiſſé, Madame, à ſon malheureux fils

Des exemples frappans peut-être mal ſuivis.
Je n'oſe devant vous rappeller la mémoire
Des ſervices d'un père & de ſa faible gloire,
Qu'afin d'obtenir grace à vos ſacrés genoux,
Pour un fils téméraire, & coupable envers vous,
Qui de ſes vœux hardis écoutant l'imprudence,
Craint même en vous ſervant de vous faire une offenſe.

SEMIRAMIS.

Vous m'offenſer ? qui, vous ? ah! ne le craignez pas.

ARZACE.

Vous donnez votre main, vous donnez vos Etats.
Sur ces grands intérêts, ſur ce choix que vous faites,
Mon cœur doit renfermer ſes plaintes indiſcrètes.
Je dois dans le ſilence, & le front proſterné,
Attendre, avec cent Rois, qu'un Roi nous ſoit donné.
Mais d'Aſſur hautement le triomphe s'apprête;
D'un pas audacieux il marche à ſa conquête;
Le peuple nomme Aſſur, il eſt de votre ſang:
Puiſſe-t-il mériter & ſon nom, & ſon rang!
Mais enfin je me ſens l'ame trop élevée,
Pour adorer ici la main que j'ai bravée,
Pour me voir écraſé de ſon orgueil jaloux.
Souffrez que loin de lui, malgré moi loin de vous,
Je retourne aux climats où je vous ai ſervie.
J'y ſuis aſſez puiſſant contre ſa tyrannie,
Si des bienfaits nouveaux dont j'oſe me flatter...

SEMIRAMIS.

Ah! que m'avez-vous dit? vous, fuir? vous me quitter?
Vous pourriez craindre Aſſur?

ARZACE.

Non. Ce cœur téméraire
Craint dans le monde entier votre ſeule colère.
Peut-être avez-vous ſu mes deſirs orgueilleux :
Votre indignation peut confondre mes vœux.
Je tremble.

SEMIRAMIS.

Eſpérez tout ; je vous ferai connaître,
Qu'Aſſur en aucun tems ne ſera votre maître.

ARZACE.

Eh bien ! je l'avoûrai ; mes yeux avec horreur,
De votre époux en lui verraient le ſucceſſeur.
Mais s'il ne peut prétendre à ce grand hyménée,
Verra-t-on à ſes loix Azéma deſtinée ?
Pardonnez à l'excès de ma préſomption ;
Ne redoutez-vous point ſa ſourde ambition ?
Jadis à Ninias Azéma fut unie ;
C'eſt dans le même ſang qu'Aſſur puiſa la vie ;
Je ne ſuis qu'un ſujet, mais j'oſe contre lui....

SEMIRAMIS.

Des ſujets tels que vous ſont mon plus noble appui.
Je ſais vos ſentimens : votre ame peu commune
Chérit Sémiramis, & non pas ma fortune.
Sur mes vrais intérêts vos yeux ſont éclairés :
Je vous en fais l'arbitre, & vous les ſoutiendrez.
D'Aſſur & d'Azéma je romps l'intelligence ;
J'ai prévu les dangers d'une telle alliance ;
Je ſais tous ſes projets, ils ſeront confondus.

ARZACE.

Ah ! puiſqu'ainſi mes vœux ſont par vous entendus,

Puiſque vous avez lu dans le fond de mon ame...

AZEMA *arrive avec précipitation.*

Reine, j'oſe à vos pieds...

SEMIRAMIS, *relevant Azéma.*

Raſſurez-vous, Madame :
Quel que ſoit mon époux, je vous garde en ces lieux
Un ſort & des honneurs dignes de vos ayeux.
Deſtinée à mon fils, vous m'êtes toûjours chère ;
Et je vous vois encor avec des yeux de mère.
Placez-vous l'un & l'autre avec ceux que ma voix
A nommés pour témoins de mon auguſte choix.

à Arzace.

Que l'appui de l'Etat ſe range auprès du trône.

SCENE VI.

Le cabinet où était Sémiramis fait place à un grand ſallon magnifiquement orné. Pluſieurs Officiers, avec les marques de leurs dignités, ſont ſur des gradins. Un trône eſt placé au milieu du ſallon. Les Satrapes ſont auprès du trône. Le grand-Prêtre entre avec les Mages. Il ſe place debout entre Aſſur & Arzace. La Reine eſt au milieu avec Azéma & ſes femmes. Des gardes occupent le fond du ſallon.

OROES.

PRinces, mages, guerriers, ſoutiens de Babilone,
Par l'ordre de la Reine en ces lieux raſſemblés,
Les decrets de nos Dieux vous ſeront révélés :
Ils veillent ſur l'Empire, & voici la journée

Qu'à de grands changemens ils avaient destinée.
Quel que soit le Monarque, & quel que soit l'époux,
Que la Reine ait choisi pour l'elever sur nous,
C'est à nous d'obéir... J'apporte au nom des mages
Ce que je dois aux Rois, des vœux & des hommages,
Des souhaits pour leur gloire, & surtout pour l'Etat.
Puissent ces jours nouveaux de grandeur & d'éclat
N'être jamais changés en des jours de ténèbres,
Ni ces chants d'allégresse en des plaintes funèbres!

AZEMA.

Pontife, & vous, Seigneurs, on va nommer un Roi:
Ce grand choix, tel qu'il soit, peut n'offenser que moi.
Mais je naquis sujette, & je le suis encore;
Je m'abandonne aux soins dont la Reine m'honore;
Et sans oser prévoir un sinistre avenir,
Je donne à ses sujets l'exemple d'obéir.

ASSUR.

Quoi qu'il puisse arriver, quoi que le ciel décide,
Que le bien de l'Etat à ce grand jour préside.
Jurons tous par ce trône, & par Sémiramis,
D'être à ce choix auguste aveuglément soumis,
D'obéir sans murmure au gré de sa justice.

ARZACE.

Je le jure; & ce bras armé pour son service,
Ce cœur à qui sa voix commande après les Dieux,
Ce sang dans les combats répandu sous ses yeux,
Sont à mon nouveau maître, avec le même zèle
Qui sans se démentir les anima pour elle.

LE GRAND-PRÊTRE.

De la Reine & des Dieux j'attends les volontés.

SEMIRAMIS.

Il ſuffit; prenez place; & vous, peuple, écoutez.

(*Elle s'aſſied ſur le trône.*)

Azéma, Aſſur, le grand-Prêtre, Arzace prennent leurs places : elle continue :

Si la terre, quinze ans de ma gloire occupée,
Révéra dans ma main le ſceptre avec l'épée,
Dans cette même main qu'un uſage jaloux
Deſtinait au fuſeau ſous les loix d'un époux;
Si j'ai, de mes ſujets ſurpaſſant l'eſpérance,
De cet Empire heureux porté le poids immenſe,
Je vais le partager, pour le mieux maintenir,
Pour étendre ſa gloire aux ſiécles à venir,
Pour obéir aux Dieux, dont l'ordre irrévocable
Fléchit ce cœur altier ſi longtems indomtable.
Ils m'ont ôté mon fils, puiſſent-ils m'en donner
Qui, dignes de me ſuivre, & de vous gouverner,
Marchant dans les ſentiers que fraya mon courage,
Des grandeurs de mon règne éterniſent l'ouvrage!
J'ai pu choiſir, ſans doute, entre des Souverains;
Mais ceux dont les Etats entourent mes confins,
Ou ſont mes ennemis, ou ſont mes tributaires.
Mon ſceptre n'eſt point fait pour leurs mains étrangères;
Et mes premiers ſujets ſont plus grands à mes yeux,
Que tous ces Rois vaincus par moi-même ou par eux.
Bélus naquit ſujet; s'il eut le diadême,
Il le dut à ce peuple, il le dut à lui-même.
J'ai par les mêmes droits le ſceptre que je tiens.
Maîtreſſe d'un Etat plus vaſte que les ſiens,
J'ai rangé ſous vos loix vingt peuples de l'Aurore,

Qu'au

Qu'au ſiécle de Bélus on ignorait encore.
Tout ce qu'il entreprit, je le ſus achever.
Ce qui fonde un Etat le peut ſeul conſerver.
Il vous faut un héros digne d'un tel Empire,
Digne de tels ſujets, & ſi j'oſe le dire,
Digne de cette main qui va le couronner,
Et du cœur indomté que je vais lui donner.
J'ai conſulté les loix, les maîtres du tonnerre,
L'intérêt de l'Etat, l'intérêt de la terre;
Je fais le bien du monde en nommant un époux.
Adorez le héros qui va régner ſur vous;
Voyez revivre en lui les Princes de ma race.
Ce héros, cet époux, ce Monarque, eſt ARZACE.

Elle deſcend du trône, & tout le monde ſe lève.

AZEMA.

Arzace! ô perfidie!

ASSUR.

O vengeance! ô fureurs!

ARZACE *à Azéma.*

Ah! croyez...

OROES.

Juſte ciel! écartez ces horreurs!

SEMIRAMIS *avançant ſur la ſcène, & s'adreſſant aux mages.*

Vous qui ſanctifiez de ſi pures tendreſſes,
Venez ſur les autels garantir nos promeſſes;
Ninus & Ninias vous ſont rendus en lui.

Le tonnerre gronde, & le tombeau paraît s'ébranler.

Ciel! qu'eſt-ce que j'entends?

OROES.

Dieux! ſoyez notre appui.

SEMIRAMIS.

Le ciel tonne ſur nous : eſt-ce faveur ou haine ?
Grace, Dieux tout-puiſſans ! qu'Arzace me l'obtienne.
Quels funèbres accens redoublent mes terreurs !
La tombe s'eſt ouverte ; il paraît... Ciel !... je meurs...

L'ombre de Ninus ſort de ſon tombeau.

ASSUR.

L'ombre de Ninus même ! ô Dieux ! eſt-il poſſible ?

ARZACE.

Eh bien ! qu'ordonnes-tu ? parle-nous, Dieu terrible.

ASSUR.

Parle.

SEMIRAMIS.

Veux-tu me perdre, ou veux-tu pardonner ?
C'eſt ton ſceptre & ton lit que je viens de donner ;
Juge ſi ce héros eſt digne de ta place...
Prononce. J'y conſens.

L'OMBRE *à Arzace.*

Tu régneras, Arzace ;
Mais il eſt des forfaits que tu dois expier.
Dans ma tombe, à ma cendre, il faut ſacrifier.
Sers & mon fils & moi ; ſouvien-toi de ton père :
Ecoute le Pontife.

ARZACE.

Ombre que je révère,
Demi-Dieu dont l'eſprit anime ces climats,
Ton aſpect m'encourage, & ne m'étonne pas.
Oui, j'irai dans ta tombe au péril de ma vie.
Achève ; que veux-tu que ma main ſacrifie ?

L'ombre retourne de son estrade à la porte du tombeau.

Il s'éloigne, il nous fuit.

SEMÍRAMIS.

Ombre de mon époux,
Permets qu'en ce tombeau j'embrasse tes genoux,
Que mes regrets....

L'OMBRE *à la porte du tombeau.*

Arrête, & respecte ma cendre;
Quand il en sera tems, je t'y ferai descendre.

Le spectre rentre, & le mausolée se referme.

ASSUR.

Quel horrible prodige!

SEMIRAMIS.

O peuples, suivez-moi,
Venez tous dans ce temple, & calmez votre effroi.
Les mânes de Ninus ne sont point implacables:
S'ils protégent Arzace, ils me sont favorables:
C'est le ciel qui m'inspire, & qui vous donne un Roi:
Venez tous l'implorer pour Arzace & pour moi.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

Le théatre repréſente le veſtibule du temple.

SCENE PREMIERE.

ARZACE, AZEMA.

ARZACE.

N'Irritez point mes maux ; ils m'accablent aſſez.
Cet oracle eſt affreux, plus que vous ne penſez.
Des prodiges ſans nombre étonnent la nature.
Le ciel m'a tout ravi ; je vous perds.

AZEMA.

Ah ! parjure !
Va, ceſſe d'ajouter aux horreurs de ce jour
L'indigne ſouvenir de ton perfide amour.
Je ne combattrai point la main qui te couronne,
Les morts qui t'ont parlé, ton cœur qui m'abandonne.
Des prodiges nouveaux qui me glacent d'effroi,
Ta barbare inconſtance eſt le plus grand pour moi.
Achève, rend Ninus à ton crime propice :
Commence ici par moi ton affreux ſacrifice :
Frappe, ingrat.

ARZACE.

C'en eſt trop : mon cœur deſeſpéré
Contre ces derniers traits n'était point préparé.
Vous voyez trop, cruelle, à ma douleur profonde,

Si ce cœur vous préfère à l'Empire du monde.
Ces victoires, ce nom, dont j'étais si jaloux,
Vous en étiez l'objet; j'avais tout fait pour vous;
Et mon ambition au comble parvenue,
Jusqu'à vous mériter avait porté sa vue.
Sémiramis m'est chère; oui, je dois l'avouer;
Votre bouche avec moi conspire à la louer.
Nos yeux la regardaient comme un Dieu tutélaire,
Qui de nos chastes feux protégeait le mystère.
C'est avec cette ardeur, & ces vœux épurés,
Que peut-être les Dieux veulent être adorés.
Jugez de ma surprise au choix qu'a fait la Reine:
Jugez du précipice où ce choix nous entraine:
Apprenez tout mon sort.

AZEMA.

Je le sais.

ARZACE.

Apprenez,
Que l'Empire ni vous ne me sont destinés.
Ce fils qu'il faut servir, ce fils de Ninus même,
Cet unique héritier de la grandeur suprême...

AZEMA.

Eh bien?

ARZACE.

Ce Ninias, qui presque en son berceau,
De l'hymen avec vous alluma le flambeau,
Qui naquit à la fois mon rival & mon maître....

AZEMA.

Ninias!

ARZACE.

Il respire, il vient, il va paraître.

AZEMA.

Ninias, jufte ciel ! Eh quoi, Sémiramis. . . .

ARZACE.

Jufqu'à ce jour trompée elle a pleuré fon fils.

AZEMA.

Ninias eft vivant !

ARZACE.

C'eft un fecret encore,
Renfermé dans le temple, & que la Reine ignore.

AZEMA.

Mais Ninus te couronne, & fa veuve eft à toi.

ARZACE.

Mais fon fils eft à vous : mais fon fils eft mon Roi;
Mais je dois le fervir. Quel oracle funefte !

AZEMA.

L'amour parle, il fuffit; que m'importe le refte?
Ses ordres plus certains n'ont point d'obfcurité;
Voilà mon feul oracle, il doit être écouté.
Ninias eft vivant ! eh bien, qu'il reparaiffe;
Que fa mère à mes yeux atteftant fa promeffe,
Que fon père avec lui rappellé du tombeau,
Rejoignent ces liens formés dans mon berceau;
Que Ninias mon Roi, ton rival & ton maître,
Ait pour moi tout l'amour que tu me dois peut-être;
Vien voir tout cet amour devant toi confondu,
Voi fouler à mes pieds le fceptre qui m'eft dû.
Où donc eft Ninias? quel fecret, quel myftère
Le dérobe à ma vue, & le cache à fa mère?
Qu'il revienne, en un mot; lui, ni Sémiramis,
Ni ces mânes facrés que l'enfer a vomis,

Ni le renverſement de toute la nature,
Ne pourront de mon ame arracher un parjure.
Arzace, c'eſt à toi de te bien conſulter ;
Voi ſi ton cœur m'égale, & s'il m'oſe imiter.
Quels ſont donc ces forfaits, que l'enfer en furie,
Que l'ombre de Ninus ordonnent qu'on expie ?
Cruel, ſi tu trahis un ſi ſacré lien,
Je ne connais ici de crime que le tien.
Je vois de tes deſtins le fatal interprète,
Pour te dicter leurs loix ſortir de ſa retraite ;
Le malheureux amour, dont tu trahis la foi,
N'eſt point fait pour paraître entre les Dieux & toi.
Va recevoir l'arrêt dont Ninus nous menace ;
Ton ſort dépend des Dieux, le mien dépend d'Arzace.

Elle ſort.

ARZACE.

Arzace eſt à vous ſeule. Ah ! cruelle, arrêtez.
Quel mélange d'horreurs & de félicités !
Quels étonnans deſtins l'un à l'autre contraires ! . . !

SCENE II.

ARZACE, OROES *ſuivi des mages.*

OROES *à Arzace.*

Venez, retirons-nous vers ces lieux ſolitaires ;
Je vois quel trouble affreux a dû vous pénétrer :
A de plus grands aſſauts il faut vous préparer.

aux mages.

Apportez ce bandeau d'un Roi que je révère,

Prenez ce fer ſacré, cette lettre.

Les mages vont chercher ce que le grand-Prêtre demande.

ARZACE.

O mon père!

Tirez-moi de l'abîme où mes pas ſont plongés,
Levez le voile affreux dont mes yeux ſont chargés.

OROES.

Le voile va tomber, mon fils; & voici l'heure
Où dans ſa redoutable & profonde demeure,
Ninus attend de vous, pour appaiſer ſes cris,
L'offrande réſervée à ſes mânes trahis.

ARZACE.

Quel ordre, quelle offrande! & qu'eſt-ce qu'il déſire?
Qui moi! venger Ninus, & Ninias reſpire?
Qu'il vienne, il eſt mon Roi, mon bras va le ſervir.

OROES.

Son père a commandé, ne ſachez qu'obéir.
Dans une heure à ſa tombe, Arzace, il faut vous rendre,
(*Il donne le diadême & l'épée à Ninias.*)
Armé du fer ſacré que vos mains doivent prendre,
Ceint du même bandeau que ſon front a porté,
Et que vous-même ici vous m'avez préſenté.

ARZACE.

Du bandeau de Ninus!

OROES.

Ses mânes le commandent:
C'eſt dans cet appareil, c'eſt ainſi qu'ils attendent
Ce ſang qui devant eux doit être offert par vous.
Ne ſongez qu'à frapper, qu'à ſervir leur couroux:

La victime y fera ; c'eft affez vous inftruire.
Repofez-vous fur eux du foin de la conduire.

ARZACE.

S'il demande mon fang, difpofez de ce bras.
Mais vous ne parlez point, Seigneur, de Ninias :
Vous ne me dites point comment fon père même
Me donnerait fa femme avec fon diadême ?

OROES.

Sa femme, vous ! la Reine ! ô ciel ! Sémiramis !
Eh bien, voici l'inftant que je vous ai promis.
Connaiffez vos deftins, & cette femme impie.

ARZACE.

Grands Dieux ?

OROES.

De fon époux elle a tranché la vie.

ARZACE.

Elle ! la Reine !

OROES.

Affur, l'opprobre de fon nom,
Le déteftable Affur a donné le poifon.

ARZACE, *après un peu de filence.*

Ce crime dans Affur n'a rien qui me furprenne :
Mais croirai-je en effet qu'une époufe, une Reine,
L'amour des nations, l'honneur des Souverains,
D'un attentat fi noir ait pu fouiller fes mains ?
A-t-on tant de vertus, après un fi grand crime ?

OROES.

Ce doute, cher Arzace, eft d'un cœur magnanime ;
Mais ce n'eft plus le tems de rien diffimuler :
Chaque inftant de ce jour eft fait pour révéler

Les effrayans ſecrets dont frémit la nature ;
Elle vous parle ici ; vous ſentez ſon murmure ;
Votre cœur, malgré vous, gémit épouvanté.
Ne ſoyez plus ſurpris ſi Ninus irrité
Eſt monté de la terre à ces voûtes impies :
Il vient briſer des nœuds tiſſus par les furies ;
Il vient montrer au jour des crimes impunis ;
Des horreurs de l'inceſte il vient ſauver ſon fils ;
Il parle, il vous attend ; Ninus eſt votre père ;
Vous êtes Ninias ; la Reine eſt votre mère.

ARZACE.

De tous ces coups mortels en un moment frappé,
Dans la nuit du trépas je reſte enveloppé :
Moi, ſon fils ? moi ?

OROES.

Vous-même : en doutez-vous encore ?
Apprenez que Ninus, à ſa dernière aurore,
Sut qu'un poiſon mortel en terminait le cours,
Et que le même crime attentait ſur vos jours,
Qu'il attaquait en vous les ſources de la vie,
Vous arracha mourant à cette cour impie.
Aſſur comblant ſur vous ſes crimes inouïs,
Pour épouſer la mère empoiſonna le fils.
Il crut que de ſes Rois exterminant la race,
Le trône était ouvert à ſa perfide audace :
Et lorſque le palais déplorait votre mort,
Le fidèle Phradate eut ſoin de votre ſort.
Ces végétaux puiſſans, qu'en Perſe on voit éclorre,
Bienfaits nés dans ſes champs de l'aſtre qu'elle adore,
Par les ſoins de Phradate avec art préparés,

Firent ſortir la mort de vos flancs déchirés ;
De ſon fils qu'il perdit il vous donna la place ;
Vous ne futes connu que ſous le nom d'Arzace ;
Il attendait le jour d'un heureux changement.
Dieu qui juge les Rois en ordonne autrement.
La vérité terrible eſt du ciel deſcendue,
Et du ſein des tombeaux la vengeance eſt venue.

ARZACE.

Dieu, maître des deſtins, ſuis-je aſſez éprouvé ?
Vous me rendez la mort, dont vous m'avez ſauvé.
Eh bien ! Sémiramis ... oui, je reçus la vie
Dans le ſein des grandeurs & de l'ignominie.
Ma mère... ô ciel ! Ninus ! ah ! quel aveu cruel !
Mais ſi le traître Aſſur était ſeul criminel,
S'il ſe pouvait. ....

OROES *prenant la lettre & la lui donnant.*

Voici ces ſacrés caractères,
Ces garans trop certains de ces cruels myſtères ;
Le monument du crime eſt ici ſous vos yeux :
Douterez-vous encor ?

ARZACE.

Que ne le puis-je, ô Dieux !
Donnez, je n'aurai plus de doute qui me flatte ;
Donnez.

(*Il lit.*)

Ninus mourant, au fidèle Phradate.
Je meurs empoiſonné, prenez ſoin de mon fils :
Arrachez Ninias à des bras ennemis ;
Ma criminelle épouſe....

OROES.

En faut-il davantage ?
C'eſt de vous que je tiens cet affreux témoignage.
Ninus n'acheva point : l'approche de la mort
Glaça ſa faible main qui traçait votre ſort :
Phradate en cet écrit vous apprend tout le reſte ;
Liſez, il vous confirme un ſecret ſi funeſte.
Il ſuffit, Ninus parle, il arme votre bras,
De ſa tombe à ſon trône il va guider vos pas ;
Il veut du ſang.

ARZACE *après avoir lu.*

O jour trop fécond en miracles !
Enfer, qui m'as parlé, tes funeſtes oracles
Sont plus obſcurs encor à mon eſprit troublé,
Que le ſein de la tombe où je ſuis appellé.
Au ſacrificateur on cache la victime ;
Je tremble ſur le choix.

OROES.

Tremblez, mais ſur le crime.
Allez, dans les horreurs dont vous êtes troublé,
Le ciel vous conduira, comme il vous a parlé.
Ne vous regardez plus comme un homme ordinaire ;
Des éternels décrets ſacré dépoſitaire,
Marqué du ſceau des Dieux, ſéparé des humains,
Avancez dans la nuit qui couvre vos deſtins.
Mortel, faible inſtrument des Dieux de vos ancêtres,
Vous n'avez pas le droit d'interroger vos maîtres.
A la mort échappé, malheureux Ninias,
Adorez, rendez grace, & ne murmurez pas.

SCENE III.

ARZACE, MITRANE.

ARZACE.

NOn, je ne reviens point de cet état horrible;
Sémiramis ma mère! ô ciel eft-il poffible!

MITRANE *arrivant.*

Babilone, Seigneur, en ce commun effroi,
Ne peut fe raffurer qu'en revoyant fon Roi.
Souffrez que le premier je vienne reconnaître,
Et l'époux de la Reine, & mon augufte maître.
Sémiramis vous cherche, elle vient fur mes pas;
Je bénis ce moment qui la met dans vos bras.
Vous ne répondez point. Un defefpoir farouche
Fixe vos yeux troublés, & vous ferme la bouche;
Vous pâliffez d'effroi, tout votre corps frémit.
Qu'eft-ce qui s'eft paffé? qu'eft-ce qu'on vous a dit?

ARZACE.

Fuyons vers Azéma.

MITRANE.

Quel étonnant langage!
Seigneur, eft-ce bien vous? faites-vous cet outrage
Aux bontés de la Reine, à fes feux, à fon choix,
A ce cœur qui pour vous dédaigna tant de Rois?
Son efpérance en vous eft-elle confondue?

ARZACE.

Dieux! c'eft Sémiramis, qui fe montre à ma vue!
O tombe de Ninus! ô féjour des enfers!
Cachez fon crime & moi dans vos gouffres ouverts.

SCENE IV.

SEMIRAMIS, ARZACE, OTANE.

SEMIRAMIS.

On n'attend plus que vous; venez, maître du monde;
Son ſort, comme le mien, ſur mon hymen ſe fonde.
Je vois avec tranſport ce ſigne révéré,
Qu'a mis ſur votre front un pontife inſpiré,
Ce ſacré diadême, aſſuré témoignage,
Que l'enfer & le ciel confirment mon ſuffrage.
Tout le parti d'Aſſur frappé d'un ſaint reſpect,
Tombe à la voix des Dieux, & tremble à mon aſpect;
Ninus veut une offrande, il en eſt plus propice:
Pour hâter mon bonheur, hâtez ce ſacrifice.
Tous les cœurs ſont à nous, tout le peuple applaudit:
Vous régnez, je vous aime; Aſſur en vain frémit.

ARZACE *hors de lui.*

Aſſur! allons... il faut dans le ſang du perfide...
Dans cet infame ſang lavons ſon parricide;
Allons venger Ninus....

SEMIRAMIS.

Qu'entends-je? juſte ciel!
Ninus!

ARZACE, *d'un air égaré.*

Vous m'avez dit que ſon bras criminel
Revenant à lui.
Avait:.. que l'inſolent s'arme contre ſa Reine,
Et n'eſt-ce pas aſſez pour mériter ma haine?

SEMIRAMIS.

Commencez la vengeance en recevant ma foi.

ARZACE.

Mon père !

SEMIRAMIS.

Ah ! quels regards vos yeux lancent ſur moi !
Arzace, eſt-ce donc là ce cœur ſoumis & tendre,
Qu'en vous donnant ma main j'ai cru devoir attendre ?
Je ne m'étonne point que ce prodige affreux,
Que les morts déchaînés du ſéjour ténébreux,
De la terreur en vous laiſſent encor la trace ;
Mais j'en ſuis moins troublée en revoyant Arzace.
Ah ! ne répandez pas cette funeſte nuit
Sur ces premiers momens du beau jour qui me luit.
Soyez tel qu'à mes pieds je vous ai vu paraître,
Lorſque vous redoutiez d'avoir Aſſur pour maître.
Ne craignez point Ninus, & ſon ombre en couroux.
Arzace, mon appui, mon ſecours, mon époux ;
Cher Prince....

ARZACE, *ſe détournant.*

C'en eſt trop : le crime m'environne....
Arrêtez.

SEMIRAMIS.

A quel trouble, hélas ! il s'abandonne,
Quand lui ſeul à la paix a pu me rappeller !

ARZACE.

Sémiramis....

SEMIRAMIS.

Eh bien ?

ARZACE.

Je ne puis lui parler.

Fuyez-moi pour jamais, ou m'arrachez la vie.

SEMIRAMIS.

Quels tranſports! quels diſcours! qui, moi, que je vous fuie?
Eclairciſſez ce trouble inſupportable, affreux,
Qui paſſe dans mon ame, & fait deux malheureux.
Les traits du deſeſpoir ſont ſur votre viſage;
De moment en moment vous glacez mon courage;
Et vos yeux allarmés me cauſent plus d'effroi
Que le ciel & les morts ſoulevés contre moi.
Je tremble en vous offrant ce ſacré diadême;
Ma bouche en frémiſſant prononce, Je vous aime;
D'un pouvoir inconnu l'invincible aſcendant
M'entraîne ici vers vous, m'en repouſſe à l'inſtant,
Et par un ſentiment, que je ne peux comprendre,
Mêle une horreur affreuſe à l'amour le plus tendre.

ARZACE.

Haïſſez-moi.

SEMIRAMIS.

Cruel, non tu ne le veux pas;
Mon cœur ſuivra ton cœur, mes pas ſuivront tes pas.
Quel eſt donc ce billet, que tes yeux pleins d'allarmes
Liſent avec horreur, & trempent de leurs larmes?
Contient-il les raiſons de tes refus affreux?

ARZACE.

Oui.

SEMIRAMIS.

Donne.

ARZACE.

Ah! je ne puis.... oſez-vous?...

SEMIRAMIS.

Je le veux.

ARZACE.

ARZACE.

Laiſſez-moi cet écrit horrible & néceſſaire....

SEMIRAMIS.

D'où le tiens-tu ?

ARZACE.

Des Dieux.

SEMIRAMIS.

Qui l'écrivit?

ARZACE.

Mon père....

SEMIRAMIS.

Que me dis-tu ?

ARZACE.

Tremblez.

SEMIRAMIS.

Donne: appren-moi mon ſort.

ARZACE.

Ceſſez... A chaque mot vous trouveriez la mort.

SEMIRAMIS.

N'importe; éclairciſſez ce doute qui m'accable:
Ne me réſiſtez plus, ou je vous crois coupable.

ARZACE.

Dieux qui conduiſez tout, c'eſt vous qui m'y forcez !

SEMIRAMIS *prenant le billet.*

Pour la dernière fois, Arzace, obéiſſez.

ARZACE.

Eh bien, que ce billet ſoit donc le ſeul ſupplice
Qu'à ſon crime, grand Dieu, réſerve ta juſtice !

Sémiramis lit.

Vous allez trop ſavoir, c'en eſt fait.

SEMIRAMIS *à Otane.*

Qu'ai-je lu?

Soutien-moi, je me meurs.....

ARZACE.

Hélas! tout eſt connu!...

SEMIRAMIS *revenant à elle après un long ſilence.*

Eh bien! ne tarde plus, rempli ta deſtinée;
Puni cette coupable & cette infortunée;
Etouffe dans mon ſang mes déteſtables feux.
La nature trompée eſt horrible à tous deux;
Venge tous mes forfaits, venge la mort d'un père,
Reconnai-moi, mon fils, frappe, & puni ta mère.

ARZACE.

Que ce glaive plutôt épuiſe ici mon flanc
De ce ſang malheureux formé de votre ſang!
Qu'il perce de vos mains ce cœur qui vous révère,
Et qui porte d'un fils le ſacré caractère!

SEMIRAMIS *ſe jettant à genoux.*

Ah! je fus ſans pitié; ſois barbare à ton tour;
Sois le fils de Ninus, en m'arrachant le jour;
Frappe. Mais quoi! tes pleurs ſe mêlent à mes larmes!
O Ninias! ô jour plein d'horreur & de charmes!...
Avant de me donner la mort que tu me dois,
De la nature encor laiſſe parler la voix;
Souffre au moins que les pleurs de ta coupable mère
Arroſent une main ſi fatale & ſi chère.

ARZACE NINIAS.

Ah! je ſuis votre fils, & ce n'eſt pas à vous,
Quoi que vous ayez fait, d'embraſſer mes genoux.
Ninias vous implore, il vous aime, il vous jure

Les plus profonds respects, & l'amour la plus pure.
C'est un nouveau sujet, plus cher & plus soumis ;
Le ciel est appaisé, puisqu'il vous rend un fils :
Livrez l'infâme Assur au Dieu qui vous pardonne.

SEMIRAMIS.

Reçoi pour te venger mon sceptre & ma couronne ;
Je les ai trop souillés.

ARZACE.

Je veux tout ignorer ;
Je veux avec l'Asie encor vous admirer.

SEMIRAMIS.

Non, mon crime est trop grand.

ARZACE.

Le repentir l'efface.

SEMIRAMIS.

Ninus t'a commandé de régner en ma place ;
Crain ses mânes vengeurs.

ARZACE.

Ils seront attendris
Des remords d'une mère & des larmes d'un fils.
Otane, au nom des Dieux, ayez soin de ma mère ;
Et cachez comme moi cet horrible mystère.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SEMIRAMIS, OTANE.

OTANE.

Songez qu'un Dieu propice a voulu prévenir
Cet effroyable hymen, dont je vous vois frémir.
La nature étonnée à ce danger funeste,
En vous rendant un fils, vous arrache à l'inceste.
Des oracles d'Ammon les ordres absolus,
Les infernales voix, les mânes de Ninus,
Vous disaient que le jour d'un nouvel hyménée
Finirait les horreurs de votre destinée:
Mais ils ne disaient pas qu'il dût être accompli;
L'hymen s'est préparé, votre sort est rempli;
Ninias vous révère. Un secret sacrifice
Va contenter des Dieux la facile justice:
Ce jour si redouté fera votre bonheur.

SEMIRAMIS.

Ah! le bonheur, Otane, est-il fait pour mon cœur?
Mon fils s'est attendri; je me flatte, j'espère,
Qu'en ces premiers momens la douleur d'une mère
Parle plus hautement à ses sens oppressés,
Que le sang de Ninus, & mes crimes passés.
Mais peut-être bientôt, moins tendre & plus sévère,
Il ne se souviendra que du meurtre d'un père.

OTANE.

Que craignez-vous d'un fils? quel noir pressentiment!

SEMIRAMIS.

La crainte suit le crime, & c'est son châtiment.
Le détestable Assur sait-il ce qui se passe?
N'a-t-on rien attenté? Sait-on quel est Arzace?

OTANE.

Non; ce secret terrible est de tous ignoré.
De l'ombre de Ninus l'oracle est adoré;
Les esprits consternés ne peuvent le comprendre.
Comment servir son fils? pourquoi venger sa cendre?
On l'ignore, on se tait. On attend ces momens,
Où fermé sans réserve au reste des vivans,
Ce lieu saint doit s'ouvrir pour finir tant d'allarmes.
Le peuple est aux autels; vos soldats sont en armes.
Azéma, pâle, errante, & la mort dans les yeux,
Veille autour du tombeau, lève les mains aux cieux.
Ninias est au temple, & d'une ame éperdue,
Se prépare à frapper sa victime inconnue.
Dans ses sombres fureurs Assur enveloppé,
Rassemble les débris d'un parti dissipé;
Je ne sais quels projets il peut former encore.

SEMIRAMIS.

Ah, c'est trop ménager un traître que j'abhorre;
Qu'Assur chargé de fers en vos mains soit remis;
Otane, allez livrer le coupable à mon fils.
Mon fils appaisera l'éternelle justice,
En répandant, du moins, le sang de mon complice;
Qu'il meure; qu'Azéma rendue à Ninias,
Du crime de mon règne épure ces climats.

Tu vois ce cœur, Ninus, il doit te satisfaire:
Tu vois du moins en moi des entrailles de mère.
Ah! qui vient dans ces lieux à pas précipités?
Que tout rend la terreur à mes sens agités!

SCENE II.

SEMIRAMIS, AZEMA.

AZEMA.

MAdame, pardonnez, si sans être appellée,
De mortelles frayeurs trop justement troublée,
Je viens avec transport embrasser vos genoux.

SEMIRAMIS.

Ah! princesse, parlez, que me demandez-vous?

AZEMA.

D'arracher un héros au coup qui le menace,
De prevenir le crime, & de sauver Arzace.

SEMIRAMIS.

Arzace? lui! quel crime?

AZEMA.

Il devient votre époux;
Il me trahit, n'importe, il doit vivre pour vous.

SEMIRAMIS.

Lui mon époux? grands Dieux!

AZEMA.

Quoi l'hymen qui vous lie...

SEMIRAMIS.

Cet hymen est affreux, abominable, impie.

Arzace ? il eſt... parlez ; je friſſonne, achevez :
Quels dangers ! hâtez-vous....

AZEMA.

Madame, vous ſavez
Que peut-être au moment que ma voix vous implore....

SEMIRAMIS.

Eh bien ?

AZEMA.

Ce demi-Dieu, que je redoute encore,
D'un ſecret ſacrifice en doit être honoré,
Au fond du labyrinthe à Ninus conſacré.
J'ignore quels forfaits il faut qu'Arzace expie.

SEMIRAMIS.

Quels forfaits, juſtes Dieux !

AZEMA.

Cet Aſſur, cet impie,
Va violer la tombe où nul n'eſt introduit.

SEMIRAMIS.

Qui ? lui ?

AZEMA.

Dans les horreurs de la profonde nuit,
Des ſouterrains ſecrets, où ſa fureur habile
A tout événement ſe creuſait un aſyle,
Ont ſervi les deſſeins de ce monſtre odieux ;
Il vient braver les morts, il vient braver les Dieux ;
D'une main ſacrilège aux forfaits enhardie,
Du généreux Arzace il va trancher la vie.

SEMIRAMIS.

O ciel ! qui vous l'a dit ? comment, par quel détour ?

AZEMA.

Fiez-vous à mon cœur éclairé par l'amour;
J'ai vu du traître Aſſur la haine envenimée,
Sa faction tremblante, & par lui ranimée,
Ses amis raſſemblés, qu'a ſéduits ſa fureur:
De ſes deſſeins ſecrets j'ai démêlé l'horreur.
J'ai feint de réunir nos cauſes mutuelles;
Je l'ai fait épier par des regards fidèles:
Il ne commet qu'à lui ce meurtre déteſté;
Il marche au ſacrilège avec impunité:
Sûr que dans ce lieu ſaint nul n'oſera paraître,
Que l'accès en eſt même interdit au grand-prêtre,
Il y vole: & le bruit par ſes ſoins ſe répand,
Qu'Arzace eſt la victime, & que la mort l'attend;
Que Ninus dans ſon ſang doit laver ſon injure.
On parle au peuple, aux grands, on s'aſſemble, on murmure.
Je crains Ninus, Aſſur, & le ciel en couroux.

SEMIRAMIS.

Eh bien, chère Azéma, ce ciel parle par vous;
Il me ſuffit. Je vois ce qui me reſte à faire.
On peut s'en repoſer ſur le cœur d'une mère.
Ma fille, nos deſtins à la fois ſont remplis:
Défendez votre époux: je vais ſauver mon fils.

AZEMA.

Ciel!

SEMIRAMIS.

Prête à l'épouſer, les Dieux m'ont éclairée;
Ils inſpirent encor une mère éplorée;
Mais les momens ſont chers. Laiſſez-moi dans ces lieux:

Ordonnez en mon nom que les prêtres des Dieux,
Que les chefs de l'Etat viennent ici ſe rendre.

Azéma paſſe dans le veſtibule du temple; Sémiramis, de l'autre côté, s'avance vers le mauſolée.

Ombre de mon époux! je vais venger ta cendre.
Voici l'inſtant fatal, où ta voix m'a promis,
Que l'accès de ta tombe allait m'être permis:
J'obéirai; mes mains qui guidaient des armées,
Pour ſecourir mon fils à ta voix ſont armées.
Venez, gardes du trône, accourez à ma voix;
D'Arzace déſormais reconnaiſſez les loix:
Arzace eſt votre Roi, vous n'avez plus de Reine;
Je dépoſe en ſes mains la grandeur ſouveraine.
Soyez ſes défenſeurs, ainſi que ſes ſujets.
Allez.

Les gardes ſe rangent au fond de la ſcène.

Dieux tout-puiſſans, ſecondez mes projets.

Elle entre dans le tombeau.

SCENE III.

AZEMA, *revenant de la porte du temple ſur le devant de la ſcène.*

QUe méditait la Reine, & quel deſſein l'anime?
A-t-elle encor le tems de prévenir le crime?
O prodige, ô deſtin, que je ne conçois pas!
Moment cher & terrible, Arzace, Ninias!
Arbitres des humains, puiſſances que j'adore,
Me l'avez-vous rendu, pour le ravir encore?

SCENE IV.

AZEMA, ARZACE, ou NINIAS.

AZEMA.

AH ! cher Prince, arrêtez. Ninias, eſt-ce vous ?
Vous le fils de Ninus, mon maître & mon époux ?

NINIAS.

Ah ! vous me revoyez confus de me connaître.
Je ſuis du ſang des Dieux, & je frémis d'en être.
Ecartez ces horreurs, qui m'ont environné ;
Fortifiez ce cœur au trouble abandonné ;
Encouragez ce bras prêt à venger un père.

AZEMA.

Gardez-vous de remplir cet affreux miniſtère.

NINIAS.

Je dois un ſacrifice, il le faut, j'obéis.

AZEMA.

Non. Ninus ne veut pas qu'on immole ſon fils.

NINIAS.

Comment ?

AZEMA.

Vous n'irez point dans ce lieu redoutable ;
Un traître y tend pour vous un piége inévitable.

NINIAS.

Qui peut me retenir, & qui peut m'effrayer ?

AZEMA.

C'eſt vous que dans la tombe on va ſacrifier ;
Aſſur, l'indigne Aſſur, a, d'un pas ſacrilège,
Violé du tombeau le divin privilège ;

Il vous attend.

NINIAS.

Grands Dieux ! tout eſt donc éclairci.
Mon cœur eſt raſſuré, la victime eſt ici.
Mon père empoiſonné par ce monſtre perfide,
Demande à haute voix le ſang du parricide.
Inſtruit par le grand-prêtre, & conduit par le ciel,
Par Ninus même armé contre le criminel,
Je n'aurai qu'à frapper la victime funeſte,
Qu'amène à mon couroux la juſtice céleſte.
Je vois trop que ma main, dans ce fatal moment,
D'un pouvoir invincible eſt l'aveugle inſtrument.
Les Dieux ſeuls ont tout fait, & mon ame étonnée
S'abandonne à la voix qui fait ma deſtinée.
Je vois que malgré nous tous nos pas ſont marqués;
Je vois que des enfers ces mânes évoqués,
Sur le chemin du trône ont ſemé les miracles:
J'obéis ſans rien craindre, & j'en crois les oracles.

AZEMA.

Tout ce qu'ont fait les Dieux ne m'apprend qu'à frémir:
Ils ont aimé Ninus, ils l'ont laiſſé périr.

NINIAS.

Ils le vengent enfin: étouffez ce murmure.

AZEMA.

Ils choiſiſſent ſouvent une victime pure;
Le ſang de l'innocence a coulé ſous leurs coups.

NINIAS.

Puiſqu'ils nous ont unis, ils combattent pour nous.
Ce ſont eux qui parlaient par la voix de mon père:
Ils me rendent un trône, une épouſe, une mère:

Et couvert à vos yeux du ſang du criminel,
Ils vont de ce tombeau me conduire à l'autel.
J'obéis, c'eſt aſſez, le ciel fera le reſte.

SCENE V.

AZEMA *ſeule.*

DIeux! veillez ſur ſes pas, dans ce tombeau funeſte.
Que voulez-vous? quel ſang doit aujourd'hui couler?
Impénétrables Dieux, vous me faites trembler.
Je crains Aſſur, je crains cette main ſanguinaire;
Il peut percer le fils ſur la cendre du père.
Abîmes redoutés, dont Ninus eſt ſorti,
Dans vos antres profonds, que ce monſtre englouti
Porte au ſein des enfers la fureur qui le preſſe.
Cieux, tonnez, cieux, lancez la foudre vengereſſe.
O ſon père! ô Ninus, quoi tu n'as pas permis
Qu'une épouſe éplorée accompagnât ton fils!
Ninus, combats pour lui, dans ce lieu de ténèbres.
N'entends-je pas ſa voix parmi des cris funèbres?
Dût ce ſacré tombeau, profané par mes pas,
Ouvrir pour me punir les gouffres du trépas,
J'y deſcendrai, j'y vole... Ah! quels coups de tonnerre
Ont enflammé le ciel, & font trembler la terre!
Je crains, j'eſpère...... il vient.

SCENE VI.

NINIAS *une épée sanglante à la main*, AZEMA.

NINIAS.

Ciel! où suis-je?

AZEMA.

Ah! Seigneur,
Vous êtes teint de sang, pâle, glacé d'horreur.

NINIAS, *d'un air égaré.*

Vous me voyez couvert du sang du parricide.
Au fond de ce tombeau, mon père était mon guide.
J'errais dans les détours de ce grand monument,
Plein de respect, d'horreur & de saisissement;
Il marchait devant moi: j'ai reconnu la place,
Que son ombre en couroux marquait à mon audace.
Auprès d'une colonne, & loin de la clarté,
Qui suffisait à peine à ce lieu redouté,
J'ai vu briller le fer dans la main du perfide;
J'ai cru le voir trembler: tout coupable est timide:
J'ai deux fois dans son flanc plongé ce fer vengeur;
Et d'un bras tout sanglant, qu'animait ma fureur,
Déja je le trainais, roulant sur la poussière,
Vers les lieux d'où partait cette faible lumière:
Mais je vous l'avoûrai, ses sanglots redoublés,
Ses cris plaintifs & sourds, & mal articulés,
Les Dieux qu'il invoquait, & le repentir même,
Qui semblait le saisir à son heure suprême;
La sainteté du lieu; la pitié dont la voix,

Alors qu'on eſt vengé, fait entendre ſes loix;
Un ſentiment confus, qui même m'épouvante,
M'ont fait abandonner la victime ſanglante.
Azéma, quel eſt donc ce trouble, cet effroi,
Cette invincible horreur qui s'empare de moi?
Mon cœur eſt pur, ô Dieux! mes mains ſont innocentes:
D'un ſang proſcrit par vous vous les voyez fumantes;
Quoi, j'ai ſervi le ciel, & je ſens des remords!

AZEMA.

Vous avez ſatisfait la nature & les morts.
Quittons ce lieu terrible, allons vers votre mère;
Calmez à ſes genoux ce trouble involontaire;
Et puiſqu'Aſſur n'eſt plus...

SCENE VII.

NINIAS, AZEMA, ASSUR.

Aſſur paraît dans l'enfoncement avec Otane & les gardes de la Reine.

AZEMA.

Ciel! Aſſur à mes yeux!

NINIAS.

Aſſur?

AZEMA.

Accourez tous, miniſtres de nos Dieux,
Miniſtres de nos Rois, défendez votre maître.

SCENE VIII.

Le grand-prêtre OROES, les mages & le peuple, NINIAS, AZEMA, ASSUR *désarmé*, MITRANE, OTANE.

OTANE.

IL n'en eſt pas beſoin ; j'ai fait ſaiſir le traître,
Lorſque dans ce lieu ſaint il allait pénétrer.
La Reine l'ordonna, je viens vous le livrer.

NINIAS.

Qu'ai-je fait ? & quelle eſt la victime immolée ?

OROES.

Le ciel eſt ſatisfait ; la vengeance eſt comblée.

En montrant Aſſur.

Peuples, de votre Roi voilà l'empoiſonneur :

En montrant Ninias.

Peuples, de votre Roi voilà le ſucceſſeur.
Je viens vous l'annoncer, je viens le reconnaître ;
Revoyez Ninias, & ſervez votre maître.

ASSUR.

Toi Ninias ?

OROES.

Lui-même ; un Dieu qui l'a conduit
Le ſauva de ta rage, & ce Dieu te pourſuit.

ASSUR.

Toi de Sémiramis tu reçus la naiſſance !

NINIAS.

Oui ; mais pour te punir j'ai reçu ſa puiſſance.
Allez, délivrez-moi de ce monſtre inhumain.

Il ne méritait pas de tomber ſous ma main.
Qu'il meure dans l'opprobre, & non de mon épée;
Et qu'on rende au trépas ma victime échappée.

Sémiramis paraît au pied du tombeau mourante; un mage qui eſt à cette porte la relève.

ASSUR.

Va: mon plus grand ſupplice eſt de te voir mon Roi;
Appercevant Sémiramis.
Mais je te laiſſe encor plus malheureux que moi;
Regarde ce tombeau; contemple ton ouvrage.

NINIAS.

Quelle victime, ô ciel, a donc frappé ma rage!

AZEMA.

Ah! fuyez, cher époux!

MITRANE.

Qu'avez-vous fait?

OROES *ſe mettant entre le tombeau & Ninias.*

Sortez,
Venez purifier vos bras enſanglantés;
Remettez dans mes mains ce glaive trop funeſte,
Cet aveugle inſtrument de la fureur céleſte.

NINIAS, *courant vers Sémiramis.*

Ah! cruels, laiſſez-moi le plonger dans mon cœur.

OROES, *tandis qu'on le déſarme.*

Gardez de le laiſſer à ſa propre fureur.

SEMIRAMIS, *qu'on fait avancer, & qu'on place ſur un fauteuil.*

Vien me venger, mon fils: un monſtre ſanguinaire,
Un traître, un ſacrilège, aſſaſſine ta mère.

NINIAS.

NINIAS.

O jour de la terreur ! ô crimes inouïs !
Ce facrilège affreux, ce monftre eft votre fils.
Au fein qui m'a nourri cette main s'eft plongée :
Je vous fuis dans la tombe, & vous ferez vengée.

SEMIRAMIS.

Hélas ! j'y defcendis pour défendre tes jours.
Ta malheureufe mère allait à ton fecours...
J'ai reçu de tes mains la mort qui m'était due.

NINIAS.

Ah ! c'eft le dernier trait à mon ame éperdue.
J'attefte ici les Dieux qui conduifaient mon bras,
Ces Dieux qui m'égaraient...

SEMIRAMIS.

Mon fils, n'achève pas :
Je te pardonne tout, fi pour grace dernière,
Une fi chère main ferme au moins ma paupière.

Il fe jette à genoux.

Vien, je te le demande, au nom du même fang,
Qui t'a donné la vie, & qui fort de mon flanc.
Ton cœur n'a pas fur moi conduit ta main cruelle.
Quand Ninus expira, j'étais plus criminelle.
J'en fuis affez punie. Il eft donc des forfaits,
Que le couroux des Dieux ne pardonne jamais !
Ninias, Azéma, que votre hymen efface
L'opprobre dont mon crime a fouillé votre race ;
D'une mère expirante approchez-vous tous deux ;
Donnez-moi votre main ; vivez, régnez heureux,
Cet efpoir me confole... il mêle quelque joie
Aux horreurs de la mort où mon ame eft en proie.

Je la ſens. . . elle vient . . . ſonge à Sémiramis,
Ne hai point ſa mémoire: ô mon fils, mon cher fils. . .
C'en eſt fait. . . .

OROES.

La lumière à ſes yeux eſt ravie.
Secourez Ninias, prenez ſoin de ſa vie.
Par ce terrible exemple, apprenez tous, du moins,
Que les crimes ſecrets ont les Dieux pour témoins.
Plus le coupable eſt grand, plus grand eſt le ſupplice.
Rois, tremblez ſur le trône, & craignez leur juſtice.

Fin du cinquième & dernier acte.

ORESTE,

TRAGÉDIE.

Telle qu'on la joue aujourd'hui sur le théatre du Roi à Paris.



EPITRE

A SON ALTESSE SERENISSIME

MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

MADAME,

VOus avez vu paſſer ce ſiécle admirable, à la gloire duquel vous avez tant contribué par votre goût & par vos exemples; ce ſiécle qui ſert de modèle au nôtre en tant de choſes, & peut-être de reproche, comme il en ſervira à tous les âges. C'eſt dans ces tems illuſtres que les *Condés* vos ayeux, couverts de tant de lauriers, cultivaient & encourageaient les arts; où un *Boſſuet* immortaliſait les héros, & inſtruiſait les Rois; où un *Fénélon*, le ſecond des hommes dans l'éloquence, & le premier dans l'art de rendre la vertu aimable, enſeignait avec tant de charmes la juſtice & l'humanité; où les *Racines*, les *Deſpréaux* préſidaient aux belles-lettres, *Lully* à la muſique, *le Brun* à la peinture. Tous ces arts, Madame, furent accueillis ſurtout dans votre palais. Je me ſouviendrai toûjours que preſque au ſortir de l'enfance j'eus le bonheur d'y entendre quelquefois un homme, dans qui l'érudition la plus profonde n'avait point éteint le génie, & qui cultiva l'eſprit de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, ainſi que le vôtre & ce-

lui de Mr. le Duc du Maine; travaux heureux, dans lesquels il fut si puissamment secondé par la nature. Il prenait quelquefois devant V. A. S. un *Sophocle*, un *Euripide*; il traduisait sur le champ en Français une de leurs tragédies. L'admiration, l'enthousiasme dont il était saisi, lui inspirait des expressions qui répondaient à la mâle & harmonieuse énergie des vers Grecs, autant qu'il est possible d'en approcher dans la prose d'une langue à peine tirée de la barbarie, & qui polie par tant de grands auteurs, manque encor pourtant de précision, de force & d'abondance. On sait qu'il est impossible de faire passer dans aucune langue moderne la valeur des expressions Grecques; elles peignent d'un trait ce qui exige trop de paroles chez tous les autres peuples. Un seul terme y suffit, pour représenter ou une montagne toute couverte d'arbres chargés de feuilles, ou un Dieu qui lance au loin ses traits, ou les sommets des rochers frappés souvent de la foudre. Non-seulement cette langue avait l'avantage de remplir d'un mot l'imagination; mais chaque terme, comme on sait, avait une mélodie marquée, & charmait l'oreille, tandis qu'il étalait à l'esprit de grandes peintures. Voilà pourquoi toute traduction d'un poete Greç est toûjours faible, séche & indigente. C'est du caillou & de la brique, avec quoi on veut imiter des palais de porphyre. Cependant Mr. de *Malésieu*, par des efforts que produisait un enthousiasme subit, & par un récit véhément, semblait suppléer à la pauvreté de la langue, & mettre dans sa déclamation toute l'ame des

grands-hommes d'Athènes. Permettez-moi, Madame, de rappeller ici ce qu'il penſait de ce peuple inventeur, ingénieux & ſenſible, qui enſeigna tout aux Romains ſes vainqueurs, & qui longtems après ſa ruine & celle de l'Empire Romain, a ſervi encor à tirer l'Europe moderne de ſa groſſiere ignorance.

Il connaiſſait Athènes mieux qu'aujourd'hui quelques voyageurs ne connaiſſent Rome après l'avoir vue. Ce nombre prodigieux de ſtatues des plus grands maîtres, ces colonnes qui ornaient les marchés publics, ces monumens de génie & de grandeur, ce théatre ſuperbe & immenſe, bâti dans une grande place, entre la ville & la citadelle, où les ouvrages des *Sophocles* & des *Euripides* étaient écoutés par les *Périclès* & par les *Socrates*, & où de jeunes gens n'aſſiſtaient pas debout & en tumulte; en un mot, tout ce que les Athéniens avaient fait pour les arts en tous les genres, était préſent à ſon eſprit. Il était bien loin de penſer comme ces hommes ridiculement auſtères, & ces faux politiques, qui blâment encor les Athéniens d'avoir été trop ſomptueux dans leurs jeux publics, & qui ne ſavent pas que cette magnificence même enrichiſſait Athènes, en attirant dans ſon ſein une foule d'étrangers, qui venaient l'admirer & prendre chez elle des leçons de vertu & d'éloquence.

Vous engageâtes, Madame, cet homme d'un eſprit preſque univerſel, à traduire avec une fidélité pleine d'élégance & de force l'*Iphigénie en Tauride* d'*Euripide*. On la repréſenta dans

une fète qu'il eut l'honneur de donner à V. A. S., fète digne de celle qui la recevait, & de celui qui en faisait les honneurs; vous y représentiez *Iphigénie.* Je fus témoin de ce spectacle; je n'avais alors nulle habitude de notre théatre Français; il ne m'entra pas dans la tête qu'on pût mêler de la galanterie dans ce sujet tragique; je me livrai aux mœurs & aux coutumes de la Grèce, d'autant plus aisément, qu'à peine j'en connaissais d'autres; j'admirai l'antique dans toute sa noble simplicité. Ce fut là ce qui me donna la première idée de faire la tragédie d'*Œdipe*, sans même avoir lu celle de *Corneille.* Je commençai par m'essayer, en traduisant la fameuse scène de *Sophocle*, qui contient la double confidence de *Jocaste* & d'*Œdipe.* Je la lus à quelques-uns de mes amis qui fréquentaient les spectacles, & à quelques acteurs; ils m'assurèrent que ce morceau ne pourrait jamais réussir en France; ils m'exhortèrent à lire *Corneille*, qui l'avait soigneusement évité; & me dirent tous, que si je ne mettais, à son exemple, une intrigue amoureuse dans *Œdipe*, les comédiens même ne pourraient pas se charger de mon ouvrage. Je lus donc l'*Œdipe* de *Corneille*, qui sans être mis au rang de *Cinna* & de *Polyeucte*, avait pourtant alors beaucoup de réputation. J'avoue que je fus révolté d'un bout à l'autre: mais il falut céder à l'exemple & à la mauvaise coutume. J'introduisis au milieu de la terreur de ce chef-d'œuvre de l'antiquité, non pas une intrigue d'amour, l'idée m'en paraissait trop choquante, mais au moins le ressouvenir d'une paf-

ſion éteinte : je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs ſur ce ſujet.

V. A. S. ſe ſouvient que j'eus l'honneur de lire *Œdipe* devant elle ; la ſcène de *Sophocle* ne fut aſſurément pas condamnée à ce tribunal ; mais vous, & Mr. le Cardinal de *Polignac*, & Mr. de *Maléſieu*, & tout ce qui compoſait votre cour, vous me blâmâtes univerſellement, & avec très grande raiſon, d'avoir prononcé le mot d'amour dans un ouvrage où *Sophocle* avait ſi bien réuſſi ſans ce malheureux ornement étranger ; & ce qui ſeul avait fait recevoir ma piéce, fut préciſément le ſeul défaut que vous condamnâtes.

Les comédiens jouèrent à regret l'*Œdipe*, dont ils n'eſpéraient rien. Le public fut entiérement de votre avis ; tout ce qui était dans le goût de *Sophocle* fut applaudi généralement ; & ce qui reſſentait un peu la paſſion de l'amour, fut condamné de tous les critiques éclairés. En effet, Madame, quelle place pour la galanterie que le parricide & l'inceſte qui déſolent une famille, & la contagion qui ravage un pays ! Et quel exemple plus frappant du ridicule de notre théatre & du pouvoir de l'habitude, que *Corneille* d'un côté, qui fait dire à *Théſée* :

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peſte,
L'abſence aux vrais amans eſt encor plus funeſte :

& moi, qui ſoixante ans après lui, viens faire parler une vieille *Jocaſte* d'un vieil amour ; & tout cela pour complaire au goût le plus fade & le plus faux qui ait jamais corrompu la littérature ?

Qu'une *Phèdre*, dont le caractère eſt le plus théatral qu'on ait jamais vu, & qui eſt preſque la ſeule que l'antiquité ait repréſentée amoureuſe; qu'une *Phèdre*, dis-je, étale les fureurs de cette paſſion funeſte; qu'une *Roxane* dans l'oiſiveté du ſerrail, s'abandonne à l'amour & à la jalouſie; qu'*Ariane* ſe plaigne au ciel & à la terre d'une infidélité cruelle; qu'*Oroſmane* tue ce qu'il adore: tout cela eſt vraiment tragique. L'amour furieux, criminel, malheureux, ſuivi de remords, arrache de nobles larmes. Point de milieu: il faut, ou que l'amour domine en tyran, ou qu'il ne paraiſſe pas; il n'eſt point fait pour la ſeconde place. Mais que *Néron* ſe cache derrière une tapiſſerie pour entendre les diſcours de ſa maîtreſſe & de ſon rival; mais que le vieux *Mithridate* ſe ſerve d'une ruſe comique, pour ſavoir le ſecret d'une jeune perſonne aimée par ſes deux enfans; mais que *Maxime*, même dans la piéce de *Cinna*, ſi remplie de beautés mâles & vraies, ne découvre en lâche une conſpiration ſi importante, que parce qu'il eſt imbécillement amoureux d'une femme dont il devait connaître la paſſion pour *Cinna*, & qu'on diſe pour raiſon,

L'amour rend tout permis,
Un véritable amant ne connaît point d'amis;

mais qu'un vieux *Sertorius* aime je ne ſais quelle *Viriate*, & qu'il ſoit aſſaſſiné par *Perpenna*, amoureux de cette Eſpagnole; tout cela eſt petit & puéril, il le faut dire hardiment; & ces petiteſſes nous mettraient prodigieuſement au-

deſſous des Athéniens, ſi nos grands maîtres n'avaient racheté ces défauts, qui ſont de notre nation, par les ſublimes beautés qui ſont uniquement de leur génie.

Une choſe à mon ſens aſſez étrange, c'eſt que les grands poëtes tragiques d'Athènes ayent ſi ſouvent traité des ſujets où la nature étale tout ce qu'elle a de touchant, une *Electre*, une *Iphigénie*, une *Mérope*, un *Alcméon*, & que nos grands modernes négligeant de tels ſujets, n'ayent preſque traité que l'amour, qui eſt ſouvent plus propre à la comédie qu'à la tragédie. Ils ont cru quelquefois annoblir cet amour par la politique; mais un amour qui n'eſt pas furieux eſt froid, & une politique qui n'eſt pas une ambition forcenée eſt plus froide encore. Des raiſonnemens politiques ſont bons dans *Polybe*, dans *Machiavel*; la galanterie eſt à ſa place dans la comédie & dans des contes: mais rien de tout cela n'eſt digne du pathétique & de la grandeur de la tragédie.

Le goût de la galanterie avait dans la tragédie prévalu au point, qu'une grande Princeſſe, qui par ſon eſprit, & par ſon rang, ſemblait en quelque ſorte excuſable de croire que tout le monde devait penſer comme elle, imagina qu'un adieu de *Titus* & de *Bérénice* était un ſujet tragique: elle le donna à traiter aux deux maîtres de la ſcène. Aucun des deux n'avait jamais fait de piéce, dans laquelle l'amour n'eût joué un principal ou un ſecond rôle; mais l'un n'avait jamais parlé au cœur que dans les ſeules ſcènes du *Cid*, qu'il avait imitées de l'Eſpagnol; l'au-

tre, toûjours élégant & tendre, était éloquent dans tous les genres, & ſavant dans cet art enchanteur de tirer de la plus petite ſituation les ſentimens les plus délicats : auſſi le premier fit de *Titus* & de *Bérénice* un des plus mauvais ouvrages qu'on connaiſſe au théatre; l'autre trouva le ſecret d'intéreſſer pendant cinq actes, ſans autre fond que ces paroles : *Je vous aime*, *&* *je vous quitte*. C'était, à la vérité, une paſtorale entre un Empereur, une Reine & un Roi, & une paſtorale cent fois moins tragique que les ſcènes intéreſſantes du *Paſtor fido*. Ce ſuccès avait perſuadé tout le public, & tous les auteurs, que l'amour ſeul devait être à jamais l'ame de toutes les tragédies.

Ce ne fut que dans un âge plus mûr que cet homme éloquent comprit qu'il était capable de mieux faire, & qu'il ſe repentit d'avoir affaibli la ſcène par tant de déclarations d'amour, par tant de ſentimens de jalouſie & de coquetterie, plus dignes, comme j'ai déja oſé le dire, de *Ménandre* que de *Sophocle* & d'*Euripide*. Il compoſa ſon chef-d'œuvre d'*Athalie*; mais quand il ſe fut ainſi détrompé lui-même, le public ne le fut pas encore. On ne put imaginer qu'une femme, un enfant & un prêtre, puſſent former une tragédie intéreſſante : l'ouvrage le plus approchant de la perfection qui ſoit jamais ſorti de la main des hommes, reſta longtems mépriſé, & ſon illuſtre auteur mourut avec le chagrin d'avoir vu ſon ſiécle éclairé, mais corrompu, ne pas rendre juſtice à ſon chef-d'œuvre.

Il eſt certain que ſi ce grand-homme avait

vécu, & s'il avait cultivé un talent, qui feul avait fait fa fortune & fa gloire, & qu'il ne devait pas abandonner, il eût rendu au théatre fon ancienne pureté, il n'eût point avili par des amours de ruelle les grands fujets de l'antiquité. Il avait commencé l'*Iphigénie en Tauride*, & la galanterie n'entrait point dans fon plan : il n'eût jamais rendu amoureux ni *Agamemnon*, ni *Orefte*, ni *Electre*, ni *Téléphonte*, ni *Ajax*; mais ayant malheureufement quitté le théatre avant de l'épurer, tous ceux qui le fuivirent imitèrent & outrèrent fes défauts fans atteindre à aucune de fes beautés. La morale des opéra de *Quinault* entra dans prefque toutes les fcènes tragiques: tantôt c'eft un *Alcibiade*, qui avoue que *dans ces tendres momens il a toûjours éprouvé qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.* Tantôt c'eft une *Ameftris*, qui dit que

La fille d'un grand Roi
Brûle d'un feu fecret, fans honte & fans effroi.

Ici un *Agnonide*

De la belle Chryfis en tout lieu fuit les pas,
Adorateur conftant de fes divins appas.

Le féroce *Arminius*, ce défenfeur de la Germanie, protefte *qu'il vient lire fon fort dans les yeux d'Ifménie*, & vient dans le camp de *Varus* pour voir *fi les beaux yeux de cette Ifménie daignent lui montrer leur tendreffe ordinaire.* Dans *Amafis*, qui n'eft autre chofe que la *Mérope* char-

-gée d'épiſodes romaneſques, une jeune héroïne, qui depuis trois jours a vu un moment dans une maiſon de campagne un jeune inconnu dont elle eſt épriſe, s'écrie avec bienſéance :

C'eſt ce même inconnu, pour mon repos, hélas !
Autant qu'il le devait, il ne ſe cacha pas ;
Et pour quelques momens qu'il s'offrit à ma vue,
Je le vis, j'en rougis ; mon ame en fut émue.

Dans *Athénaïs*, un Prince de Perſe ſe déguiſe pour aller voir ſa maîtreſſe à la cour d'un Empereur Romain. On croit lire enfin les romans de Mademoiſelle *Scudéri*, qui peignait des bourgeois de Paris ſous le nom de héros de l'antiquité.

Pour achever de fortifier la nation dans ce goût déteſtable, & qui nous rend ridicules aux yeux de tous les étrangers ſenſés, il arriva, par malheur, que Monſieur de *Longepierre*, très zélé pour l'antiquité, mais qui ne connaiſſait pas aſſez notre théatre, & qui ne travaillait pas aſſez ſes vers, fit repréſenter ſon *Electre*. Il faut avouer qu'elle était dans le goût antique ; une froide & malheureuſe intrigue ne défigurait pas ce ſujet terrible ; la piéce était ſimple & ſans épiſode : voilà ce qui lui valait, avec raiſon, la faveur déclarée de tant de perſonnes de la première conſidération, qui eſpéraient qu'enfin cette ſimplicité précieuſe, qui avait fait le mérite des grands génies d'Athènes, pourrait être bien reçue à Paris, où elle avait été ſi négligée.

Vous étiez, Madame, auſſi-bien que feue Madame la Princeſſe de *Conty*, à la tête de ceux

qui se flattaient de cette espérance ; mais malheureusement les défauts de la piéce Française l'emportèrent si fort sur les beautés qu'il avait empruntées de la Grèce, que vous avouâtes à la représentation, que c'était une statue de *Praxitèle* défigurée par un moderne. Vous eutes le courage d'abandonner ce qui en effet n'était pas digne d'être soutenu, sachant très bien que la faveur prodiguée aux mauvais ouvrages, est aussi contraire aux progrès de l'esprit, que le déchaînement contre les bons. Mais la chûte de cette *Electre* fit en même tems grand tort aux partisans de l'antiquité : on se prévalut très mal-à-propos des défauts de la copie contre le mérite de l'original ; & pour achever de corrompre le goût de la nation, on se persuada qu'il était impossible de soutenir, sans une intrigue amoureuse, & sans des avantures romanesques, ces sujets que les Grecs n'avaient jamais deshonorés par de telles épisodes ; on prétendit qu'on pouvait admirer les Grecs dans la lecture, mais qu'il était impossible de les imiter sans être condamné par son siécle : étrange contradiction ! car si en effet la lecture en plaît, comment la représentation en peut-elle déplaire ?

Il ne faut pas, je l'avoue, s'attacher à imiter ce que les anciens avaient de défectueux & de faible. Il est même très vraisemblable, que les défauts où ils tombèrent furent relevés de leur tems. Je suis persuadé, Madame, que les bons esprits d'Athènes condamnèrent, comme vous, quelques répétitions, quelques déclamations, dont *Sophocle* avait chargé son *Electre* : ils dû-

rent remarquer, qu'il ne fouillait pas aſſez dans le cœur humain. J'avouerai encore qu'il y a des beautés propres, non-ſeulement à la langue Grecque, mais aux mœurs, au climat, au tems, qu'il ſerait ridicule de vouloir tranſplanter parmi nous. Je n'ai point copié l'*Electre* de *Sophocle*, il s'en faut beaucoup; j'en ai pris, autant que je l'ai pu, tout l'eſprit & toute la ſubſtance. Les fêtes que célébraient *Egiſte* & *Clytemneſtre*, & qu'ils appellaient les feſtins d'*Agamemnon*, l'arrivée d'*Oreſte* & de *Pylade*, l'urne dans laquelle on croit que ſont renfermées les cendres d'*Oreſte*, l'anneau d'*Agamemnon*, le caractère d'*Electre*, celui d'*Iphiſe* qui eſt préciſément *la Chryſothemis* de *Sophocle*, & ſurtout les remords de *Clytemneſtre*, tout eſt puiſé dans la tragédie Grecque; car lorſque celui qui fait à *Clytemneſtre* le récit de la prétendue mort d'*Oreſte*, lui dit: *Eh quoi, Madame, cette mort vous afflige?* Clytemneſtre répond; *Je ſuis mère, & par-là malheureuſe; une mère, quoiqu'outragée, ne peut haïr ſon ſang:* elle cherche même à ſe juſtifier devant *Electre* du meurtre d'*Agamemnon*: elle plaint ſa fille; & *Euripide* a pouſſé encor plus loin que *Sophocle* l'attendriſſement & les larmes de *Clytemneſtre:* voilà ce qui fut applaudi chez le peuple le plus judicieux & le plus ſenſible de la terre: voilà ce que j'ai vu ſenti par tous les bons juges de notre nation. Rien n'eſt en effet plus dans la nature qu'une femme, criminelle envers ſon époux, & qui ſe laiſſe attendrir par ſes enfans, qui reçoit la pitié dans ſon cœur altier & farouche, qui s'irrite, qui reprend la

dureté de ſon caractère quand on lui fait des reproches trop violens, & qui s'appaiſe enſuite par les ſoumiſſions & par les larmes : le germe de ce perſonnage était dans *Sophocle* & dans *Euripide*, & je l'ai développé. Il n'appartient qu'à l'ignorance & à la préſomption, qui en eſt la ſuite, de dire qu'il n'y a rien à imiter dans les anciens : il n'y a point de beautés dont on ne trouve chez eux les ſemences.

Je me ſuis impoſé, ſurtout, la loi de ne pas m'écarter de cette ſimplicité, tant recommandée par les Grecs, & ſi difficile à ſaiſir ; c'était là le vrai caractère de l'invention & du génie ; c'était l'eſſence du théatre. Un perſonnage étranger, qui dans l'*Œdipe* ou dans *Electre* ferait un grand rôle, qui détournerait ſur lui l'attention, ferait un monſtre aux yeux de quiconque connaît les anciens & la nature, dont ils ont été les premiers peintres. L'art & le génie conſiſtent à trouver tout dans ſon ſujet, & non pas à chercher hors de ſon ſujet. Mais comment imiter cette pompe & cette magnificence vraiment tragique des vers de *Sophocle*, cette élégance, cette pureté, ce naturel, ſans quoi un ouvrage (bien fait d'ailleurs) ſerait un mauvais ouvrage ?

J'ai donné au moins à ma nation quelque idée d'une tragédie ſans amour, ſans confidens, ſans épiſodes ; le petit nombre des partiſans du bon goût m'en ſait gré, les autres ne reviennent qu'à la longue, quand la fureur de parti, l'injuſtice de la perſécution & les ténèbres de l'ignorance ſont diſſipées. C'eſt à vous, Madame, à conſerver les étincelles qui reſtent encor parmi

nous

nous de cette lumière précieuſe que les anciens nous ont tranſmiſe. Nous leur devons tout: aucun art n'eſt né parmi nous, tout y a été tranſplanté: mais la terre, qui porte ces fruits étrangers, s'épuiſe & ſe laſſe; & l'ancienne barbarie, aidée de la frivolité, percerait encor quelquefois malgré la culture; les diſciples d'Athènes & de Rome deviendraient des Goths & des Vandales amollis par les mœurs des Sibarites, ſans cette protection éclairée & attentive des perſonnes de votre rang. Quand la nature leur a donné ou du génie, ou l'amour du génie, elles encouragent notre nation, qui eſt plus faite pour imiter que pour inventer, & qui cherche toûjours dans le ſang de ſes maîtres les leçons & les exemples dont elle a beſoin. Tout ce que je déſire, Madame, c'eſt qu'il ſe trouve quelque génie qui achève ce que j'ai ébauché, qui tire le théatre de cette molleſſe & de cette afféterie où il eſt plongé, qui le rende reſpectable aux eſprits les plus auſtères, digne du très petit nombre de chefs-d'œuvre que nous avons, & enfin du ſuffrage d'un eſprit tel que le vôtre, & de ceux qui peuvent vous reſſembler.

ACTEURS.

ORESTE, fils de Clytemnestre & d'Agamemnon.

ELECTRE, } sœurs d'Oreste.
IPHISE, }

CLYTEMNESTRE, épouse d'Egiste.

EGISTE, Tyran d'Argos.

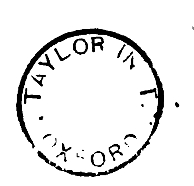
PILADE, ami d'Oreste.

PAMMENE, vieillard attaché à la famille d'Agamemnon.

DIMAS, Officier des gardes.

Suite.

Le théatre doit représenter le rivage de la mer; un bois, un temple, un palais, & un tombeau, d'un côté; & de l'autre, Argos dans le lointain.


TAYLOR IN T.
OXFORD

Acte III. ORESTE. Scene. 4



...... Oreste ! ah Dieux ! Il est mort ; je me meurs.



ORESTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IPHISE, PAMMENE.

IPHISE.

Est-il vrai, cher Pammène ! & ce lieu solitaire,
Ce palais exécrable où languit ma misère,
Me verra-t-il goûter la funeste douceur
De mêler mes regrets aux larmes de ma sœur ?
La malheureuse Electre, à mes douleurs si chère,
Vient-elle avec Egiste au tombeau de mon père ?
Egiste ordonne-t-il qu'en cés solemnités
Le sang d'Agamemnon paraisse à ses côtés ?
Serons-nous les témoins de la pompe inhumaine,
Qui célèbre le crime, & que ce jour amène ?

PAMMENE.

Ministre malheureux d'un temple abandonné,
Du fond de ces déserts où je suis confiné,

J'adresse au ciel des vœux pour le retour d'Oreste;
Je pleure Agamemnon, j'ignore tout le reste.
O respectable Iphise! ô pur sang de mon Roi!
Ce jour vient tous les ans répandre ici l'effroi.
Les desseins d'une cour en horreurs si fertile,
Pénètrent rarement dans mon obscur asyle.
Mais on dit qu'en effet Egiste soupçonneux,
Doit entraîner Electre à ces funèbres jeux;
Qu'il ne souffrira plus qu'Electre en son absence
Appelle par ses cris Argos à la vengeance.
Il redoute sa plainte; il craint que tous les cœurs
Ne réveillent leur haine au bruit de ses clameurs;
Et d'un œil vigilant épiant sa conduite,
Il la traite en esclave, & la traîne à sa suite.

IPHISE.

Ma sœur esclave! ô ciel! ô sang d'Agamemnon!
Un barbare à ce point outrage encor ton nom!
Et Clytemnestre, hélas! cette mère cruelle,
A permis cet affront qui rejaillit sur elle!

PAMMENE.

Peut-être votre sœur, avec moins de fierté,
Devait de son tyran braver l'autorité;
Et n'ayant contre lui que d'impuissantes armes,
Mêler moins de reproche & d'orgueil à ses larmes.
Qu'a produit sa fierté? que servent ses éclats?
Elle irrite un barbare, & ne nous venge pas.

IPHISE.

On m'a laissé du moins, dans ce funeste asyle,
Un destin sans opprobre, un malheur plus tranquile.
Mes mains peuvent d'un père honorer le tombeau,

Loin de ses ennemis, & loin de son bourreau:
Dans ce séjour de sang, dans ce désert si triste,
Je pleure en liberté, je hais en paix Egiste.
Je ne suis condamnée à l'horreur de le voir,
Que lorsque rappellant le tems du desespoir,
Le soleil à regret ramène la journée,
Où le ciel a permis ce barbare hyménée,
Où ce monstre enyvré du sang du Roi des Rois,
Où Clytemnestre. A.

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE, PAMMENE.

IPHISE.

HElas! est-ce vous que je vois,
Ma sœur?...

ELECTRE.

Il est venu ce jour où l'on apprête
Les détestables jeux de leur coupable fête.
Electre leur esclave, Electre votre sœur,
Vous annonce en leur nom leur horrible bonheur.

IPHISE.

Un destin moins affreux permet que je vous voye;
A ma douleur profonde il mêle un peu de joye;
Et vos pleurs & les miens ensemble confondus...

ELECTRE.

Des pleurs? Ah ma faiblesse en a trop répandus.
Des pleurs! Ombre sacrée, ombre chère & sanglante,

Eſt-ce-là le tribut qu'il faut qu'on te préſente ?
C'eſt du ſang que je dois ; c'eſt du ſang que tu veux ;
C'eſt parmi les apprêts de tes indignes jeux,
Dans ce cruel triomphe, où mon tyran m'entraîne,
Que ranimant ma force & ſoulevant ma chaîne,
Mon bras, mon faible bras oſera l'égorger,
Au tombeau que ſa rage oſe encor outrager.
Quoi ! j'ai vu Clytemneſtre avec lui conjurée,
Lever ſur ſon époux ſa main trop aſſurée !
Et nous ſur le tyran nous ſuſpendons des coups,
Que ma mère à mes yeux porta ſur ſon époux !
O douleur ! ô vengeance ! ô vertu qui m'animes,
Pouvez-vous en ces lieux moins que n'ont pu les crimes ?
Nous ſeules déſormais devons nous ſecourir :
Craignez-vous de frapper ? craignez-vous de mourir ?
Secondez de vos mains ma main deſeſpérée ;
Fille de Clytemneſtre, & rejetton d'Atrée,
Venez.

IPHISE.

Ah ! modérez ces tranſports impuiſſans ;
Commandez, chère Electre, au trouble de vos ſens ;
Contre nos ennemis nous n'avons que des larmes :
Qui peut nous ſeconder ? comment trouver des armes ?
Comment frapper un Roi de gardes entouré,
Vigilant, ſoupçonneux, par le crime éclairé ?
Hélas ! à nos regrets n'ajoutons point de craintes ;
Tremblez que le tyran n'ait écouté vos plaintes.

ELECTRE.

Je veux qu'il les écoute ; oui, je veux dans ſon cœur
Empoiſonner ſa joie, y porter ma douleur ;

Que mes cris jufqu'au ciel puiffent fe faire entendre;
Qu'ils appellent la foudre, & la faffent defcendre;
Qu'ils réveillent cent Rois indignes de ce nom,
Qui n'ont ofé venger le fang d'Agamemnon.
Je vous pardonne, hélas! cette douleur captive,
Ces faibles fentimens de votre ame craintive;
Il vous ménage au moins. De fon indigne loi
Le joug appefanti n'eft tombé que fur moi.
Vous n'êtes point efclave, & d'opprobres nourrie.
Vos yeux ne virent point ce parricide impie,
Ces vêtemens de mort, ces apprêts, ce feftin,
Ce feftin déteftable, où le fer à la main,
Clytemneftre! ma mère! ah! cette horrible image
Eft préfente à mes yeux, préfente à mon courage.
C'eft là, c'eft en ces lieux, où vous n'ofez pleurer,
Où vos reffentimens n'ofent fe déclarer,
Que j'ai vu votre père attiré dans le piége,
Se débattre & tomber fous leur main facrilége.
Pammène, aux derniers cris, aux fanglots de ton Roi,
Je crois te voir encor accourir avec moi;
J'arrive. Quel objet! une femme en furie
Recherchait dans fon flanc les reftes de fa vie.
Tu vis mon cher Orefte enlevé dans mes bras,
Entouré des dangers qu'il ne connaiffait pas,
Près du corps tout fanglant de fon malheureux père,
A fon fecours encor il appellait fa mère.
Clytemneftre appuyant mes foins officieux,
Sur ma tendre pitié daigna fermer les yeux;
Et s'arrêtant du moins au milieu de fon crime,
Nous laiffa loin d'Egifte emporter la victime.

Oreſte, dans ton ſang conſommant ſa fureur,
Egiſte a-t-il détruit l'objet de ſa terreur?
Es-tu vivant encor? as-tu ſuivi ton père?
Je pleure Agamemnon, je tremble pour un frère.
Mes mains portent des fers; & mes yeux pleins de pleurs,
N'ont vu que des forfaits & des perſécuteurs.

PAMMENE.

Filles d'Agamemnon, race divine & chère,
Dont j'ai vu la ſplendeur & l'horrible miſère,
Permettez que ma voix puiſſe encor en vous deux
Réveiller cet eſpoir qui reſte aux malheureux.
Avez-vous donc des Dieux oublié les promeſſes?
Avez-vous oublié que leurs mains vengereſſes
Doivent conduire Oreſte en cet affreux ſéjour,
Où ſa ſœur avec moi lui conſerva le jour?
Qu'il doit punir Egiſte au lieu même où vous êtes,
Sur ce même tombeau, dans ces mêmes retraites,
Dans ces jours de triomphe, où ſon lâche aſſaſſin
Inſulte encor au Roi, dont il perça le ſein?
La parole des Dieux n'eſt point vaine & trompeuſe;
Leurs deſſeins ſont couverts d'une nuit ténébreuſe;
La peine ſuit le crime: elle arrive à pas lents.

ELECTRE.

Dieux qui la préparez, que vous tardez longtems!

IPHISE.

Vous le voyez, Pammène; Egiſte renouvelle
De ſon hymen ſanglant la pompe criminelle.

ELECTRE.

Et mon frère exilé de déſerts en déſerts,
Semble oublier ſon père, & négliger mes fers.

PAMMENE.

Comptez les tems : voyez qu'il touche à peine l'âge
Où la force commence à ſe joindre au courage :
Eſpérez ſon retour, eſpérez dans les Dieux.

ELECTRE.

Sage & prudent vieillard, oui, vous m'ouvrez les yeux.
Pardonnez à mon trouble, à mon impatience ;
Hélas ! vous me rendez un rayon d'eſpérance.
Qui pourrait de ces Dieux encenſer les autels,
S'ils voyaient ſans pitié les malheurs des mortels,
Si le crime inſolent, dans ſon heureuſe yvreſſe,
Ecraſait à loiſir l'innocente faibleſſe ?
Dieux, vous rendrez Oreſte aux larmes de ſa ſœur ;
Votre bras ſuſpendu frappera l'oppreſſeur.
Oreſte, enten ma voix, celle de ta patrie,
Celle du ſang verſé qui t'appelle & qui crie :
Vien du fond des déſerts, où tu fus élevé,
Où les maux exerçaient ton courage éprouvé.
Aux monſtres des forêts ton bras fait-il la guerre ?
C'eſt au monſtre d'Argos, aux tyrans de la terre,
Aux meurtriers des Rois, que tu dois t'adreſſer :
Vien, qu'Electre te guide au ſein qu'il faut percer.

IPHISE.

Renfermez ces douleurs, & cette plainte amère ;
Votre mère paraît.

ELECTRE.

Ai-je encor une mère ?

SCENE III.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE.

CLYTEMNESTRE.

ALlez ; que l'on me laiſſe en ces lieux retirés ;
Pammène, éloignez-vous ; mes filles, demeurez.

IPHISE.

Hélas ! ce nom ſacré diſſipe mes allarmes.

ELECTRE.

Ce nom, jadis ſi ſaint, redouble encor mes larmes.

CLYTEMNESTRE.

J'ai voulu ſur mon ſort, & ſur vos intérêts,
Vous dévoiler enfin mes ſentimens ſecrets.
Je rends grace au deſtin, dont la rigueur utile,
De mon ſecond époux rendit l'hymen ſtérile,
Et qui n'a pas formé dans ce funeſte flanc,
Un ſang que j'aurais vu l'ennemi de mon ſang.
Peut-être que je touche aux bornes de ma vie ;
Et les chagrins ſecrets dont je fus pourſuivie,
Dont toûjours à vos yeux j'ai dérobé le cours,
Pourront précipiter le terme de mes jours.
Mes filles devant moi ne ſont point étrangères :
Même en dépit d'Egiſte elles m'ont été chères :
Je n'ai point étouffé mes premiers ſentimens ;
Et malgré la fureur de ſes emportemens,
Electre, dont l'enfance a conſolé ſa mère
Du ſort d'Iphigénie, & des rigueurs d'un père,
Electre qui m'outrage, & qui brave mes loix,

Dans le fond de mon cœur n'a point perdu ſes droits.

ELECTRE.

Qui ! vous, Madame, ô ciel ! vous m'aimeriez encore ?
Quoi, vous n'oubliez point ce ſang qu'on deshonore ?
Ah, ſi vous conſervez des ſentimens ſi chers,
Obſervez cette tombe, . . . & regardez mes fers.

CLYTEMNESTRE.

Vous me faites frémir ; votre eſprit inflexible
Se plait à m'accabler d'un ſouvenir horrible :
Vous portez le poignard dans ce cœur agité ;
Vous frappez une mère, & je l'ai mérité.

ELECTRE.

Eh bien, vous déſarmez une fille éperdue.
La nature en mon cœur eſt toûjours entendue.
Ma mère, s'il le faut, je condamne à vos piés
Ces reproches ſanglans trop longtems eſſuyés.
Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,
D'Egiſte dans mon cœur je vous ai ſéparée.
Ce ſang que je vous dois ne ſaurait ſe trahir ;
J'ai pleuré ſur ma mère, & n'ai pu vous haïr.
Ah ! ſi le ciel enfin vous parle & vous éclaire,
S'il vous donne en ſecret un remords ſalutaire,
Ne le repouſſez pas : laiſſez-vous pénétrer
A la ſecrète voix qui vous daigne inſpirer.
Détachez vos deſtins des deſtins d'un perfide :
Livrez-vous toute entière à ce Dieu qui vous guide.
Appellez votre fils, qu'il revienne en ces lieux,
Reprendre de vos mains le rang de ſes ayeux ;
Qu'il puniſſe un tyran ; qu'il régne ; qu'il vous aime ;
Qu'il venge Agamemnon, ſes filles, & vous-même.

Faites venir Oreſte.

CLYTEMNESTRE.

Electre, levez-vous;
Ne parlez point d'Oreſte, & craignez mon époux.
J'ai plaint les fers honteux dont vous êtes chargée;
Mais d'un maître abſolu la puiſſance outragée
Ne pouvait épargner qui ne l'épargne pas:
Et vous l'avez forcé d'appeſantir ſon bras.
Moi-même qui me vois ſa première ſujette,
Moi qu'offenſa toûjours votre plainte indiſcrette,
Qui tant de fois pour vous ai voulu le fléchir,
Je l'irritais encor, au-lieu de l'adoucir.
N'imputez qu'à vous ſeule un affront qui m'outrage:
Pliez à votre état ce ſuperbe courage;
Apprenez d'une ſœur comme il faut s'affliger,
Comme on cède au deſtin, quand on veut le changer.
Je voudrais dans le ſein d'une famille entière,
Finir un jour en paix ma fatale carrière.
Mais ſi vous vous hâtez, ſi vos ſoins imprudens
Appellent en ces lieux Oreſte avant le tems,
Si d'Egiſte jamais il affronte la vue,
Vous hazardez ſa vie, & vous êtes perdue;
Et malgré la pitié dont mes ſens ſont atteints,
Je dois à mon époux plus qu'au fils que je crains.

ELECTRE.

Lui, votre époux? O ciel! lui, ce monſtre?... Ah, ma mère,
Eſt-ce ainſi qu'en effet vous plaignez ma miſère?
A quoi vous ſert, hélas! ce remords paſſager?
Ce ſentiment ſi tendre était-il étranger?
Vous menacez Electre, & votre fils lui-même!

A Iphise.

Ma sœur ! & c'est ainsi qu'une mère nous aime ?

A Clytemnestre.

Vous menacez Oreste !... Hélas, loin d'espérer
Qu'un frère malheureux nous vienne délivrer,
J'ignore si le ciel a conservé sa vie ;
J'ignore si ce maître abominable, impie,
Votre époux, puisqu'ainsi vous l'osez appeller,
Ne s'est pas en secret hâté de l'immoler.

IPHISE.

Madame, croyez-nous ; je jure, j'en atteste
Les Dieux dont nous sortons, & la mère d'Oreste,
Que loin de l'appeller dans ce séjour de mort,
Nos yeux, nos tristes yeux sont fermés sur son sort.
Ma mère, ayez pitié de vos filles tremblantes,
De ce fils malheureux, de ses sœurs gémissantes :
N'affligez plus Electre : on peut à ses douleurs
Pardonner le reproche, & permettre les pleurs.

ELECTRE.

Loin de leur pardonner, on nous défend la plainte ;
Quand je parle d'Oreste, on redouble ma crainte.
Je connais trop Egiste, & sa férocité ;
Et mon frère est perdu, puisqu'il est redouté.

CLYTEMNESTRE.

Votre frère est vivant : reprenez l'espérance.
Mais s'il est en danger, c'est par votre imprudence.
Modérez vos fureurs, & sachez aujourd'hui,
Plus humble en vos chagrins, respecter mon ennui.
Vous pensez que je viens, heureuse & triomphante,
Conduire dans la joie une pompe éclatante.

Electre, cette fête est un jour de douleur;
Vous pleurez dans les fers, & moi dans ma grandeur.
Je sais quels vœux forma votre haine insensée.
N'implorez plus les Dieux; ils vous ont exaucée.
Laissez-moi respirer.

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE *seule.*

L'Aspect de mes enfans
Dans mon cœur éperdu redouble mes tourmens.
Hymen, fatal hymen, crime longtems prospère,
Nœuds sanglans qu'ont formés le meurtre & l'adultère,
Pompe jadis trop chère à mes vœux égarés,
Quel est donc cet effroi dont vous me pénétrez?
Mon bonheur est détruit, l'yvresse est dissipée:
Une lumière horrible en ces lieux m'a frappée.
Qu'Egiste est aveuglé, puisqu'il se croit heureux!
Tranquille, il me conduit à ces funèbres jeux;
Il triomphe, & je sens succomber mon courage.
Pour la première fois je redoute un présage;
Je crains Argos, Electre, & ses lugubres cris,
La Grèce, mes sujets, mon fils, mon propre fils.
Ah, quelle destinée, & quel affreux supplice,
De former de son sang ce qu'il faut qu'on haïsse!
De n'oser prononcer, sans des troubles cruels,
Les noms les plus sacrés, les plus chers aux mortels!

Je chassai de mon cœur la nature outragée ;
Je tremble au nom d'un fils ; la nature est vengée.

SCENE V.

EGISTE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

AH ! trop cruel Egiste, où guidiez-vous mes pas ?
Pourquoi revoir ces lieux consacrés au trépas ?

EGISTE.

Quoi, ces solemnités qui vous étaient si chères,
Ces gages renaissans de nos destins prospères,
Deviendraient à vos yeux des objets de terreur !
Ce jour de notre hymen est-il un jour d'horreur ?

CLYTEMNESTRE.

Non ; mais ce lieu, peut-être, est pour nous redoutable.
Ma famille y répand une horreur qui m'accable.
A des tourmens nouveaux tous mes sens sont ouverts.
Iphise dans les pleurs, Electre dans les fers,
Du sang versé par nous cette demeure empreinte,
Oreste, Agamemnon, tout me remplit de crainte.

EGISTE.

Laissez gémir Iphise, & vous ressouvenez,
Qu'après tous nos affronts trop longtems pardonnés,
L'impétueuse Electre a mérité l'outrage
Dont j'humilie enfin cet orgueilleux courage.
Je la traîne enchaînée, & je ne prétends pas
Que de ses cris plaintifs allarmant mes Etats,

Dans Argos déſormais ſa dangereuſe audace
Oſe des Dieux ſur nous rappeller la menace,
D'Oreſte aux mécontens promettre le retour.
On n'en parle que trop : & depuis plus d'un jour,
Partout le nom d'Oreſte a bleſſé mon oreille;
Et ma juſte colère à ce bruit ſe réveille.

CLYTEMNESTRE.

Quel nom prononcez-vous? tout mon cœur en frémit.
On prétend qu'en ſecret un oracle a prédit,
Qu'un jour en ce lieu même, où mon deſtin me guide,
Il porterait ſur nous une main parricide.
Pourquoi tenter les Dieux? Pourquoi vous préſenter
Aux coups qu'il vous faut craindre, & qu'on peut éviter?

EGISTE.

Ne craignez rien d'Oreſte. Il eſt vrai qu'il reſpire:
Mais loin que dans le piége Oreſte nous attire,
Lui-même à ma pourſuite il ne peut échapper.
Déja de toutes parts j'ai ſu l'envelopper.
Errant & pourſuivi de rivage en rivage,
Il promène en tremblant ſon impuiſſante rage;
Aux forêts d'Epidaure il s'eſt enfin caché.
D'Epidaure en ſecret le Roi m'eſt attaché.
Plus que vous ne penſez on prend notre défenſe.

CLYTEMNESTRE.

Mais, quoi, mon fils!

EGISTE.

Je ſais quelle eſt ſa violence:
Il eſt fier, implacable, aigri par ſon malheur;
Digne du ſang d'Atrée, il en a la fureur.

CLYTEM-

CLYTEMNESTRE.

Ah, Seigneur! elle eſt juſte.

EGISTE.

Il faut la rendre vaine.
Vous ſavez qu'en ſecret j'ai fait partir Pliſtène :
Il eſt dans Epidaure.

CLYTEMNESTRE.

A quel deſſein ? pourquoi ?

EGISTE.

Pour aſſurer mon trône, & calmer votre effroi.
Oui, Pliſtène mon fils, adopté par vous-même,
L'héritier de mon nom, & de mon diadême,
Eſt trop intéreſſé, Madame, à détourner
Des périls que toûjours vous voulez ſoupçonner.
Il vous tient lieu de fils, n'en connaiſſez plus d'autre.
Vous ſavez, pour unir ma famille & la vôtre,
Qu'Electre eût pu prétendre à l'hymen de mon fils,
Si ſon cœur à vos loix eût été plus ſoumis,
Si vos ſoins avaient pu fléchir ſon caractère ;
Mais je punis la ſœur, & je cherche le frère ;
Pliſtène me ſeconde ; en un mot, il vous ſert :
Notre ennemi commun ſans doute eſt découvert.
Vous frémiſſez, Madame ?

CLYTEMNESTRE.

O nouvelles victimes !
Ne puis-je reſpirer qu'à force de grands crimes ?
Egiſte, vous ſavez qui j'ai privé du jour.....
Le fils que j'ai nourri périrait à ſon tour !
Ah ! de mes jours uſés le déplorable reſte

Doit-il être acheté par un prix si funeste ?

EGISTE.

Songez. . . .

CLYTEMNESTRE.

Souffrez du moins que j'implore une fois
Ce ciel dont si longtems j'ai méprisé les loix.

EGISTE.

Voulez-vous qu'à mes vœux il mette des obstacles ?
Qu'attendez-vous ici du ciel, & des oracles?
Au jour de notre hymen furent-ils écoutés ?

CLYTEMNESTRE.

Vous rappellez des tems dont ils sont irrités.
De mon cœur étonné vous voyez le tumulte.
L'amour brava les Dieux, la crainte les consulte.
N'insultez point, Seigneur, à mes sens affaiblis.
Le tems qui change tout, a changé mes esprits;
Et peut-être des Dieux la main appesantie
Se plait à subjuguer ma fierté démentie.
Je ne sens plus en moi ce courage emporté,
Qu'en ce palais sanglant j'avais trop écouté.
Ce n'est pas que pour vous mon amitié s'altère:
Il n'est point d'intérêt que mon cœur vous préfère;
Mais une fille esclave, un fils abandonné,
Un fils, mon ennemi, peut-être assassiné,
Et qui, s'il est vivant, me condamne & m'abhorre;
L'idée en est horrible, & je suis mère encore.

EGISTE.

Vous êtes mon épouse, & surtout vous régnez,
Rappellez Clytemnestre à mes yeux indignés.

Ecoutez-vous du ſang le dangereux murmure,
Pour des enfans ingrats qui bravent la nature ?
Venez ; votre repos doit ſur eux l'emporter.

CLYTEMNESTRE.
Du repos dans le crime ! ah, qui peut s'en flatter ?

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

Pilade, où ſommes-nous? en quels lieux t'a conduit
Le malheur obſtiné du deſtin qui me ſuit?
L'infortune d'Oreſte environne ta vie.
Tout ce qu'a préparé ton amitié hardie,
Tréſors, armes, ſoldats, a péri dans les mers.
Sans ſecours avec toi jetté dans ces déſerts,
Tu n'as plus qu'un ami dont le deſtin t'opprime.
Le ciel nous ravit tout, hors l'eſpoir qui m'anime.
A peine as-tu caché, ſous ces rocs eſcarpés,
Quelques triſtes débris au naufrage échappés.
Connais-tu ce rivage où mon malheur m'arrête?

PILADE.

J'ignore en quels climats nous jette la tempête;
Mais de notre deſtin pourquoi deſeſpérer?
Tu vis, il me ſuffit; tout doit me raſſurer.
Un Dieu dans Epidaure a conſervé ta vie,
Que le barbare Egiſte a toûjours pourſuivie.
Dans ton premier combat il a conduit tes mains.
Pliſtène ſous tes coups a fini ſes deſtins.
Marchons ſous la faveur de ce Dieu tutélaire,
Qui t'a livré le fils, qui t'a promis le père.

ORESTE.

Je n'ai contre un tyran ſur le trône affermi,
Dans ces lieux inconnus, qu'Oreſte & mon ami.

PILADE.

C'eſt aſſez ; & du ciel je reconnais l'ouvrage.
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage :
Il veut ſeul accomplir ſes auguſtes deſſeins :
Pour ce grand ſacrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente Rois il arme la vengeance ;
Tantôt trompant la terre, & frappant en ſilence,
Il veut en ſignalant ſon pouvoir oublié,
N'armer que la nature, & la ſeule amitié.

ORESTE.

Avec un tel ſecours banniſſons nos allarmes ;
Je n'aurai pas beſoin de plus puiſſantes armes.
As-tu dans ces rochers, qui défendent ces bords,
Où nous avons pris terre après de longs efforts,
As-tu caché, du moins, ces cendres de Pliſtène,
Ces dépôts, ces témoins de vengeance & de haine,
Cette urne qui d'Egiſte a dû tromper les yeux ?

PILADE.

Echappée au naufrage, elle eſt près de ces lieux.
Mes mains avec cette urne ont caché cette épée,
Qui dans le ſang Troyen fut autrefois trempée,
Ce fer d'Agamemnon qui doit venger ſa mort,
Ce fer qu'on enleva, quand par un coup du ſort,
Des mains des aſſaſſins ton enfance ſauvée
Fut, loin des yeux d'Egiſte, en Phocide élevée.
L'anneau qui lui ſervait eſt encor en tes mains.

ORESTE.

Comment des Dieux vengeurs accomplir les desseins?
Comment porter encor aux mânes de mon père,
(en montrant l'épée qu'il porte.)
Ce glaive qui frappa mon indigne adversaire?
Mes pas étaient comptés par les ordres du ciel;
Lui-même a tout détruit; un naufrage cruel
Sur ces bords ignorés nous jette à l'avanture.
Quel chemin peut conduire à cette cour impure?
A ce séjour de crime, où j'ai reçu le jour?

PILADE.

Regarde ce palais, ce temple, cette tour,
Ce tombeau, ces cyprès, ce bois sombre & sauvage;
De deuil & de grandeur tout offre ici l'image.
Mais un mortel s'avance en ces lieux retirés,
Triste, levant au ciel des yeux desespérés;
Il paraît dans cet âge où l'humaine prudence
Sans doute a des malheurs la longue expérience;
Sur ton malheureux sort il pourra s'attendrir.

ORESTE.

Il gémit: tout mortel est donc né pour souffrir!

SCENE II.

ORESTE, PILADE, PAMMENE.

PILADE.

O Qui que vous soyez, tournez vers nous la vue.
La terre où je vous parle est pour nous inconnue.

Vous voyez deux amis, & deux infortunés,
A la fureur des flots longtems abandonnés.
Ce lieu nous doit-il être ou funeſte ou propice ?

PAMMENE.

Je ſers ici les Dieux, j'implore leur juſtice ;
J'exerce en leur préſençe, en ma ſimplicité,
Les reſpectables droits de l'hoſpitalité.
Daignez ſous l'humble toit qu'habite ma vieilleſſe,
Mépriſer des grands Rois la ſuperbe richeſſe :
Venez ; les malheureux me ſont toûjours ſacrés.

ORESTE.

Sage & juſte habitant de ces bords ignorés,
Que des Dieux par nos mains la puiſſance immortelle,
De votre piété récompenſe le zèle !
Quel aſyle eſt le vôtre, & quelles ſont vos loix ?
Quel Souverain commande aux lieux où je vous vois ?

PAMMENE.

Egiſte régne ici, je ſuis ſous ſa puiſſance.

ORESTE.

Egiſte ? ciel ! ô crime ! ô terreur ! ô vengeance !

PILADE.

Dans ce péril nouveau, gardez de vous trahir.

ORESTE.

Egiſte ? juſtes Dieux ! celui qui fit périr....

PAMMENE.

Lui-même.

ORESTE.

Et Clytemneſtre après ce coup funeſte ?

PAMMENE.

Elle règne avec lui : l'univers fait le reſte.

ORESTE.

Ce palais, ce tombeau ?...

PAMMENE.

Ce palais redouté
Eſt par Egiſte même en ce jour habité.
Mes yeux ont vu jadis élever cet ouvrage,
Par une main plus digne, & pour un autre uſage.
Ce tombeau (pardonnez ſi je pleure à ce nom)
Eſt celui de mon Roi, du grand Agamemnon.

ORESTE.

Ah ! c'en eſt trop : le ciel épuiſe mon courage.

PILADE *à Oreſte.*

Dérobe-lui les pleurs qui baignent ton viſage.

PAMMENE *à Oreſte qui ſe détourne.*

Etranger généreux, vous vous attendriſſez.
Vous voulez retenir les pleurs que vous verſez.
Hélas ! qu'en liberté votre cœur ſe déploye ;
Plaignez le fils des Dieux, & le vainqueur de Troye ;
Que des yeux étrangers pleurent au moins ſon ſort,
Tandis que dans ces lieux on inſulte à ſa mort.

ORESTE.

Si je fus élevé loin de cette contrée,
Je n'en chéris pas moins les deſcendans d'Atrée.
Un Grec doit s'attendrir ſur le ſort des héros.
Je dois ſurtout.... Electre eſt-elle dans Argos ?

PAMMENE.

Seigneur, elle eſt ici....

ORESTE.

Je veux, je cours.

PILADE.

Arrête.

Tu vas braver les Dieux, tu hazardes ta tête.
Que je te plains!

(*à Pammène.*)

Daignez, reſpectable mortel,
Dans le temple voiſin nous conduire à l'autel;
C'eſt le premier devoir. Il eſt tems que j'adore
Le Dieu qui nous ſauva ſur la mer d'Epidaure.

ORESTE.

Menez-nous à ce temple, à ce tombeau ſacré,
Où repoſe un héros lâchement maſſacré:
Je dois à ſa grande ombre un ſecret ſacrifice.

PAMMENE.

Vous, Seigneur? ô deſtins! ô céleſte juſtice!
Eh quoi! deux étrangers ont un deſſein ſi beau!
Ils viennent de mon maître honorer le tombeau!
Hélas, le citoyen timidement fidèle
N'oſerait en ces lieux imiter ce ſaint zèle.
Dès qu'Egiſte paraît, la piété, Seigneur,
Tremble de ſe montrer, & rentre au fond du cœur.
Egiſte apporte ici le frein de l'eſclavage.
Trop de danger vous ſuit.

ORESTE.

C'eſt ce qui m'encourage.

PAMMENE.

De tout ce que j'entends que mes ſens ſont ſaiſis!
Je me tais.... mais, Seigneur, mon maître avait un fils,
Qui dans les bras d'Electre.... Egiſte ici s'avance:
Clytemneſtre le ſuit,... évitez leur préſence.

ORESTE.

Quoi ! c'eſt Egiſte ?

PILADE.

Il faut vous cacher à ſes yeux.

SCENE III.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, *plus loin* PAMMENE, Suite.

EGISTE *à Pammène.*

A Qui dans ce moment parliez-vous dans ces lieux ?
L'un de ces deux mortels porte ſur ſon viſage
L'empreinte des grandeurs, & les traits du courage ;
Sa démarche, ſon air, ſon maintien m'ont frappé ;
Dans une douleur ſombre il ſemble enveloppé ;
Quel eſt-il ? eſt-il né ſous mon obéiſſance ?

PAMMENE.

Je connais ſon malheur, & non pas ſa naiſſance.
Je devais des ſecours à ces deux étrangers,
Pouſſés par la tempête à travers ces rochers ;
S'ils ne me trompent point, la Grèce eſt leur patrie.

EGISTE.

Répondez d'eux ; Pammène : il y va de la vie.

CLYTEMNESTRE.

Eh quoi ! deux malheureux en ces lieux abordés,
D'un œil ſi ſoupçonneux feraient-ils regardés ?

EGISTE.

On murmure, on m'allarme ; & tout me fait ombrage.

CLYTEMNESTRE.

Hélas ! depuis quinze ans, c'eſt là notre partage :
Nous craignons les mortels autant que l'on nous craint :
Et c'eſt un des poiſons dont mon cœur eſt atteint.

EGISTE *à Pammène.*

Allez, dis-je, & ſachez quel lieu les a vu naître ;
Pourquoi près du palais ils ont oſé paraître ;
De quel port ils partaient ; & ſurtout quel deſſein
Les guida ſur ces mers dont je ſuis Souverain.

SCENE IV.

EGISTE, CLYTEMNESTRE.

EGISTE.

CLytemneſtre, vos Dieux ont gardé le ſilence :
En moi ſeul déſormais mettez votre eſpérance.
Fiez-vous à mes ſoins ; vivez, régnez en paix,
Et d'un indigne fils ne me parlez jamais.
Quant au deſtin d'Electre, il eſt tems que j'y penſe.
De nos nouveaux deſſeins j'ai peſé l'importance :
Sans doute elle eſt à craindre : & je ſais que ſon nom
Peut lui donner des droits au rang d'Agamemnon :
Qu'un jour avec mon fils Electre en concurrence,
Peut dans les mains du peuple emporter la balance.
Vous voulez qu'aujourd'hui je briſe ſes liens,
Que j'uniſſe par vous ſes intérêts aux miens ;
Vous voulez terminer cette haine fatale,
Ces malheurs attachés aux enfans de Tantale ?
Parlez-lui, mais craignons tous deux de partager

La honte d'un refus, qu'il nous faudrait venger.
Je me flatte avec vous, qu'un si triste esclavage
Doit plier de son cœur la fermeté sauvage,
Que ce passage heureux, & si peu préparé,
Du rang le plus abject à ce premier degré,
Le poids de la raison qu'une mère autorise,
L'ambition surtout la rendra plus soumise.
Gardez qu'elle résiste à sa félicité :
Il reste un châtiment pour sa témérité.
Ici votre indulgence, & le nom de son père,
Nourrissent son orgueil au sein de la misère.
Quelle craigne, Madame, un sort plus rigoureux,
Un exil sans retour, & des fers plus honteux.

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE.

CLYTEMNESTRE.

MA fille, approchez-vous; & d'un œil moins austère,
Envisagez ces lieux, & surtout une mère.
Je gémis en secret, comme vous soupirez,
De l'avilissement où vos jours sont livrés;
Quoiqu'il fût dû peut-être à votre injuste haine,
Je m'en afflige en mère, & m'en indigne en Reine.
J'obtiens grace pour vous; vos droits vous sont rendus.

ELECTRE.

Ah, Madame! à vos piés. . . .

CLYTEMNESTRE.

Je veux faire encor plus.

ELECTRE.

Eh quoi?

CLYTEMNESTRE.

De votre ſang ſoutenir l'origine,
Du grand nom de Pélops réparer la ruine,
Réunir ſes enfans trop longtems diviſés.

ELECTRE.

Ah, parlez-vous d'Oreſte? achevez, diſpoſez.

CLYTEMNESTRE.

Je parle de vous-même: & votre ame obſtinée
A ſon propre intérêt doit être ramenée.
De tant d'abaiſſement c'eſt peu de vous tirer:
Electre, au trône un jour il vous faut aſpirer.
Vous pouvez, ſi ce cœur connaît le vrai courage,
De Micène & d'Argos eſpérer l'héritage:
C'eſt à vous de paſſer, des fers que vous portez,
A ce ſuprême rang des Rois dont vous ſortez.
D'Egiſte contre vous j'ai ſu fléchir la haine.
Il veut vous voir en fille, il vous donne Pliſtène.
Pliſtène eſt d'Epidaure attendu chaque jour:
Votre hymen eſt fixé pour ſon heureux retour.
D'un brillant avenir goûtez déja la gloire;
Le paſſé n'eſt plus rien, perdez-en la mémoire.

ELECTRE.

A quel oubli, grands Dieux! oſe-t-on m'inviter?
Quel horrible avenir m'oſe-t-on préſenter?
O ſort! ô derniers coups tombés ſur ma famille!
Songez-vous au héros dont Electre eſt la fille?
Madame, oſez-vous bien, par un crime nouveau,
Abandonner Electre au fils de ſon bourreau?

Le ſang d'Agamemnon ! qui ? moi ? la ſœur d'Oreſte,
Electre, au fils d'Egiſte, au neveu de Thieſte !
Ah ! rendez-moi mes fers ; rendez-moi tout l'affront,
Dont la main des tyrans a fait rougir mon front ;
Rendez-moi les horreurs de cette ſervitude,
Dont j'ai fait une épreuve & ſi longue & ſi rude.
L'opprobre eſt mon partage ; il convient à mon ſort.
J'ai ſupporté la honte, & vu de près la mort.
Votre Egiſte cent fois m'en avait menacée ;
Mais enfin c'eſt par vous qu'elle m'eſt annoncée.
Cette mort à mes ſens inſpire moins d'effroi,
Que les horribles vœux qu'on exige de moi.
Allez, de cet affront je vois trop bien la cauſe ;
Je vois quels nouveaux fers un lâche me propoſe.
Vous n'avez plus de fils ; ſon aſſaſſin cruel
Craint les droits de ſes ſœurs au trône paternel :
Il veut forcer mes mains à ſeconder ſa rage,
Aſſurer à Pliſtène un ſanglant héritage,
Joindre un droit légitime aux droits des aſſaſſins,
Et m'unir aux forfaits par les nœuds les plus ſaints.
Ah ! ſi j'ai quelques droits, s'il eſt vrai qu'il les craigne,
Dans ce ſang malheureux que ſa main les éteigne ;
Qu'il achève à vos yeux de déchirer mon ſein :
Et ſi ce n'eſt aſſez, prêtez-lui votre main :
Frappez, joignez Electre à ſon malheureux frère ;
Frappez, dis-je ; à vos coups je connaîtrai ma mère.

CLYTEMNESTRE.

Ingrate, c'en eſt trop, & toute ma pitié
Cède enfin dans mon cœur à ton inimitié.
Que n'ai-je point tenté ? que pouvais-je plus faire,

Pour fléchir, pour briser ton cruel caractère ?
Tendresse, châtimens, retour de mes bontés,
Tes reproches sanglans souvent même écoutés,
Raison, menace, amour, tout, jusqu'à la couronne,
Où tu n'as d'autres droits que ceux que je te donne;
J'ai prié, j'ai puni, j'ai pardonné sans fruit:
Va, j'abandonne Electre au malheur qui la suit:
Va, je suis Clytemnestre, & surtout je suis Reine.
Le sang d'Agamemnon n'a de droits qu'à ma haine.
C'est trop flatter la tienne, & de ma faible main
Caresser le serpent qui déchire mon sein.
Pleure, tonne, gémi, j'y suis indifférente.
Je ne verrai dans toi qu'une esclave imprudente,
Flottant entre la plainte & la témérité,
Sous la puissante main de son maître irrité.
Je t'aimais malgré toi; l'aveu m'en est bien triste;
Je ne suis plus pour toi que la femme d'Egiste;
Je ne suis plus ta mère, & toi seule as rompu
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu,
Ces nœuds qu'en frémissant réclamait la nature,
Que ma fille déteste, & qu'il faut que j'abjure.

SCENE VI.

ELECTRE *seule.*

ET c'est ma mère, ô ciel! fut-il jamais pour moi,
Depuis la mort d'un père, un jour plus plein d'effroi?
Hélas, j'en ai trop dit: ce cœur plein d'amertume
Répandait malgré lui le fiel qui le consume.

Je m'emporte, il eſt vrai; mais ne m'a-t-elle pas
D'Oreſte, en ſes diſcours, annoncé le trépas?
On offre ſa dépouille à ſa ſœur déſolée!
De ces lieux tout ſanglans la nature exilée,
Et qui ne laiſſe ici qu'un nom qui fait horreur,
Se renfermait pour lui toute entière en mon cœur.
S'il n'eſt plus, ſi ma mère à ce point m'a trahie,
A quoi bon ménager ma plus grande ennemie?
Pourquoi? pour obtenir de ſes triſtes faveurs
De ramper dans la cour de mes perſécuteurs?
Pour lever en tremblant, aux Dieux qui me trahiſſent,
Ces languiſſantes mains que mes chaînes flétriſſent?
Pour voir avec des yeux de larmes obſcurcis,
Dans le lit de mon père, & ſur ſon trône aſſis,
Ce monſtre, ce tyran, ce raviſſeur funeſte,
Qui m'ôte encor ma mère, & me prive d'Oreſte?

SCENE VII.

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

CHère Electre, appaiſez ces cris de la douleur.

ELECTRE.

Moi!

IPHISE.

Partagez ma joye.

ELECTRE.

O comble du malheur!
Quelle funeſte joye à nos cœurs étrangère!

IPHISE.

IPHISE.

Eſpérons.

ELECTRE.

Non, pleurez; ſi j'en crois une mère,
Oreſte eſt mort, Iphiſe.

IPHISE.

Ah! ſi j'en crois mes yeux,
Oreſte vit encor, Oreſte eſt en ces lieux.

ELECTRE.

Grands Dieux! Oreſte? lui? ſerait-il bien poſſible?
Ah! gardez d'abuſer une ame trop ſenſible.
Oreſte, dites-vous?

IPHISE.

Oui.

ELECTRE.

D'un ſonge flatteur
Ne me préſentez pas la dangereuſe erreur.
Oreſte!... Pourſuivez; je ſuccombe à l'atteinte
Des mouvemens confus d'eſpérance & de crainte.

IPHISE.

Ma ſœur, deux inconnus, qu'à travers mille morts,
La main d'un Dieu, ſans doute, a jettés ſur ces bords,
Recueillis par les ſoins du fidèle Pammène;
L'un des deux....

ELECTRE.

Je me meurs, & me ſoutiens à peine.
L'un des deux?

IPHISE.

Je l'ai vu; quel feu brille en ſes yeux!

Il avait l'air, le port, le front des demi-Dieux,
Tel qu'on peint le héros qui triompha de Troye;
La même majesté sur son front se déploye.
A mes avides yeux, soigneux de s'arracher,
Chez Pammène en secret il semble se cacher.
Interdite, & le cœur tout plein de son image,
J'ai couru vous chercher sur ce triste rivage,
Sous ces sombres cyprès, dans ce temple éloigné,
Enfin vers ce tombeau de nos larmes baigné.
Je l'ai vu, ce tombeau, couronné de guirlandes,
De l'eau sainte arrosé, couvert encor d'offrandes;
Des cheveux, si mes yeux ne se sont pas trompés,
Tels que ceux du héros dont mes sens sont frappés;
Une épée, & c'est là ma plus ferme espérance,
C'est le signe éclatant du jour de la vengeance:
Et quel autre qu'un fils, qu'un frère, qu'un héros,
Suscité par les Dieux pour le salut d'Argos,
Aurait osé braver ce tyran redoutable?
C'est Oreste, sans doute, il en est seul capable;
C'est lui, le ciel l'envoye; il m'en daigne avertir.
C'est l'éclair qui paraît, la foudre va partir.

ELECTRE.

Je vous crois; j'attends tout: mais n'est-ce point un piége
Que tend de mon tyran la fourbe sacrilége?
Allons. De mon bonheur il me faut assurer.
Ces étrangers.... Courons, mon cœur va m'éclairer.

IPHISE.

Pammène m'avertit, Pammène nous conjure
De ne point approcher de sa retraite obscure.
Il y va de ses jours.

ELECTRE.

Ah! que m'avez-vous dit ?
Non, vous êtes trompée, & le ciel nous trahit.
Mon frère, après feize ans, rendu dans fa patrie,
Eût volé dans les bras qui fauvèrent fa vie;
Il eût porté la joie à ce cœur défolé;
Loin de vous fuir, Iphife, il vous aurait parlé.
Ce fer vous raffurait, & j'en fuis allarmée.
Une mère cruelle eft trop bien informée.
J'ai cru voir, & j'ai vu dans fes yeux interdits
Le barbare plaifir d'avoir perdu fon fils.
N'importe, je conferve un refte d'efpérance;
Ne m'abandonnez pas, ô Dieux de la vengeance!
Pammène à mes tranfports pourra-t-il réfifter ?
Il faut qu'il parle, allons; rien ne peut m'arrêter.

IPHISE.

Vous vous perdez, fongez qu'un maître impitoyable
Nous obfède, nous fuit d'un œil inévitable.
Si mon frère eft venu, nous l'allons découvrir;
Ma fœur, en lui parlant, nous le faifons périr:
Et fi ce n'eft pas lui, notre recherche vaine
Irrite nos tyrans, met en danger Pammène.
Je revole au tombeau que je peux honorer:
Clytemneftre du moins m'a permis d'y pleurer.
Cet étranger, ma fœur, y peut paraître encore;
C'eft un afyle fûr: & ce ciel que j'implore,
Ce ciel dont votre audace accufe les rigueurs,
Pourra le rendre encor à vos cris, à mes pleurs.
Venez.

ELECTRE.

De quel eſpoir ma douleur eſt ſuivie !
Ah ! ſi vous me trompez, vous m'arrachez la vie.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PILADE.

(*Un esclave porte une urne, & un autre une épée.*)

PILADE.

Quoi, verrai-je toûjours ta grande ame égarée
Souffrir tous les tourmens des descendans d'Atrée?
De l'attendrissement passer à la fureur?

ORESTE.

C'est le destin d'Oreste, il est né pour l'horreur.
J'étais dans ce tombeau, lorsque ton œil fidèle
Veillait sur ces dépôts confiés à ton zèle.
J'appellais en secret ces mânes indignés,
Je leur offrais mes dons, de mes larmes baignés.
Une femme vers moi courant, desespérée,
Avec des cris affreux dans la tombe est entrée,
Comme si dans ces lieux qu'habite la terreur
Elle eût fui sous les coups de quelque Dieu vengeur.
Elle a jetté sur moi sa vue épouvantée;
Elle a voulu parler, sa voix s'est arrêtée.
J'ai vu soudain, j'ai vu les filles de l'enfer
Sortir entr'elle & moi de l'abîme entr'ouvert.
Leurs serpens, leurs flambeaux, leur voix sombre & terrible
M'inspirait un transport inconcevable, horrible,

Une fureur atroce ; & je ſentais ma main
Se lever malgré moi, prête à percer ſon ſein :
Ma raiſon s'enfuyait de mon ame éperdue :
Cette femme en tremblant s'eſt ſouſtraite à ma vue,
Sans s'adreſſer aux Dieux, & ſans les honorer ;
Elle ſemblait les craindre, & non les adorer.
Plus loin, verſant des pleurs, une fille timide,
Sur la tombe & ſur moi fixant un œil avide,
D'Oreſte en gémiſſant a prononcé le nom.

SCENE II.

ORESTE, PILADE, PAMMENE.

ORESTE (*à Pammène.*)

O Vous qui ſecourez le ſang d'Agamemnon !
Vous, vers qui nos malheurs, & nos Dieux ſont mes guides !
Parlez, révélez-moi les deſtins des Atrides.
Qui ſont ces deux objets, dont l'un m'a fait horreur,
Et l'autre a dans mes ſens fait paſſer la douleur ?
Ces deux femmes ?...

PAMMENE.

Seigneur, l'une était votre mère....

ORESTE.

Clytemneſtre ! elle inſulte aux mânes de mon père ? —

PAMMENE.

Elle venait aux Dieux vengeurs des attentats
Demander un pardon qu'elle n'obtiendra pas.
L'autre était votre ſœur, la tendre & ſimple Iphiſe,

A qui de ce tombeau l'entrée était permiſe.

ORESTE.

Hélas! que fait Electre?

PAMMENE.

Elle croit votre mort;
Elle pleure.

ORESTE.

Ah grands Dieux! qui conduiſez mon ſort,
Quoi! vous ne voulez pas que ma bouche affligée
Conſole de mes ſœurs la tendreſſe outragée?
Quoi, toute ma famille en ces lieux abhorrés
Eſt un ſujet de trouble à mes ſens déchirés!

PAMMENE.

Obéiſſons aux Dieux.

ORESTE.

Que cet ordre eſt ſévère!

PAMMENE.

Ne vous en plaignez point; cet ordre eſt ſalutaire;
La vengeance eſt pour eux. Ils ne prétendent pas
Qu'on touche à leur ouvrage, & qu'on aide leurs bras:
Electre vous nuirait, loin de vous être utile;
Son caractère ardent, ſon courage indocile,
Incapable de feindre, & de rien ménager,
Servirait à vous perdre, au-lieu de vous venger.

ORESTE.

Mais quoi! les abuſer par cette feinte horrible?

PAMMENE.

N'oubliez point ces Dieux, dont le ſecours ſenſible
Vous a rendu la vie au milieu du trépas.
Contre leurs volontés, ſi vous faites un pas,

Ce moment vous dévoue à leur haine fatale:
Tremblez, malheureux fils d'Atrée & de Tantale,
Tremblez de voir fur vous, en ces lieux déteftés,
Tomber tous les fléaux du fang dont vous fortez.

ORESTE.

Pourquoi nous impofer, par des loix inhumaines,
Et des devoirs nouveaux, & de nouvelles peines?
Les mortels malheureux n'en ont-ils pas affez?
Sous des fardeaux fans nombre ils vivent terraffés.
A quel prix, Dieux puiffans! avons-nous reçu l'être?
N'importe, eft-ce à l'efclave à condamner fon maître?
Obéiffons, Pammène.

PAMMENE.

Il le faut, & je cours
Eblouïr le barbare armé contre vos jours.
Je dirai qu'aujourd'hui le meurtrier d'Orefte
Doit remettre en fes mains cette cendre funefte.

ORESTE.

Allez donc. Je rougis même de le tromper.

PAMMENE.

Aveuglons la victime, afin de la frapper.

SCENE III.

ORESTE, PILADE.

PILADE.

APpaife de tes fens le trouble involontaire;
Renferme dans ton cœur un fecret néceffaire.
Cher Orefte! croi-moi, des femmes & des pleurs

Du ſang d'Agamemnon ſont de faibles vengeurs.

ORESTE.

Trompons ſurtout Egiſte, & ma coupable mère.
Qu'ils goûtent de ma mort la douceur paſſagère;
Si pourtant une mère a pu porter jamais
Sur la cendre d'un fils des regards ſatisfaits!

PILADE.

Attendons-les ici tous deux à leur paſſage.

SCENE IV.

ELECTRE, IPHISE *d'un côté*, ORESTE, PILADE *de l'autre, avec un eſclave qui porte l'urne & l'épée.*

ELECTRE.

L'Eſpérance trompée accable & décourage.
Un ſeul mot de Pammène a fait évanouïr
Ces ſonges impoſteurs, dont vous oſiez jouïr.
Ce jour faible & tremblant, qui conſolait ma vue,
Laiſſe une horrible nuit ſur mes yeux répandue.
Ah! la vie eſt pour nous un cercle de douleur.

ORESTE *à Pilade.*

Tu vois ces deux objets: ils m'arrachent le cœur.

PILADE.

Sous les loix des tyrans tout gémit, tout s'attriſte.

ORESTE.

La plainte doit régner dans l'Empire d'Egiſte.

IPHISE *à Electre.*

Voilà ces étrangers.

ELECTRE.

Préſages douloureux !
Le nom d'Egiſte, ô ciel ! eſt prononcé par eux.

IPHISE.

L'un d'eux eſt ce héros dont les traits m'ont frappée.

ELECTRE.

Hélas ! ainſi que vous j'aurais été trompée.
(*à Oreſte.*)
Eh qui donc êtes-vous, étrangers malheureux ?
Que venez-vous chercher ſur ce rivage affreux ?

ORESTE.

Nous attendons ici les ordres, la préſence
Du Roi qui tient Argos ſous ſon obéiſſance.

ELECTRE.

Qui ? du Roi ! quoi ! des Grecs oſent donner ce nom
Au tyran qui verſa le ſang d'Agamemnon !

PILADE.

Il régne : c'eſt aſſez ; & le ciel nous ordonne,
Que ſans peſer ſes droits nous reſpections ſon trône.

ELECTRE.

Maxime horrible & lâche ! Eh, que demandez-vous
Au monſtre enſanglanté qui régne ici ſur nous ?

PILADE.

Nous venons lui porter des nouvelles heureuſes.

ELECTRE.

Elles ſont donc pour nous inhumaines, affreuſes ?

IPHISE *en voyant l'urne.*

Quelle eſt cette urne, hélas ! O ſurpriſe ! ô douleurs !

PILADE.

Oreſte......

ELECTRE.

Orefte! ah Dieux! il eft mort; je me meurs.

ORESTE *à Pilade.*

Qu'avons-nous fait, ami? peut-on les méconnaître
A l'excès des douleurs que nous voyons paraître?
Tout mon fang fe foulève. Ah Princeffe! ah vivez!

ELECTRE.

Moi, vivre! Orefte eft mort. Barbares, achevez.

IPHISE.

Hélas! d'Agamemnon vous voyez ce qui refte,
Ses deux filles, les fœurs du malheureux Orefte.

ORESTE.

Electre! Iphife! où fuis-je? impitoyables Dieux!

A celui qui porte l'urne.

Otez ces monumens; éloignez de leurs yeux
Cette urne, dont l'afpect....

ELECTRE *revenant à elle & courant vers l'urne.*

Cruel, qu'ofez-vous dire?
Ah! ne m'en privez pas; & devant que j'expire,
Laiffez, laiffez toucher à mes tremblantes mains,
Ces reftes échappés à des Dieux inhumains.
Donnez.

Elle prend l'urne & l'embraffe.

ORESTE.

Que faites-vous? ceffez.

PILADE.

Le feul Egifte
Dut recevoir de nous ce monument fi trifte.

ELECTRE.

Qu'entens-je? ô nouveau crime! ô défaftres plus grands!

Les cendres de mon frère aux mains de mes tyrans !
Des meurtriers d'Oreſte, ô ciel, ſuis-je entourée?

ORESTE.

De ce reproche affreux mon ame déchirée,
Ne peut plus. . . .

ELECTRE.

Et c'eſt vous qui partagez mes pleurs?
Au nom du fils des Rois, au nom des Dieux vengeurs,
S'il n'eſt pas mort par vous, ſi vos mains généreuſes
Ont daigné recueillir ſes cendres malheureuſes. . . .

ORESTE.

Ah ! Dieux ! . . .

ELECTRE.

Si vous plaignez ſon trépas & ma mort,
Répondez-moi ; comment avez-vous ſu ſon ſort ?
Etiez-vous ſon ami ? dites-moi qui vous êtes,
Vous ſurtout dont les traits.... Vos bouches ſont muettes;
Quand vous m'aſſaſſinez, vous êtes attendris.

ORESTE.

C'en eſt trop ; & les Dieux ſont trop bien obéis.

ELECTRE.

Que dites-vous ?

ORESTE.

Laiſſez ces dépouilles horribles.

ELECTRE.

Tous les cœurs aujourd'hui ſeront-ils inflexibles ?
Non, fatal étranger, je ne rendrai jamais
Ces préſens douloureux, que ta pitié m'a faits ;
C'eſt Oreſte, c'eſt lui. . . Voi ſa ſœur expirante
L'embraſſer en mourant de ſa main défaillante.

ORESTE.

Je n'y réſiſte plus. Dieux inhumains, tonnez.
Electre.....

ELECTRE.

Eh bien.

ORESTE.

Je dois....

PILADE.

Ciel!

ELECTRE.

Pourſuis.

ORESTE.

Apprenez....



SCENE V.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PILADE, ELECTRE, IPHISE, PAMMENE, Gardes.

EGISTE.

Quel ſpectacle! ô fortune à mes loix aſſervie!
Pammène, il eſt donc vrai? mon rival eſt ſans vie?
Vous ne me trompiez point, ſa douleur m'en inſtruit.

ELECTRE.

O rage! ô dernier jour!

ORESTE.

Où me vois-je réduit?

EGISTE.

Qu'on ôte de ſes mains ces dépouilles d'Oreſte.

On prend l'urne des mains d'Electre.

ELECTRE.

Barbare, arrache-moi le ſeul bien qui me reſte.
Tigre, avec cette cendre, arrache-moi le cœur.
Join le père aux enfans, join le frère à la ſœur.
Monſtre heureux, à tes piés voi toutes tes victimes;
Jouï de ton bonheur, jouï de tous tes crimes.
Contemplez avec lui des ſpectacles ſi doux,
Mère trop inhumaine, ils ſont dignes de vous.

Iphiſe l'emmène.

SCENE VI.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PILADE, Gardes.

CLYTEMNESTRE.

Que me faut-il entendre?

EGISTE.

Elle en ſera punie.
Qu'elle ſe plaigne au ciel; ce ciel me juſtifie;
Sans me charger du meurtre, il l'a du moins permis:
Nos jours ſont aſſurés, nos trônes affermis.
Voilà donc ces deux Grecs échappés du naufrage,
De qui je dois payer le zèle & le courage.

ORESTE.

C'eſt nous-mêmes: j'ai dû vous offrir ces préſens,
D'un important trépas gages intéreſſans,
Ce glaive, cet anneau, vous devez les connaître;
Agamemnon les eut, quand il fut votre maître;
Oreſte les portait.

CLYTEMNESTRE.

Quoi ! c'eſt vous que mon fils ?...

EGISTE.

Si vous l'avez vaincu, je vous en dois le prix.
De quel ſang êtes-vous ? qui vois-je en vous paraître ?

ORESTE.

Mon nom n'eſt point connu.... Seigneur, il pourra l'être.
Mon père aux champs Troyens a ſignalé ſon bras,
Aux yeux de tous ces Rois vengeurs de Ménélas.
Il périt dans ces tems de malheurs & de gloire,
Qui des Grecs triomphans ont ſuivi la victoire.
Ma mère m'abandonne ; & je ſuis ſans ſecours ;
Des ennemis cruels ont pourſuivi mes jours.
Cet ami me tient lieu de fortune & de père.
J'ai recherché l'honneur & bravé la miſère.
Seigneur, tel eſt mon ſort.

EGISTE.

Dites-moi dans quels lieux
Votre bras m'a vengé de ce Prince odieux.

ORESTE.

Dans les champs d'Hermione, au tombeau d'Achémore,
Dans un bois qui conduit au temple d'Epidaure.

EGISTE.

Mais le Roi d'Epidaure avait proſcrit ſes jours ;
D'où vient qu'à ſes bienfaits vous n'avez point recours ?

ORESTE.

Je chéris la vengeance, & je hais l'infamie.
Ma main d'un ennemi n'a point vendu la vie.
Des intérêts ſecrets, Seigneur, m'avaient conduit ;
Cet ami les connut, il en fut ſeul inſtruit.

Sans implorer des Rois, je venge ma querelle.
Je ſuis loin de vanter ma victoire & mon zèle;
Pardonnez. Je friſſonne à tout ce que je voi,
Seigneur. . . . d'Agamemnon la veuve eſt devant moi. . .
Peut-être je la ſers, peut-être je l'offenſe:
Il ne m'appartient pas de braver ſa préſence.
Je ſors. . .

EGISTE.

Non, demeurez.

CLYTEMNESTRE.

Qu'il s'écarte, Seigneur;
Son aſpect me remplit d'épouvante & d'horreur.
C'eſt lui que j'ai trouvé dans la demeure ſombre,
Où d'un Roi malheureux repoſe la grande ombre.
Les Déïtés du Styx marchaient à ſes côtés.

EGISTE.

Qui! vous?... qu'oſiez-vous faire en ces lieux écartés?

ORESTE.

J'allais comme la Reine implorer la clémence
De ces mânes ſanglans qui demandent vengeance.
Le ſang qu'on a verſé doit s'expier, Seigneur.

CLYTEMNESTRE.

Chaque mot eſt un trait enfoncé dans mon cœur.
Eloignez de mes yeux cet aſſaſſin d'Oreſte.

ORESTE.

Cet Oreſte, dit-on, dut vous être funeſte:
On diſait que proſcrit, errant, & malheureux,
De haïr une mère il eut le droit affreux.

CLYTEMNESTRE.

Il naquit pour verſer le ſang qui le fit naître.

Tel

Tel fut le fort d'Oreſte, & ſon deſſein peut-être.
De ſa mort cependant mes ſens ſont pénétrés.
Vous me faites frémir, vous qui m'en délivrez.

ORESTE.

Qui, lui, Madame ? un fils armé contre ſa mère !
Ah ! qui peut effacer ce ſacré caractère ?
Il reſpectait ſon ſang.... peut-être il eût voulu....

CLYTEMNESTRE.

Ah ciel !

EGISTE.

Que dites-vous ? où l'aviez-vous connu ?

PILADE.

Il ſe perd.... Aiſément les malheureux s'uniſſent ;
Trop promtement liés, promtement ils s'aigriſſent ;
Nous le vîmes dans Delphe.

ORESTE.

Oui.... j'y ſus ſon deſſein.

EGISTE.

Eh bien, quel était-il ?

ORESTE.

De vous percer le ſein.

EGISTE.

Je connaiſſais ſa rage, & je l'ai mépriſée.
Mais de ce nom d'Oreſte Electre autoriſée,
Semblait tenir encor tout l'Etat partagé ;
C'eſt d'Electre ſurtout que vous m'avez vengé.
Elle a mis aujourd'hui le comble à ſes offenſes ;
Comptez-la déſormais parmi vos récompenſes.
Oui, ce ſuperbe objet contre moi conjuré,
Ce cœur enflé d'orgueil, & de haine enyvré,

Qui même de mon fils dédaigna l'alliance ;
Digne sœur d'un barbare avide de vengeance,
Je la mets dans vos fers ; elle va vous servir :
C'eſt m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Si de Priam jadis la race malheureuſe
Traîna chez ſes vainqueurs une chaîne honteuſe,
Le ſang d'Agamemnon peut ſervir à ſon tour.

CLYTEMNESTRE.

Qui, moi, je ſouffrirais ?...

EGISTE.

Eh, Madame, en ce jour,
Défendez-vous encor ce ſang qui vous déteſte ?
N'épargnez point Electre, ayant proſcrit Oreſte.

A Oreſte.

Vous... Laiſſez cette cendre à mon juſte couroux.

ORESTE.

J'accepte vos préſens ; cette cendre eſt à vous.

CLYTEMNESTRE.

Non, c'eſt pouſſer trop loin la haine & la vengeance ;
Qu'il parte, qu'il emporte une autre récompenſe.
Vous-même, croyez-moi, quittons ces triſtes bords,
Qui n'offrent à mes yeux que les cendres des morts.
Oſons-nous préparer ce feſtin ſanguinaire,
Entre l'urne du fils & la tombe du père ?
Oſons-nous appeller à nos ſolemnités
Les Dieux de ma famille à qui vous inſultez,
Et livrer dans les jeux d'une pompe funeſte
Le ſang de Clytemneſtre au meurtrier d'Oreſte ?
Non, trop d'horreur ici s'obſtine à me troubler ;
Quand je connais la crainte, Egiſte peut trembler.

Ce meurtrier m'accable : & je ſens que ſa vue
A porté dans mon cœur un poiſon qui me tue.
Je cède, & je voudrais, dans ce mortel effroi,
Me cacher à la terre, & s'il ſe peut, à moi.

Elle ſort.

EGISTE *à Oreſte,*

Demeurez. Attendez que le tems la déſarme.
La nature un moment jette un cri qui l'allarme ;
Mais bientôt dans un cœur à la raiſon rendu,
L'intérêt parle en maître, & ſeul eſt entendu.
En ces lieux, avec nous, célébrez la journée
De ſon couronnement, & de mon hyménée.

A ſa ſuite.

Et vous. . . . dans Epidaure allez chercher mon fils ;
Qu'il vienne confirmer tout ce qu'ils m'ont appris.

SCENE VII.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

VA ; tu verras Oreſte à tes pompes cruelles ;
Va, j'enſanglanterai la fête où tu m'appelles.

PILADE.

Dans tous ces entretiens, que je tremble pour vous !
Je crains votre tendreſſe, & plus votre couroux ;
Dans ſes émotions je vois votre ame altière,
A l'aſpect du tyran s'élançant toute entière ;
Tout prêt de l'inſulter, tout prêt de vous trahir,

Au nom d'Agamemnon vous m'avez fait frémir.

ORESTE.

Ah ! Clytemnestre encor trouble plus mon courage.
Dans mon cœur déchiré quel douloureux partage !
As-tu vu dans ses yeux, sur son front interdit,
Les combats qu'en son ame excitait mon récit ?
Je les éprouvais tous : ma voix était tremblante,
Ma mère en me voyant s'effraye & m'épouvante,
Le meurtre de mon père, & mes sœurs à venger,
Un barbare à punir, la Reine à ménager,
Electre, mon tyran, mon sang qui se soulève ;
Que de tourmens secrets ! ô Dieu terrible, achève !
Précipite un moment trop lent pour ma fureur,
Ce moment de vengeance, & que prévient mon cœur.
Quand pourai-je servir ma tendresse & ma haine ?
Mêler le sang d'Egiste aux cendres de Plisténe,
Immoler ce tyran ; le montrer à ma sœur,
Expirant sous mes coups, pour la tirer d'erreur ?

SCENE VIII.

ORESTE, PILADE, PAMMENE.

ORESTE.

Qu'as-tu fait, cher Pammène ? as-tu quelque espérance ?

PAMMENE.

Seigneur, depuis ce jour fatal à vôtre enfance,
Où j'ai vu dans ces lieux votre père égorgé,
Jamais plus de périls ne vous ont assiégé.

ORESTE.

Comment ?

PILADE.

Quoi, pour Oreste aurai-je à craindre encore ?

PAMMENE.

Il arrive à l'instant un courier d'Epidaure ;
Il est avec Egiste ; il glace mes esprits ;
Egiste est informé de la mort de son fils.

PILADE.

Ciel !

ORESTE.

Sait-il que ce fils, élevé dans le crime,
Du fils d'Agamemnon est tombé la victime ?

PAMMENE.

On parle de sa mort, on ne dit rien de plus ;
Mais de nouveaux avis sont encor attendus.
On se tait à la cour, on cache à la contrée
Que d'un de ses tyrans la Grèce est délivrée.
Egiste avec la Reine en secret renfermé,
Ecoute ce récit, qui n'est pas confirmé :
Et c'est ce que j'apprends d'un serviteur fidèle,
Qui pour le sang des Rois comme moi plein de zèle,
Gémissant & caché, traîne encor ses vieux ans,
Dans un service ingrat à la cour des tyrans.

ORESTE.

De la vengeance au moins j'ai goûté les prémices ;
Mes mains ont commencé mes justes sacrifices ;
Les Dieux permettront-ils que je n'achève pas ?
Cher Pilade, est-ce en vain qu'ils ont armé mon bras ?
Par des bienfaits trompeurs exerçant leur colère,
M'ont-ils donné le fils, pour me livrer au père ?

Marchons ; notre péril doit nous déterminer ;
Qui ne craint point la mort est sûr de la donner.
Avant qu'un jour plus grand puisse éclairer sa rage,
Je veux de ce moment saisir tout l'avantage.

PAMMENE.

Eh bien, il faut paraître, il faut vous découvrir
A ceux qui pour leur Roi sauront du moins mourir.
Il en est, j'en réponds, cachés dans ces asyles ;
Plus ils sont inconnus, plus ils seront utiles.

PILADE.

Allons, & si tes noms d'Oreste & de sa sœur,
Si l'indignation contre l'usurpateur,
Le tombeau de ton père, & l'aspect de sa cendre,
Les Dieux qui t'ont conduit, ne peuvent te défendre ;
S'il faut qu'Oreste meure en ces lieux abhorrés,
Je t'ai voué mes jours, ils te sont consacrés.
Nous périrons unis ; c'est l'espoir qui me reste.
Pilade à tes côtés mourra digne d'Oreste.

ORESTE.

Ciel, ne frappe que moi, mais daigne en ta pitié
Protéger son courage, & servir l'amitié.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

De Pammène, il eſt vrai, la ſage vigilance,
D'Egiſte pour un tems trompe la défiance;
On lui dit que les Dieux, de Tantale ennemis,
Frappaient en même tems les derniers de ſes fils.
Peut-être que le ciel, qui pour nous ſe déclare,
Répand l'aveuglement ſur les yeux du barbare.
Mais tu vois ce tombeau ſi cher à ma douleur;
Ma main l'avait chargé de mon glaive vengeur;
Ce fer eſt enlevé par des mains ſacrilèges.
L'aſyle de la mort n'a plus de privilèges;
Et je crains que ce glaive à mon tyran porté,
Ne lui donne ſur nous quelque affreuſe clarté.
Précipitons l'inſtant, où je veux le ſurprendre.

PILADE.

Pammène veille à tout, ſans doute il faut l'attendre.
Dès que nous aurons vu, dans ces bois écartés,
Le peu de vos ſujets à vous ſuivre excités,
Par trois divers chemins retrouvons-nous enſemble,
Non loin de cette tombe, au lieu qui nous raſſemble.

ORESTE.

Allons.... Pilade, ah ciel! ah trop barbare loi!

Ma rigueur assassine un cœur qui vit pour moi:
Quoi, j'abandonne Electre à sa douleur mortelle!

PILADE.

Tu l'as juré, poursui, & ne redoute qu'elle.
Electre peut te perdre, & ne peut te servir:
Les yeux de tes tyrans sont tout prêts de s'ouvrir:
Renferme cette amour & si sainte & si pure.
Doit-on craindre en ces lieux de domter la nature?
Ah! de quels sentimens te laisses-tu troubler?
Il faut venger Electre, & non la consoler.

ORESTE.

Pilade, elle s'avance, & me cherche peut-être.

PILADE.

Ses pas sont épiés; garde-toi de paraître.
Va, j'observerai tout avec empressement:
Les yeux de l'amitié se trompent rarement.

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE, PILADE.

ELECTRE.

Le perfide.... il échappe à ma vue indignée.
En proye à ma fureur, & de larmes baignée,
Je reste sans vengeance, ainsi que sans espoir.

A Pilade.

Toi, qui sembles frémir, & qui n'oses me voir;
Toi, compagnon du crime, appren-moi donc, barbare;
Où va cet assassin, de mon sang trop avare;
Ce maître à qui je suis, qu'un tyran m'a donné.

PILADE.

Il remplit un devoir par le ciel ordonné ;
Il obéit aux Dieux ; imitez-le, Madame.
Les arrêts du destin trompent souvent notre ame ;
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas,
Par des chemins secrets qu'ils ne connaissent pas ;
Il plonge dans l'abîme, & bientôt en retire ;
Il accable de fers, il élève à l'Empire ;
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux.
Gardez de succomber à vos tourmens nouveaux.
Soumettez-vous ; c'est tout ce que je puis vous dire.

SCÈNE III.

ÉLECTRE, IPHISE.

ELECTRE.

SEs discours ont accru la fureur qui m'inspire.
Que veut-il ? Prétend-il que je doive souffrir
L'abominable affront dont on m'ose couvrir ?
La mort d'Agamemnon, l'assassinat d'un frère,
N'avaient donc pu combler ma profonde misère !
Après quinze ans de maux & d'opprobres soufferts,
De l'assassin d'Oreste il faut porter les fers,
Et pressée en tout tems d'une main meurtrière,
Servir tous les bourreaux de ma famille entière !
Glaive affreux, fer sanglant, qu'un outrage nouveau
Exposait en triomphe à ce sacré tombeau,
Fer teint du sang d'Oreste, exécrable trophée,
Qui trompas un moment ma douleur étouffée,

Toi qui n'es qu'un outrage à la cendre des morts,
Sers un projet plus digne & mes juftes efforts.
Egifte, m'a-t-on dit, s'enferme avec la Reine ;
De quelque nouveau crime il prépare la fcène ;
Pour fuir la main d'Electre, il prend de nouveaux foins ;
A l'affaffin d'Orefte on peut aller du moins.
Je ne peux me baigner dans le fang des deux traîtres :
Allons, je vais du moins punir un de mes maîtres.

IPHISE.

Eft-il bien vrai qu'Orefte ait péri de fa main ?
J'avais cru voir en lui le cœur le plus humain.
Il partageait ici notre douleur amère.
Je l'ai vu révérer la cendre de mon père.

ELECTRE.

Ma mère en fait autant : les coupables mortels
Se baignent dans le fang, & tremblent aux autels.
Ils paffent fans rougir du crime au facrifice.
Eft-ce ainfi que des Dieux on trompe la juftice ?
Il ne trompera pas mon courage irrité.
Quoi ! de ce meurtre affreux ne s'eft-il pas vanté ?
Egifte au meurtrier ne m'a-t-il pas donnée ?
Ne fuis-je pas enfin la preuve infortunée,
La victime, le prix de ces noirs attentats,
Dont vous ofez douter, quand je meurs dans vos bras,
Quand Orefte au tombeau m'appelle avec fon père ?
Ma fœur, ah ! fi jamais Electre vous fut chère,
Ayez du moins pitié de mon dernier moment.
Il faut qu'il foit terrible ! il faut qu'il foit fanglant.
Allez, informez-vous de ce que fait Pammène,
Et fi le meurtrier n'eft point avec la Reine.

La cruelle a, dit-on, flatté mes ennemis;
Tranquille elle a reçu l'affaffin de fon fils.
On l'a vu partager (& ce crime eft croyable)
De fon indigne époux la joie impitoyable.
Une mère! ah grands Dieux!... ah, je veux de ma main
A fes yeux, dans fes bras, immoler l'affaffin;
Je le veux.

IPHISE.

Vos douleurs lui font trop d'injuftice:
L'afpect du meurtrier eft pour elle un fupplice.
Ma fœur, au nom des Dieux, ne précipitez rien.
Je vais avec Pammène avoir un entretien.
Electre, ou je m'abufe, ou l'on s'obftine à taire,
A cacher à nos yeux un important myftère.
Peut-être on craint en vous ces éclats douloureux,
Imprudence excufable au cœur des malheureux.
On fe cache de vous; Pammène vous évite;
J'ignore comme vous quel projet il médite:
Laiffez-moi lui parler, laiffez-moi vous fervir.
Ne vous préparez pas un nouveau repentir.

SCENE IV.

ELECTRE *feule.*

UN repentir! qui? moi! mes mains defefpérées
Dans ce grand abandon feront plus affurées.
Euménides, venez, foyez ici mes Dieux;
Vous connaiffez trop bien ces déteftables lieux,
Ce palais plus rempli de malheurs & de crimes,

Que vos gouffres profonds regorgeans de victimes.
Filles de la vengeance, armez-vous, armez-moi;
Venez avec la mort, qui marche avec l'effroi;
Que vos fers, vos flambeaux, vos glaives étincellent;
Oreste, Agamemnon, Electre vous appellent;
Les voici, je les vois, & les vois sans terreur;
L'aspect de mes tyrans m'inspirait plus d'horreur.
Ah! le barbare approche; il vient; ses pas impies
Sont à mes yeux vengeurs entourés des furies.
L'enfer me le désigne, & le livre à mon bras.

SCENE V.

ELECTRE *dans le fond*, ORESTE *d'un autre côté.*

ORESTE.

OU suis-je? C'est ici qu'on adressa mes pas.
O ma patrie! ô terre à tous les miens fatale!
Redoutable berceau des enfans de Tantale,
Famille des héros, & des grands criminels,
Les malheurs de ton sang seront-ils éternels?
L'horreur qui règne ici m'environne & m'accable.
De quoi suis-je puni? de quoi suis-je coupable?
Au sort de mes ayeux ne pourai-je échapper?

ELECTRE *avançant un peu du fond du théâtre.*

Qui m'arrête? & d'où vient que je crains de frapper?
Avançons.

ORESTE.

Quelle voix ici s'est fait entendre?
Père, époux malheureux, chère & terrible cendre,

Eſt-ce toi qui gémis, ombre d'Agamemnon?

ELECTRE.

Juſte ciel! eſt-ce à lui de prononcer ſon nom?

ORESTE.

O malheureuſe Electre!

ELECTRE.

Il me nomme, il ſoupire!
Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire?
Qu'importe des remords à mon juſte couroux?

Elle avance vers Oreſte.

Frappons.... Meurs, malheureux.

ORESTE (*lui ſaiſiſſant le bras.*)

Juſtes Dieux! eſt-ce vous,
Chère Electre?....

ELECTRE.

Qu'entends-je?

ORESTE.

Hélas! qu'alliez-vous faire?

ELECTRE.

J'allais verſer ton ſang, j'allais venger mon frère.

ORESTE (*la regardant avec attendriſſement.*)

Le venger! & ſur qui?

ELECTRE.

Son aſpect, ſes accens,
Ont fait trembler mon bras, ont fait frémir mes ſens.
Quoi! c'eſt vous dont je ſuis l'eſclave malheureuſe?

ORESTE.

C'eſt moi qui ſuis à vous.

ELECTRE.

O vengeance trompeuſe!

D'où vient qu'en vous parlant tout mon cœur est changé ?

ORESTE.

Sœur d'Oreste....

ELECTRE.

Achevez.

ORESTE.

Où me suis-je engagé ?

ELECTRE.

Ah ! ne me trompez plus : parlez, il faut m'apprendre
L'excès du crime affreux que j'allais entreprendre.
Par pitié répondez, éclairez-moi, parlez.

ORESTE.

Je ne puis.... fuyez-moi.

ELECTRE.

Qui ! moi vous fuir !

ORESTE.

Tremblez.

ELECTRE.

Pourquoi ?

ORESTE.

Je suis..... Cessez. Gardez qu'on ne nous voye.

ELECTRE.

Ah ! vous me remplissez de terreur & de joye !

ORESTE.

Si vous aimez un frère....

ELECTRE.

Oui, je l'aime ; oui, je crois
Voir les traits de mon père, entendre encor sa voix ;
La nature nous parle, & perce ce mystère :
Ne lui résistez pas : oui, vous êtes mon frère ;
Vous l'êtes, je vous vois, je vous embrasse ; hélas !

Cher Oreste, & ta sœur a voulu ton trépas!

ORESTE *en l'embrassant.*

Le ciel menace en vain, la nature l'emporte;
Un Dieu me retenait; mais Electre est plus forte.

ELECTRE.

Il t'a rendu ta sœur, & tu crains son couroux!

ORESTE.

Ses ordres menaçans me dérobaient à vous.
Est-il barbare assez pour punir ma faiblesse?

ELECTRE.

Ta faiblesse est vertu: partage mon yvresse.
A quoi m'exposais-tu, cruel? à t'immoler?

ORESTE.

J'ai trahi mon serment.

ELECTRE.

Tu l'as dû violer.

ORESTE.

C'est le secret des Dieux.

ELECTRE.

C'est moi qui te l'arrache;
Moi qu'un serment plus saint à leur vengeance attache;
Que crains-tu?

ORESTE.

Les horreurs où je suis destiné,
Les oracles, ces lieux, ce sang dont je suis né.

ELECTRE.

Ce sang va s'épurer; vien punir le coupable;
Les oracles, les Dieux, tout nous est favorable;
Ils ont paré mes coups, ils vont guider les tiens.

SCENE VI.

ELECTRE, ORESTE, PILADE, PAMMENE,

ELECTRE.

AH! venez, & joignez tous vos tranſports aux miens;
Uniſſez-vous à moi, chers amis de mon frère.

PILADE *à Oreſte.*

Quoi, vous ayez trahi ce dangereux myſtère!
Pouvez-vous?...

ORESTE.

Si le ciel veut ſe faire obéir,
Qu'il me donne des loix que je puiſſe accomplir.

ELECTRE *à Pilade.*

Quoi, vous lui reprochez de finir ma miſère?
Cruel, par quelle loi, par quel ordre ſévère,
De mes perſécuteurs prenant les ſentimens,
Dérobiez-vous Oreſte à mes embraſſemens?
A quoi m'expoſiez-vous? Quelle rigueur étrange....

PILADE.

Je voulais le ſauver: qu'il vive, & qu'il vous venge.

PAMMENE.

Princeſſe, on vous obſerve en ces lieux déteſtés,
On entend vos ſoupirs, & vos pas ſont comptés.
Mes amis inconnus, & dont l'humble fortune
Trompe de nos tyrans la recherche importune,
Ont adoré leur maître; il était ſecondé;
Tout était prêt, Madame, & tout eſt hazardé.

ELECTRE.

Mais Egiſte en effet ne m'a-t-il pas livrée

A la main qu'il croyait de mon ſang altérée ?

A Oreſte.

Mon ſort à vos deſtins n'eſt-il pas aſſervi ?
Oui, vous êtes mon maître : Egiſte eſt obéi.
Du barbare une fois la volonté m'eſt chère.
Tout eſt ici pour nous.

PAMMENE.

Tout vous devient contraire.
Egiſte eſt allarmé, redoutez ſon tranſport :
Ses ſoupçons, croyez-moi, ſont un arrêt de mort.
Séparons-nous.

PILADE *à Pammène.*

Va, cours, ami fidèle & ſage,
Raſſemble tes amis, achève ton ouvrage.
Les momens nous ſont chers ; il eſt tems d'éclater.

SCENE VII.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE, ORESTE, PILADE, Gardes.

EGISTE.

Miniſtres de mes loix, hâtez-vous d'arrêter,
Dans l'horreur des cachots de plonger ces deux traîtres.

ORESTE.

Autrefois dans Argos il régnait d'autres maîtres,
Qui connaiſſaient les droits de l'hoſpitalité.

PILADE.

Egiſte, contre toi qu'avons-nous attenté ?
De ce héros au moins reſpecte la jeuneſſe.

EGISTE.

Allez, & secondez ma fureur vengeresse :
Quoi donc à son aspect vous semblez tous frémir :
Allez, dis-je, & gardez de me désobéir :
Qu'on les traîne.

ELECTRE.

Arrêtez! Osez-vous bien, barbare ?
Arrêtez ! Le ciel même est de leur sang avare ;
Ils sont tous deux sacrés... On les entraîne... ah Dieux !

EGISTE.

Electre, frémissez pour vous comme pour eux ;
Perfide, en m'éclairant redoutez ma colère.

SCENE VIII.

ELECTRE, CLYTEMNESTRE.

ELECTRE.

AH! daignez m'écouter ; & si vous êtes mère,
Si j'ose rappeller vos premiers sentimens,
Pardonnez pour jamais mes vains emportemens,
D'une douleur sans borne effet inévitable.
Hélas dans les tourmens la plainte est excusable.
Pour ces deux étrangers laissez-vous attendrir.
Peut-être que dans eux le ciel vous daigne offrir
La seule occasion d'expier des offenses,
Dont vous avez tant craint les terribles vengeances ;
Peut-être en les sauvant tout peut se réparer.

CLYTEMNESTRE.

Quel intérêt pour eux vous peut donc inspirer ?

ELECTRE.

Vous voyez que les Dieux ont respecté leur vie ;
Ils les ont arrachés à la mer en furie ;
Le ciel vous les confie, & vous répondez d'eux.
L'un d'eux... si vous saviez... tous deux sont malheureux.
Sommes-nous dans Argos ; ou bien dans la Tauride,
Où de meurtres sacrés une prêtresse avide,
Du sang des étrangers fait fumer son autel ?
Eh bien, pour les ravir tous deux au coup mortel,
Que faut-il ? Ordonnez : j'épouserai Plistène :
Parlez : j'embrasserai cette effroyable chaîne ;
Ma mort suivra l'hymen ; mais je veux l'achever ;
J'obéis, j'y consens.

CLYTEMNESTRE.

Voulez-vous me braver ?
Ou bien ignorez-vous qu'une main ennemie
Du malheureux Plistène a terminé la vie ?

ELECTRE.

Quoi donc, le ciel est juste ? Egiste perd un fils ?

CLYTEMNESTRE.

De joye à ce discours je vois vos sens saisis !

ELECTRE.

Ah ! dans le desespoir où mon ame se noye,
Mon cœur ne peut goûter une funeste joye ;
Non, je n'insulte point au sort d'un malheureux,
Et le sang innocent n'est pas ce que je veux.
Sauvez ces étrangers ; mon ame intimidée
Ne voit point d'autre objet, & n'a point d'autre idée.

CLYTEMNESTRE.

Va, je t'entends trop bien, tu m'as trop confirmé

Les soupçons dont Egiste était tant allarmé.
Ta bouche est de mon sort l'interprète funeste;
Tu n'en as que trop dit, l'un des deux est Oreste.

ELECTRE.

Eh bien, s'il était vrai! si le ciel l'eût permis....
Si dans vos mains, Madame, il mettait votre fils....

CLYTEMNESTRE.

O moment redouté! que faut-il que je fasse?

ELECTRE.

Quoi, vous hésiteriez à demander sa grace!
Lui! votre fils! ô ciel!... quoi, ses périls passés....
Il est mort: c'en est fait, puisque vous balancez.

CLYTEMNESTRE.

Je ne balance point: va; ta fureur nouvelle,
Ne peut même affaiblir ma bonté maternelle;
Je le prends sous ma garde, il pourra m'en punir.....
Son nom seul me prépare un cruel avenir....
N'importe... je suis mère, il suffit; inhumaine,
J'aime encor mes enfans... tu peux garder ta haine.

ELECTRE.

Non, Madame, à jamais je suis à vos genoux.
Ciel! enfin tes faveurs égalent ton couroux;
Tu veux changer les cœurs, tu veux sauver mon frère,
Et pour comble de biens tu m'as rendu ma mère.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ELECTRE.

ON m'interdit l'accès de cette affreuſe enceinte :
Je cours; je viens; j'attends; je me meurs dans la crainte :
En vain je tends aux Dieux ces bras chargés de fers :
Iphiſe ne vient point ; les chemins ſont ouverts ;
La voici, je frémis.

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE.

ELECTRE.

Que faut-il que j'eſpère ?
Qu'a-t-on fait ? Clytemneſtre oſe-t-elle être mère ?
Ah ! ſi.... Mais un tyran l'aſſervit aux forfaits.
Peut-elle réparer les malheurs qu'elle a faits ?
En a-t-elle la force ? en a-t-elle l'idée ?
Parlez. Deſeſpérez mon ame intimidée,
Achevez mon trépas.

IPHISE.

J'eſpère : mais je crains :
Egiſte a des avis, mais ils ſont incertains ;

Il s'égare, il ne ſait, dans ſon trouble funeſte,
S'il tient entre ſes mains le malheureux Oreſte ;
Il n'a que des ſoupçons, qu'il n'a point éclaircis ;
Et Clytemneſtre au moins n'a point nommé ſon fils.
Elle le voit, l'entend ; ce moment la rappelle
Aux premiers ſentimens d'une ame maternelle ;
Ce ſang prêt à couler parle à ſes ſens ſurpris,
Epouvantés d'horreur, & d'amour attendris.
J'obſervais ſur ſon front tout l'effort d'une mère,
Qui tremble de parler, & qui craint de ſe taire.
Elle défend les jours de ces infortunés,
Deſtinés au trépas, ſi-tôt que ſoupçonnés.
Aux fureurs d'un époux à peine elle réſiſte ;
Elle retient le bras de l'implacable Egiſte.
Croyez-moi, ſi ſon fils avait été nommé,
Le crime, le malheur eût été conſommé ;
Oreſte n'était plus.

ELECTRE.

O comble de miſère !
Je le trahis peut-être, en implorant ma mère.
Son trouble irritera ce monſtre furieux.
La nature en tout tems eſt funeſte en ces lieux,
Je crains également ſa voix & ſon ſilence.
Mais le péril croiſſait ; j'étais ſans eſpérance.
Que fait Pammène ?

IPHISE.

Il a dans nos dangers preſſans
Ranimé la lenteur de ſes débiles ans ;
L'infortune lui donne une force nouvelle ;
Il parle à nos amis, il excite leur zèle ;

Ceux même, dont Egiste est toûjours entouré,
A ce grand nom d'Oreste ont déja murmuré.
J'ai vu de vieux soldats, qui servaient sous le père,
S'attendrir sur le fils, & frémir de colère;
Tant aux cœurs des humains la justice & les loix,
Même aux plus endurcis font entendre leur voix.

ELECTRE.

Grands Dieux! si j'avais pu dans ces ames tremblantes
Enflammer leurs vertus à peine renaissantes,
Jetter dans leurs esprits trop faiblement touchés,
Tous ces emportemens qu'on m'a tant reprochés!
Si mon frère, abordé sur cette terre impie,
M'eût confié plus tôt le secret de sa vie!
Si du moins jusqu'au bout Pammène avait tenté!...

SCENE III.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE, Gardes.

EGISTE.

QU'on saisisse Pammène, & qu'il soit confronté
Avec ces étrangers destinés au supplice.
Il est leur confident, leur ami, leur complice.
Dans quel piége effroyable ils allaient me jetter!
L'un des deux est Oreste, en pouvez-vous douter?

à Clytemnestre.

Cessez de vous tromper, cessez de le défendre.
Je vois tout, & trop bien. Cette urne, cette cendre,
C'est celle de mon fils; un père gémissant

Tient de ſon aſſaſſin cet horrible préſent.

CLYTEMNESTRE.

Croyez-vous ?...

EGISTE.

Oui, j'en crois cette haine jurée
Entre tous les enfans de Thieſte & d'Atrée ;
J'en crois les tems, les lieux marqués par cette mort,
Et ma ſoif de venger ſon déplorable ſort,
Et les fureurs d'Electre, & les larmes d'Iphiſe,
Et l'indigne pitié dont votre ame eſt ſurpriſe.
Oreſte vit encor : & j'ai perdu mon fils !
Le déteſtable Oreſte en mes mains eſt remis :
Et quel qu'il ſoit des deux, juſte dans ma colère,
Je l'immole à mon fils, je l'immole à ſa mère.

CLYTEMNESTRE.

Eh bien, ce ſacrifice eſt horrible à mes yeux.

EGISTE.

A vous !

CLYTEMNESTRE.

Aſſez de ſang a coulé dans ces lieux.
Je prétends mettre un terme au cours des homicides,
A la fatalité du ſang des Pélopides.
Si mon fils après tout n'eſt pas entre vos mains,
Pourquoi verſer du ſang ſur des bruits incertains ?
Pourquoi vouloir ſans fruit la mort de l'innocence ?
Seigneur, ſi c'eſt mon fils, j'embraſſe ſa défenſe.
Oui, j'obtiendrai ſa grace, en duſſai-je périr.

EGISTE.

Je dois la refuſer, afin de vous ſervir.
Redoutez la pitié qu'en votre ame on excite.

Tout ce qui vous fléchit me révolte & m'irrite.
L'un des deux eſt Oreſte, & tous deux vont périr.
Je ne peux balancer, je n'ai point à choiſir.
A moi, ſoldats.

IPHISE.

Seigneur, quoi ? ſa famille entière
Perdra-t-elle à vos piés ſes cris & ſa prière ?

Elle ſe jette à ſes piés.

Avec moi, chère Electre, embraſſez ſes genoux ;
Votre audace vous perd.

ELECTRE.

Où me réduiſez-vous ?
Quel affront pour Oreſte, & quel excès de honte !
Elle me fait horreur... eh bien, je la ſurmonte.
Eh bien, j'ai donc connu la baſſeſſe & l'effroi !
Je fais ce que jamais je n'aurais fait pour moi.

Sans ſe mettre à genoux.

Cruel, ſi ton couroux peut épargner mon frère,
(Je ne peux oublier le meurtre de mon père ;)
Mais je pourrais du moins, muette à ton aſpect,
Me forcer au ſilence, & peut-être au reſpect.
Que je demeure eſclave, & que mon frère vive.

EGISTE.

Je vais frapper ton frère, & tu vivras captive ;
Ma vengeance eſt entière : Au bord de ſon cercueil,
Je te vois ſans effet abaiſſer ton orgueil.

CLYTEMNESTRE.

Egiſte, c'en eſt trop : c'eſt trop braver, peut-être,
Et la veuve & le ſang du Roi qui fut ton maître.
Je défendrai mon fils : & malgré tes fureurs,

Tu trouveras ſa mère encor plus que ſes ſœurs.
Que veux-tu ? ta grandeur, que rien ne peut détruire,
Oreſte en ta puiſſance, & qui ne peut te nuire,
Electre enfin ſoumiſe, & prête à te ſervir,
Iphiſe à tes genoux, rien ne peut te fléchir !
Va, de tes cruautés je fus aſſez complice ;
Je t'ai fait en ces lieux un trop grand ſacrifice.
Faut-il pour t'affermir dans ce funeſte rang,
T'abandonner encor le plus pur de mon ſang ?
N'aurai-je donc jamais qu'un époux parricide ?
L'un maſſacre ma fille aux campagnes d'Aulide,
L'autre m'arrache un fils, & l'égorge à mes yeux,
Sur la cendre du père, à l'aſpect de ſes Dieux.
Tombe avec moi plutôt ce fatal diadême,
Odieux à la Grèce, & peſant à moi-même !
Je t'aimai, tu le ſais : c'eſt un de mes forfaits :
Et le crime ſubſiſte ainſi que mes bienfaits.
Mais enfin de mon ſang mes mains feront avares :
Je l'ai trop prodigué pour des époux barbares :
J'arrêterai ton bras levé pour le verſer.
Tremble, tu me connais.... tremble de m'offenſer.
Nos nœuds me ſont ſacrés, & ta grandeur m'eſt chère ;
Mais Oreſte eſt mon fils, arrête, & crain ſa mère.

ELECTRE.

Vous paſſez mon eſpoir. Non, Madame, jamais
Le fond de votre cœur n'a conçu les forfaits.
Continuez, vengez vos enfans & mon père.

EGISTE.

Vous comblez la meſure, eſclave téméraire.
Quoi donc, d'Agamemnon la veuve & les enfans

Arrêteraient mes coups par des cris menaçans !
Quel démon vous aveugle, ô Reine malheureuse ?
Et de qui prenez-vous la défense odieuse ?
Contre qui, juste ciel ! . . . Obéissez, courez :
Que tous deux dans l'instant à la mort soient livrés.

SCENE IV.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE, DIMAS.

DIMAS.

Seigneur !

EGISTE.

Parlez. Quel est ce désordre funeste ?
Vous vous troublez.

DIMAS.

On vient de reconnaître Oreste.

IPHISE.

Qui, lui ?

CLYTEMNESTRE.

Mon fils ?

ELECTRE.

Mon frère ?

EGISTE.

Eh bien, est-il puni ?

DIMAS.

Il ne l'est pas encor.

EGISTE.

Je suis désobéi !

DIMAS.

Oreste s'est nommé, dès qu'il a vu Pammène.

Pilade, cet ami qui partage fa chaîne,
Montre aux foldats émus le fils d'Agamemnon:
Et je crains la pitié pour cet augufte nom.

EGISTE.

Allons, je vais paraître, & preffer leur fupplice.
Qui n'ofe me venger fentira ma juftice.
Vous, retenez fes fœurs; & vous, fuivez mes pas.
Le fang d'Agamemnon ne m'épouvante pas.
Quels mortels & quels Dieux pourraient fauver Orefte,
Du père de Pliftène, & du fils de Thiefte?

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

SUivez-le, montrez-vous, ne craignez rien, parlez;
Portez les derniers coups dans les cœurs ébranlés.

ELECTRE.

Au nom de la nature, achevez votre ouvrage;
De Clytemneftre enfin déployez le courage.
Volez, conduifez-nous.

CLYTEMNESTRE.

Mes filles, ces foldats
Me refpectent à peine, & retiennent vos pas.
Demeurez, c'eft à moi, dans ce moment fi trifte,
De répondre des jours & d'Orefte & d'Egifte:
Je fuis époufe & mère; & je veux à la fois,
Si j'en peux être digne, en remplir tous les droits.

Elle fort.

SCENE VI.

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

AH ! le Dieu qui nous perd en ſa rigueur perſiſte ;
En défendant Oreſte, elle ménage Egiſte.
Les cris de la pitié, du ſang & des remords,
Seront contre un tyran d'inutiles efforts.
Egiſte furieux, & brûlant de vengeance,
Conſomme ſes forfaits pour ſa propre defenſe ;
Il condamne, il eſt maître, il frappe, il faut perir.

ELECTRE.

Et j'ai pu le prier avant que de mourir !
Je deſcends dans la tombe avec cette infamie,
Avec le deſeſpoir de m'être démentie !
J'ai ſupplié ce monſtre, & j'ai hâté ſes coups.
Tout ce qui dut ſervir s'eſt tourné contre nous.
Que font tous ces amis dont ſe vantait Pammène,
Ces peuples dont Egiſte a ſoulevé la haine ?
Ces Dieux qui de mon frère armaient le bras vengeur,
Et qui lui défendaient de conſoler ſa ſœur ?
Ces filles de la nuit, dont les mains infernales
Secouaient leurs flambeaux ſous ces voûtes fatales ?
Quoi ! la nature entière, en ce jour de terreur,
Paraiſſait à ma voix s'armer en ma faveur :
Et tout eſt pour Egiſte, & mon frère eſt ſans vie ;
Et les Dieux, les mortels, & l'enfer m'ont trahie !

SCENE VII.

ELECTRE, PILADE, IPHISE.

ELECTRE.

En eſt-ce fait, Pilade ?

PILADE.

Oui, tout eſt accompli,
Tout change, Electre eſt libre, & le ciel obéi.

ELECTRE.

Comment ?

PILADE.

Oreſte règne, & c'eſt lui qui m'envoye.

IPHISE.

Juſtes Dieux !

ELECTRE.

Je ſuccombe à l'excès de ma joye.
Oreſte ? eſt-il poſſible ?

PILADE.

Oreſte tout-puiſſant
Va venger ſa famille, & le ſang innocent.

ELECTRE.

Quel miracle a produit un deſtin ſi proſpère ?

PILADE.

Son courage, ſon nom, le nom de votre père,
Le vôtre, vos vertus, l'excès de vos malheurs,
La pitié, la juſtice, un Dieu qui parle aux cœurs.
Par les ordres d'Egiſte on amenait à peine,
Pour mourir avec nous, le fidèle Pammène ;
Tout un peuple ſuivait, morne, glacé d'horreur ;

J'entrevoyais fa rage à travers fa terreur ;
La garde retenait leurs fureurs interdites.
Orefte fe tournant vers fes fiers fatellites,
Immolez, a-t-il dit, le dernier de vos Rois :
L'ofez-vous ? A ces mots, au fon de cette voix,
A ce front où brillait la majefté fuprême,
Nous avons tous cru voir Agamemnon lui-même,
Qui perçant du tombeau les gouffres éternels,
Revenait en ces lieux commander aux mortels.
Je parle, tout s'émeut, l'amitié perfuade :
On refpecte les nœuds d'Orefte & de Pilade.
Des foldats avançaient pour nous envelopper;
Ils ont levé le bras, & n'ont ofé frapper :
Nous fommes entourés d'une foule attendrie :
Le zèle s'enhardit, l'amour devient furie.
Dans les bras de ce peuple Orefte était porté.
Egifte avec les fiens, d'un pas précipité,
Vole, croit le punir, arrive, & voit fon maître.
J'ai vu tout fon orgueil à l'inftant difparaître,
Ses efclaves le fuir, fes amis le quitter,
Dans fa confufion fes foldats l'infulter.
O jour d'un grand exemple ! ô juftice fuprême !
Des fers que nous portions il eft chargé lui-même.
La feule Clytemneftre accompagne fes pas,
Le protège, l'arrache aux fureurs des foldats,
Se jette au milieu d'eux, & d'un front intrépide,
A la fureur commune enlève le perfide,
Le tient entre fes bras, s'expofe à tous les coups,
Et conjure fon fils d'épargner fon époux.
Orefte parle au peuple, il refpecte fa mère ;

Il remplit les devoirs & de fils & de frère.
A peine délivré du fer de l'ennemi,
C'eſt un Roi triomphant ſur ſon trône affermi.

IPHISE.

Courons, venez orner ce triomphe d'un frère;
Voyons Oreſte heureux, & conſolons ma mère.

ELECTRE.

Quel bonheur inouï par les Dieux envoyé!
Protecteur de mon ſang, héros de l'amitié,
Venez.

PILADE *à ſa ſuite.*

Briſez, amis, ces chaînes ſi cruelles;
Fers, tombez de ſes mains; le ſceptre eſt fait pour elles.

On lui ôte ſes chaînes.

SCENE VIII.

ELECTRE, IPHISE, PILADE, PAMMENE.

ELECTRE.

AH! Pammène, où trouver mon frère, mon vengeur!
Pourquoi ne vient-il pas?

PAMMENE.

Ce moment de terreur
Eſt deſtiné, Madame, à ce grand ſacrifice,
Que la cendre d'un père attend de ſa juſtice:
Tel eſt l'ordre qu'il ſuit. Cette tombe eſt l'autel
Où ſa main doit verſer le ſang du criminel.
Daignez l'attendre ici, tandis qu'il venge un père.
Ce devoir redoutable eſt juſte & néceſſaire;

Mais

Mais ce ſpectacle horrible aurait ſouillé vos yeux.
Vous connaiſſez les loix qu'Argos tient de ſes Dieux:
Elles ne ſouffrent point que vos mains innocentes
Avant le tems preſcrit preſſent ſes mains ſanglantes.

IPHISE.

Mais que fait Clytemneſtre en ces momens d'horreur?
Voyons-la.

PAMMENE.

Clytemneſtre en proye à ſa fureur,
De ſon indigne époux défend encor la vie;
Elle oppoſe à ſon fils une main trop hardie.

ELECTRE.

Elle défend Egiſte.... elle de qui le bras
A ſur Agamemnon.... Dieux ne le ſouffrez pas!

PAMMENE.

On dit que dans ce trouble on voit les Euménides,
Sourdes à la prière, & de meurtres avides,
Miniſtres des arrêts prononcés par le ſort,
Marcher autour d'Oreſte, en appellant la mort.

IPHISE.

Jour terrible & ſanglant, ſoyez un jour de grace.
Terminez les malheurs attachés à ma race.
Ah! ma ſœur! ah, Pilade! entendez-vous ces cris?

ELECTRE.

C'eſt ma mère!

PAMMENE.

Elle-même.

CLYTEMNESTRE *derrière la ſcène.*

Arrête!

IPHISE.

Ciel !

CLYTEMNESTRE (*derrière la scène.*)

Mon fils !

ELECTRE.

Il frappe Egiste. Achève, & sois inexorable ;
Venge-nous, venge-la ; tranche un nœud si coupable :
Immole entre ses bras cet infame assassin.
Frappe, dis-je.

CLYTEMNESTRE.

Mon fils, ... j'expire de ta main.

PILADE.

O destinée !

IPHISE.

O crime !

ELECTRE.

Ah, trop malheureux frère !
Quel forfait a puni les forfaits de ma mère ?
Jour à jamais affreux !

SCENE IX.

Les acteurs précédens, ORESTE.

ORESTE.

O Terre, entr'ouvre-toi ;
Clytemnestre, Tantale, Atrée, attendez-moi.
Je vous suis aux enfers, éternelles victimes ;
Je dispute avec vous de tourmens & de crimes.

ELECTRE.

Qu'avez-vous fait, cruel?

ORESTE.

Elle a voulu sauver....
Et les frappant tous deux.... Je ne puis achever....

ELECTRE.

Quoi! de la main d'un fils! quoi par ce coup funeste,
Vous....

ORESTE.

Non, ce n'est pas moi; non, ce n'est point Oreste;
Un pouvoir effroyable a seul conduit mes coups.
Exécrable instrument d'un éternel couroux,
Banni de mon pays par le meurtre d'un père,
Banni du monde entier par celui de ma mère;
Patrie, Etats, parens, que je remplis d'effroi,
Innocence, amitié, tout est perdu pour moi!
Soleil qu'épouvanta cette affreuse contrée,
Soleil qui reculas pour le festin d'Atrée,
Tu luis encor pour moi, tu luis pour ces climats!
Dans l'éternelle nuit tu ne nous plonges pas?
Dieux, tyrans éternels, puissance impitoyable,
Dieux qui me punissez, qui m'avez fait coupable!
Eh bien, quel est l'exil que vous me destinez?
Quel est le nouveau crime où vous me condamnez?
Parlez.... Vous prononcez le nom de la Tauride;
J'y cours, j'y vais trouver la prêtresse homicide,
Qui n'offre que du sang à des Dieux en couroux,
A des Dieux moins cruels, moins barbares que vous.

ELECTRE.

Demeurez. Conjurez leur justice & leur haine.

PILADE.

Je te ſuivrai partout où leur fureur t'entraîne.
Que l'amitié triomphe en ce jour odieux,
Des malheurs des mortels & du couroux des Dieux.

Fin du cinquième & dernier acte.

DISSERTATION

SUR LES PRINCIPALES

TRAGÉDIES,

ANCIENNES ET MODERNES,

*Qui ont paru sur le sujet d'*ELECTRE, *& en particulier sur celle de* Sophocle.

Par M. DU MOLARD, Membre de plusieurs Académies.

TRADUCTION

DES DEUX VERS

D'EURIPIDE.

Un bon critique ſuit toûjours les règles de l'équité, & reprend en tout tems & en tout lieu ceux qui commettent des fautes.



DISSERTATION
SUR LES PRINCIPALES
TRAGÉDIES,
ANCIENNES ET MODERNES,

*Qui ont paru sur le sujet d'*ELECTRE, *& en particulier sur celle de* Sophocle.

LE sujet d'*Electre*, un des plus beaux de l'antiquité, a été traité par les plus grands maîtres & chez toutes les nations qui ont eu du goût pour les spectacles. *Sophocle*, *Euripide*, *Eschyle*, l'ont embelli à l'envi chez les Grecs. Les Latins ont eu plusieurs tragédies sur ce sujet. *Virgile* le témoigne par ce vers :

Aut Agamemnonius scenis agitatus Orestes.

Ce qui donne à entendre que cette piéce était souvent représentée à Rome. *Cicéron* dans le livre *de Finibus* cite un fragment d'une tragédie d'*Oreste* fort applaudie de son tems. *Suétone* dit que *Néron* chanta le rôle d'*Oreste* parricide ; & *Juvenal* parle d'un *Oreste* qui était d'une longueur rebutante, & auquel l'auteur n'avait pas encore mis la dernière main :

Summi plenâ jam margine libri
Scriptus & in tergo, nec dum finitus Orestes.

Baïf est le premier qui ait traité ce sujet en notre langue. Son ouvrage n'est qu'une traduction de l'*Electre* de *Sophocle*, & il a eu le sort de toutes les piéces de théatre de son siécle. L'*Electre* de Mr. de *Longepierre*, faite en 1700. ne fut jouée, je crois, qu'en 1718. Pendant cet intervalle Mr. de *Crébillon* donna sa tragédie d'*Electre*. Je ne connais que le titre de l'*Electre* du Baron de *Walef* qui a paru dans les Pays-Bas. Enfin Mr. de *Voltaire* vient de nous donner une tragédie d'*Oreste*. *Erasmo di Valvasone* a traduit en Italien l'*Electre* de *Sophocle*, & *Ruscellai* a fait une tragédie d'*Oreste*, qui se trouve dans le premier volume du théatre Italien donné par Mr. le Marquis *Maffei* à Vérone en 1723.

Je diviserai cette dissertation en trois parties. Je rechercherai dans la premiére quels sont les fondemens de la préférence que tous les siécles ont donnée à la tragédie d'*Electre* de *Sophocle*, sur celle d'*Euripide*, & sur les *Coéphores* d'*Eschyle*.

Dans la seconde j'examinerai sans prévention ce qu'on doit penser de l'entreprise de l'auteur de la tragédie d'*Oreste*, de traiter ce sujet sans ce que nous appellons épisodes, & avec la simplicité des anciens, & de la maniére dont il a exécuté cette entreprise.

Dans la troisiéme & derniére partie, je ferai

a) Le pére *Rapin* dans ses *réflexions sur la poëtique*, dit après *Aristote*, que la tragédie est une leçon publique plus instructive sans comparaison que

voir combien il eſt difficile de s'écarter de la route que les anciens nous ont frayée en traitant ce ſujet, ſans détruire le bon goût, & ſans tomber dans des défauts qui paſſent même des penſées aux expreſſions.

Je ſoumets tout ce que je dirai dans cet écrit au jugement de ceux qui aiment ſincérement les belles-lettres, qui ont fait de bonnes études, qui connaiſſent en même tems le génie de la langue Grecque & celui de la nôtre, qui ſans être les adorateurs ſerviles & aveugles des anciens, connaiſſent leurs beautés, les ſentent & leur rendent juſtice; & qui joignent l'érudition à la ſaine critique: Je recuſe tous les autres juges comme incompétens.

Je ne cherche qu'à être utile; je ne veux faire ni d'éloge ni de ſatyre. Le théatre que je regarde comme l'école de la jeuneſſe, mérite qu'on en parle d'une manière plus ſérieuſe, & plus approfondie qu'on ne fait d'ordinaire dans tout ce qui s'écrit pour & contre les piéces nouvelles. *a*) Le public eſt las de tous ces écrits, qui ſont plutôt des libelles que des inſtructions, & de tous ces jugemens dictés par un eſprit de cabale & d'ignorance. Quiconque oſe porter un jugement doit le motiver, ſans quoi il ſe déclare lui-même indigne d'avoir un avis; je n'ai formé le mien qu'après avoir conſulté les gens de lettres les plus éclairés. C'eſt ce qui m'en-

la philoſophie, parce qu'elle inſtruit l'eſprit par les ſens, & qu'elle rectifie les paſſions par les paſſions mêmes, en calmant par leur émotion le trouble qu'elles excitent dans le cœur.

hardit à me nommer, afin de n'être pas confondu avec les auteurs de tant d'écrits ténébreux, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont inutiles.

PREMIERE PARTIE.

De l'ELECTRE de Sophocle.

ON a toûjours regardé l'*Electre* de *Sophocle* comme un chef-d'œuvre, soit par rapport au tems auquel elle a été composée, soit par rapport au peuple pour lequel elle a été faite.

Ce tems touchait à celui de l'invention de la tragédie. Trois illustres rivaux, les chefs & les modèles de tous ceux qui ont excellé depuis dans le genre dramatique, se disputèrent la victoire. Les piéces des deux antagonistes de *Sophocle* furent louées, furent même récompensées; la sienne fut couronnée & préférée. Toute la nation Grecque & toute la postérité n'ont jamais varié sur ce jugement. Elle tira des gémissemens & des larmes; elle excita même des cris qu'arrachaient la terreur & la pitié portées à leur comble. On ne peut la lire dans l'original sans répandre des pleurs. Tel est l'effet que produisit & que produit encore de nos jours la scène de l'urne, que toute l'antiquité a regardée comme un chef-d'œuvre de l'art dramatique. *Aulugelle* rapporte que de son tems, sous l'empire d'*Adrien*, un acteur nommé *Paulus*, qui faisait le rôle d'*Electre*, fit tirer du tombeau

l'urne qui contenait les cendres de ſon fils bien-aimé; & comme ſi c'eût été l'urne d'*Oreſte*, il remplit toute l'aſſemblée, non pas d'une ſimple émotion de douleur bien imitée, mais de cris & de pleurs véritables. Effectivement cette ſcène eſt un modèle achevé du pathétique. En la liſant on ſe repréſente un grand peuple pénétré qui ne peut retenir ſes larmes. On croit entendre les ſoupirs & les ſanglots interrompus de tems en tems par les cris les plus douloureux : mais bientôt un ſilence morne, ſigne de la conſternation générale, ſuccède à ce bruit : tout le peuple ſemble tomber avec *Electre* dans le deſeſpoir, à la vue de ce grand objet de terreur & de compaſſion.

Si tous les Grecs & les Romains, ſi les deux nations les plus célèbres du monde, & qui ont le plus cultivé & chéri la littérature & la poëſie, ſi deux peuples entiers auſſi ſpirituels & auſſi délicats, ſi tous ceux qui depuis eux dans d'autres pays & avec des mœurs différentes, ont aimé les lettres Grecques & ont été en état de ſentir les beautés de cette piéce, ſe ſont tous unanimement accordés à penſer de même de l'*Electre* de *Sophocle*, il faut abſolument que ces beautés ſoient de tous les tems & de tous les lieux.

En effet, tout ce qui peut concourir à rendre une piéce excellente ſe trouve dans celle-ci. Fable bien conſtituée. Expoſition claire, noble, entière. Obſervation parfaite des règles de l'art. Unité de lieu, d'action & de tems. (L'action ne dure préciſément que le tems de la repréſentation.)

Conduite ſage, mœurs ou caractères vrais & toûjours également ſoutenus. *Electre* y reſpire continuellement la douleur & la vengeance, ſans aucun mélange de paſſions étrangères. *Oreſte* n'a d'autre idée que d'exécuter une entrepriſe auſſi grande, auſſi hardie, auſſi difficile qu'intéreſſante. Son cœur eſt fermé à tout autre ſentiment, à tout autre objet. La douleur de *Chryſothemis* plus ſage, plus modérée que celle de ſa ſœur, fait un contraſte adroit & continuel avec les emportemens d'*Electre*. Les ſentimens y ſont partout convenables. La ſcène d'*Electre* & de *Chryſothemis* fait ſortir le caractère de la première par la douceur de celui de ſa ſœur. *Iſmène* dans la tragédie d'*Antigone* de *Sophocle*, montre la même douceur par le même art, & pour faire contraſter le caractère des deux ſœurs. *Iſmène* & *Chryſothemis* ont la même compaſſion & la même tendreſſe pour *Antigone* & pour *Electre*, pour *Oreſte* & pour *Polynice*: la ſeule différence eſt qu'*Antigone* ayant un peu moins de dureté qu'*Electre*, *Iſmène* de ſon côté a un peu plus de fermeté qu'*Antigone*.

L'expoſition produiſait d'abord un ſpectacle frappant & un très grand intérêt. L'immenſité du théatre, la magnificence artificieuſe des décorations, qui ſuppoſe néceſſairement une grande connaiſſance de la perſpective, donnent lieu au gouverneur d'*Oreſte* de lui faire obſerver deux villes, une forêt, des temples, des places publiques & des palais. Un Français peu verſé dans l'hiſtoire & dans la littérature Grecque, peut traiter les villes d'Argos & de Mycène, le bois

de la fille d'*Inachus* célèbre par les fables d'*Io* & d'*Argus*, le palais d'*Agamemnon*, les temples les plus renommés; il peut, dis-je, les traiter d'objets peu intéreſſans. Mais, que ces objets étaient frappans pour toute la Grèce! que notre théatre eſt éloigné d'en offrir de pareils! Le reſte du diſcours du gouverneur met le ſpectateur au fait, en très peu de mots, de l'hiſtoire d'*Oreſte* & de ſon projet, que la réponſe du héros achève d'expliquer. L'oracle lui défend d'avoir des troupes & d'employer d'autres armes que la ruſe & le ſecret. Δολοῖσι κλέψαι χειρὸς ἐνδίκους σφαγάς. En conſéquence il envoye ſon gouverneur annoncer à *Egiſte* & à *Clytemneſtre* qu'*Oreſte* a été tué aux jeux Pythiens. Qu'importe, dit-il, qu'on diſe que je ſuis mort, pourvu que je vive & que je me couvre de gloire? Quand un faux bruit nous procure un grand avantage, je ne puis le regarder comme un mal; ce qui fait alluſion à l'idée que les anciens avaient que ces bruits de mort étaient d'un mauvais augure.

> Τὶ γὰρ μὲ λυπεῖ τοῦθ' ὅταν λόγῳ θανὼν
> Ἔργοισι σωθῶ, κἀξενέγκωμαι κλέος
> Δοκῶ μὲν οὐδὲν ῥῆμα σὺν κέρδει κακόν.

Il ſort enſuite pour aller faire des libations ſur le tombeau de ſon père, ainſi qu'*Apollon* l'a ordonné. Sa conduite ne ſe dément point. Les caractères ne ſe démentent pas davantage. Même inflexibilité, même fureur dans *Electre*, même douceur dans *Chryſothemis*, même ſageſſe

dans *Oreste* & dans le gouverneur, même fierté dans *Clytemnestre*. Traiter cette fierté de défaut, c'est insulter à toute l'antiquité, c'est ignorer ce que c'est que les mœurs dans un pareil sujet, c'est méconnaître la belle nature.

Je ne disconviendrai pas qu'avec toutes ces perfections on ne puisse faire quelques objections contre *Sophocle*. On dira que l'intrigue est très simple. Je l'avoue, & je crois même que c'est la plus grande beauté de la piéce. Cette simplicité irait au détriment de l'intrigue, si cette intrigue elle-même était autre chose qu'un tableau continu. *Sophocle*, ajoutera-t-on, manque de certains traits délicats & finis que la tragédie a pu acquérir avec le tems. Les pensées n'y sont peut-être pas assez approfondies ni assez variées. Mais les Grecs, & *Sophocle* en particulier, connaissaient peu ces faibles ornemens. Son pinceau hardi peignait tout à grands traits. Il ne s'embarrassait que d'arriver au but.

On apporte les cendres d'*Oreste*, qu'on dit avoir été tué aux jeux Pythiens, dont on fait une très longue description, qui appartient plus à l'épopée qu'à la tragédie. Ce récit ne forme pas d'ailleurs de nœud assez intrigué. Il ne met point le héros auquel on s'intéresse en un danger réel. Il ne produit ni pitié ni terreur, du moins chez un peuple debarrassé du préjugé aveugle où vivaient les anciens, que ces bruits de mort étaient du plus sinistre présage. Mais ce même préjugé faisait que les Grecs n'en craignaient que plus pour *Oreste*; & cette crainte était si forte qu'elle suspendait tous les mouvemens précédens de

terreur & de compaſſion. Quoique ce bruit de mort mette ce héros dans le plus grand danger de perdre la vie, *Oreſte* foule aux pieds cette crainte, parce que le but de la tragédie eſt d'empêcher de craindre avec trop de faibleſſe des diſgraces communes. *Sophocle* ménage la crainte des ſpectateurs, en faiſant mépriſer par *Oreſte* ce mauvais préſage. La crainte du héros ſe porte toute entière ſur l'obéiſſance aveugle qu'on doit aux oracles.

D'ailleurs on a toûjours excuſé cette deſcription épiſodique par le goût décidé, par la paſſion furieuſe que toute la nation Grecque avait pour ces jeux. En effet c'était un des endroits de la piéce des plus applaudis. On paſſait à *Sophocle* l'anachroniſme formel en faveur de la beauté de ce morceau, & de l'intérêt qu'on prenait à cette magnifique deſcription.

On dira peut-être encore que le gouverneur d'*Oreſte* était bien hardi de débiter à une grande Reine une fable dont elle pouvait d'un moment à l'autre reconnaître la fauſſeté. Toute la Grèce accourait aux jeux Pythiens. N'y avait-il aucun habitant de Mycène ou d'Argos qui y eût aſſiſté? Cela n'eſt pas probable. Perſonne n'en était-il encor revenu quand le gouverneur faiſait ce récit, ou quelqu'un ne pouvait-il pas en arriver dans le moment même? La Reine pouvait en un inſtant découvrir l'impoſture.

Cette objection tombe d'elle-même, pour peu que l'on faſſe réflexion que l'action qui ne dure que quatre heures, ou le tems de la repréſentation, eſt ſi preſſée, que *Clytemneſtre* & *Egiſte* ſont

tués avant qu'ils ayent le tems d'être détrompés; & encor un coup le plaisir que ce morceau faisait à toute la nation, la beauté, la sublimité du stile dans lequel il est écrit, l'emportèrent sur toutes les critiques.

Je ne saurais disconvenir que *Sophocle*, ainsi qu'*Euripide*, ne devaient pas faire de *Pilade* un personnage muet. Ils se sont privés par-là de grandes beautés.

N'est-ce pas encor un défaut qu'*Egiste* ne paraisse qu'à la dernière scène, & pour y recevoir la mort? Quel personnage que celui d'un Roi qui ne vient que pour mourir! Cependant il ne semble pas absolument nécessaire qu'*Egiste* paraisse plus tôt. Le poëte inspire tant de terreur dans tout le cours de la piéce, qu'il n'a pas besoin d'introduire plus tôt un personnage qui ne produirait que de l'horreur, qui nuirait à son plan, ou qui du moins serait inutile.

Quant à l'atrocité de la catastrophe, elle paraît horrible dans nos mœurs, elle n'était que terrible dans celles des Grecs. C'était un fait avoué de tout le monde, qu'*Oreste* avait tué sa mère de propos délibéré pour venger le meurtre de son père. Il n'était pas permis de le déguiser, ni de changer une fable universellement reçue

(*b*) Il faut que *Clytemnestre* soit tuee par *Oreste*. *Aristot. de Poët.* c. 15.

(*c*) Un des principaux objets du poëme dramatique est d'apprendre aux hommes à ménager leur compassion pour des sujets qui le méritent. Car il y a de l'injustice d'être trop touché des malheurs de

reçue (*b*); c'était même ce qui faiſait tout le grand tragique, tout le terrible de cette action. (*c*) Auſſi voit-on qu'*Eſchyle* & *Euripide* ont exactement ſuivi, comme *Sophocle*, l'hiſtoire conſacrée. Il me ſemble même que la mort de *Clytemneſtre*, tuée par ſon fils, eſt en un ſens moins atroce, & ſans contredit beaucoup plus théatrale & plus tragique, que le meurtre de *Camille* exécuté par *Horace*.

Elle me paraît moins atroce, en ce que *Camille* eſt innocente, & *Clytemneſtre* eſt coupable du plus grand des crimes; crime dont elle ſe glorifie quelquefois, & dont elle n'a qu'un léger repentir; en cela elle mérite infiniment plus d'être punie que *Camille*, qui regrette ſon amant, & dont tout le crime ne conſiſte qu'en des paroles trop dures que lui arrache l'excès de ſa douleur.

Elle eſt plus théatrale, en ce qu'elle fait le vrai ſujet de la piéce. Car cette mort eſt préparée & attendue, & celle de *Camille* dans les *Horaces*, n'eſt qu'un événement imprévu qui pouvait ne pas arriver, qui ne fait qu'une double action vicieuſe, & un cinquiéme acte inutile, qui devient lui-même une triple action dans la piéce. Il n'y a qu'une ſeule action au contraire dans *Sophocle*,

de ceux qui méritent d'être miſérables. On doit voir ſans pitié, dit le père *Rapin*, *Clytemneſtre* tuée par ſon fils *Oreſte*, dans *Eſchyle*, parce qu'elle avait tué ſon époux; & l'on ne peut voir ſans compaſſion mourir *Hippolyte*, parce qu'il ne meurt que pour avoir été ſage & vertueux. *V. Réflexion ſur la poëtique.*

la punition des deux époux étant le ſeul ſujet de la piéce. C'eſt cette unité qui contribuait tant au pathétique de la cataſtrophe. Quoi de plus pathétique en effet que ces cris de Clytemneſtre? *O mon fils! mon fils, ayez pitié de celle qui vous a mis au monde.*

. . . . Ω τέκνον τέκνον οἴκτειρε τὴν τεκοῦσαν.

On frémiſſait à cette terrible, quoique juſte, réponſe d'Electre: *Mais, vous-même, avez-vous eu pitié de ſon père & de lui?*

ἀλλ' οἰκτίσθεν
ᾠκτείρεθ' οὗτος ὁ γεννήσας πατήρ.

On tremblait à cette effrayante exclamation d'*Electre* à ſon frère: *Frappe, redouble, ſi tu le peux.*

. . . Παῖσον εἰ σθένεις, διπλῆν.

Après quoi *Clytemneſtre* expirante s'écrie: *Encor une fois, hélas!*

Ωμοι μάλ' αὖθις.

Qu'Egiſte, pourſuit Electre, *ne reçoit-il le même traitement!*

Ε'ι γὰρ Αἰγίσθῳ θ' ὁμοῦ.

Egiſte qui arrive dans ces terribles circonſtances, croyant voir le corps d'*Oreſte* maſſacré, & découvrant celui de ſa femme, la mort ignominieuſe de cet aſſaſſin, qui n'a pas même la conſolation de mourir volontairement & en homme

libre, & à qui l'on annonce qu'il ſera privé de la ſépulture; tout cela forme le coup de théatre le plus frappant & le plus terrible, je ne dis pas pour notre nation, mais pour toute celle des Grecs, qui n'était point amollie par des idées d'une tendreſſe lâche & efféminée: pour un peuple, qui d'ailleurs humain, éclairé, poli autant qu'aucun peuple de la terre, ne cherchait point au théatre ces ſentimens fades & doucereux auxquels nous donnons le nom de galants, & qui par conſéquent était plus diſpoſé à recevoir les impreſſions d'un tragique atroce.

Combien ce peuple ne s'intéreſſait-il pas à la gloire d'*Agamemnon*, à ſon malheur & à ſa vengeance? Il entrait dans ces ſentimens autant qu'*Oreſte* lui-même. Les Grecs n'ignoraient pas que ce Prince était coupable de tuer ſa mère; mais il falait abſolument repréſenter ce crime. La mort de *Clytemneſtre* était juſte, & ſon fils n'était coupable que par l'ordre formel des Dieux qui le conduiſaient pas à pas dans ce crime, par celui des deſtinées, dont les arrêts étaient irrévocables, qui faiſaient des malheureux mortels ce qu'il leur plaiſait; *Qui nos homines quaſi pilas habent.* Ainſi en condamnant *Oreſte* autant qu'ils le devaient, les Grecs ne condamnaient point *Sophocle*, & ils le comblaient au contraire de louanges. D'ailleurs tous les poëtes tragiques tiennent le langage de la philoſophie ſtoïcienne.

Il me ſemble avoir montré les ſources de l'admiration que tous les anciens ont eu pour l'*Electre* de *Sophocle*. Le parallèle de cette piéce avec celles d'*Euripide* & d'*Eſchyle* ſur ce ſujet, qui

ſont à la vérité pleines de beautés, ne ſervira pas peu à démontrer entiérement combien elle leur eſt ſupérieure. On verra combien la conduite & l'intrigue de la piéce de *Sophocle* ſont plus belles & plus raiſonnables que celles des deux autres.

Pluſieurs critiques ont douté que la tragédie d'*Electre* que nous avons ſous le nom d'*Euripide*, fût de ce grand maître. On y trouve moins de chaleur & moins de liaiſon; & l'on pourrait ſoupçonner qu'elle eſt l'ouvrage d'un poëte fort poſtérieur. On ſait que les ſavans de la célèbre école d'Alexandrie ont non-ſeulement rectifié & corrigé, mais auſſi altéré & ſuppoſé pluſieurs poëmes anciens. *Electre* était peut-être mutilée ou perdue de leur tems; ils en auront lié tous les fragmens pour en faire une piéce ſuivie. Quoi qu'il en ſoit, on y retrouve les fameux vers cités par *Plutarque* (dans la vie de *Lyſander*,) qui préſervèrent Athènes d'une deſtruction totale, lorſque *Lyſander* s'en rendit le maître. En effet comme les vainqueurs délibéraient le ſoir dans un feſtin, s'ils raſeraient ſeulement les murailles de la ville, ou s'ils la renverſeraient de fond en comble; un Phocéen chanta ce beau chœur, & tous les convives en furent ſi émus, qu'ils ne purent ſe réſoudre à détruire une ville qui avait produit d'auſſi beaux eſprits & d'auſſi grands perſonnages.

Dans *Euripide Electre* a été mariée par *Egiſte* à un homme ſans bien & ſans dignité, qui demeure hors de la ville dans une maiſon conforme à ſa fortune. La ſcène eſt devant cette mai-

ſon, ce qui ne produit pas une décoration bien magnifique. Cet époux d'*Electre*, qui, à la vérité, par reſpect, n'a eu aucun commerce avec elle, ouvre la ſcène, en fait l'expoſition dans un long monologue qu'on peut regarder comme un prologue. Ce défaut, qui ſe trouve dans preſque toutes les premières ſcènes d'*Euripide*, rend ſes expoſitions la plûpart froides & peu liées avec la piéce.

Oreſte eſt reconnu par un vieillard en préſence de ſa ſœur, par une cicatrice qu'il s'eſt faite au-deſſus du ſourcil, en courant, lorſqu'il était enfant, après un chevreuil.

Des critiques ont trouvé cette reconnaiſſance trop bruſque, & celle de *Sophocle* trop traînante. Il ſemble qu'ils n'ayent fait aucune attention aux mœurs de la nation Grecque, & qu'ils n'ayent connu ni le génie ni les graces des deux tragiques.

Oreſte va enſuite avec ſon ami *Pilade* aſſaſſiner *Egiſte* par derrière, pendant qu'il eſt penché pour conſidérer les entrailles d'une victime. Ils le tuent au milieu d'un ſacrifice & d'une cérémonie religieuſe, parce que tous les droits divins & humains avaient été violés dans l'aſſaſſinat d'*Agamemnon*, commis dans ſon propre palais par une ruſe abominable, & lorſqu'il allait ſe mettre à table & faire des libations aux Dieux. Ainſi le récit de la mort d'*Egiſte* contient la deſcription d'un ſacrifice. Les Grecs étaient fort curieux de ces deſcriptions de ſacrifices, de fêtes, de jeux, &c. ainſi que des marques, cicatrices, anneaux, bijoux, caſſettes & autres choſes qui amènent les reconnaiſſances.

Le récit qu'*Electre* & son frère font de la maniere dont ils ont assassiné leur mère, qui ne vient sur la scène que pour y être tuée, me paraît beaucoup plus atroce que la scène de *Sophocle* que j'ai rapportée ci-dessus. *Oreste* est livré aux furies, pour avoir exécuté l'ordre des Dieux, pendant qu'*Electre*, qui se vante d'avoir vu cet horrible spectacle, d'avoir encouragé son frère, d'avoir conduit sa main, parce qu'*Oreste* s'était couvert le visage de son manteau, *Electre*, dis-je, est épargnée. *Sophocle* certainement l'emporte ici sur *Euripide*; mais les *Dioscures*, *Castor* & *Pollux*, frères de *Clytemnestre*, surviennent; & loin de prendre la défense de leur sœur, ils rejettent le crime de ses enfans sur *Apollon*, envoyent *Oreste* à Athènes pour y être expié, lui prédisent qu'il courra risque d'être condamné à mort, mais qu'*Apollon* le sauvera en se chargeant lui-même de ce parricide. Ils lui annoncent ensuite un sort heureux, après qu'*Electre* aura épousé *Pilade*, époux digne en effet d'une aussi grande Princesse, puisqu'il était fils d'une sœur d'*Agamemnon*, & qu'il descendait d'*Eaque* fils de *Jupiter* & d'*Egine*. C'est ce qui justifie le reproche d'un critique à Mr. *Racine* d'avoir fait de *Pilade* un confident trop subalterne dans *Andromaque*, & d'avoir deshonoré par-là une amitié respectable entre deux Princes dont la naissance était égale.

Quant à la piéce d'*Eschyle*, des filles étrangères, esclaves de *Clytemnestre*, mais attachées à *Electre*, portent des présens sur le tombeau d'*Agamemnon*; c'est ce qui a fait donner à la piéce

le nom de *Choéphores*, ou porteuſes de libations ou de préſens, du mot Grec χοη qui ſignifie des libations qu'on faiſait ſur les tombeaux.

Oreſte eſt reconnu par ſa ſœur dès le commencement de la piéce, par trois marques aſſez équivoques, les cheveux, la trace des pas, & la robe ὕφασμα qu'elle a tiſſue elle-même, il y avait ſans doute longtems.

Les anciens eux-mêmes ſe ſont moqués de cette reconnaiſſance, & Mr. *Dacier* la blâme, parce qu'elle eſt trop éloignée de la péripétie, ou changement d'état. Celle de *Sophocle* eſt plus ſimple. *Oreſte* dit à ſa ſœur, *Regardez cet anneau, c'eſt celui de mon père.*

Τὴν δὲ προσβλέψασά μου
Σφραγῖδα πατρός.

Il déclare enſuite que l'oracle d'*Apollon* lui a ordonné de tuer les meurtriers de ſon père, ſous peine d'éprouver les plus cruels tourmens, d'être livré aux furies, &c.

Le P. *Brumoy* remarque judicieuſement à ce ſujet, qu'*Oreſte* eſt criminel en obéiſſant & en n'obéiſſant pas. Cependant il ne peut ſe déterminer à tuer ſa mère. *Electre* lève ſes ſcrupules & l'aigrit contr'elle. Le chœur lui raconte le ſonge de la Reine, qui a cru voir ſortir de ſon ſein un ſerpent qui lui a tiré du ſang au-lieu de lait. *Oreſte* jure qu'il accomplira ce ſonge. Le chœur ſuivant eſt un récit des amours funeſtes qui ont été enſanglantés.

Oreſte s'introduit dans le palais d'*Egiſte* ſous

le nom d'un marchand de la Phocide, qui vient annoncer la mort du fils d'*Agamemnon*. *Egiſte* entre dans ſon palais pour s'aſſurer de ce bruit. *Oreſte* l'y tue, & reparaît pour aſſaſſiner ſa mère ſur le théatre.

En vain elle lui demande grace par les mammelles qui l'ont allaité. *Pilade* dit à ſon ami, qui craint encor de commettre ce parricide, qu'il doit obéir aux Dieux & accomplir ſes ſermens. *Préférez-vous*, ajoute-t-il, *vos ennemis aux Dieux mêmes?* Oreſte déterminé, dit à ſa mère: *C'eſt à vous-même, & non pas à moi, que vous devez attribuer votre mort*, σύ τοι σεαυτὴν, οὐκ ἐγὼ, κατακτενεῖς. Quoi de plus réfléchi, de plus dur & de plus cruel! Il n'y a point d'oracle, de deſtinée qui pût diminuer ſur notre théatre l'atrocité de cette action & de ce ſpectacle; auſſi *Oreſte* a beau ſe diſculper, faire ſon apologie, & rejetter le crime ſur l'oracle & ſur la menace d'Apollon, *les chiens irrités de ſa mère* l'environnent & le déchirent.

Electre n'eſt point amoureuſe chez les trois tragiques Grecs; en voici les raiſons. Les caractères étaient conſtatés, & comme conſacrés dans les tragédies de *Sophocle*, d'*Euripide*, & d'*Eſchyle*, parce que les caractères étaient conſtatés chez les anciens. Ils ne s'écartaient jamais de l'opinion reçue: *Sit Medæa ferox invictaque*, &c. *Electre* ne pouvait pas plus être amoureuſe que *Polixene* & *Iphigénie* ne pouvaient être coquettes, *Médée* douce & compatiſſante, *Antigone* faible & timide. Les ſentimens étaient toûjours conformes aux perſonnages & aux ſituations. Un

mot de tendreſſe dans la bouche d'*Electre* aurait fait tomber la plus belle piéce du monde, parce que ce mot aurait été contre le caractère diſtinctif & la ſituation terrible de la fille d'*Agamemnon*, qui ne doit reſpirer que la vengeance.

Que dirait-on parmi nous d'un poete qui ferait agir & parler *Louis XII* comme un tyran, *Henri IV* comme un lâche, *Charlemagne* comme un imbécille, *St. Louïs* comme un impie? Quelque belle que la piéce fût d'ailleurs, je doute que le parterre eût la patience d'écouter juſqu'au bout. Pourquoi *Electre* amoureuſe aurait-elle eu un meilleur ſuccès à Athènes?

Les ſentimens doucereux, les intrigues amoureuſes, les tranſports de jalouſie, les ſermens indiſcrets de s'aimer toute la vie malgré les Dieux & les hommes, tout ce verbiage langoureux qui deshonore ſouvent notre théatre, était inconnu des Grecs. La correction des mœurs était le but principal de leur théatre. Pour y réuſſir ils voulurent monter à la ſource de toutes lès paſſions & de tous les ſentimens. Loin de rencontrer l'amour ſur leur route, ils y trouvèrent la terreur & la compaſſion. Ces deux ſentimens leur parurent les plus vifs de tous ceux dont le cœur humain eſt ſuſceptible. Mais la terreur & l'attendriſſement portés à l'excès, précipitent indubitablement les hommes dans les plus grands crimes & dans les plus grands malheurs. Les Grecs entreprirent de corriger l'un & l'autre, & de les corriger l'un par l'autre.

La crainte non corrigée, *non épurée*, pour

me ſervir du terme d'*Ariſtote*, nous fait regarder comme des maux inſupportables les événemens fâcheux de la vie, les diſgraces imprévues, la douleur, l'exil, la perte des biens, des amis, des parens, des couronnes, de la liberté & de la vie. La crainte bien épurée nous fait ſupporter toutes ces choſes; elle nous fait même courir au-devant avec joie lorſqu'il s'agit des intérêts de la patrie, de l'honneur, de la vertu, & de l'obſervation des loix éternelles établies par les Dieux. Les Grecs enſeignaient ſur leur théatre à ne rien craindre alors, à ne jamais balancer entre la vie & le devoir, & à ſupporter ſans ſe troubler toutes les diſgraces, en les voyant ſi fréquentes & ſi extrêmes dans les perſonnages les plus conſidérables & les plus vertueux; *à ménager la crainte* & à la tempérer par les exemples les plus illuſtres. Les peuples apprenaient au théatre qu'il y a de la puſillanimité & du crime à craindre ce qui n'eſt plus un mal, par le motif qui le fait ſurmonter, & par la cauſe qui le produit; puiſque ce mal, ſi c'en eſt un, n'eſt rien en comparaiſon de maux inévitables & bien plus à craindre, tels que l'infamie, le crime, la colère & la vengeance éternelle des Dieux. La terreur de ces maux bien plus redoutables, fait diſparaître entiérement celle des premiers. L'*Oreſte* de *Sophocle* s'embarraſſe peu qu'on faſſe courir le bruit de ſa mort, pourvu qu'il obéiſſe ponctuellement aux oracles. *Electre* mépriſe l'eſclavage & les rigueurs de ſa mère & d'*Egiſte*, pourvu que la mort d'*Agamemnon* ſoit vengée; il faut n'avoir jamais lu ni le texte ni la tra-

duction de *Sophocle*, pour oser dire qu'elle songe plus à venger ses propres injures, que la mort de son père. *Antigone* rend les honneurs funèbres à son frère, & ne craint point d'être enterrée vive, parce que l'ordre sacrilège de *Creon* est formellement contraire à celui des Dieux, & qu'on ne peut ni ne doit jamais balancer entre les Dieux & les hommes, entre la mort & la colère des immortels. *Oreste* dans *Sophocle* n'a rien à craindre des *Euménides*, parce qu'il suit fidêlement les ordres d'*Apollon*.

La pitié non épurée nous fait plaindre tous les malheureux qui gémissent dans l'exil, dans la misère & dans les supplices. La pitié épurée apprenait aux Grecs à ne plaindre que ceux qui n'ont point mérité ces maux, & qui souffrent injustement, *à ménager leur compassion*, à ne point gémir sur les malheurs qui accablent ceux qui désobéissent aux Dieux & aux loix, qui trahissent la patrie, qui se sont souillés par des crimes.

Clytemnestre n'est point à plaindre de périr par la main d'*Oreste*, parce qu'elle a elle-même assassiné son époux, parce qu'elle a goûté le barbare plaisir de rechercher dans son flanc les restes de sa vie, parce qu'elle lui avait manqué de foi par un inceste, parce qu'elle a voulu faire périr son propre fils, de peur qu'il ne vengeât la mort de son père. C'est une injustice de plaindre ceux qui méritent d'être misérables, de s'attendrir sur les malheurs qui arrivent aux tyrans, aux traîtres, aux parricides, aux sacrilèges, à ceux, en un mot, qui ont transgressé

toutes les règles de la justice. On ne doit les plaindre que d'avoir commis les crimes qui leur ont attiré la punition & les tourmens qu'ils subissent. Mais cette pitié même ne fait que guérir l'ame de cette vile compassion qui peut l'amollir, & de ces vaines terreurs qui la troublent.

C'est ainsi que le théatre Grec tendait à la correction des mœurs par la terreur & par la compassion, sans le secours de la galanterie. C'était de ces deux sentimens que naissaient les pensées sublimes & les expressions énergiques que nous admirons dans leurs tragédies, & auxquelles nous ne substituons que trop souvent des fadeurs, de jolis riens, & des épigrammes.

Je demande à tout homme raisonnable, dans un sujet aussi terrible que celui de la vengeance de la mort d'*Agamemnon*, que peut produire l'amour d'*Electre* & d'*Oreste*, qui ne soit infiniment au-dessous de l'art de *Sophocle?* Il est bien question ici de déclarations d'amour, d'intrigues de ruelle, de combats entre l'amour & la vengeance. Loin d'élever l'ame, ces faibles ressources ne feraient que l'avilir. Il en est de même de presque tous les grands sujets traités par les Grecs. L'auteur d'*Œdipe* convient lui-même, & cet aveu lui fait infiniment d'honneur, que l'amour de *Jocaste* & de *Philoctète*, qu'il n'a introduit que malgré lui, déroge à la grandeur de son sujet. La nouvelle tragédie de *Philoctète* n'eût valu que mieux, si l'auteur avait évité l'amour de *Pyrrhus* pour la fille de *Philoctète*. Le goût du siécle l'a entraîné. Ses talens auraient surmonté la prétendue difficulté de

traiter ces ſujets ſans amour, comme *Sophocle.* Mettez de l'amour dans *Athalie* & dans *Mérope*, ces deux piéces ne feront plus des chefs-d'œuvre, parce que l'amour le mieux traité n'a jamais le ſérieux, la gravité, le ſublime, le terrible qu'exigent ces ſujets. *Electre* amoureuſe n'inſpire plus cette terreur & cette pitié active des anciens. Inutilement veut-on y ſuppléer par des épiſodes romaneſques, par des deſcriptions déplacées, par des reconnaiſſances accumulées les unes ſur les autres, par des converſations galantes, par des lieux communs de toute eſpèce, & par des idées giganteſques. On ne fait que défigurer l'art de *Sophocle* & la beauté du ſujet. C'eſt faire un mauvais roman d'une excellente tragédie; & comme le ſtile eſt d'ordinaire analogue aux idées, il devient lâche, bourſouflé, barbare. Qu'on diſe après cela que ſi on avait quelque choſe à imiter de *Sophocle*, ce ne ſerait certainement pas ſon *Electre.* Qu'on appelle ce Prince de la tragédie *Grec babillard*, il réſulte de ces invectives que l'art de *Sophocle* eſt inconnu à celui qui tient ce diſcours, ou qu'il n'a pas daigné travailler aſſez ſon ſujet pour y parvenir; ou enfin que tous ſes efforts ont été inutiles, & qu'il n'a pu y atteindre. Il ſemble que le deſeſpoir lui ait ſuggéré de condamner d'un mot *Sophocle* & toute la Grèce. Mais *Electre* amoureuſe du fils d'*Egiſte*, aſſaſſin de ſon père, ſéducteur de ſa mère, perſécuteur d'*Oreſte*, auteur de tous ſes malheurs; *Oreſte* amoureux de la fille de ce même *Egiſte*, bourreau de toute ſa famille, raviſſeur de ſa couronne, & qui ne

cherche qu'à lui ôter la vie, auraient l'un & l'autre échoué ſur le théatre d'Athènes. Ce double amour aurait eu néceſſairement le plus mauvais ſuccès. Vainement on aurait dit en faveur du poete, que plus *Electre* eſt malheureuſe, plus elle eſt aiſée à attendrir; le peuple d'Athènes aurait répondu, que plus *Oreſte* & *Electre* ſont malheureux, moins ils ſont ſuſceptibles d'un amour puéril & inſenſé, qu'ils ſont trop occupés de leurs infortunes & de leur vengeance pour s'amuſer à lier une partie quarrée avec les deux enfans du bourreau d'*Agamemnon* & de leur plus implacable ennemi. Ces amans tranſis auraient fait horreur à toute la Grèce, & le peuple aurait prononcé ſur le champ contre une fable auſſi abſurde & auſſi deshonorante pour le deſtructeur de Troye & pour toute la nation.

Cette courte analyſe des deux piéces rivales de l'*Electre* de *Sophocle*, ſuffit pour faire connaître combien celle-ci eſt préférable aux deux autres, par rapport à la fable (μῦθος), & par rapport aux mœurs (ἤθη).

Mais le principal mérite de *Sophocle*, celui qui lui a acquis l'eſtime & les éloges de ſes contemporains & des ſiécles ſuivans juſqu'au nôtre, celui qui les lui procurera tant que les lettres Grecques ſubſiſteront, c'eſt la nobleſſe & l'harmonie de ſa diction (λέξις). Quoiqu'*Euripide* l'emporte quelquefois ſur lui par la beauté des penſées (Διάνοιαι), *Sophocle* eſt au-deſſus de lui par la grandeur, par la majeſté, par la pureté du ſtile, & par l'harmonie. C'eſt ce que le ſa-

vant & judicieux abbé *du Bos* appelle la poésie de ſtile. C'eſt elle qui a fait donner à *Sophocle* le ſurnom d'*Abeille*; c'eſt elle qui lui a fait remporter vingt-trois victoires ſur tous les poëtes de ſon tems. Le dernier de ſes triomphes lui coûta la vie, par la ſurpriſe & par la joie imprévue qu'il en eut : de ſorte qu'on peut dire de lui qu'il eſt mort dans le ſein de la victoire.

Les termes pittoreſques, & cette imagination dans l'expreſſion ſans laquelle le vers tombe en langueur, ſoutiendront *Homère* & *Sophocle* dans tous les tems, & charmeront toûjours les amateurs de la langue dans laquelle ces grands hommes ont écrit (*d*). Ce mérite ſi rare de la beauté de l'élocution eſt, ſelon *Quintilien*, comme une muſique harmonieuſe qui charme les oreilles délicates. Un poëme aurait beau être parfait d'ailleurs, & conduit ſelon toutes les règles de l'art, il ne ſera lu de perſonne, s'il manque de ce mérite, & s'il pèche par l'élocution. Cela eſt ſi vrai, qu'il n'y a jamais eu dans aucune langue & chez aucun peuple, de poëme mal écrit, qui jouiſſe de la moindre eſtime permanente & durable. C'eſt ce qui a fait entiérement oublier l'*Electre* de *Longepierre* & celles dont j'ai parlé ci-deſſus. C'eſt ce qui a fait univerſellement rejetter parmi nous la *Pucelle* de *Chapelain*, & le poëme de *Clovis* de *Deſmarets*.

„ Ce ſont deux poëmes épiques, ajoute M. l'abbé *du Bos*, „ dont la conſtitution & les

(*d*) Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Muſa loqui. *Hor. de Art. Poët.*

„ mœurs valent mieux ſans comparaiſon que „ celles des deux tragédies (du *Cid* & de *Pompée*). D'ailleurs leurs incidens qui ſont la „ plus belle partie de notre hiſtoire, doivent „ plus attacher la nation Françaiſe, que des événemens arrivés depuis longtems dans l'Eſpagne & dans l'Egypte. Chacun ſait le ſuccès „ de ces poëmes, qu'on ne ſaurait imputer „ qu'au défaut de la poëſie de ſtile. On n'y „ trouve preſque point de ſentimens naturels „ capables d'intéreſſer. Ce défaut leur eſt commun. Quant aux images, *Deſmarets* ne crayonne que des chimères, & *Chapelain*, dans ſon „ ſtile Tudeſque, ne deſſine rien que d'imparfait & d'eſtropié. Toutes ſes peintures ſont „ des tableaux gothiques. De-là vient le ſeul „ défaut de la *Pucelle*, mais dont il faut, ſelon „ Mr. *Deſpréaux*, que ſes défenſeurs conviennent: le défaut qu'*on ne la ſaurait lire.*

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Eſt toûjours, quoi qu'il faſſe, un méchant écrivain.

Boileau, Art. Poët.

SECONDE PARTIE.

*De la tragédie d'*ORESTE.

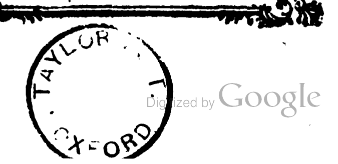
IL n'eſt pas indifférent de remarquer d'abord que dans tous les ſujets que les anciens ont traités, on n'a jamais réuſſi qu'en imitant leurs beautés.

beautés. La différence des tems & des lieux ne fait que de très légers changemens. Car le vrai & le beau ſont de tous les tems & de toutes les nations. La vérité eſt une, & les anciens l'ont ſaiſie, parce qu'ils ne recherchaient que la nature, dont la tragédie eſt une imitation. *Phèdre* & *Iphigénie* en ſont des preuves convaincantes. On ſait le mauvais ſuccès de ceux qui, en traitant les mêmes ſujets, ont voulu s'écarter de ces grands modèles. Ils ſe ſont écartés en effet de la nature, & il n'y a de beau que ce qui eſt naturel. Le décri dans lequel l'*Œdipe* de *Corneille* eſt tombé, eſt une bonne preuve de cette vérité. *Corneille* voulut s'écarter de *Sophocle*, & il fit un mauvais ouvrage.

Il ſe préſente une autre réflexion non moins utile; c'eſt que parmi nous, les vrais imitateurs des anciens ſe ſont toûjours remplis de leur eſprit, au point de ſe rendre propres leur harmonie & leur élégance continuë. La raiſon en eſt, à mon gré, qu'ayant ſans ceſſe devant les yeux ces modèles du bon goût & du ſtile ſoutenu, ils ſe formaient peu-à-peu l'habitude d'écrire comme eux; tandis que les autres, ſans modeles, ſans règles, s'abandonnaient aux écarts d'une imagination déréglée, ou reſtaient dans leur ſtérilité.

Ces deux principes poſés, je crois ne rien dire que de raiſonnable, en avançant que l'auteur de la tragédie d'*Oreſte* a imité *Sophocle* autant que nos mœurs le lui permettaient, & quelque eſtime que j'aye pour la piéce Grecque, je ne crois pas qu'on dût porter l'imitation plus loin.

Il a repréſenté *Electre* & ſon frère toûjours



occupés de leur douleur & de la vengeance de leur père, & n'étant susceptibles d'aucun autre sentiment. C'est précisément le caractère que *Sophocle*, *Eschyle* & *Euripide* leur donnent; il n'en a retranché que des expressions trop dures selon nos mœurs. Même résolution dans les deux *Electres* de poignarder le tyran; même douleur en apprenant la fausse nouvelle de la mort d'*Oreste*; mêmes menaces, mêmes emportemens dans l'une & dans l'autre, mêmes desirs de vengeance.

Mais il n'a pas voulu représenter *Electre* étendant sa vengeance sur sa propre mère, se chargeant d'abord du soin de se défaire de *Clytemnestre*, ensuite excitant son frère à cette action détestable, & conduisant sa main dans le sein maternel. Il les a rendu plus respectueux pour celle qui leur a donné la naissance, & il a même semé dans le rôle d'*Electre*, tantôt des sentimens de tendresse & de respect, & tantôt des emportemens, selon qu'elle a plus ou moins d'espérance.

Les rôles de *Pilade* & de *Pammène* me paraissent avoir été faits pour suppléer aux chœurs de *Sophocle*. On sait les effets prodigieux que faisaient ces chœurs accompagnés de musique & de danse; à en juger par ces effets, la musique devait merveilleusement seconder & augmenter le terrible & le pathétique des vers. La danse des anciens était peut-être supérieure à leur musique; elle exprimait, elle peignait les pensées les plus sublimes & les passions les plus violentes. Elle parlait aux cœurs comme aux yeux. Le chœur des *Euménides* d'*Eschyle* coûta la vie à

plusieurs des ſpectateurs. Quant aux paroles des chœurs, elles n'étaient qu'un tiſſu de penſées ſublimes, de principes d'équité, de vertus, & de la morale la plus épurée. Le nouvel auteur a tâché de ſuppléer par les rôles de *Pilade* & de *Pammène* à ces beautés qui manquent à notre théatre. Quelle ſageſſe dans l'un & dans l'autre perſonnage ! & quels ſentimens l'auteur donne au premier ! Je n'en veux rapporter que deux exemples. Le premier eſt tiré de la ſcène où *Pilade* dit à *Oreſte* :

C'eſt aſſez, & du ciel je reconnais l'ouvrage :
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage :
Il veut ſeul accomplir ſes auguſtes deſſeins :
Pour ce grand ſacrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente Rois il arme la vengeance ;
Tantôt trompant la terre, & frappant en ſilence,
Il veut, en ſignalant ſon pouvoir oublié,
N'armer que la nature & la ſeule amitié.

L'autre eſt tiré de la ſcène où *Pilade* dit à *Electre* qu'*Oreſte* obéït aux Dieux :

Les arrêts du deſtin trompent ſouvent notre ame,
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas,
Par des chemins ſecrets qu'ils ne connaiſſent pas ;
Il plonge dans l'abime, & bientôt en retire ;
Il accable de fers, il élève à l'empire ;
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux....

Le fonds du rôle de *Clytemneſtre* eſt tiré auſſi de *Sophocle*, quoique tempéré par la *Clytemneſtre*

d'*Euripide*. On voit évidemment dans les deux poëtes Grecs, que *Clytemnestre* est souvent prête à s'attendrir. Elle se justifie devant *Electre*; elle entend ses reproches, & il est certain que si *Electre* lui répondait avec plus de circonspection & de douceur, il serait impossible qu'alors *Clytemnestre* ne fût pas émue & ne sentît pas des remords. Ainsi, puisque l'auteur d'*Oreste*, pour se conformer plus à nos mœurs, & pour nous toucher davantage, rend *Electre* moins féroce avec sa mère, il falait bien qu'il rendît *Clytemnestre* moins farouche avec sa fille. L'un est la suite de l'autre. *Electre* est touchée quand sa mère lui dit :

Mes filles devant moi ne sont point étrangères.
Même en dépit d'Egiste elles m'ont été chères.
Je n'ai point oublié mes premiers sentimens ;
Et malgré la fureur de ses emportemens,
Electre dont l'enfance a consolé sa mère,
Du sort d'Iphigénie & des rigueurs d'un père,
Electre qui m'outrage & qui brave mes loix,
Dans le fond de mon cœur n'a point perdu ses droits.

Clytemnestre à son tour est émue quand sa fille lui demande pardon de ses emportemens. Pouvait-elle résister à ces paroles tendres ?

Eh bien, vous désarmez une fille éperdue ;
La nature en mon cœur est toûjours entendue.
Ma mère, s'il le faut, je condamne à vos pieds
Ces reproches sanglans trop longtems essuyés.

Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,
D'Egiſte dans mon cœur je vous ai ſéparée ;
Ce ſang que je vous dois ne ſaurait ſe trahir.
J'ai pleuré ſur ma mère, & n'ai pu vous haïr, &c.

Mais enſuite quand cette même *Electre*, croyant ſa mère complice de la mort d'*Oreſte*, lui fait des reproches ſanglans, & qu'elle lui dit :

Vous n'avez plus de fils ; ſon aſſaſſin cruel
Craint les droits de ſes ſœurs au trône paternel.
Ah ! ſi j'ai quelques droits, s'il eſt vrai qu'il les craigne,
Dans ce ſang malheureux que ſa main les éteigne ;
Qu'il achève à vos yeux de déchirer mon ſein,
Et ſi ce n'eſt aſſez, prêtez-lui votre main ;
Frappez, joignez Electre à ſon malheureux frère,
Frappez, dis-je, à vos coups je connaîtrai ma mère.

Y a-t-il rien de plus naturel que de voir *Clytemneſtre* irritée reprendre alors toute ſa dureté, & dire à ſa fille :

Va, j'abandonne Electre au malheur qui la ſuit ;
Va, je ſuis Clytemneſtre, & ſurtout je ſuis Reine ;
Le ſang d'Agamemnon n'a de droit qu'à ma haine.
C'eſt trop flatter la tienne, & de ma faible main
Careſſer le ſerpent qui déchire mon ſein.
Pleure, tonne, gémi, j'y ſuis indifférente ;
Je ne verrai dans toi qu'une eſclave imprudente,
Flottante entre la crainte & la témérité,
Sous la puiſſante main de ſon maître irrité.

Je t'aimais malgré toi, l'aveu m'en eſt bien triſte;
Je ne ſuis plus pour toi que la femme d'Egiſte;
Je ne ſuis plus ta mère, & toi ſeule as rompu
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu,
Ces nœuds qu'en frémiſſant réclamait la nature,
Que ma fille déteſte, & qu'il faut que j'abjure.

Ces paſſages de la pitié à la colère, ce jeu des paſſions, ne ſont-ils pas véritablement tragiques? & le plaiſir qu'ils ont conſtamment fait à toutes les repréſentations, n'eſt-il pas un témoignage certain que l'auteur, en puiſant également dans l'antiquité & dans la nature, a ſaiſi tout ce que l'une & l'autre pouvaient fournir?

Mais quand *Electre* parle au tyran, ſon caractère inflexible eſt tellement ſoutenu, qu'elle ne ſe dément pas même en demandant la grace de ſon frère:

Cruel, ſi vous pouvez pardonner à mon frère,
(Je ne peux oublier le meurtre de mon père;)
Mais je pourrais du moins, muette à votre aſpect,
Me forcer au ſilence & peut-être au reſpect.

Je demande ſi dans l'intrigue d'*Oreſte*, la plus ſimple ſans contredit qu'il y ait ſur notre théatre, il n'y a pas un heureux artifice à faire aborder *Oreſte* dans ſa propre patrie par une tempête, le jour même que le tyran inſulte aux mânes de ſon père? ſi la rencontre du vieillard *Pammène*, & la ſcène qu'*Oreſte* & *Pilade* ont avec lui, n'eſt pas dans le goût le plus pur de l'antiquité, ſans en être une copie, & ſi on peut la

voir ſans en être attendri? La dernière ſcène du ſecond acte, entre *Iphiſe* & *Electre*, & qui eſt une très belle imitation de *Sophocle*, produit tout l'effet qu'on en peut attendre.

L'expoſition de la piéce d'*Oreſte* me paraît auſſi pleine qu'on puiſſe la ſouhaiter. Le récit de la mort d'*Agamemnon* dès la ſeconde ſcène, & que l'auteur a imité d'*Eſchyle*, mettrait ſeul au fait, avec ce qui le précède, le ſpectateur le moins inſtruit. *Electre* peut-elle, après ce récit, exprimer ſon état d'une manière plus préciſe & plus entière qu'elle le fait dans ces trois vers:

Je pleure Agamemnon, je tremble pour un frère;
Mes mains portent des fers, & mes yeux pleins de pleurs,
N'ont vu que des forfaits & des perſécuteurs.

Le deſſein de tromper *Electre* pour la venger, & d'apporter les cendres prétendues d'*Oreſte*, eſt entiérement de *Sophocle*. L'oracle avait expreſſément ordonné qu'on vengeât la mort d'*Agamemnon* par la ruſe: δολοῖσι, parce que ce meurtre avait été commis de même, & que la vengeance n'aurait pas été complette ſi les aſſaſſins avaient été punis par un autre que par le fils d'*Agamemnon*, & d'une autre manière que celle qu'ils avaient employée en commettant le crime. Dans *Euripide*, *Egiſte* eſt aſſaſſiné par derrière, tandis qu'il eſt penché ſur une victime, parce qu'il avait frappé *Agamemnon* lorſqu'il changeait de robe pour ſe mettre à table. Cette robe était couſue ou fermée par le haut, de ſorte que le Roi ne put ſe dégager ni ſe défendre; c'eſt ce

que le nouvel auteur a désigné par ces mots de *vêtemens*, de *mort* & de *piége*.

L'auteur Français n'a fait qu'ajouter à cet ordre des Dieux une menace terrible en cas qu'*Oreste* désobéit & qu'il se découvrît à sa sœur. Cette sage défense était d'ailleurs nécessaire pour la réussite de son projet, La joie d'*Electre* aurait assurément éclaté, & aurait découvert son frère. D'ailleurs que pouvait en sa faveur une Princesse malheureuse & chargée de fers? *Pilade* a raison de dire à son ami que sa sœur peut le perdre & ne saurait le servir; & dans un autre endroit:

Renferme cette amour & si tendre & si pure.
Doit-on craindre en ces lieux de domter la nature?
Ah! de quels sentimens te laisses-tu troubler?
Il faut venger Electre, & non la consoler.

C'est cette menace des Dieux qui produit le nœud & le dénouement. C'est elle qui retient d'abord *Oreste* quand *Electre* s'abandonne au désespoir à la vue de l'urne qu'elle croit contenir les cendres de son frère. C'est elle qui est cause de la résolution furieuse que prend *Electre* de tuer son propre frère, qu'elle croit l'assassin d'*Oreste*. C'est cette menace des Dieux qui est accomplie quand ce frère trop tendre a désobéi. C'est elle enfin qui donne au malheureux *Oreste* l'aveuglement & le transport dans lesquels il tue sa mère, de sorte qu'il est puni lui-même en la punissant.

C'était une maxime reçue chez tous les anciens, que les Dieux punissaient la moindre dé-

ſobéiſſance à leurs ordres comme les plus grands crimes, & c'eſt ce qui rend encor plus beaux ces vers que l'auteur met dans la bouche d'*Oreſte* au troiſiéme acte.

Eternelle juſtice, abîme impénétrable,
Ne diſtinguez-vous point le faible & le coupable,
Le mortel qui s'égare, ou qui brave vos loix,
Qui trahit la nature, ou qui cède à ſa voix?

Ce ne ſont pas là de ces vaines ſentences détachées. Ces vers ſont en ſentimens auſſi-bien qu'en maximes. Ils appartiennent à cette philoſophie naturelle qui eſt dans le cœur, & qui fait un des caractères diſtinctifs des ouvrages de l'auteur.

Quel art n'y a-t-il pas encor à faire paraître les *Euménides* avant le crime d'*Oreſte*, comme les Divinités vengereſſes du meurtre d'*Agamemnon*, & comme les avant-courières du crime que ſon fils va commettre? Cela me paraît très conforme aux idées de l'antiquité, quoique très neuf. C'eſt inventer comme les anciens l'auraient fait, s'ils avaient été obligés d'adoucir le crime d'*Oreſte*. Au-lieu que dans *Euripide* & dans *Eſchyle*, *Oreſte* eſt livré aux furies, parce qu'il a tué ſa mère: ici *Oreſte* ne tue ſa mère que parce qu'il eſt livré aux furies; & il leur eſt livré parce qu'il a déſobéi aux Dieux en ſe découvrant à ſa ſœur.

Dans quels vers ces *Euménides* ſont évoquées!

Euménides, venez, ſoyez ici mes Dieux,
Accourez de l'enfer en ces horribles lieux,

Dans ces lieux plus cruels & plus remplis de crimes
Que vos gouffres profonds regorgeans de victimes.
Filles de la vengeance, armez-vous, armez-moi...
Les voici.... je les vois, & les vois sans terreur :
L'aspect de mes tyrans m'inspirait plus d'horreur. &c.

L'auteur de la tragédie d'*Oreste* a sans doute eu tort de tronquer la scène de l'urne. Il est vrai qu'un excès de délicatesse empêche quelquefois de goûter & de sentir des morceaux d'une aussi grande force, & des traits aussi mâles & aussi sublimes. Près de cinquante vers de lamentations auraient peut-être paru des longueurs à une nation impatiente & qui n'est pas accoutumée aux longues tirades des scènes Grecques. Cependant l'auteur a perdu le plus beau, & l'endroit le plus pathétique de la piéce. A la vérité il a tâché d'y suppléer par une beauté neuve. L'urne contient, selon lui, les cendres de *Plisthène* fils d'*Egiste*. Ce n'est point une urne vuide & postiche. La mort d'*Agamemnon* est déja à moitié vengée. Le tyran va tenir cet horrible présent de la main de son plus cruel ennemi ; présent qui inspire & la terreur dans le cœur du spectateur qui est au fait, & la douleur dans celui d'*Electre* qui n'y est pas. Il faut avouer aussi que la coutume des anciens, de recueillir les cendres des morts, & principalement de ceux qu'ils aimaient le plus tendrement, rendait cette scène infiniment plus touchante pour eux que pour nous. Il a falu suppléer au pathétique qu'ils y trouvaient, par la terreur que doit inspirer la vue des cendres de *Plisthène*, première victime

de la vengeance d'*Oreste*. D'ailleurs la situation de l'urne dans les mains d'*Electre* produit un coup de théatre à l'arrivée d'*Egiste* & de *Clytemnestre*. La douleur même, & les fureurs d'*Electre* persuadent le tyran de la vérité de ce que *Pammène* vient de lui annoncer.

Le nouvel auteur s'est bien gardé de faire un long récit de la mort d'*Oreste* en présence d'*Egiste*. Ce récit aurait eu dans notre langue & suivant nos mœurs, tous les défauts que les détracteurs de l'antiquité osent reprocher à celui de *Sophocle*. Le nouvel auteur suppose qu'*Oreste* & l'étranger se sont vus à Delphe. *Aisément*, dit Pilade, *les malheureux s'unissent; trop promtement liés, aisément ils s'aigrissent*. Oreste a dit plus haut à *Egiste* qu'il s'est vengé sans implorer le secours des Rois. Cette supposition est simple, & tout-à-fait vraisemblable; & je crois qu'*Egiste*, intéressé autant qu'il l'était à cette mort, pouvait s'en contenter sans entrer dans un examen plus approfondi. On croit très aisément ce que l'on souhaite avec une passion violente. D'ailleurs *Clytemnestre* interrompt cette conversation qui l'accable; & l'action est ensuite si précipitée, ainsi que dans *Sophocle*, qu'il n'est pas possible à *Egiste* d'en demander ni d'en apprendre davantage. Cependant comme le caractère d'un tyran est toûjours rempli de défiance, il ordonne qu'on aille chercher son fils pour confirmer le récit des deux étrangers.

La reconnaissance d'*Electre* & d'*Oreste* fondée sur la force de la nature & sur le cri du sang en même tems que sur les soupçons d'*Iphise*,

ſur quelques paroles équivoques d'*Oreſte*, & ſur ſon attendriſſement, me paraît d'autant plus pathétique, qu'*Oreſte*, en ſe découvrant, éprouve des combats qui ajoutent beaucoup à l'attendriſſement qui naît de la ſituation. Les reconnaiſſances ſont toûjours touchantes, à moins qu'elles ne ſoient très mal-adroitement traitées. Mais les plus belles ſont peut-être celles qui produiſent un effet qu'on n'attendait pas, qui ſervent à faire un nouveau nœud, à le reſſerrer, & qui replongent le héros dans un nouveau péril. On s'intéreſſe toûjours à deux perſonnes malheureuſes qui ſe reconnaiſſent après une longue abſence & de grandes infortunes. Mais ſi ce bonheur paſſager les rend encor plus miſérables, c'eſt alors que le cœur eſt déchiré, ce qui eſt le vrai but de la tragédie.

A l'égard de cette partie de la cataſtrophe que l'auteur d'*Oreſte* a imitée de *Sophocle*, & qu'il n'a pas, dit-il, oſé faire repréſenter, je ſuis d'un avis contraire au ſien. Je crois que ſi ce morceau était joué avec terreur, il en produirait beaucoup.

Qu'on ſe figure *Electre*, *Iphiſe* & *Pilade* ſaiſis d'effroi & marquans chacun leur ſurpriſe aux cris de *Clytemneſtre*; ce tableau devrait faire, ce me ſemble, un auſſi grand effet à Paris qu'il en fit à Athènes; & cela avec d'autant plus de raiſon, que *Clytemneſtre* inſpire beaucoup plus de pitié dans la piéce Françaiſe que dans la piéce Grecque. Peut-être qu'à la première repréſentation des gens mal intentionnés purent profiter de la difficulté de repréſenter cette action ſur

un théatre étroit, & embarraſſé par la foule des ſpectateurs, pour y jetter quelque ridicule. Mais comme il eſt très certain que la choſe eſt bonne en ſoi, il faudrait néceſſairement qu'elle parût bonne à la longue, malgré tous les diſcours & toutes les critiques. Il ne ſerait pas même impoſſible de diſpoſer le théatre & les décorations d'une manière qui favoriſât ce grand tableau. Enfin il me paraît que celui qui a heureuſement oſé faire paraître une ombre d'après *Eſchyle* & d'après *Euripide*, pourrait fort bien faire entendre les cris de *Clytemneſtre* d'après *Sophocle.* Je maintiens que ces coups bien ménagés ſont la véritable tragédie, qui ne conſiſte pas dans les ſentimens galans, ni dans les raiſonnemens, mais dans une action pathétique, terrible, théatrale, telle que celle-ci.

Electre ne participe point dans *Oreſte* au meurtre de ſa mère, comme dans l'*Electre* de *Sophocle*, & encor plus dans celles d'*Euripide* & d'*Eſchyle.* Ce qu'elle crie à ſon frère dans le moment de la cataſtrophe, la juſtifie :

. . . . Achève, & ſois inexorable,
Venge-nous, venge-la (*Clytemneſtre*), tranche un nœud
ſi coupable,
Frappe, immole à ſes pieds cet infame aſſaſſin.

Je ne comprends pas comment la même nation qui voit tous les jours ſans horreur le dénouement de *Rodogune*, & qui a ſouffert celui de *Thieſte* & d'*Atrée*, pourrait déſapprouver le tableau que formerait cette cataſtrophe. Rien

de moins conséquent. L'atrocité du spectacle d'un père qui voit sur le théatre même le sang de son propre fils innocent & massacré par un frère barbare, doit causer infiniment plus d'horreur que le meurtre involontaire & forcé d'une femme coupable, meurtre ordonné d'ailleurs expressément par les Dieux.

Oreste est certainement plus à plaindre dans l'auteur Français que dans l'Athénien, & la Divinité y est plus ménagée. Elle y punit un crime par un crime; mais elle punit avec raison *Oreste* qui a désobéi: C'est cette désobéissance qui forme précisément ce qu'il y a de plus touchant dans la piéce. Il n'est parricide que pour avoir trop écouté avec sa sœur la voix de la nature; il n'est malheureux que pour avoir été tendre; il inspire ainsi la compassion & la terreur; mais il les inspire épurées & dignes de toute la majesté du poëme dramatique; ce n'est point ici une crainte ridicule qui diminue la fermeté de l'ame; ce n'est point une compassion mal entendue fondée sur l'amour le plus étrange & le plus déplacé, qui serait aussi absurde qu'injuste.

Quant au dernier récit que fait *Pilade*, je ne sais ce qu'on y pourrait trouver à redire. Les applaudissemens redoublés qu'il a reçus, le mettent pleinement au-dessus de la critique. Les Grecs ont été charmés de celui d'*Euripide*, où le meurtre d'*Egiste* est raconté fort au long. Comment notre nation pourait-elle improuver celui-ci, qui contient d'ailleurs une révolution imprévue, mais fondée, dont tous les spectateurs

ſont d'autant plus ſatisfaits, qu'elle n'eſt en aucune façon annoncée, qu'elle eſt à la fois étonnante & vraiſemblable, & qu'elle conduit naturellement à la cataſtrophe ?

Ce n'eſt pas un de ces dénouemens vulgaires dont parle Mr. de la *Bruyère*, & dans lequel les mutins n'entendent point raiſon. On voit aſſez quel art il y a d'avoir amené de loin cette révolution, en faiſant dire à *Pammène* dès le troiſiéme acte :

La race des vrais Rois tôt ou tard eſt ſervie.

Je demande après cela ſi la république des lettres n'a pas obligation à un auteur qui reſſuſcite l'antiquité dans toute ſa nobleſſe, dans toute ſa grandeur & dans toute ſa force, & qui y joint les plus grands efforts de la nature, ſans aucun mélange des petites faibleſſes & des miſérables intrigues amoureuſes qui deshonorent le théatre parmi nous ?

L'impreſſion de la piéce met en liberté de juger du mérite de la diction, des penſées, & des ſentimens dont elle eſt remplie. On verra ſi l'auteur a imité les grands modèles, & de quelle manière il l'a fait. On y trouvera un grand nombre de penſées tirées de *Sophocle* ; cela était inévitable, & d'ailleurs on ne pouvait mieux faire. J'en ai reconnu pluſieurs tirées ou imitées d'*Euripide*, qui ne me paraiſſent pas moins belles dans l'auteur Français que dans le Grec même. Telles ſont ces penſées de *Clytemneſtre*.

Vous pleurez dans les fers, & moi dans ma grandeur....
Vous frappez une mère, & je l'ai mérité.

. . . . οὐκ οὔσας ἄγαν
χαίρω τι, τέκνον, τοῖς δεδραμένοις ἔμοι. . .

Et celle-ci d'*Electre*, qui a été ſi applaudie :

Qui pourait de ces Dieux encenſer les autels,
S'ils voyaient ſans pitié les malheurs des mortels,
Si le crime inſolent dans ſon heureuſe yvreſſe
Ecraſait à loiſir l'innocente faibleſſe ?

Πέπαυσθαι δ' ἤ χρὴ μηκέτ' ἡγεῖσθαι θεοὺς
Εἰ τἄδικ' ἔσθαι τῆς δίκης ὑπέρτερα.

Les anciens avaient pour maxime de ne faire des acteurs ſubalternes, même de ceux qui contribuaient à la cataſtrophe, que des perſonnages muets, ce qui valait infiniment mieux que les dialogues inſipides qu'on met de nos jours dans la bouche de deux ou trois confidens dans la même piéce. On ne trouve point dans la tragédie d'*Oreſte* de ces perſonnages oiſifs qui ne font qu'écouter des confidences ; & plût au Ciel que le goût en paſſât ! *Sophocle* & *Euripide* ont mieux aimé ne point faire parler *Pilade* que de lui faire dire des choſes inutiles. Dans la nouvelle piéce tous les rôles ſont intéreſſans & néceſſaires.

TROI-

TROISIEME PARTIE.

Des défauts où tombent ceux qui s'écartent des anciens dans les ſujets qu'ils ont traités.

PLus mon zèle pour l'antiquité, & mon eſtime ſincère pour ceux qui en ont fait revivre les beautés, viennent d'éclater, plus la bienſéance me preſcrit de modération & de retenue en parlant de ceux qui s'en ſont écartés. Bien éloigné de vouloir faire de cet écrit une ſatyre ni même une critique, je n'aurais jamais parlé de l'*Electre* de Mr. de *Crébillon*, ſi je ne m'y trouvais entraîné par mon ſujet; mais les termes injurieux qu'il a mis dans la préface de cette piéce contre les anciens en général, & en particulier contre *Sophocle*, ne permettent pas à un homme de lettres de garder le ſilence. En effet, puiſque Mr. de *Crébillon* traite de préjugé l'eſtime qu'on a pour *Sophocle* depuis près de trois mille ans; puiſqu'il dit en termes formels, qu'il croit avoir mieux réuſſi que les trois tragiques Grecs à rendre *Electre* tout-à-fait à plaindre; puiſqu'il oſe avancer que l'*Electre* de *Sophocle* a plus de férocité que de véritable grandeur, & qu'elle a autant de défauts que la ſienne; n'eſt-il pas même du devoir d'un homme de lettres, de prévenir contre cette invective ceux qui pourraient s'y laiſſer ſurprendre, & de dépoſer en quelque façon à la poſtérité, qu'à la gloire de notre ſiécle, il n'y a aucun hom-

me de bon goût, aucun véritable ſavant qui n'ait été révolté de ſes expreſſions ? Mon deſſein n'eſt que de faire voir, par l'exemple même de cet auteur moderne, aux détracteurs de l'antiquité, qu'on ne peut, comme je l'ai déja dit, s'écarter des anciens, dans les ſujets qu'ils ont traités, ſans s'éloigner en même tems de la nature, ſoit dans la fable, ſoit dans les caractères, ſoit dans l'élocution. Le cœur ne penſe point par art ; & ces anciens, l'objet de leur mépris, ne conſultaient que la nature. Ils puiſaient dans cette ſource de la vérité, la nobleſſe, l'enthouſiaſme, l'abondance & la pureté. Leurs adverſaires, en ſuivant une route oppoſée, & en s'abandonnant aux écarts de leur imagination déréglée, ne rencontrent que baſſeſſe, que froideur, que ſtérilité, & que barbarie.

Je me bornerai ici à quelques queſtions auxquelles tout homme de bon ſens peut aiſément faire la réponſe.

Comment *Electre* peut-elle être chez Mr. de *Crébillon* plus à plaindre & plus touchante que dans *Sophocle*, quand elle eſt occupée d'un amour froid auquel perſonne ne s'intéreſſe, qui ne ſert en rien à la cataſtrophe, qui dément ſon caractère, qui de l'aveu même de l'auteur ne produit rien, qui jette enfin une eſpèce de ridicule ſur le perſonnage le plus terrible & le plus inflexible de l'antiquité, le moins ſuſceptible d'amour, & qui n'a jamais eu d'autres paſſions que la douleur & la vengeance ? N'eſt-ce pas comme ſi on mettait ſur le théatre *Cornélie* amoureuſe d'un jeune homme, après la mort de *Pom-*

pée? Qu'aurait pensé toute l'antiquité, si *Sophocle* avait rendu *Chrysothemis* amoureuse d'*Oreste*, pour l'avoir vu une fois combattre sur des murailles, & si *Oreste* avait dit à cette *Chrysothemis* :

Ah si pour se flatter de plaire *à vos beaux yeux*,
Il suffisait d'un bras toûjours victorieux,
Peut-être à ce bonheur aurais-je pu prétendre,
Avec quelque valeur & l'amour le plus tendre :
Quels efforts, quels travaux, quels illustres projets
N'eût point tenté ce cœur *charmé de vos attraits?*

Qu'aurait-on dit dans Athènes, si, au-lieu de cette belle exposition admirée de tous les siécles, *Sophocle* avait introduit *Electre* faisant confidence de son amour à la nuit?

Qu'aurait-on dit, si, la première fois qu'*Electre* parle à *Oreste*, cet *Oreste* lui eût fait confidence de son amour pour une fille d'*Egiste*, & si *Electre* l'avait payé par une autre confidence de son amour pour le fils de ce tyran.

Qu'aurait-on dit, si on avait entendu une fille d'*Egiste* s'écrier :

Faisons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi?

Qu'aurait-on dit d'une *Electre* surannée, qui voyant venir le fils d'*Egiste*, se serait adoucie jusqu'à dire :

Hélas! c'est lui.. que mon ame éperdue
S'émeut & s'attendrit à cette chère vue!

Qu'aurait-on dit, ſi on avait vu le *Pædagogos*, ou gouverneur d'*Oreſte*, devenir le principal perſonnage de la piéce, attirer ſur ſoi toute l'attention, effacer entiérement, & avilir celui qui doit faire le principal rôle; de ſorte que la piéce devrait être intitulée *Palamède* plutôt qu'*Electre*?

Qu'aurait-on dit, ſi on avait vu *Oreſte* (ſans ſon ami *Pilade*) devenir général des armées d'*Egiſte*, gagner des batailles, chaſſer deux Rois, ſans que ce *Pædagogos* en fût inſtruit? *Ficta voluptatis cauſa ſint proxima veris.*

Qu'aurait-on dit du roman étranger à la piéce, que deux actes entiers ne ſuffiſent pas pour débrouiller?

Qu'aurait-on dit enfin, ſi *Sophocle* avait chargé ſa piéce de deux reconnaiſſances bruſquées l'une & l'autre, & très mal ménagées? *Electre*, qui ſait ce que *Tydée* a fait pour *Egiſte*, qui n'ignore pas qu'il eſt amoureux de la fille de ce tyran, peut-elle ſoupçonner un moment ſans aucun indice, que ce même *Tydée* eſt ſon frère? De plus, comment eſt-il poſſible qu'*Oreſte* ait été ſi peu inſtruit de ſon ſort & de ſon nom?

Horace & tous les Romains, après les Grecs, à la vue de tant d'abſurdités, ſe feraient écriés tous d'une voix:

Quodcumque oſtendis mihi ſic incredulus odi:

& j'oſe aſſurer qu'ils auraient trouvé l'*Electre* de *Sophocle*, ſi elle avait été compoſée & écrite comme la Françaiſe, tout-à-fait déraiſonnable dans

le caractère, sans justesse dans la conduite, sans véritable noblesse dans les sentimens, & sans pureté dans l'expression.

Ne voit-on pas évidemment que le mépris des anciens modèles, la négligence à les étudier, & l'indocilité à s'y conformer, ménent nécessairement à l'erreur & au mauvais goût? & n'est-il pas aussi nécessaire de faire remarquer aux jeunes gens qui veulent faire de bonnes études les fautes où sont tombés les détracteurs de l'antiquité, que de leur faire observer les beautés anciennes qu'ils doivent tâcher d'imiter? Je ne sais par quelle fatalité il arrive que les poëtes qui ont écrit contre les anciens sans entendre leur langue, ont presque toûjours très mal parlé la leur, & que ceux qui n'ont pu être touchés de l'harmonie d'*Homère* & de *Sophocle*, ont toûjours péché contre l'harmonie qui est une partie essentielle de la poësie.

On n'aurait pas hazardé impunément devant les juges & sur le théatre d'*Athènes* un vers dur, ni des termes impropres. Par quelle étrange corruption se pourrait-il faire qu'on souffrît parmi nous ce nombre prodigieux de vers dans lesquels la syntaxe, la propriété des mots, la justesse des figures, le rythme sont éternellement violés?

Il faut avouer qu'il y a peu de pages dans l'*Electre* de Mr. de *Crébillon* où les fautes dont je parle ne se présentent en foule. La même négligence qui empêche les auteurs modernes de lire les bons auteurs de l'antiquité, les empêche de travailler avec soin leurs propres ouvrages. Ils redoutent la critique d'un ami sage, sévère,

éclairé, comme ils redoutent la lecture d'*Homère*, de *Sophocle*, de *Virgile* & de *Cicéron*. Par exemple, lors que l'auteur d'*Electre* fait parler ainsi *Itys* à *Electre* :

Enfin pour vous forcer à vous donner à moi,
Vous savez si jamais j'exigeai rien du Roi :
Il prétend qu'avec vous un nœud sacré m'unisse ;
Ne m'en imputez point la cruelle injustice.
Au prix de tout mon sang je voudrais être à vous,
Si c'etait votre aveu qui me fît votre époux.
Ah par pitié pour vous, Princesse infortunée,
Payez l'amour d'Itys par un tendre hyménée ;
Puisqu'il faut l'achever ou descendre au tombeau,
Laissez-en à mes feux allumer le flambeau.
Régnez donc avec moi, c'est trop vous en défendre....

Je suppose que l'auteur eût consulté feu Mr. *Despréaux* sur ces vers, je ne dis pas sur le fond, (car ce grand critique n'aurait pas pu supporter une déclaration d'amour à *Electre*) je dis uniquement sur la langue & sur la versification. Alors Mr. *Despréaux* lui aurait dit sans doute : Il n'y a pas un seul de tous ces vers qui ne soit à réformer.

Enfin pour vous forcer à vous donner à moi,
Vous savez si jamais j'exigeai *rien* du Roi.

Ce *rien* n'est pas Français, & sert à rendre la phrase plus barbare ; il falait dire : Vous savez si jamais j'exigeai du Roi qu'il vous forçât à m'épouser.

Il prétend qu'avec vous un *nœud ſacré* m'uniſſe,
Ne *m'en* imputez point la cruelle injuſtice.

Cet *en* n'eſt pas Français, & la *cruelle injuſtice* n'eſt pas raiſonnable dans la bouche d'*Itys*; il ne doit point regarder comme cruel & injuſte un mariage qu'il ne veut faire que pour rendre *Electre* heureuſe.

Au prix de tout mon ſang je voudrais être à vous,
Si c'était votre aveu qui me fît votre époux.

Au prix de tout mon ſang veut dire, au prix de ma vie; & il n'y a pas d'apparence qu'on ſe marie quand on eſt mort. *Si c'était votre aveu qui me fît*, eſt proſaïque, plat & dur, même dans la proſe la plus ſimple.

Ah par pitié pour vous, Princeſſe infortunée,
Payez l'amour d'Itys par un tendre hyménée.

Ces termes lâches & oiſeux de *Princeſſe infortunée* & de *tendre hyménée*, affaibliraient la meilleure tirade. Il faut éviter ſoigneuſement ces expreſſions fades. *Par pitié pour vous*, n'eſt pas placé; il falait dire, tout eſt à craindre ſi vous n'obéiſſez pas au Roi; faites par pitié pour vous ce que vous ne faites pas par amour, par bienveillance, par condeſcendance pour moi.

Puiſqu'il faut l'achever ou deſcendre au tombeau,
Laiſſez-*en* à mes feux allumer le flambeau.
Régnez *donc* avec moi, c'eſt trop vous en défendre.

Vous devez ſentir vous-même, aurait continué M. *Deſpréaux*, combien ces mots, *puiſqu'il faut*, *laiſſez-en à mes feux . . . régnez donc avec moi*, ont à la fois de dureté & de faibleſſe, combien tout cela manque de pureté, de nobleſſe & de chaleur ; reprenez cent fois le rabot & la lime.

Si Mr. *Deſpréaux* continuait à lire, ſouffrirait-il les vers ſuivans :

Qu'il *faſſe que ces fers* dont il *s'eſt tant* promis,
Soient moins honteux pour moi que l'hymen de ſon fils...
Ta vertu ne te ſert qu'à redoubler ma haine...
Egiſte ne prétend *te* faire mon époux....
Bravez-*le*, mais du moins du ſort qui vous accable
N'accuſez *donc* que vous, *Princeſſe inexorable*...
Je voulais par l'hymen d'Itys & de ma fille,
Voir rentrer quelque jour le ſceptre en ſa famille;
Mais *l'ingrate ne* veut que nous immoler tous....
Madame, quel malheur troublant votre ſommeil,
Vous a fait *de ſi loin* devancer le ſoleil ?

Ce même *Deſpréaux* aurait-il pu s'empêcher de rire lorſqu'*Electre* dit à *Egiſte* :

Pour cet heureux hymen ma main eſt toute prête;
Je n'en veux diſpoſer qu'en faveur de ton ſang;
Et je la donne à qui te percera le flanc.

Cette équivoque & cette pointe lui aurait paru préciſément de la même eſpèce que celle de *Théophile*, qu'il relève ſi bien dans une de ſes judicieuſes préfaces.

Ah voilà ce poignard qui du ſang de ſon maître
S'eſt ſouillé lâchement, il en rougit le traître.

Les vers de l'auteur d'*Electre* ne ſont pas moins ridicules : *en faveur de ton ſang* ſignifie, *en faveur de ton fils*, & non pas *en faveur de ton ſang verſé.* Cette pointe *de ton ſang*, & de celui qui répandra ton ſang, vaut bien la pointe de *Théophile.*

Il eſt certain qu'un auteur éclairé par de tels critiques, aurait retravaillé entiérement ſon ouvrage, & qu'il aurait ſurtout mis du naturel à la place du bourſouflé. Il n'aurait point fait de ces fautes énormes contre le bon ſens & contre la langue ; ſon cenſeur lui aurait crié :

Mon eſprit n'admet point un pompeux barbariſme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux ſolécisme.

On n'aurait point vu un héros *voguer au gré de ſes deſirs plus qu'au gré des vents. La foudre ouvrir le ciel & l'onde à ſillons redoublés & bouillonner en ſource de feu. De pâles éclairs s'armer de toute part.* Un héros *méditer ſon retour à grands pas. La ſuprême ſageſſe des Dieux, qui brave la crédule faibleſſe des mortels, un grand cœur qui ne manque à ſon devoir que pour s'en inſtruire mieux.* Un interlocuteur qui dit : *ne pénétrez-vous pas un ſi triſte ſilence ? des remords d'un cœur né vertueux, qui pour punir ce cœur vont plus loin que les Dieux.* Une *Electre* qui dit : *Percez le cœur d'Itys, mais reſpectez le mien.*

Il n'eſt que trop vrai, & il faut l'avouer à la

honte de notre littérature, que dans la plûpart de nos auteurs tragiques on trouve rarement six vers de suite qui n'ayent de pareils défauts, & cela parce qu'ils ont la présomption de ne consulter personne, (*e*) ou l'indocilité de ne profiter d'aucun avis. Le peu de connaissance qu'ils ont eux-mêmes des langues savantes, de la noble simplicité des anciens, de l'harmonie de la tragédie Grecque, les leur fait mépriser. La précipitation & la paresse sont encor des défauts qui les perdent sans ressource (*f*). *Xénophon* leur crie en vain que le travail est la nourriture du sage, *οἱ πόνοι ὄψον τοῖς ἀγαθοῖς*. Enyvrés d'un succès passager, ils se croyent au-dessus des plus grands maîtres & des anciens qu'ils ne connaissent presque que de nom. Une bonne tragédie, ainsi qu'un bon poëme, est l'ouvrage d'un esprit sublime, *Magnæ mentis opus*, dit *Juvénal.* Ce n'est pas un faible effort & un travail médiocre qui font y réussir.

L'illustre *Racine* joignait à un travail infini une grande connaissance de la tragédie Grecque, une étude continuelle de ses beautés & de celles de leur langue & de la nôtre. Il consultait de plus les juges les plus sévères, les plus éclairés, & qui lui étaient sincérement attachés. Il les

(e) *In Metii descendat judicis aures.* Horat. de art. poët.

(f) .... *Carmen reprehendite quod non*
Multa dies, & multa litura coercuit, atque
Perfectum decies non castigavit ad unguem.
Horat. de art. poët.

écoutait avec docilité. Enfin il se faisait gloire, ainsi que *Despréaux*, d'être revêtu des dépouilles des anciens ; il avait formé son stile sur le leur ; c'est par-là qu'il s'est fait un nom immortel. Ceux qui suivent une autre route n'y parviendront jamais. On peut réussir peut-être mieux que lui dans les catastrophes : on peut produire plus de terreur, approfondir davantage les sentimens, mettre de plus grands mouvemens dans les intrigues ; mais quiconque ne se formera pas comme lui sur les anciens, quiconque surtout n'imitera pas la pureté de leur stile & du sien, n'aura jamais de réputation dans la postérité.

On joue pendant quelques années des romans barbares, qu'on nomme tragédies ; mais enfin les yeux s'ouvrent ; on a eu beau louer, protéger ces piéces, elles finissent par être aux yeux de tous les hommes instruits des monumens de mauvais goût.

. . . . . *Vos exemplaria græca*
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.
Horat. de arte poët.

ADÉLAÏDE DU GUESCLIN,

TRAGÉDIE.

Jouée en 1734. & reprise en 1765.



PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

L'Auteur m'ayant laissé le maître de cette Tragédie, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'imprimer la Lettre qu'il écrivit à cette occasion à un de ses amis.

Quand vous m'apprites, Monsieur, qu'on jouait à Paris une Adélaïde du Guesclin *avec quelque succès, j'étais très loin d'imaginer que ce fût la mienne ; & il importe fort peu au Public que ce soit la mienne, ou celle d'un autre. Vous savez ce que j'entends par le Public. Ce n'est pas l'*Univers, *comme nous autres barbouilleurs de papier l'avons dit quelquefois. Le Public, en fait de livres, est composé de quarante ou cinquante personnes si le livre est sérieux, de quatre ou cinq cent lorsqu'il est plaisant, & d'environ onze ou douze cent s'il s'agit d'une piéce de Théatre. Il y a toujours dans Paris plus de cinq cent mille ames qui n'entendent jamais parler de tout cela.*

Il y avait plus de trente ans que j'avais hazardé devant ce Public une Adélaïde du Guesclin *escortée d'un Duc de* Vendôme *& d'un Duc de* Némours *qui n'existèrent jamais dans l'histoire. Le fonds de la piéce était tiré des Annales de Bretagne, & je l'avais ajustée comme j'avais pu au*

Théatre ſous des noms ſuppoſés ; elle fut ſifflée dès le premier acte. Les ſifflets redoublèrent au ſecond, quand on vit arriver le Duc de Nemours *bleſſé, & le bras en écharpe. Ce fut bien pis lorſqu'on entendit au cinquiéme le ſignal que le Duc de* Vendôme *avait ordonné ; & lorſqu'à la fin le Duc de* Vendôme *diſait*, Es-tu content, Coucy? *pluſieurs bons plaiſans criérent*, couſſi, couſſi.

Vous jugez bien que je ne m'obſtinai pas contre cette belle réception. Je donnai quelques années après la même Tragédie ſous le nom du Duc de Foix, *mais je l'affaiblis beaucoup par reſpect pour le ridicule. Cette piéce devenue plus mauvaiſe réuſſit aſſez, & j'oubliai entiérement celle qui valait mieux.*

Il reſtait une copie de cette Adélaïde *entre les mains des Acteurs de Paris. Ils ont reſſuſcité, ſans m'en rien dire, cette défunte Tragédie ; ils l'ont repréſentée telle qu'ils l'avaient donnée en 1734, ſans y changer un ſeul mot, & elle a été accueillie avec beaucoup d'applaudiſſemens. Les endroits qui avaient été le plus ſifflés ont été ceux qui ont excité le plus de battemens de mains.*

Vous me demanderez auquel des deux jugemens je me tiens. Je vous répondrai ce que dit un Avocat Vénitien aux ſéréniſſimes Sénateurs devant leſquels il plaidait : Il meſe paſſato, *diſait-il*, le voſtre Eccellenze hanno judicato così, e queſto meſe nella medeſima cauſa hanno judicato tutto l' contrario, e ſempre ben. *Vos Excellences, le mois paſſé, jugèrent de cette façon, & ce mois-ci, dans la même cauſe, ils ont jugé tout le contraire, & toûjours à merveille.*

Mr.

Mr. Oghières, *riche Banquier à Paris, ayant été chargé de faire composer une marche pour un des Régimens de* Charles XII, *s'adressa au Musicien* Mourette. *La marche fut exécutée chez le Banquier, en présence de ses amis, tous grands connaisseurs. La Musique fut trouvée détestable;* Mourette *remporta sa marche, & l'inséra dans un Opéra qu'il fit jouer. Le Banquier & ses amis allèrent à son Opéra. La marche fut très applaudie. Eh voilà ce que nous voulions, disaient-ils à* Mourette, *que ne nous donniez-vous une piéce dans ce goût-là? Messieurs, c'est la même.*

On ne tarit point sur ces exemples. Qui ne sait que la même chose est arrivée aux idées innées, à l'émétique, & à l'inoculation, tour-à-tour sifflés & bien reçus? Les opinions ont ainsi flotté dans les affaires sérieuses, comme dans les beaux Arts & dans les sciences.

Quod petiit spernit, repetit quod nuper omisit.

La vérité & le bon goût n'ont remis leur sceau que dans la main du tems. Cette réflexion doit retenir les Auteurs des Journaux dans les bornes d'une grande circonspection. Ceux qui rendent compte des ouvrages, doivent rarement s'empresser de les juger. Ils ne savent pas si le Public, à la longue, jugera comme eux; & puisqu'il n'a un sentiment décidé & irrévocable qu'au bout de plusieurs années, que penser de ceux qui jugent de tout sur une lecture précipitée?

ACTEURS.

Le Duc de VENDOME.

Le Duc de NEMOURS.

Le Sire de COUCY.

ADÉLAIDE DU GUESCLIN.

TAISE DANGLURE.

DANGESTE, confident du Duc de Nemours.

Un Officier.

Un Garde &c.

La scène est à Lille.

act. 3e ADELAIDE DU GUESCLIN . Scene 3e



Je suis Vengé de toi : l'on te hait,
& l'on m'aime .

ADÉLAÏDE DU GUESCLIN,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Sire de COUCY, ADELAIDE.

COUCY.

Digne ſang de Gueſclin, vous qu'on voit aujourd'hui,
Le charme des Français dont il était l'appui,
Souffrez, qu'en arrivant dans ce ſéjour d'allarmes,
Je dérobe un moment au tumulte des armes :
Ecoutez-moi. Voyez d'un œil mieux éclairci,
Les deſſeins, la conduite, & le cœur de Coucy ;
Et que votre vertu ceſſe de méconnaître
L'ame d'un vrai ſoldat, digne de vous peut-être.

ADELAÏDE.

Je ſais quel eſt Coucy ; ſa noble intégrité
Sur ſes lèvres toûjours plaça la vérité.

Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai ſans peine.

COUCY.

Sachez que ſi ma foi dans Lille me ramène,
Si du Duc de Vendôme embraſſant le parti,
Mon zèle en ſa faveur ne s'eſt pas démenti,
Je n'approuvai jamais la fatale alliance
Qui l'unit aux Anglais & l'enlève à la France;
Mais dans ces tems affreux de diſcorde & d'horreur,
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur.
Non que pour ce héros mon ame prévenue,
Prétende à ſes défauts fermer toûjours ma vue.
Je ne m'aveugle pas; je vois avec douleur
De ſes emportemens l'indiſcrette chaleur :
Je vois que de ſes ſens l'impétueuſe yvreſſe
L'abandonne aux excès d'une ardente jeuneſſe;
Et ce torrent fougueux que j'arrête avec ſoin,
Trop ſouvent me l'arrache, & l'emporte trop loin.
Il eſt né violent, non moins que magnanime,
Tendre, mais emporté, mais capable d'un crime.
Du ſang qui le forma je connais les ardeurs;
Toutes les paſſions ſont en lui des fureurs:
Mais il a des vertus qui rachètent ſes vices;
Et qui ſaurait, Madame, où placer ſes ſervices,
S'il ne nous falait ſuivre, & ne chérir jamais
Que des cœurs ſans faibleſſe & des Princes parfaits?
Tout mon ſang eſt à lui; mais enfin cette épée
Dans celui des Français à regret s'eſt trempée;
Le Dauphin généreux.....

ADÉLAÏDE.

Oſez le nommer Roi;

Il l'eſt, il le mérite.

COUCY.

Il ne l'eſt pas pour moi.
Je voudrais, il eſt vrai, lui porter mon hommage ;
Tous mes vœux ſont pour lui ; mais l'amitié m'engage.
Mon bras eſt à Vendôme, & ne peut aujourd'hui
Ni ſervir, ni traiter, ni changer qu'avec lui.
Le malheur de nos tems, nos diſcordes ſiniſtres,
Charle qui s'abandonne à d'indignes Miniſtres,
Dans ce cruel parti tout l'a précipité ;
Je ne peux à mon choix fléchir ſa volonté.
J'ai ſouvent, de ſon cœur aigriſſant les bleſſures,
Révolté ſa fierté par des vérités dures :
Vous ſeule, à votre Roi le pourriez rappeller,
Madame, & c'eſt de quoi je cherche à vous parler.
J'aſpirai juſqu'à vous avant qu'aux murs de Lille,
Vendôme trop heureux vous donnât cet azile.
Je crus que vous pouviez, approuvant mon deſſein,
Accepter ſans mépris mon hommage & ma main ;
Que je pouvais unir, ſans une aveugle audace,
Les lauriers des Gueſclins aux lauriers de ma race.
La gloire le voulait, & peut-être l'amour,
Plus puiſſant & plus doux, l'ordonnait à ſon tour.
Mais à de plus beaux nœuds je vous vois deſtinée.
La guerre dans Cambrai vous avait amenée,
Parmi les flots d'un peuple à ſoi-même livré,
Sans raiſon, ſans juſtice, & de ſang enyvré.
Un ramas de mutins, troupe indigne de vivre,
Vous méconnut aſſez pour oſer vous pourſuivre.
Vendôme vint, parut, & ſon heureux ſecours

Punit leur insolence, & sauva vos beaux jours.
Quel Français, quel mortel eût pu moins entreprendre?
Et qui n'aurait brigué l'honneur de vous défendre?
La guerre en d'autres lieux égarait ma valeur.
Vendôme vous sauva, Vendôme eut ce bonheur:
La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire.
Il a par trop de droit mérité de vous plaire.
Il est Prince, il est jeune, il est votre vengeur;
Ses bienfaits & son nom, tout parle en sa faveur.
La justice & l'amour vous pressent de vous rendre:
Je n'ai rien fait pour vous; je n'ai rien à prétendre:
Je me tais.... Mais sachez que pour vous mériter,
A tout autre qu'à lui j'irais vous disputer;
Je céderais à peine aux enfans des Rois même;
Mais Vendôme est mon chef, il vous adore, il m'aime;
Coucy ni vertueux, ni superbe à demi,
Aurait bravé le Prince, & cède à son ami.
Je fais plus; de mes sens maîtrisant la faiblesse,
J'ose de mon rival appuyer la tendresse,
Vous montrer votre gloire, & ce que vous devez
Au héros qui vous sert & par qui vous vivez.
Je verrai d'un œil sec & d'un cœur sans envie,
Cet hymen qui pouvait empoisonner ma vie.
Je réunis pour vous, mon service & mes vœux.
Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux.
Voilà mes sentimens; si je me sacrifie,
L'amitié me l'ordonne, & surtout la patrie.
Songez que si l'hymen vous range sous sa loi,
Si ce Prince est à vous, il est à votre Roi.

ADELAÏDE.

Qu'avec étonnement, Seigneur, je vous contemple!
Que vous donnez au monde un rare & grand exemple!
Quoi, ce cœur (je le crois ſans feinte & ſans détour)
Connaît l'amitié ſeule & peut braver l'amour!
Il faut vous admirer quand on ſait vous connaître:
Vous ſervez votre ami, vous ſervirez mon maître.
Un cœur ſi généreux doit penſer comme moi:
Tous ceux de votre ſang ſont l'appui de leur Roi.
Eh bien, de vos vertus je demande une grace.

COUCY.

Vos ordres ſont ſacrés, que faut-il que je faſſe?

ADELAÏDE.

Vos conſeils généreux me preſſent d'accepter
Ce rang dont un grand Prince a daigné me flatter.
Je n'oublirai jamais combien ſon choix m'honore;
J'en vois toute la gloire; & quand je ſonge encore
Qu'avant qu'il fût épris de cet ardent amour,
Il daigna me ſauver & l'honneur & le jour,
Tout ennemi qu'il eſt de ſon Roi légitime,
Tout vengeur des Anglais, tout protecteur du crime,
Accablée à ſes yeux du poids de ſes bienfaits,
Je crains de l'affliger, Seigneur, & je me tais.
Mais malgré ſon ſervice & ma reconnaiſſance,
Il faut par des refus répondre à ſa conſtance.
Sa paſſion m'afflige, il eſt dur à mon cœur,
Pour prix de tant de ſoins, de cauſer ſon malheur.
A ce Prince, à moi-même, épargnez cet outrage.
Seigneur, vous pouvez tout ſur ce jeune courage.
Souvent on vous a vu, par vos conſeils prudens,

Modérer de ſon cœur les tranſports turbulens.
Daignez débarraſſer ma vie & ma fortune,
De ces nœuds trop brillans dont l'éclat m'importune.
De plus fières beautés, de plus dignes appas
Brigueront ſa tendreſſe où je ne prétends pas.
D'ailleurs, quel appareil, quel tems pour l'hyménée!
Des armes de mon Roi Lille eſt environnée;
J'entends de tous côtés les clameurs des ſoldats,
Et les ſons de la guerre, & les cris du trépas.
La terreur me conſume; & votre Prince ignore
Si Nemours.... ſi ſon frère hélas reſpire encore!
Ce frère qu'il aima... ce vertueux Nemours....
On diſait que la Parque avait tranché ſes jours.
Que la France en aurait une douleur mortelle!
Seigneur, au ſang des Rois il fut toujours fidelle.
S'il eſt vrai que ſa mort.... excuſez mes ennuis,
Mon amour pour mes Rois & le trouble où je ſuis.

COUCY.

Vous pouvez l'expliquer au Prince qui vous aime,
Et de tous vos ſecrets l'entretenir vous-même.
Il va venir, Madame, & peut-être vos vœux....

ADELAÏDE.

Ah! Coucy, prévenez le malheur de tous deux.
Si vous aimez ce Prince, & ſi dans mes allarmes,
Avec quelque pitié vous regardez mes larmes,
Sauvez-le, ſauvez-moi de ce triſte embarras,
Daignez tourner ailleurs ſes deſſeins & ſes pas.
Pleurante & déſolée, empêchez qu'il me voye.

COUCY.

Je plains cette douleur, où votre ame eſt en proye;

Et loin de la gêner d'un regard curieux ;
Je baiſſe devant elle un œil reſpectueux ;
Mais quel que ſoit l'ennui dont votre cœur ſoupire,
Je vous ai déja dit ce que j'ai dû vous dire.
Je ne puis rien de plus. Le Prince eſt ſoupçonneux ;
Je lui ſerais ſuſpect en expliquant vos vœux.
Je ſais à quel excès irait ſa jalouſie,
Quel poiſon mes diſcours répandraient ſur ſa vie :
Je vous perdrais peut-être, & mon ſoin dangereux,
Madame, avec un mot ferait trois malheureux.
Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire,
Peſez ſans paſſion l'honneur qu'il veut vous faire.
Moi, libre entre vous deux, ſouffrez que dès ce jour,
Oubliant à jamais le langage d'amour,
Tout entier à la guerre, & maître de mon ame,
J'abandonne à leur ſort & vos vœux & ſa flamme.
Je crains de l'affliger ; je crains de vous trahir ;
Et ce n'eſt qu'aux combats que je dois le ſervir.
Laiſſez-moi d'un ſoldat garder le caractère,
Madame ; & puiſqu'enfin la France vous eſt chère,
Rendez-lui ce héros qui ferait ſon appui :
Je vous laiſſe y penſer, & je cours près de lui.
Adieu, Madame.

SCENE II.

ADELAIDE, TAISE.

ADELAÏDE.

OU ſuis-je? hélas! tout m'abandonne.
Nemours.... De tous côtés le malheur m'environne.
Ciel! qui m'arrachera de ce cruel ſéjour?

TAÏSE.

Quoi? du Duc de Vendôme & le choix & l'amour,
Quoi? ce rang qui ferait le bonheur ou l'envie
De toutes les beautés dont la France eſt remplie,
Ce rang qui touche au trône, & qu'on met à vos pieds,
Ferait couler les pleurs dont vos yeux ſont noyés?

ADELAÏDE.

Ici du haut des cieux, Du Gueſclin me contemple.
De la fidélité ce héros fut l'exemple.
Je trahirais le ſang, qu'il verſa pour nos loix,
Si j'acceptais la main du vainqueur de nos Rois.

TAÏSE.

Quoi? dans ces triſtes tems de ligues & de haines,
Qui confondent des droits les bornes incertaines,
Où le meilleur parti ſemble encor ſi douteux,
Où les enfans des Rois ſont diviſés entr'eux;
Vous qu'un aſtre plus doux ſemblait avoir formée
Pour unir tous les cœurs & pour en être aimée;
Vous refuſez l'honneur qu'on offre à vos appas,
Pour l'intérêt d'un Roi qui ne l'exige pas?

ADÉLAÏDE (*en pleurant.*)
Mon devoir me rangeait du parti de ses armes.

TAÏSE.
Ah ! le devoir tout seul fait-il verser des larmes ?
Si Vendôme vous aime, & si par son secours.....

ADELAÏDE.
Laisse là ses bienfaits, & parle de Nemours.
N'en as-tu rien appris ? sait-on s'il vit encore ?

TAÏSE.
Voilà donc en effet le soin qui vous dévore,
Madame ?

ADELAÏDE.
Il est trop vrai. Je l'avoue, & mon cœur
Ne peut plus soutenir le poids de sa douleur.
Elle échappe, elle éclate, elle se justifie ;
Et si Nemours n'est plus, sa mort finit ma vie.

TAÏSE.
Et vous pouviez cacher ce secret à ma foi ?

ADELAÏDE.
Le secret de Nemours dépendait-il de moi ?
Nos feux toujours brûlans, dans l'ombre du silence,
Trompaient de tous les yeux la triste vigilance.
Séparés l'un de l'autre, & sans cesse présens,
Nos cœurs de nos soupirs étaient seuls confidens ;
Et Vendôme, surtout, ignorant ce mystère,
Ne sait pas si mes yeux ont jamais vu son frère.
Dans les murs de Paris.... Mais, ô soins superflus !
Je te parle de lui quand peut-être il n'est plus.
O murs où j'ai vécu de Vendôme ignorée !
O tems où de Nemours en secret adorée,

Nous touchions l'un & l'autre au fortuné moment
Qui m'allait aux autels unir à mon amant!
La guerre a tout détruit. Fidèle au Roi ſon maître,
Mon amant me quitta, pour m'oublier peut-être.
Il partit, & mon cœur qui le ſuivait toûjours,
A vingt peuples armés redemanda Nemours.
Je portai dans Cambrai ma douleur inutile;
Je voulus rendre au Roi cette ſuperbe ville;
Nemours à ce deſſein devait ſervir d'appui;
L'amour me conduiſait, je faiſais tout pour lui.
C'eſt lui qui d'une fille animant le courage,
D'un peuple factieux me fit braver la rage.
Il expoſa mes jours pour lui ſeul réſervés,
Jours triſtes! jours affreux, qu'un autre a conſervés!
Ah! qui m'éclaircira d'un deſtin que j'ignore?
Français! qu'avez-vous fait du héros que j'adore?
Ses lettres, autrefois chers gages de ſa foi,
Trouvaient mille chemins pour venir juſqu'à moi.
Son ſilence me tue; hélas! il fait peut-être
Cet amour, qu'à mes yeux ſon frère a fait paraître.
Tout ce que j'entrevois conſpire à m'allarmer;
Et mon amant eſt mort, ou ceſſe de m'aimer!
Et pour comble de maux, je dois tout à ſon frère!

TAÏSE.

Cachez bien à ſes yeux ce dangereux myſtère.
Pour vous, pour votre amant, redoutez ſon couroux.
Quelqu'un vient.

ADELAÏDE.

C'eſt lui-même, ô ciel!

TAÏSE.

Contraignez-vous.

SCENE III.

Le Duc de VENDOME, ADELAIDE, TAISE.

VENDOME.

J'Oublie à vos genoux, charmante Adélaïde,
Le trouble & les horreurs où mon destin me guide.
Vous seule adoucissez les maux que nous souffrons ;
Vous nous rendez plus pur l'air que nous respirons.
La discorde sanglante afflige ici la terre ;
Vos jours sont entourés des piéges de la guerre.
J'ignore à quel destin le ciel veut me livrer ;
Mais si d'un peu de gloire il daigne m'honorer,
Cette gloire, sans vous obscure & languissante,
Des flambeaux de l'hymen deviendra plus brillante.
Souffrez que mes lauriers attachés par vos mains
Ecartent le tonnerre & bravent les destins ;
Ou si le ciel jaloux a conjuré ma perte,
Souffrez que de nos noms, ma tombe au moins couverte,
Apprenne à l'avenir que Vendôme amoureux
Expira votre époux & périt trop heureux.

ADÉLAÏDE.

Tant d'honneurs, tant d'amour servent à me confondre,
Prince.... Que lui dirai-je ? & comment lui répondre ?
Ainsi, Seigneur.... Coucy ne vous a point parlé ?

VENDOME.

Non, Madame.... d'où vient que votre cœur troublé
Répond en frémissant à ma tendresse extrême ?
Vous parlez de Coucy quand Vendôme vous aime.

ADELAÏDE.

Prince, s'il était vrai, que ce brave Nemours,
De ſes ans pleins de gloire eût terminé le cours,
Vous qui le chériſſiez d'une amitié ſi tendre,
Vous qui devez au moins des larmes à ſa cendre,
Au milieu des combats, & près de ſon tombeau,
Pourriez-vous de l'hymen allumer le flambeau ?

VENDOME.

Ah ! je jure par vous, vous qui m'êtes ſi chère,
Par les doux noms d'amans, par le ſaint nom de frère,
Que ce frère après vous, fut toûjours à mes yeux,
Le plus cher des mortels, & le plus précieux,
Lors qu'à mes ennemis ſa valeur fut livrée,
Ma tendreſſe en ſouffrit, ſans en être altérée.
Sa mort m'accablerait des plus horribles coups ;
Et pour m'en conſoler, mon cœur n'aurait que vous.
Mais on croit trop ici l'aveugle renommée ;
Son infidelle voix vous a mal informée.
Si mon frère était mort, doutez-vous que ſon Roi
Pour m'apprendre ſa perte eût dépêché vers moi ?
Ceux que le ciel forma d'une race ſi pure,
Au milieu de la guerre écoutant la nature,
Et protecteurs des loix que l'honneur doit dicter,
Même en ſe combattant ſavent ſe reſpecter.
A ſa perte, en un mot, donnons moins de créance.
Un bruit plus vraiſemblable & m'afflige & m'offenſe,
On dit que vers ces lieux il a porté ſes pas.

ADELAÏDE.

Seigneur, il eſt vivant?

VENDOME.

Je lui pardonne hélas,
Qu'au parti de fon Roi fon intérêt le range ;
Qu'il le défende ailleurs, & qu'ailleurs il le venge ;
Qu'il triomphe pour lui, je le veux, j'y confens :
Mais fe mêler ici parmi les affiégeans,
Me chercher, m'attaquer, moi, fon ami, fon frère....

ADELAÏDE.

Le Roi le veut, fans doute.

VENDOME.

Ah ! deftin trop contraire!
Se pourait-il qu'un frère élevé dans mon fein,
Pour mieux fervir fon Roi, levât fur moi fa main ?
Lui qui devrait plutôt, témoin de cette fête,
Partager, augmenter mon bonheur qui s'apprête.

ADELAÏDE.

Lui ?

VENDOME.

C'eft trop d'amertume en des momens fi doux.
Malheureux par un frère, & fortuné par vous,
Tout entier à vous feule, & bravant tant d'allarmes,
Je ne veux voir que vous, mon hymen & vos charmes.
Qu'attendez-vous ? donnez à mon cœur éperdu
Ce cœur que j'idolâtre, & qui m'eft fi bien dû.

ADELAÏDE.

Seigneur, de vos bienfaits mon ame eft pénétrée ;
La mémoire à jamais m'en eft chère & facrée ;
Mais c'eft trop prodiguer vos auguftes bontés,
C'eft mêler trop de gloire à mes calamités ;
Et cet honneur....

VENDOME.

Comment ! ô ciel ! qui vous arrête ?

ADELAÏDE.

Je dois....

SCENE IV.

VENDOME, ADELAIDE, TAISE, COUCY.

COUCY.

PRince, il eſt tems, marchez à notre tête,
Déja les ennemis ſont aux pieds des remparts ;
Echauffez nos guerriers du feu de vos regards,
Venez vaincre.

VENDOME.

Ah ! courons : dans l'ardeur qui me preſſe....
Quoi vous n'oſez d'un mot raſſurer ma tendreſſe ?
Vous détournez les yeux ! vous tremblez ! & je voi
Que vous cachez des pleurs qui ne ſont pas pour moi ?

COUCY,

Le tems preſſe.

VENDOME.

Il eſt tems que Vendôme périſſe :
Il n'eſt point de Français que l'amour aviliſſe.
Amans aimés, heureux, ils cherchent les combats,
Ils courent à la gloire, & je vole au trépas.
Allons, brave Coucy, la mort la plus cruelle,
La mort que je déſire eſt moins barbare qu'elle,

ADELAÏDE.

Ah ! Seigneur, modérez cet injuſte couroux ;

Autant

Autant que je le dois je m'intéresse à vous.
J'ai payé vos bienfaits, mes jours, ma délivrance,
Par tous les sentimens qui sont en ma puissance;
Sensible à vos dangers, je plains votre valeur.

VENDOME.

Ah! que vous savez bien le chemin de mon cœur!
Que vous savez mêler la douceur à l'injure!
Un seul mot m'accablait, un seul mot me rassure.
Content, rempli de vous, j'abandonne ces lieux,
Et crois voir ma victoire écrite dans vos yeux.

SCENE V.

ADELAIDE, TAISE.

TAÏSE.

Vous voyez sans pitié sa tendresse allarmée.

ADELAÏDE.

Est-il bien vrai? Nemours serait-il dans l'armée?
O discorde fatale! amour plus dangereux!
Que vous coûterez cher à ce cœur malheureux!

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VENDOME, COUCY.

VENDOME.

Nous périssions sans vous, Coucy, je le confesse.
Vos conseils ont guidé ma fougueuse jeunesse ;
C'est vous dont l'esprit ferme & les yeux pénétrans
M'ont porté des secours en cent lieux différens.
Que n'ai-je, comme vous, ce tranquille courage,
Si froid dans le danger, si calme dans l'orage !
Coucy m'est nécessaire aux conseils, aux combats ;
Et c'est à sa grande ame à diriger mon bras.

COUCY.

Ce courage brillant, qu'en vous on voit paraître,
Sera maître de tout quand vous en serez maître.
Vous l'avez su régler, & vous avez vaincu.
Ayez dans tous les tems cette utile vertu.
Qui sait se posséder, peut commander au monde.
Pour moi, de qui le bras faiblement vous seconde,
Je connais mon devoir, & je vous ai suivi ;
Dans l'ardeur du combat, je vous ai peu servi.
Nos guerriers sur vos pas marchaient à la victoire,
Et suivre les Bourbons, c'est voler à la gloire.
Vous seul, Seigneur, vous seul avez fait prisonnier
Ce chef des assaillans, ce superbe guerrier.

Vous l'avez pris vous-même, & maître de sa vie,
Vos secours l'ont sauvé de sa propre furie.

VENDOME.

D'où vient donc, cher Coucy, que cet audacieux,
Sous son casque fermé, se cachait à mes yeux?
D'où vient qu'en le prenant, qu'en saisissant ses armes,
J'ai senti, malgré moi, de nouvelles allarmes?
Un je ne sais quel trouble en moi s'est élevé;
Soit que ce triste amour, dont je suis captivé,
Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
Jusqu'au sein des combats, m'ait prêté sa faiblesse,
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
Par la molle douceur de ses impressions;
Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
Parle encor en secret au cœur qui l'a trahie;
Qu'elle condamne encor mes funestes succès,
Et ce bras qui n'est teint que du sang des Français.

COUCY.

Je prévois que bientôt cette guerre fatale,
Ces troubles intestins de la Maison Royale,
Ces tristes factions céderont au danger,
D'abandonner la France au fils de l'étranger.
Je vois que de l'Anglais la race est peu chérie;
Que leur joug est pesant; qu'on aime la patrie;
Que le sang de Clovis est toûjours adoré.
Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
Les rameaux divisés & courbés par l'orage,
Plus unis & plus beaux, soient notre unique ombrage.
Nous, Seigneur, n'avons-nous rien à nous reprocher?
Le sort au Prince Anglais voulut vous attacher.

De votre ſang, du ſien la querelle eſt commune;
Vous ſuivez ſon parti, je ſuis votre fortune.
Comme vous aux Anglais le deſtin m'a lié,
Vous, par le droit du ſang, moi, par notre amitié;
Permettez-moi ce mot.... Eh! quoi! votre ame émue....

VENDOME.

Ah! voilà ce guerrier qu'on amène à ma vue.

SCENE II.

VENDOME, le Duc de NEMOURS, COUCY, Soldats, Suite.

VENDOME.

IL ſoupire, il paraît accablé de regrets.

COUCY.

Il eſt bleſſé ſans doute.

NEMOURS (*dans le fond du théatre.*)

Entrepriſe funeſte,
Qui de ma triſte vie arrachera le reſte!
Où me conduiſez-vous?

VENDOME.

Devant votre vainqueur,
Qui ſait d'un ennemi reſpecter la valeur.
Venez, ne craignez rien.

NEMOURS (*ſe tournant vers ſon écuyer.*)

Je ne crains que de vivre;
Sa préſence m'accable, & je ne puis pourſuivre.
Il ne me connaît plus, & mes ſens attendris.....

VENDOME.

Quelle voix, quels accens ont frappé mes esprits?

NEMOURS (*le regardant.*)

M'as-tu pu méconnaître?

VENDOME (*l'embrassant.*)

Ah Nemours! ah mon frère!

NEMOURS.

Ce nom jadis si cher, ce nom me desespère.
Je ne le suis que trop ce frère infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

VENDOME.

Tu n'es plus que mon frère. Ah! moment plein de charmes!
Ah! laisse-moi laver ton sang avec mes larmes.
(*à sa Suite.*)
Avez-vous par vos soins....

NEMOURS.

Oui, leurs cruels secours
Ont arrêté mon sang, ont veillé sur mes jours,
De la mort que je cherche ont écarté l'approche.

VENDOME.

Ne te détourne point, ne crain point mon reproche.
Mon cœur te fut connu; peux-tu t'en défier?
Le bonheur de te voir me fait tout oublier.
J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage.
Hélas! que je te plains!

NEMOURS.

Je te plains davantage,
De haïr ton pays, de trahir sans remords,
Et le Roi qui t'aimait, & le sang dont tu sors.

VENDOME.

Arrête : Epargne-moi l'infame nom de traître ;
A cet indigne mot je m'oublîrais peut-être.
Frémi d'empoisonner la joie & les douceurs,
Que ce tendre moment doit verser dans nos cœurs.
Dans ce jour malheureux que l'amitié l'emporte.

NEMOURS.

Quel jour !

VENDOME.

Je le bénis.

NEMOURS.

Il est affreux.

VENDOME.

N'importe ;
Tu vis ; je te revois ; & je suis trop heureux.
O ciel ! de tous côtés vous remplissez mes vœux !

NEMOURS.

Je te crois. On disait que d'un amour extrême,
Violent, effréné, (car c'est ainsi qu'on aime)
Ton cœur depuis trois mois s'occupait tout entier.

VENDOME.

J'aime ; oui, la renommée a pu le publier ;
Oui, j'aime avec fureur : une telle alliance
Semblait pour mon bonheur attendre ta présence ;
Oui, mes ressentimens, mes droits, mes alliés,
Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ses pieds.
(*à un officier de sa suite.*)
Allez, & dites-lui que deux malheureux frères,
Jettés par le destin dans des partis contraires,
Pour marcher désormais sous le même étendard,

De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.
(*à Nemours.*)
Ne blâme point l'amour où ton frère est en proye;
Pour me justifier il suffit qu'on la voye.

NEMOURS.

O ciel....elle vous aime!...

VENDOME.

Elle le doit, du moins;
Il n'était qu'un obstacle au succès de mes soins;
Il n'en est plus; je veux que rien ne nous sépare.

NEMOURS.

Quels effroyables coups le cruel me prépare!
Ecoute; à ma douleur ne veux-tu qu'insulter?
Me connais-tu? sais-tu ce que j'ose attenter?
Dans ces funestes lieux sais-tu ce qui m'amène?

VENDOME.

Oublions ces sujets de discorde & de haine.

SCENE III.

VENDOME, NEMOURS, ADELAIDE, COUCY.

VENDOME.

MAdame, vous voyez que du sein du malheur,
Le ciel qui nous protège, a tiré mon bonheur.
J'ai vaincu: je vous aime, & je retrouve un frère;
Sa présence à mon cœur vous rend encor plus chère.

ADELAÏDE.

Le voici! malheureuse! ah! cache au moins tes pleurs!

NEMOURS (*entre les bras de ſon écuyer.*)
Adélaïde.... ô ciel!... c'en eſt fait, je me méurs.

VENDOME.
Que vois-je! Sa bleſſure à l'inſtant s'eſt rouverte!
Son ſang coule.

NEMOURS.
Eſt-ce à toi de prévenir ma perte?

VENDOME.
Ah! mon frère!

NEMOURS.
Ote-toi, je chéris mon trépas.

ADELAÏDE.
Ciel!... Nemours!

NEMOURS *à Vendôme.*
Laiſſe-moi.

VENDOME.
Je ne te quitte pas.

SCENE IV.

ADELAIDE, TAISE.

ADELAÏDE.
ON l'emporte: il expire: il faut que je le ſuive.

TAÏSE.
Ah! que cette douleur ſe taiſe & ſe captive.
Plus vous l'aimez, Madame, & plus il faut ſonger
Qu'un rival violent....

ADELAÏDE.
Je ſonge à ſon danger.

Voilà ce que l'amour, & mon malheur lui coute.
Taïſe, c'eſt pour moi qu'il combattait ſans doute,
C'eſt moi que dans ces murs il oſait ſecourir;
Il ſervait ſon Monarque, il m'allait conquérir.
Quel prix de tant de ſoins! quel fruit de ſa conſtance!
Hélas! mon tendre amour accuſait ſon abſence.
Je demandais Nemours, & le ciel me le rend.
J'ai revu ce que j'aime, & l'ai revu mourant.
Ces lieux ſont teints du ſang qu'il verſait à ma vue.
Ah! Taïſe, eſt-ce ainſi que je lui ſuis rendue?
Va le trouver; va, cours auprès de mon amant.

TAÏSE.

Eh ne craignez-vous pas que tant d'empreſſement
N'ouvre les yeux jaloux d'un Prince qui vous aime?
Tremblez de découvrir...

ADELAÏDE.

J'y volerai moi-même.
D'une autre main, Taïſe, il reçoit des ſecours!
Un autre a le bonheur d'avoir ſoin de ſes jours!
Il faut que je le voye, & que de ſon amante
La faible main s'uniſſe à ſa main défaillante.
Hélas! des mêmes coups nos deux cœurs pénétrés....

TAÏSE.

Au nom de cet amour, arrêtez, demeurez;
Reprenez vos eſprits.

ADELAÏDE.

Rien ne m'en peut diſtraire.

SCENE V.

VENDOME, ADELAIDE, TAISE.

ADELAÏDE.

AH! Prince, en quel état laiſſez-vous votre frère?

VENDOME.

Madame, par mes mains ſon ſang eſt arrêté.
Il a repris ſa force & ſa tranquillité.
Je ſuis le ſeul à plaindre, & le ſeul en allarmes;
Je mouille en frémiſſant mes lauriers de mes larmes;
Et je hais ma victoire & mes proſpérités,
Si je n'ai par mes ſoins vaincu vos cruautés;
Si votre incertitude, allarmant mes tendreſſes,
Oſe encor démentir la foi de vos promeſſes.

ADELAÏDE.

Je ne vous promis rien. Vous n'avez point ma foi,
Et la reconnaiſſance eſt tout ce que je doi.

VENDOME.

Quoi! lorſque de ma main je vous offrais l'hommage!..

ADELAÏDE.

D'un ſi noble préſent j'ai vu tout l'avantage;
Et ſans chercher ce rang qui ne m'était pas dû,
Par de juſtes reſpects je vous ai répondu.
Vos bienfaits, votre amour, & mon amitié même,
Tout vous flattait ſur moi d'un empire ſuprême;
Tout vous a fait penſer qu'un rang ſi glorieux,
Préſenté par vos mains, éblouïrait mes yeux.
Vous vous trompiez: Il faut rompre enfin le ſilence.

Je vais vous offenser ; je me fais violence ;
Mais réduite à parler, je vous dirai, Seigneur,
Que l'amour de mes Rois est gravé dans mon cœur.
De votre sang au mien je vois la différence ;
Mais celui dont je sors a coulé pour la France.
Ce digne Connétable en mon cœur a transmis
La haine qu'un Français doit à ses ennemis ;
Et sa niéce jamais n'acceptera pour maître
L'allié des Anglais, quelque grand qu'il puisse être.
Voilà les sentimens que son sang m'a tracés,
Et s'ils vous font rougir, c'est vous qui m'y forcez.

VENDOME.

Je suis, je l'avouerai, surpris de ce langage.
Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage,
Et n'avais pas prévu que le sort en couroux,
Pour m'accabler d'affronts dût se servir de vous.
Vous avez fait, Madame, une secrette étude
Du mépris, de l'insulte & de l'ingratitude ;
Et votre cœur, enfin, lent à se déployer,
Hardi par ma faiblesse, a paru tout entier.
Je ne connaissais pas tout ce zèle héroïque,
Tant d'amour pour vos Rois, ou tant de politique.
Mais vous qui m'outragez, me connaissez-vous bien ?
Vous reste-t-il ici de parti que le mien ?
Vous qui me devez tout ; vous qui sans ma défense,
Auriez de ces Français assouvi la vengeance,
De ces mêmes Français à qui vous vous vantez
De conserver la foi d'un cœur que vous m'ôtez !
Est-ce donc là le prix de vous avoir servie ?

ADELAÏDE.

Oui, vous m'avez ſauvée ; oui, je vous dois la vie ;
Mais, Seigneur, mais, hélas, n'en puis-je diſpoſer ?
Me la conſerviez-vous pour la tyranniſer ?

VENDOME.

Je deviendrai tyran ; mais moins que vous, cruelle ;
Mes yeux liſent trop bien dans votre ame rebelle ;
Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raiſons ;
Je vois mon deshonneur, je vois vos trahiſons.
Quel que ſoit l'inſolent que ce cœur me préfère,
Redoutez mon amour, tremblez de ma colère ;
C'eſt lui ſeul déſormais que mon bras va chercher ;
De ſon cœur tout ſanglant j'irai vous arracher ;
Et ſi dans les horreurs du ſort qui nous accable,
De quelque joie encor ma fureur eſt capable,
Je la mettrai, perfide, à vous déſeſpérer.

ADELAÏDE.

Non, Seigneur, la raiſon ſaura vous éclairer.
Non, votre ame eſt trop noble, elle eſt trop élevée,
Pour opprimer ma vie, après l'avoir ſauvée.
Mais ſi votre grand cœur s'aviliſſait jamais
Juſqu'à perſécuter l'objet de vos bienfaits,
Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
Plus que vos cruautés vivront dans ma mémoire.
Je vous plains, vous pardonne & veux vous reſpecter.
Je vous ferai rougir de me perſécuter ;
Et je conſerverai, malgré votre menace,
Une ame ſans couroux, ſans crainte, & ſans audace.

VENDOME.

Arrêtez ; pardonnez aux tranſports égarés,

Aux fureurs d'un amant que vous défefpérez.
Je vois trop qu'avec vous Coucy d'intelligence
D'une cour qui me hait embraffe la défenfe,
Que vous voulez tous deux m'unir à votre Roi,
Et de mon fort enfin difpofer malgré moi.
Vos difcours font les fiens. Ah! parmi tant d'allarmes,
Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes?
Pour gouverner mon cœur, l'affervir, le changer,
Aviez-vous donc befoin d'un fecours étranger?
Aimez, il fuffira d'un mot de votre bouche.

ADELAÏDE.

Je ne vous cache point, que du foin qui me touche,
A votre ami, Seigneur, mon cœur s'était remis;
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient;
Vous les faites couler, que vos mains les effuyent.
Devenez affez grand pour m'apprendre à domter
Des feux que mon devoir me force à rejetter.
Laiffez-moi toute entière à la reconnaiffance.

VENDOME.

Le feul Coucy, fans doute, a votre confiance!
Mon outrage eft connu; je fais vos fentimens.

ADELAÏDE.

Vous les pourrez, Seigneur, connaître avec le tems;
Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
D'un guerrier généreux j'ai recherché l'appui;
Imitez fa grande ame, & penfez comme lui.

SCENE VI.

VENDOME (*seul.*)

EH bien, c'en est donc fait; l'ingrate, la parjure,
A mes yeux sans rougir étale mon injure :
De tant de trahison l'abîme est découvert;
Je n'avais qu'un ami, c'est lui seul qui me perd.
Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
Toi qui me consolais des malheurs de ma vie,
Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
Trésor cherché sans cesse, & jamais obtenu !
Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même;
Et maintenant pour prix de mon erreur extrême,
Détrompé des faux biens trop faits pour me charmer,
Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
Le voilà cet ingrat, qui fier de son parjure,
Vient encor de ses mains déchirer ma blessure.

SCENE VII.

VENDOME, COUCY.

COUCY.

PRince, me voilà prêt. Disposez de mon bras....
Mais d'où naît à mes yeux cet étrange embarras ?
Quand vous avez vaincu, quand vous sauvez un frère,
Heureux de tous côtés, qui peut donc vous déplaire ?

VENDOME.

Je suis désespéré, je suis haï, jaloux.

COUCY.

Eh bien, de vos ſoupçons quel eſt l'objet, qui?

VENDOME.

Vous.

Vous, dis-je; & du refus qui vient de me confondre,
C'eſt vous, ingrat ami, qui devez me répondre.
Je ſais qu'Adélaïde ici vous a parlé.
En vous nommant à moi, la perfide a tremblé.
Vous affectez ſur elle un odieux ſilence,
Interprète muet de votre intelligence.
Elle cherche à me fuir, & vous à me quitter.
Je crains tout, je crois tout.

COUCY.

Voulez-vous m'écouter?

VENDOME.

Je le veux.

COUCY.

Penſez-vous que j'aime encor la gloire?
M'eſtimez-vous encor, & pourez-vous me croire?

VENDOME.

Oui, juſqu'à ce moment je vous crus vertueux;
Je vous crus mon ami.

COUCY.

Ces titres glorieux
Furent toûjours pour moi l'honneur le plus inſigne;
Et vous allez juger ſi mon ame en eſt digne.
Sachez qu'Adélaïde avait touché mon cœur,
Avant que de ſa vie heureux libérateur,
Vous euſſiez par vos ſoins, par cet amour ſincère,
Surtout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.

Moi plus ſoldat que tendre, & dédaignant toûjours
Ce grand art de ſéduire inventé dans les cours,
Ce langage flatteur, & ſouvent ſi perfide,
Peu fait pour mon eſprit, peut-être trop rigide;
Je lui parlai d'hymen, & ce nœud reſpecté,
Reſſerré par l'eſtime & par l'égalité,
Pouvait lui préparer des deſtins plus propices,
Qu'un rang plus élevé, mais ſur des précipices.
Hier avec la nuit je vins dans vos remparts;
Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
De cet ardent amour la nouvelle ſemée,
Par vos emportemens me fut trop confirmée.
Je vis de vos chagrins les funeſtes accès;
J'en approuvai la cauſe, & j'en blâmai l'excès.
Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes;
D'un œil indifférent j'ai regardé ſes charmes.
Libre & juſte auprès d'elle, à vous ſeul attaché,
J'ai fait valoir les feux dont vous êtes touché;
J'ai de tous vos bienfaits rappellé la mémoire,
L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,
Sans cacher vos défauts, vantant votre vertu;
Et pour vous contre moi, j'ai fait ce que j'ai dû.
Je m'immole à vous ſeul, & je me rends juſtice;
Et ſi ce n'eſt aſſez d'un ſi grand ſacrifice,
S'il eſt quelque rival qui vous oſe outrager,
Tout mon ſang eſt à vous; & je cours vous venger.

VENDOME.

Ah! généreux ami, qu'il faut que je révère,
Oui, le deſtin dans toi me donne un ſecond frère;
Je n'en étais pas digne, il le faut avouer:

Mon

Mon cœur.....

COUCY.

Aimez-moi, Prince, au-lieu de me louer;
Et si vous me devez quelque reconnaissance,
Faites votre bonheur, il est ma récompense.
Vous voyez quelle ardente & fière inimitié
Votre frère nourrit contre votre allié.
Sur ce grand intérêt souffrez que je m'explique,
Vous m'avez soupçonné de trop de politique,
Quand j'ai dit que bientôt on verrait réunis
Les débris dispersés de l'Empire des Lis.
Je vous le dis encor au sein de votre gloire;
Et vos lauriers brillans cueillis par la victoire,
Pourront sur votre front se flétrir désormais,
S'ils n'y sont soutenus de l'olive de paix.
Tous les chefs de l'Etat lassés de ces ravages,
Cherchent un port tranquille après tant de naufrages;
Gardez d'être réduit au hazard dangereux,
De vous voir ou trahir, ou prévenir par eux.
Passez-les en prudence, aussi-bien qu'en courage.
De cet heureux moment prenez tout l'avantage;
Gouvernez la fortune, & sachez l'asservir;
C'est perdre ses faveurs que tarder d'en jouïr:
Ses retours sont fréquens, vous devez les connaître.
Il est beau de donner la paix à votre Maître.
Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,
Vous vous verrez réduit à demander pardon.
La gloire vous conduit, que la raison vous guide.

VENDOME.

Brave & prudent Coucy, crois-tu qu'Adélaïde

Dans ſon cœur amolli partagerait mes feux,
Si le même parti nous uniſſait tous deux?
Penſes-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire?

COUCY.

Dans le fond de ſon cœur je n'ai point voulu lire:
Mais qu'importent pour vous ſes vœux & ſes deſſeins?
Faut-il que l'amour ſeul faſſe ici nos deſtins?
Lorſque Philippe-Auguſte, aux plaines de Bovines,
De l'Etat déchiré répara les ruïnes,
Quand ſeul il arrêta dans nos champs inondés,
De l'Empire Germain les torrens débordés,
Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de ſa tendreſſe?
Sauva-t-il ſon pays pour plaire à ſa maîtreſſe?
Verrai-je un ſi grand cœur à ce point s'avilir?
Le ſalut de l'Etat dépend-il d'un ſoupir?
Aimez, mais en héros qui maîtriſe ſon ame,
Qui gouverne à la fois ſes Etats & ſa flamme.
Mon bras contre un rival eſt prêt à vous ſervir;
Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
On connaît peu l'amour, on craint trop ſon amorce;
C'eſt ſur nos lâchetés qu'il a fondé ſa force;
C'eſt nous qui ſous ſon nom troublons notre repos;
Il eſt tyran du faible, eſclave du héros.
Puiſque je l'ai vaincu, puiſque je le dédaigne,
Dans l'ame d'un Bourbon ſouffrirez-vous qu'il règne?
Vos autres ennemis par vous ſont abattus,
Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

VENDOME.

Le ſort en eſt jetté, je ferai tout pour elle;
Il faut bien à la fin déſarmer la cruelle;

Ses loix feront mes loix, fon Roi fera le mien;
Je n'aurai de parti, de maître que le fien.
Poffeffeur d'un tréfor où s'attache ma vie,
Avec mes ennemis je me reconcilie;
Je lirai dans fes yeux mon fort & mon devoir:
Mon cœur eft enyvré de cet heureux efpoir.
Enfin plus de prétexte à fes refus injuftes;
Raifon, gloire, intérêt, & tous ces droits auguftes
Des Princes de mon fang & de mes Souverains,
Sont des liens facrés refferrés par fes mains.
Du Roi, puifqu'il le faut, foutenons la couronne,
La vertu le confeille, & la beauté l'ordonne.
Je veux entre tes mains, en ce fortuné jour,
Sceller tous les fermens que je fais à l'amour.
Quant à mes intérêts, que toi feul en décide.

COUCY.

Souffrez donc, près du Roi, que mon zèle me guide;
Peut-être il eût falu que ce grand changement
Ne fût dû qu'au héros, & non pas à l'amant;
Mais fi d'un fi grand cœur une femme difpofe,
L'effet en eft trop beau pour en blâmer la caufe;
Et mon cœur tout rempli de cet heureux retour,
Bénit votre faibleffe, & rend grace à l'amour.

Fin du fecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NEMOURS, DANGESTE.

NEMOURS.

Combat infortuné, deſtin qui me pourſuis !
O mort, mon ſeul recours, douce mort qui me fuis !
Ciel ! n'as-tu conſervé la trame de ma vie,
Que pour tant de malheurs, & tant d'ignominie ?
Adélaïde, au moins, pourrai-je la revoir ?

DANGESTE.

Vous la verrez, Seigneur.

NEMOURS.

Ah ! mortel deſeſpoir !
Elle oſe me parler, & moi je le ſouhaite.

DANGESTE.

Seigneur, en quel état votre douleur vous jette !
Vos jours ſont en péril, & ce ſang agité....

NEMOURS.

Mes déplorables jours ſont trop en ſûreté.
Ma bleſſure eſt légère, elle m'eſt inſenſible ;
Que celle de mon cœur eſt profonde & terrible !

DANGESTE.

Remerciez les cieux de ce qu'ils ont permis,
Que vous ayez trouvé de ſi chers ennemis.
Il eſt dur de tomber dans des mains étrangères ;

Vous êtes prifonnier du plus tendre des frères.

NEMOURS.

Mon frère ! ah ! malheureux !

DANGESTE.

Il vous était lié
Par les nœuds les plus faints d'une pure amitié.
Que n'éprouvez-vous point de fa main fecourable !

NEMOURS.

Sa fureur m'eût flatté ; fon amitié m'accable.

DANGESTE.

Quoi ! pour être engagé dans d'autres intérêts,
Le haïffez-vous tant ?

NEMOURS.

Je l'aime, & je me hais ;
Et dans les paffions de mon ame éperdue,
La voix de la nature eft encor entendue.

DANGESTE.

Si contre un frère aimé vous avez combattu,
J'en ai vu quelque tems frémir votre vertu :
Mais le Roi l'ordonnait, & tout vous juftifie.
L'entreprife était jufte, auffi-bien que hardie.
Je vous ai vu remplir, dans cet affreux combat,
Tous les devoirs d'un chef, & tous ceux d'un foldat ;
Et vous avez rendu, par des faits incroyables,
Votre défaite illuftre, & vos fers honorables.
On a perdu bien peu quand on garde l'honneur.

NEMOURS.

Non, ma défaite, ami, ne fait point mon malheur.
Du Guefclin, des Français l'amour & le modèle,
Aux Anglais fi terrible, à fon Roi fi fidèle,

Vit ſes honneurs flétris par de plus grands revers :
Deux fois ſa main puiſſante a langui dans les fers :
Il n'en fut que plus grand, plus fier & plus à craindre ;
Et ſon vainqueur tremblant fut bientôt ſeul à plaindre.
Du Gueſclin, nom ſacré, nom toûjours précieux !
Quoi, ta coupable niéce évite encor mes yeux !
Ah ! ſans doute, elle a dû redouter mes reproches ;
Ainſi donc, cher Dangeſte, elle fuit tes approches ?
Tu n'as pu lui parler ?

DANGESTE.

Seigneur, je vous ai dit
Que bientôt....

NEMOURS.

Ah ! pardonne à mon cœur interdit.
Trop chère Adélaïde ! Eh bien quand tu l'as vue,
Parle, à mon nom du moins paraiſſait-elle émue ?

DANGESTE.

Votre ſort en ſecret paraiſſait la toucher ;
Elle verſait des pleurs, & voulait les cacher.

NEMOURS.

Elle pleure & m'outrage ! elle pleure & m'opprime !
Son cœur, je le vois bien, n'eſt pas né pour le crime.
Pour me ſacrifier elle aura combattu ;
La trahiſon la gêne, & pèſe à ſa vertu,
Faible ſoulagement à ma fureur jalouſe !
T'a-t-on dit en effet que mon frère l'épouſe ?

DANGESTE.

S'il s'en vantait lui-même, en pouvez-vous douter ?

NEMOURS.

Il l'épouſe ! à ma honte elle vient inſulter.
Ah Dieu !

SCENE II.

ADELAIDE, NEMOURS.

ADELAÏDE.

LE ciel vous rend à mon ame attendrie;
En veillant ſur vos jours il conſerva ma vie.
Je vous revois, cher Prince, & mon cœur empreſſé...
Juſte ciel! quels regards, & quel accueil glacé!

NEMOURS.

L'intérêt qu'à mes jours vos bontés daignent prendre,
Eſt d'un cœur généreux; mais il doit me ſurprendre.
Vous aviez en effet beſoin de mon trépas:
Mon rival plus tranquille eût paſſé dans vos bras.
Libre dans vos amours, & ſans inquiétude,
Vous jouïriez en paix de votre ingratitude;
Et les remords honteux qu'elle traîne après ſoi,
S'il peut vous en reſter, périſſaient avec moi.

ADELAÏDE.

Hélas! que dites-vous? Quelle fureur ſubite...

NEMOURS.

Non, votre changement n'eſt pas ce qui m'irrite.

ADELAÏDE.

Mon changement? Nemours!

NEMOURS.

A vous ſeule aſſervi,
Je vous aimai trop bien pour n'être point trahi;
C'eſt le ſort des amans, & ma honte eſt commune;
Mais que vous inſultiez vous-même à ma fortune!

Qu'en ces murs où vos yeux ont vu couler mon ſang,
Vous acceptiez la main qui m'a percé le flanc,
Et que vous oſiez joindre à l'horreur qui m'accable,
D'une fauſſe pitié l'affront inſupportable !
Qu'à mes yeux....

ADELAÏDE.

Ah! plutôt donnez-moi le trépas.
Immolez votre amante, & ne l'accuſez pas.
Mon cœur n'eſt point armé contre votre colère,
Cruel, & vos ſoupçons manquaient à ma miſère.
Ah ! Nemours, de quels maux nos jours empoiſonnés...

NEMOURS.

Vous me plaignez, cruelle, & vous m'abandonnez.

ADELAÏDE.

Je vous pardonne, hélas ! cette fureur extrême,
Tout juſqu'à vos ſoupçons ; jugez ſi je vous aime.

NEMOURS.

Vous m'aimeriez ? qui, vous ? Et Vendôme à l'inſtant
Entoure de flambeaux l'autel qui vous attend.
Lui-même il m'a vanté ſa gloire & ſa conquête.
Le barbare ! il m'invite à cette horrible fête.
Que plutôt...

ADELAÏDE.

Ah, cruel ! me faut-il employer
Les momens de vous voir à me juſtifier ?
Votre frère, il eſt vrai, perſécute ma vie,
Et par un fol amour & par ſa jalouſie,
Et par l'emportement dont je crains les effets,
Et, le dirai-je encor, Seigneur ? par ſes bienfaits.
J'atteſte ici le ciel témoin de ma conduite....

Mais pourquoi l'attester ? Nemours, suis-je réduite,
Pour vous persuader de si vrais sentimens,
Au secours inutile & honteux des sermens ?
Non, non, vous connaissez le cœur d'Adélaïde ;
C'est vous qui conduisez ce cœur faible & timide.

NEMOURS.

Mais mon frère vous aime ?

ADELAÏDE.

Ah ! n'en redoutez rien.

NEMOURS.

Il sauva vos beaux jours !

ADELAÏDE.

Il sauva votre bien.
Dans Cambrai, je l'avoue, il daigna me défendre.
Au Roi que nous servons, il promit de me rendre ;
Et mon cœur se plaisait, trompé par mon amour,
Puisqu'il est votre frère, à lui devoir le jour.
J'ai répondu, Seigneur, à sa flamme funeste,
Par un refus constant, mais tranquille & modeste,
Et mêlé du respect que je devrai toûjours
A mon libérateur, au frère de Nemours.
Mais mon respect l'enflamme, & mon refus l'irrite.
J'anime en l'évitant l'ardeur de sa poursuite.
Tout doit, si je l'en crois, céder à son pouvoir ;
Lui plaire est ma grandeur, l'aimer est mon devoir.
Qu'il est loin, juste Dieu ! de penser que ma vie,
Que mon ame à la vôtre est pour jamais unie,
Que vous causez les pleurs dont mes yeux sont chargés,
Que mon cœur vous adore, & que vous m'outragez !
Oui, vous êtes tous deux formés pour mon supplice,

Lui par ſa paſſion, vous par votre injuſtice :
Vous, Nemours, vous, ingrat! que je vois aujourd'hui,
Moins amoureux peut-être, & plus cruel que lui.

NEMOURS.

C'en eſt trop .... pardonnez .... voyez mon ame en proie
A l'amour, aux remords, à l'excès de ma joie.
Digne & charmant objet d'amour & de douleur,
Ce jour infortuné, ce jour fait mon bonheur.
Glorieux, ſatisfait, dans un ſort ſi contraire,
Tout captif que je ſuis, j'ai pitié de mon frère.
Il eſt le ſeul à plaindre avec votre couroux;
Et je ſuis ſon vainqueur étant aimé de vous.

SCENE III.

VENDOME, NEMOURS, ADELAIDE.

VENDOME.

COnnaiſſez donc enfin, juſqu'où va ma tendreſſe,
Et tout votre pouvoir, & toute ma faibleſſe :
Et vous, mon frère, & vous, ſoyez ici témoin
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
Ce que votre amitié, ce que votre prière,
Les conſeils de Coucy, le Roi, la France entière,
Exigeaient de Vendôme & qu'ils n'obtenaient pas,
Soumis & ſubjugué je l'offre à ſes appas.
L'amour, qui malgré vous nous a fait l'un pour l'autre,
Ne me laiſſe de choix, de parti que le vôtre.
Je prends mes loix de vous; votre maître eſt le mien;
De mon frère, & de moi, ſoyez l'heureux lien.

Soyez-le de l'Etat, & que ce jour commence
Mon bonheur & le vôtre, & la paix de la France.
Vous, courez, mon cher frère, allez dès ce moment
Annoncer à la cour un ſi grand changement.
Moi, ſans perdre de tems, dans ce jour d'allégreſſe,
Qui m'a rendu mon Roi, mon frère & ma maîtreſſe,
D'un bras vraiment Français je vais dans nos remparts,
Sous nos Lys triomphans briſer les Léopards.
Soyez libre, partez, & de mes ſacrifices
Allez offrir au Roi vos heureuſes prémices.
Puiſſai-je à ſes genoux, préſenter aujourd'hui
Celle qui m'a domté, qui me ramène à lui,
Qui d'un Prince ennemi fait un ſujet fidelle,
Changé par ſes regards & vertueux par elle!

(*à part.*) NEMOURS.

Il fait ce que je veux, & c'eſt pour m'accabler!
(*à Adélaïde.*)
Prononcez notre arrêt, Madame, il faut parler.

VENDOME.

Eh quoi! vous demeurez interdite & muette?
De mes ſoumiſſions êtes-vous ſatisfaite?
Eſt-ce aſſez qu'un vainqueur vous implore à genoux?
Faut-il encor ma vie, ingrate? elle eſt à vous.
Vous n'avez qu'à parler, j'abandonne ſans peine
Ce ſang infortuné proſcrit par votre haine.

ADELAÏDE.

Seigneur, mon cœur eſt juſte; on ne m'a vu jamais
Mépriſer vos bontés, & haïr vos bienfaits;
Mais je ne puis penſer qu'à mon peu de puiſſance
Vendôme ait attaché le deſtin de la France;

Qu'il n'ait lu ſon devoir que dans mes faibles yeux;
Qu'il ait beſoin de moi pour être vertueux.
Vos deſſeins ont ſans doute une ſource plus pure;
Vous avez conſulté le devoir, la nature;
L'amour a peu de part, où doit régner l'honneur.

VRNDOME.

L'amour ſeul a tout fait, & c'eſt là mon malheur;
Sur tout autre intérêt ce triſte amour l'emporte.
Accablez-moi de honte, accuſez-moi, n'importe!
Duſſai-je vous déplaire & forcer votre cœur,
L'autel eſt prêt; venez.

NEMOURS.

Vous oſez?....

ADELAÏDE.

Non, Seigneur.
Avant que je vous cède, & que l'hymen nous lie,
Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.
Le ſort met entre nous un obſtacle éternel.
Je ne puis être à vous.

VENDOME.

Nemours.... ingrate... Ah ciel!
C'en eſt donc fait... mais non... mon cœur ſait ſe contraindre.
Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre.
Vous auriez dû peut-être, avec moins de détour,
Dans ſes premiers tranſports étouffer mon amour;
Et par un promt aveu, qui m'eût guéri ſans doute,
M'épargner les affronts que ma bonté me coute.
Mais je vous rends juſtice; & ces ſéductions,
Qui vont au fond des cœurs chercher nos paſſions,

L'efpoir qu'on donne à peine afin qu'on le faififfe,
Ce poifon préparé des mains de l'artifice,
Sont les armes d'un fexe auffi trompeur que vain,
Que l'œil de la raifon regarde avec dédain.
Je fuis libre par vous : cet art que je détefte,
Cet art qui m'enchaîna, brife un joug fi funefte;
Et je ne prétends pas, indignement épris,
Rougir devant mon frère, & fouffrir des mépris.
Montrez-moi feulement ce rival qui fe cache;
Je lui cède avec joie un poifon qu'il m'arrache.
Je vous dédaigne affez tous deux pour vous unir,
Perfide! & c'eft ainfi que je dois vous punir.

ADELAÏDE.

Je devrais feulement vous quitter & me taire;
Mais je fuis accufée, & ma gloire m'eft chère.
Votre frère eft préfent, & mon honneur bleffé
Doit repouffer les traits dont il eft offenfé.
Pour un autre que vous ma vie eft deftinée;
Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
Oui, j'aime; & je ferais indigne devant vous
De celui que mon cœur s'eft promis pour époux,
Indigne de l'aimer, fi par ma complaifance
J'avais à votre amour laiffé quelque efpérance.
Vous avez regardé ma liberté, ma foi,
Comme un bien de conquête, & qui n'eft plus à moi.
Je vous devais beaucoup; mais une telle offenfe
Ferme à la fin mon cœur à la reconnaiffance:
Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front,
A mes yeux indignés ne font plus qu'un affront.
J'ai plaint de votre amour la violence vaine;

Mais après ma pitié, n'attirez point ma haine.
J'ai rejetté vos vœux, que je n'ai point bravés.
J'ai voulu votre estime, & vous me la devez.

VENDOME.

Je vous dois ma colère, & sachez qu'elle égale
Tous les emportemens de mon amour fatale.
Quoi donc, vous attendiez, pour oser m'accabler,
Que Nemours fût présent, & me vît immoler?
Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure?
Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,
Si... mais il n'a point vu vos funestes appas;
Mon frère trop heureux ne vous connaissait pas.
Nommez donc mon rival: mais gardez-vous de croire
Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
Je vous trompais: mon cœur ne peut feindre longtems:
Je vous traîne à l'autel à ses yeux expirans;
Et ma main sur sa cendre à votre main donnée
Va tremper dans le sang les flambeaux d'hyménée.
Je sais trop qu'on a vu lâchement abusés
Pour des mortels obscurs des Princes méprisés;
Et mes yeux perceront, dans la foule inconnue,
Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

NEMOURS.

Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser?

VENDOME.

Et pourquoi, vous, mon frère, osez-vous l'excuser?
Est-il vrai que de vous elle était ignorée?
Ciel! à ce piége affreux ma foi serait livrée!
Tremblez.

NEMOURS.

Moi, que je tremble! Ah! j'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré.
J'ai forcé trop longtems mes transports au silence:
Connai-moi donc, barbare; & rempli ta vengeance.
Connais un desespoir à tes fureurs égal.
Frappe, voilà mon cœur, & voilà ton rival.

VENDOME.

Toi, cruel! toi, Nemours?

NEMOURS.

Oui, depuis deux années,
L'amour la plus secrette a joint nos destinées.
C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher.
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie.
Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie.
Par tes égaremens juge de mes transports.
Nous puisâmes tous deux dans ce sang dont je sors,
L'excès des passions qui dévorent une ame.
La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
Mon frère est mon rival, & je l'ai combattu.
J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu.
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime;
Rien ne m'a retenu, ni tes superbes tours,
Ni le peu de soldats que j'avais pour secours,
Ni le lieu, ni le tems, ni surtout ton courage;
Je n'ai vu que ma flamme, & ton feu qui m'outrage.
L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié.
Sois cruel comme moi, puni-moi sans pitié:

Auſſi-bien tu ne peux t'aſſurer ta conquête,
Tu ne peux l'épouſer qu'aux dépens de ma tête.
A la face des cieux je lui donne ma foi;
Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
Frappe, & qu'après ce coup ta cruauté jalouſe
Traîne aux pieds des autels ta ſœur, & mon épouſe.
Frappe, dis-je : oſes-tu ?

VENDOME.

Traître, c'en eſt aſſez.
Qu'on l'ôte de mes yeux : ſoldats, obéiſſez.

ADELAÏDE.

(*aux ſoldats.*)
Non, demeurez, cruels.... Ah! Prince, eſt-il poſſible
Que la nature en vous trouve une ame inflexible?
Seigneur!

NEMOURS.

Vous le prier? plaignez-le plus que moi.
Plaignez-le: il vous offenſe, il a trahi ſon Roi.
Va, je ſuis dans ces lieux plus puiſſant que toi-même;
Je ſuis vengé de toi : l'on te hait, & l'on m'aime.

ADELAÏDE.

(*à Nemours.*) (*à Vendôme.*)
Ah cher Prince!... Ah Seigneur, voyez à vos genoux...

VENDOME.

(*aux ſoldats.*) (*à Adélaïde.*)
Qu'on m'en réponde, allez : Madame, levez-vous.
Vos prières, vos pleurs en faveur d'un parjure,
Sont un nouveau poiſon verſé ſur ma bleſſure :
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé;
Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.

Adieu :

Adieu : Si vous voyez les effets de ma rage,
N'en accufez que vous ; nos maux font votre ouvrage.

ADELAÏDE.

Je ne vous quitte pas : Ecoutez-moi, Seigneur.

VENDOME.

Eh bien, achevez donc de déchirer mon cœur :
Parlez.

SCENE IV.

VENDOME, NEMOURS, ADELAIDE, COUCY, DANGESTE, un Officier, Soldats.

COUCY.

J'Allais partir : un peuple téméraire
Se foulève en tumulte au nom de votre frère.
Le défordre eft partout : vos foldats conſternés
Défertent les drapeaux de leurs chefs étonnés ;
Et pour comble de maux, vers la ville allarmée
L'ennemi raffemblé fait marcher fon armée.

VENDOME.

Allez, cruelle, allez ; vous ne jouïrez pas
Du fruit de votre haine, & de vos attentats :
Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.
(*à l'Officier.*) (*à Coucy.*)
Qu'on la garde. Courons. Vous, veillez fur ce traître.

SCENE V.

NEMOURS, COUCY.

COUCY.

LE feriez-vous, Seigneur ? auriez-vous démenti
Le fang de ces héros dont vous êtes forti ?
Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
Et les droits de la guerre, & ceux de la nature ?
Un Prince à cet excès pourait-il s'oublier ?

NEMOURS.

Non ; mais fuis-je réduit à me juftifier ?
Coucy, ce peuple eft jufte ; il t'apprend à connaître
Que mon frère eft rebelle, & que Charle eft fon maître.

COUCY.

Ecoutez : Ce ferait le comble de mes vœux,
De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
Je vois avec regret la France défolée,
A nos diffenfions la nature immolée,
Sur nos communs débris l'Anglais trop élevé,
Menaçant cet Etat par nous-même énervé.
Si vous avez un cœur digne de votre race,
Faites au bien public fervir votre difgrace.
Rapprochez les partis ; uniffez-vous à moi,
Pour calmer votre frère, & fléchir votre Roi,
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

NEMOURS.

Ne vous en flattez pas ; vos foins font inutiles.
Si la difcorde feule avait armé mon bras,
Si la guerre & la haine avaient conduit mes pas,

Vous pourriez eſpérer de réunir deux frères,
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires.
Un obſtacle plus grand s'oppoſe à ce retour.

C O U C Y.

Et quel eſt-il, Seigneur ?

N E M O U R S.

Ah ! reconnai l'amour,
Reconnai la fureur qui de nous deux s'empare,
Qui m'a fait téméraire, & qui le rend barbare.

C O U C Y.

Ciel! faut-il voir ainſi, par des caprices vains,
Anéantir le fruit des plus nobles deſſeins ?
L'amour ſubjuguer tout ? ſes cruelles faibleſſes
Du ſang qui ſe révolte étouffer les tendreſſes ?
Des frères ſe haïr, & naitre en tous climats
Des paſſions des grands le malheur des Etats ?
Prince, de vos amours laiſſons là le myſtère.
Je vous plains tous les deux ; mais je ſers votre frère.
Je vais le ſeconder ; je vais me joindre à lui,
Contre un peuple inſolent qui ſe fait votre appui.
Le plus preſſant danger eſt celui qui m'appelle.
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle :
Je vois les paſſions plus puiſſantes que moi ;
Et l'amour ſeul ici me fait frémir d'effroi.
Mon devoir a parlé ; je vous laiſſe, & j'y vole.
Soyez mon priſonnier, mais ſur votre parole ;
Elle me ſuffira.

N E M O U R S.

Je vous la donne.

COUCY.

Et moi
Je voudrais de ce pas porter la ſienne au Roi;
Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
Du ſang de nos tyrans une union ſi chère.
Mais ces fiers ennemis ſont bien moins dangereux
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

NEMOURS, ADELAIDE, DANGESTE.

NEMOURS.

NOn, non, ce peuple en vain s'armait pour ma défenſe;
Mon frère teint de ſang, enyvré de vengeance,
Devenu plus jaloux, plus fier & plus cruel,
Va traîner à mes yeux ſa victime à l'autel.
Je ne ſuis donc venu diſputer ma conquête,
Que pour être témoin de cette horrible fête !
Et dans le déſeſpoir d'un impuiſſant couroux,
Je ne puis me venger qu'en me privant de vous !
Partez, Adélaïde.

ADELAÏDE.

Il faut que je vous quitte !...
Quoi, vous m'abandonnez !... vous ordonnez ma fuite!

NEMOURS.

Il le faut : chaque inſtant eſt un péril fatal ;
Vous êtes une eſclave aux mains de mon rival.
Remercions le ciel, dont la bonté propice
Nous ſuſcite un ſecours aux bords du précipice.
Vous voyez cet ami qui doit guider vos pas ;
Sa vigilance adroite a ſéduit des ſoldats.
(*à Dangeſte.*)
Dangeſte, ſes malheurs ont droit à tes ſervices ;

Je suis loin d'exiger d'injustes sacrifices ;
Je respecte mon frère, & je ne prétends pas
Conspirer contre lui dans ses propres Etats.
Ecoute seulement la pitié qui te guide ;
Écoute un vrai devoir, & sauve Adélaïde.

ADELAÏDE.

Hélas ! ma délivrance augmente mon malheur.
Je détestais ces lieux, j'en sors avec terreur.

NEMOURS.

Privez-moi par pitié d'une si chère vue.
Tantôt à ce départ vous étiez résolue,
Le dessein était pris, n'osez-vous l'achever ?

ADELAÏDE.

Ah, quand j'ai voulu fuir, j'espérais vous trouver.

NEMOURS.

Prisonnier sur ma foi dans l'horreur qui me presse,
Je suis plus enchaîné par ma seule promesse,
Que si de cet Etat les tyrans inhumains
Des fers les plus pesans avaient chargé mes mains.
Au pouvoir de mon frère ici l'honneur me livre ;
Je peux mourir pour vous, mais je ne peux vous suivre ;
Vous suivrez cet ami par des détours obscurs,
Qui vous rendront bientôt sous ces coupables murs.
De la Flandre à sa voix on doit ouvrir la porte ;
Du Roi sous les remparts il trouvera l'escorte.
Le tems presse, évitez un ennemi jaloux.

ADELAÏDE.

Je vois qu'il faut partir... cher Nemours, & sans vous !

NEMOURS.

L'amour nous a rejoints, que l'amour nous sépare.

ADELAÏDE.

Qui ! moi ? que je vous laiſſe au pouvoir d'un barbare ?
Seigneur, de votre ſang l'Anglais eſt altéré ;
Ce ſang à votre frère eſt-il donc ſi ſacré ?
Craindra-t-il d'accorder, dans ſon couroux funeſte,
Aux alliés qu'il aime, un rival qu'il déteſte ?

NEMOURS.

Il n'oſerait.

ADELAÏDE.

Son cœur ne connaît point de frein ;
Il vous a menacé, menace-t-il en vain ?

NEMOURS.

Il tremblera bientôt ; le Roi vient & nous venge ;
La moitié de ce peuple à ſes drapeaux ſe range.
Allez : Si vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
Des foudres allumés grondans autour de nous,
Au tumulte, au carnage, au déſordre effroyable,
Dans des murs pris d'aſſaut, malheur inévitable :
Mais craignez encor plus mon rival furieux,
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ſes yeux.
Je frémis de vous voir encor ſous ſa puiſſance ;
Redoutez ſon amour autant que ſa vengeance ;
Cédez à mes douleurs ; qu'il vous perde, partez.

ADELAÏDE.

Et vous vous expoſez ſeul à ſes cruautés !

NEMOURS.

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère ;
Et bientôt mon appui lui devient néceſſaire.

ADELAÏDE.

Auſſi-bien que mon cœur mes pas vous ſont ſoumis.

Eh bien, vous l'ordonnez, je pars & je frémis !
Je ne ſais... mais enfin la fortune jalouſe
M'a toûjours envié le nom de votre épouſe.

NEMOURS.

Partez avec ce nom. La pompe des autels,
Ces voiles, ces flambeaux, ces témoins ſolemnels,
Inutiles garants d'une foi ſi ſacrée,
La rendront plus connue, & non plus aſſurée.
Vous, mânes des Bourbons, Princes, Rois mes ayeux,
Du ſéjour des héros tournez ici les yeux.
J'ajoute à votre gloire en la prenant pour femme;
Confirmez mes ſermens, ma tendreſſe & ma flamme;
Adoptez-la pour fille, & puiſſe ſon époux
Se montrer à jamais digne d'elle & de vous !

ADELAÏDE.

Rempli de vos bontés, mon cœur n'a plus d'allarmes,
Cher époux; cher amant....

NEMOURS.

Quoi, vous verſez des larmes !
C'eſt trop tarder, adieu..... Ciel ! quel tumulte affreux !

SCENE II.

ADELAIDE, NEMOURS, VENDOME, Gardes.

VENDOME.

JE l'entends, c'eſt lui-même : arrête, malheureux;
Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête.

NEMOURS.

Il ne te trahit point; mais il t'offre ſa tête.

Porte à tous les excès ta haine & ta fureur ;
Va, ne perds point de tems, le ciel arme un vengeur.
Tremble, ton Roi s'approche, il vient, il va paraître.
Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton Maître.

VENDOME.

Il pourra te venger, mais non te secourir ;
Et ton sang...

ADELAÏDE.

Non, cruel, c'est à moi de mourir.
J'ai tout fait, c'est par moi que ta garde est séduite ;
J'ai gagné tes soldats, j'ai préparé ma fuite.
Puni ces attentats, & ces crimes si grands,
De sortir d'esclavage, & de fuir ses tyrans :
Mais respecte ton frère, & sa femme, & toi-même ;
Il ne t'a point trahi, c'est un frère qui t'aime ;
Il voulait te servir, quand tu veux l'opprimer.
Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer ?
L'amour n'est-il en toi qu'un juge inexorable ?

VENDOME.

Plus vous le défendez, plus il devient coupable ;
C'est vous qui le perdez, vous qui l'assassinez ;
Vous par qui tous nos jours étaient empoisonnés ;
Vous, qui pour leur malheur armiez des mains si chères.
Puisse tomber sur vous tout le sang des deux frères !
Vous pleurez ! mais vos pleurs ne peuvent me tromper ;
Je suis prêt à mourir, & prêt à le frapper.
Mon malheur est au comble, ainsi que ma faiblesse.
Oui, je vous aime encor ; le tems, le péril presse.
Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel ;
Voilà ma main, venez. Sa grace est à l'autel.

ADELAÏDE.

Moi, Seigneur ?

VENDOME.

C'eſt aſſez.

ADELAÏDE.

Moi, que je le trahiſſe !

VENDOME.

Arrêtez . . . répondez. . . .

ADELAÏDE.

Je ne puis.

VENDOME.

Qu'il périſſe.

NEMOURS.

Ne vous laiſſez pas vaincre en ces affreux combats ;
Oſez m'aimer aſſez pour vouloir mon trépas ;
Abandonnez mon ſort au coup qu'il me prépare.
Je mourrai triomphant des coups de ce barbare ;
Et ſi vous ſuccombiez à ſon lâche couroux,
Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par vous.

VENDOME.

Qu'on l'entraîne à la tour : allez : qu'on m'obéiſſe.

SCENE III.

VENDOME, ADELAÏDE.

ADELAÏDE.

VOus, cruel ! vous feriez cet affreux ſacrifice !
De ſon vertueux ſang vous pourriez vous couvrir !
Quoi, voulez-vous ? . . .

VENDOME.

Je veux vous haïr & mourir,
Vous rendre malheureuſe encor plus que moi-même,
Répandre devant vous tout le ſang qui vous aime,
Et vous laiſſer des jours plus cruels mille fois,
Que le jour où l'amour nous a perdu tous trois.
Laiſſez-moi: votre vue augmente mon ſupplice.

SCENE IV.

VENDOME, ADELAIDE, COUCY.

ADELAÏDE *à Coucy.*

AH! je n'attends plus rien que de votre juſtice,
Coucy, contre un cruel oſez me ſecourir.

VENDOME.

Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

ADELAÏDE.

J'atteſte ici le ciel...

VENDOME.

Qu'on l'ôte de ma vue.
Ami, délivrez-moi d'un objet qui me tue.

ADELAÏDE.

Va, tyran, c'en eſt trop, va, dans mon déſeſpoir,
J'ai combattu l'horreur que je ſens à te voir;
J'ai cru, malgré ta rage, à ce point emportée,
Qu'une femme du moins en ſerait reſpectée.
L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur;
Tigre! je t'abandonne à toute ta fureur.
Dans ton féroce amour, immole tes victimes;

Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes;
Mais compte encor la tienne : un vengeur va venir,
Par ton juſte ſupplice, il va tous nous unir.
Tombe avec tes remparts ; tombe, & péris ſans gloire,
Meurs, & que l'avenir prodigue à ta mémoire,
A tes feux, à ton nom juſtement abhorrés,
La haine & le mépris que tu m'as inſpirés.

SCENE V.

VENDOME, COUCY.

VENDOME.

OUi, cruelle ennemie, & plus que moi farouche,
Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche;
Que la main de la haine, & que les mêmes coups
Dans l'horreur du tombeau nous réuniſſent tous.

(*Il tombe dans un fauteuil.*)

COUCY.

Il ne ſe connaît plus, il ſuccombe à ſa rage.

VENDOME.

Eh bien, ſouffriras-tu ma honte & mon outrage?
Le tems preſſe ; veux-tu qu'un rival odieux
Enlève la perfide & l'épouſe à mes yeux ?
Tu crains de me répondre ! attends-tu que le traître
Ait ſoulevé mon peuple, & me livre à ſon Maître ?

COUCY.

Je vois trop, en effet, que le parti du Roi
Du peuple fatigué fait chanceler la foi.
De la ſédition la flamme reprimée

Vit encor dans les cœurs en ſecret rallumée.

VENDOME.

C'eſt Nemours qui l'allume, il nous a trahi tous.

COUCY.

Je ſuis loin d'excuſer ſes crimes envers vous;
La ſuite en eſt funeſte, & me remplit d'allarmes.
Dans la plaine déja les Français ſont en armes;
Et vous êtes perdu, ſi le peuple excité
Croit dans la trahiſon trouver ſa ſûreté.
Vos dangers ſont accrus.

VENDOME.

Eh bien, que faut-il faire?

COUCY.

Les prévenir, domter l'amour & la colère.
Ayons encor, mon Prince, en cette extrémité,
Pour prendre un parti ſûr, aſſez de fermeté.
Nous pouvons conjurer, ou braver la tempête;
Quoi que vous décidiez, ma main eſt toute prête.
Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
Appaiſer avec gloire un Monarque irrité:
Ne vous rebutez pas: Ordonnez, & j'eſpère
Signer en votre nom cette paix ſalutaire:
Mais s'il vous faut combattre, & courir au trépas,
Vous ſavez qu'un ami ne vous ſurvivra pas.

VENDOME.

Ami, dans le tombeau, laiſſe-moi ſeul deſcendre;
Vi pour ſervir ma cauſe, & pour venger ma cendre;
Mon deſtin s'accomplit, & je cours l'achever.
Qui ne veut que la mort eſt ſûr de la trouver;
Mais je la veux terrible, & lorſque je ſuccombe,

Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

COUCY.

Comment ! de quelle horreur vos ſens ſont poſſédés !

VENDOME.

Il eſt dans cette tour, où vous ſeul commandez ;
Et vous m'avez promis que contre un téméraire....

COUCY.

De qui me parlez-vous, Seigneur ? de votre frère ?

VENDOME.

Non, je parle d'un traître, & d'un lâche ennemi,
D'un rival qui m'abhorre, & qui m'a tout ravi.
L'Anglais attend de moi la tête du parjure.

COUCY.

Vous leur avez promis de trahir la nature ?

VENDOME.

Dès longtems du perfide ils ont proſcrit le ſang.

COUCY.

Et pour leur obéir, vous lui percez le flanc ?

VENDOME.

Non, je n'obéis point à leur haine étrangère ;
J'obéis à ma rage, & veux la ſatisfaire.
Que m'importe l'Etat, & mes vains alliés ?

COUCY.

Ainſi donc à l'amour vous le ſacrifiez ?
Et vous me chargez, moi, du ſoin de ſon ſupplice !

VENDOME.

Je n'attends pas de vous cette promte juſtice.
Je ſuis bien malheureux ! bien digne de pitié !
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié !
Ah ! trop heureux Dauphin, c'eſt ton ſort que j'envie ;

Ton amitié, du moins, n'a point été trahie;
Et Tangui du Châtel, quand tu fus offenſé,
T'a ſervi ſans ſcrupule, & n'a pas balancé.
Allez; Vendôme encor, dans le ſort qui le preſſe,
Trouvera des amis qui tiendront leur promeſſe;
D'autres me ſerviront, & n'allégueront pas
Cette triſte vertu, l'excuſe des ingrats.

COUCY (*après un long ſilence.*)

Non; j'ai pris mon parti. Soit crime, ſoit juſtice,
Vous ne vous plaindrez pas que Coucy vous trahiſſe.
Je ne ſouffrirai pas que d'un autre que moi,
Dans de pareils momens, vous éprouviez la foi.
Quand un ami ſe perd, il faut qu'on l'avertiſſe,
Il faut qu'on le retienne au bord du précipice;
Je l'ai dû, je l'ai fait, malgré votre couroux;
Vous y voulez tomber, je m'y jette avec vous;
Et vous reconnaîtrez, au ſuccès de mon zèle,
Si Coucy vous aimait, & s'il vous fut fidèle.

VENDOME.

Je revois mon ami.... vengeons-nous, vole.... attend.....
Non, va, te dis-je, frappe, & je mourrai content.
Qu'à l'inſtant de ſa mort, à mon impatience,
Le canon des remparts annonce ma vengeance.
J'irai, je l'apprendrai ſans trouble & ſans effroi,
A l'objet odieux qui l'immole par moi.
Allons.

COUCY.

En vous rendant ce malheureux ſervice,
Prince, je vous demande un autre ſacrifice.

VENDOME.

Parle.

COUCY.

Je ne veux pas que l'Anglais en ces lieux,
Protecteur infolent, commande fous mes yeux;
Je ne veux pas fervir un tyran qui nous brave.
Ne puis-je vous venger fans être fon efclave?
Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui?
Pour mourir avec vous, ai-je befoin de lui?
Du fort de ce grand jour laiffez-moi la conduite.
Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
Les Anglais avec moi pourraient mal s'accorder;
Jufqu'au dernier moment je veux feul commander.

VENDOME.

Pourvu qu'Adélaïde, au défefpoir réduite,
Pleure en larmes de fang l'amant qui l'a féduite;
Pourvu que de l'horreur de fes gémiffemens,
Mon couroux fe repaiffe à mes derniers momens;
Tout le refte eft égal, & je te l'abandonne:
Prépare le combat, agi, difpofe, ordonne.
Ce n'eft plus la victoire où ma fureur prétend;
Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
Aux cœurs défefpérés, qu'importe un peu de gloire?
Périffe ainfi que moi ma funefte mémoire!
Périffe avec mon nom le fouvenir fatal
D'une indigne maîtreffe, & d'un lâche rival!

COUCY.

Je l'avoue avec vous: une nuit éternelle
Doit couvrir, s'il fe peut, une fin fi cruelle:
C'était avant ce coup qu'il nous falait mourir:
Mais je tiendrai parole, & je vais vous fervir.

Fin du quatrième acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE,

VENDOME, un Officier, Gardes.

VENDOME.

O Ciel! me faudra-t-il de momens en momens,
Voir & des trahiſons & des ſoulévemens?
Eh bien, de ces mutins, l'audace eſt terraſſée?

L'OFFICIER.

Seigneur, ils vous ont vu, leur foule eſt diſperſée.

VENDOME.

L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui;
Mon malheur eſt parfait, tous les cœurs ſont à lui.
Dangeſte eſt-il puni de ſa fourbe cruelle?

L'OFFICIER.

Le glaive a fait couler le ſang de l'infidelle.

VENDOME.

Ce ſoldat, qu'en ſecret vous m'avez amené,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné?

L'OFFICIER.

Oui, Seigneur, & déja vers la tour il s'avance.

VENDOME.

Je vais donc à la fin jouïr de ma vengeance.
Sur l'incertain Coucy mon cœur a trop compté;
Il a vu ma fureur avec tranquillité.
On ne ſoulage point des douleurs qu'on mépriſe;

Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance ſoit miſe.
Vous, que ſur nos remparts on porte nos drapeaux;
Allez, qu'on ſe prépare à des périls nouveaux.
Vous ſortez d'un combat, un autre vous appelle;
Ayez la même audace avec le même zèle;
Imitez votre maître; & s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(*ſeul.*)

Le ſang, l'indigne ſang qu'a demandé ma rage,
Sera du moins, pour moi, le ſignal du carnage.
Un bras vulgaire & ſûr va punir mon rival;
Je vais être ſervi: j'attends l'heureux ſignal.
Nemours, tu vas périr, mon bonheur ſe prépare....
Un frère aſſaſſiné! quel bonheur! ah, barbare!
S'il eſt doux d'accabler ſes cruels ennemis,
Si ton cœur eſt content, d'où vient que tu frémis?
Allons.... mais quelle voix gémiſſante & ſévère
Crie au fond de mon cœur, arrête, il eſt ton frère!
Ah! Prince infortuné, dans ta haine affermi,
Songe à des droits plus ſaints; Nemours fut ton ami.
O jours de notre enfance! ô tendreſſes paſſées!
Il fut le confident de toutes mes penſées.
Avec quelle innocence & quels épanchemens,
Nos cœurs ſe ſont appris leurs premiers ſentimens!
Que de fois partageant mes naiſſantes allarmes,
D'une main fraternelle eſſuya-t-il mes larmes!
Et c'eſt moi qui l'immole! & cette même main,
D'un frère que j'aimai, déchirerait le ſein!
O paſſion funeſte! ô douleur qui m'égare!
Non, je n'étais point né pour devenir barbare.

Je ſens combien le crime eſt un fardeau cruel.
Mais, que dis-je? Nemours eſt le ſeul criminel.
Je reconnais mon ſang, mais c'eſt à ſa furie;
Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie;
Il aime Adélaïde... Ah! trop jaloux tranſport!
Il l'aime; eſt-ce un forfait qui mérite la mort?
Hélas! malgré le tems, & la guerre & l'abſence,
Leur tranquille union croiſſait dans le ſilence;
Ils nourriſſaient en paix leur innocente ardeur,
Avant qu'un fol amour empoiſonnât mon cœur.
Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère,
Il me trompe, il me hait; n'importe, il eſt mon frère!
Il ne périra point. Nature, je me rends;
Je ne veux point marcher ſur les pas des tyrans,
Je n'ai point entendu le ſignal homicide,
L'organe des forfaits, la voix du parricide;
Il en eſt encor tems.

SCENE II.

VENDOME, l'Officier des Gardes.

VENDOME.

Que l'on ſauve Nemours;
Portez mon ordre, allez, répondez de ſes jours.

L'OFFICIER.

Hélas, Seigneur! j'ai vu, non loin de cette porte,
Un corps ſouillé de ſang qu'en ſecret on emporte;
C'eſt Coucy qui l'ordonne, & je crains que le ſort....

VENDOME.
(*On entend le canon.*)

Quoi, déja !.... Dieu, qu'entends-je ! Ah ciel ! mon frère
eſt mort !
Il eſt mort, & je vis ! Et la terre entr'ouverte,
Et la foudre en éclats n'ont point vengé ſa perte !
Ennemi de l'Etat, factieux, inhumain,
Frère dénaturé, raviſſeur, aſſaſſin,
Voilà quel eſt Vendôme. Ah ! vérité funeſte !
Je vois ce que je ſuis, & ce que je déteſte !
Le voile eſt déchiré, je m'étais mal connu.
Au comble des forfaits je ſuis donc parvenu !
Ah, Nemours ! ah, mon frère ! ah, jour de ma ruïne !
Je ſens que je t'aimais, & mon bras t'aſſaſſine,
Mon frère !

L'OFFICIER.

Adélaïde, avec empreſſement,
Veut, Seigneur, en ſecret vous parler un moment.

VENDOME.

Chers amis, empêchez que la cruelle avance ;
Je ne puis ſoutenir ni ſouffrir ſa préſence.
Mais non. D'un parricide elle doit ſe venger ;
Dans mon coupable ſang ſa main doit ſe plonger ;
Qu'elle entre.... Ah ! je ſuccombe, & ne vis plus qu'à peine.

SCENE III.

VENDOME, ADÉLAIDE.

ADELAÏDE.

VOus l'emportez, Seigneur, & puiſque votre haine,
(Comment puis-je autrement appeller en ce jour
Ces affreux ſentimens que vous nommez amour ?),
Puiſqu'à ravir ma foi, votre haine obſtinée
Veut, ou le ſang d'un frère, ou ce triſte hyménée....
Puiſque je ſuis réduite au déplorable ſort
Ou de trahir Nemours, ou de hâter ſa mort,
Et que de votre rage & miniſtre & victime,
Je n'ai plus qu'à choiſir mon ſupplice & mon crime,
Mon choix eſt fait, Seigneur, & je me donne à vous.
Par le droit des forfaits vous êtes mon époux.
Briſez les fers honteux dont vous chargez un frère;
De Lille ſous ſes pas abaiſſez la barrière;
Que je ne tremble plus pour des jours ſi chéris;
Je trahis mon amant; je le perds à ce prix.
Je vous épargne un crime, & ſuis votre conquête;
Commandez, diſpoſez, ma main eſt toute prête;
Sachez que cette main que vous tyranniſez,
Punira la foibleſſe où vous me réduiſez.
Sachez qu'au Temple même, où vous m'allez conduire....
Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous ſuffire.
Allons... Eh quoi! d'où vient ce ſilence affecté ?
Quoi! votre frère encor n'eſt point en liberté ?

VENDOME.

Mon frère ?

ADELAÏDE.

Dieu puissant! dissipez mes allarmes.
Ciel! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes!

VENDOME.

Vous demandez sa vie....

ADELAÏDE.

Ah! qu'est-ce que j'entends?
Vous qui m'aviez promis.....

VENDOME.

Madame, il n'est plus tems.

ADELAÏDE.

Il n'est plus tems! Nemours!....

VENDOME.

Il est trop vrai, cruelle!
Oui, vous avez dicté sa sentence mortelle.
Coucy pour nos malheurs a trop su m'obéir.
Ah! revenez à vous, vivez pour me punir,
Frappez: que votre main contre moi ranimée
Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée;
Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.
Oui, j'ai tué mon frère, & l'ai tué pour vous.
Vengez sur un amant coupable, & sanguinaire;
Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

ADELAÏDE.

Nemours est mort? barbare!....

VENDOME.

Oui: mais c'est de ta main
Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

ADELAÏDE (*soutenue par Taïse & presque évanouie.*)
Il est mort!

VENDOME.

Ton reproche....

ADELAÏDE.

Epargne ma misère :
Laisse-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.
Va, porte ailleurs ton crime, & ton vain repentir.
Je veux encor le voir, l'embrasser, & mourir.

VENDOME.

Ton horreur est trop juste. Eh bien, Adélaïde,
Pren ce fer, arme-toi, mais contre un parricide
Je ne mérite pas de mourir de tes coups ;
Que ma main les conduise.

SCENE IV.

VENDOME, ADELAIDE, COUCY.

COUCY.

Ah ciel ! que faites-vous ?

VENDOME. (*On le désarme.*)

Laissez-moi me punir, & me rendre justice.

ADELAÏDE *à Coucy.*

Vous, d'un assassinat vous êtes le complice ?

VENDOME.

Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir ?

COUCY.

Je vous avais promis, Seigneur, de vous servir.

VENDOME.

Malheureux que je suis ! ta sévère rudesse

A cent fois de mes sens combattu la faiblesse.
Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits,
Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits ?
Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère !

COUCY.

Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère,
Votre aveugle couroux n'allait-il pas soudain ;
Du soin de vous venger charger une autre main ?

VENDOME.

L'amour, le seul amour, de mes sens toujours maître ;
En m'ôtant ma raison, m'eût excusé peut-être :
Mais toi, dont la sagesse, & les réflexions ;
Ont calmé dans ton sein toutes les passions,
Toi, dont j'avais tant craint l'esprit ferme & rigide,
Avec tranquillité permettre un parricide !

COUCY.

Eh bien, puisque la honte avec le repentir,
Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
D'un si juste remords ont pénétré votre ame;
Puisque malgré l'excès de votre aveugle flamme,
Au prix de votre sang, vous voudriez sauver
Ce sang dont vos fureurs ont voulu vous priver ;
Je peux donc m'expliquer, je peux donc vous apprendre,
Que de vous-même enfin Coucy sait vous défendre.
Connaissez-moi, Madame, & calmez vos douleurs.
(*au Duc.*) (*à Adélaïde.*)
Vous, gardez vos remords ; & vous séchez vos pleurs.
Que ce jour à tous trois soit un jour salutaire.
Venez, paraissez, Prince, embrassez votre frère.

Le théâtre s'ouvre, Nemours paraît.

SCENE V.

VENDOME, ADELAIDE, NEMOURS, COUCY.

ADELAÏDE.

Nemours !

VENDOME.

Mon frère !

ADELAÏDE.

Ah ciel !

VENDOME.

Qui l'aurait pu penser?

NEMOURS (*s'avançant du fond du théatre.*)

J'ose encor te revoir, te plaindre & t'embrasser.

VENDOME.

Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur l'oublie.

ADELAÏDE.

Coucy, digne héros, qui me donnez la vie !

VENDOME.

Il la donne à tous trois.

COUCY.

Un indigne assassin
Sur Nemours à mes yeux avait levé la main ;
J'ai frappé le barbare ; & prévenant encore
Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai fait donner soudain le signal odieux,
Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

VENDOME.

Après ce grand exemple, & ce service insigne,
Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne.

Le fardeau de mon crime eſt trop peſant pour moi ;
Mes yeux couverts d'un voile & baiſſés devant toi,
Craignent de rencontrer, & les regards d'un frère,
Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

NEMOURS.

Tous deux auprès du Roi, nous voulions te ſervir.
Quel eſt donc ton deſſein ? parle.

VENDOME.

De me punir,
De nous rendre à tous trois une égale juſtice ;
D'expier devant vous, par le plus grand ſupplice,
Le plus grand des forfaits, où la fatalité,
L'amour & le couroux m'avaient précipité.
J'aimais Adélaïde, & ma flamme cruelle,
Dans mon cœur déſolé s'irrite encor pour elle.
Coucy ſait à quel point j'adorais ſes appas,
Quand ma jalouſe rage ordonnait ton trépas ;
Dévoré, malgré moi, du feu qui me poſſède,
Je l'adore encor plus.... & mon amour la cède.
Je m'arrache le cœur, je la mets dans tes bras ;
Aimez-vous : mais au moins ne me haïſſez pas.

NEMOURS (*à ſes pieds.*)

Moi vous haïr jamais ! Vendôme, mon cher frère !
J'oſai vous outrager... vous me ſervez de père.

ADELAÏDE.

Oui, Seigneur, avec lui j'embraſſe vos genoux ;
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
Vous me payez trop bien de ma douleur ſoufferte.

VENDOME.

Ah ! c'eſt trop me montrer mes malheurs & ma perte !

Mais vous m'apprenez tous à ſuivre la vertu.
Ce n'eſt point à demi que mon cœur eſt rendu.
(*à Nemours.*)
Trop fortunés époux, oui, mon ame attendrie
Imite votre exemple, & chérit ſa patrie.
Allez apprendre au Roi, pour qui vous combattez,
Mon crime, mes remords, & vos félicités.
Allez; ainſi que vous, je vais le reconnaître.
Sur nos remparts ſoumis amenez votre maître,
Il eſt déja le mien : nous, allons à ſes pieds
Abaiſſer ſans regret nos fronts humiliés.
J'égalerai pour lui votre intrépide zèle;
Bon Français, meilleur frère, ami, ſujet fidèle;
Es-tu content, Coucy?

COUCY.

J'ai le prix de mes ſoins,
Et du ſang des Bourbons je n'attendais pas moins.

Fin du cinquième & dernier acte.

AMÉLIE,

OU LE

DUC DE FOIX,

TRAGÉDIE.

Représentée au mois de Décembre 1752.

PRÉFACE.

Le fonds de cette tragédie n'eſt point une fiction. Un Duc de Bretagne en 1387. commanda au Seigneur de *Bavalan* d'aſſaſſiner le Connétable de *Cliſſon*. *Bavalan* le lendemain dit au Duc qu'il avait obéi. Le Duc alors voyant toute l'horreur de ſon crime, & en redoutant les ſuites funeſtes, s'abandonna au plus violent déſeſpoir. *Bavalan* le laiſſa quelque tems ſentir ſa faute & ſe livrer au repentir ; enfin il lui apprit qu'il l'avait aimé aſſez pour déſobéir à ſes ordres &c.

On a tranſporté cet événement dans d'autres tems & dans d'autres pays pour des raiſons particulières.

NB. *Quoique cette piéce ſoit fort reſſemblante à celle qui la précède, & qu'elle n'ait été faite que pour la ſuppléer,* (a) *néanmoins, comme dans l'ordre des ſcènes, & ſurtout dans la verſification, on y voit des différences conſidérables, & intéreſſantes pour les amateurs du Théatre, nous avons cru devoir donner ici* AMÉLIE *en entier, avec la précaution de faire imprimer en caractères italiques, tous les vers &c. qui ne ſe trouvent pas dans* ADÉLAÏDE.

(*a*) Voyez la préface de l'Editeur pour la tragédie d'ADÉLAÏDE DU GUESCLIN.

ACTEURS.

LE DUC DE FOIX.

AMÉLIE.

VAMIR, frère du Duc de Foix.

LISOIS.

TAISE, confidente d'Amélie.

Un Officier du Duc de Foix.

EMAR, confident de Vamir.

La scène est dans le palais du Duc de Foix.

AMELIE,



Venez, paraissez Prince embrassez vôtre Frere.

AMÉLIE, OU LE DUC DE FOIX, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AMELIE, LISOIS.

LISOIS.

Souffrez qu'en arrivant dans ce séjour d'allarmes,
Je dérobe un moment au tumulte des armes.
Le grand cœur d'Amélie est du parti des Rois ;
Contre eux, vous le savez, je sers le Duc de Foix ;
Ou plutôt je combats ce redoutable Maire,
Ce Pepin qui du trône heureux dépositaire,
En subjuguant l'Etat en soutient la splendeur,
Et de Thierri son maître ose être protecteur.
Le Duc de Foix ici vous tient sous sa puissance ;
J'ai de sa passion prévu la violence ;

Et ſur lui, ſur moi-même, & ſur votre intérêt,
Je viens ouvrir mon cœur, & dicter mon arrêt.
Ecoutez-moi, Madame, & vous pourez connaître
L'ame d'un vrai ſoldat, digne de vous peut-être.

AMELIE.

Je ſais quel eſt *Liſois :* ſa noble intégrité
Sur ſes lèvres toûjours plaça la vérité.
Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai ſans peine.

LISOIS.

Sachez que ſi *dans Foix mon zèle* me ramène,
Si de ce Prince altier j'ai ſuivi les drapeaux,
Si je cours pour lui ſeul à des périls nouveaux,
Je n'approuvai jamais la fatale alliance,
Qui *le ſoumet au Maure* & l'enlève à la France.
Mais dans ces tems affreux de diſcorde & d'horreur,
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur :
Non que pour ce héros mon ame prévenue
Prétende à ſes défauts fermer toûjours ma vue.
Je ne m'aveugle pas, je vois avec douleur
De ſes emportemens l'indiſcrète chaleur ;
Je vois que de ſes ſens l'impétueuſe yvreſſe
L'abandonne aux excès d'une ardente jeuneſſe ;
Et ce torrent fougueux, que j'arrête avec ſoin,
Trop ſouvent me l'arrache, & l'emporte trop loin.
Mais il a des vertus qui rachètent ſes vices :
Eh ! qui ſaurait, Madame, où placer ſes ſervices,
S'il ne nous falait ſuivre, & ne chérir jamais,
Que des cœurs ſans faibleſſe, & des Princes parfaits ?
Tout le mien eſt à lui ; mais enfin cette épée,
Dans le ſang des Français à regret s'eſt trempée.

Je voudrais à l'Etat rendre le Duc de Foix.

AMELIE.

Seigneur, qui le peut mieux que le ſage Liſois?
Si ce Prince égaré chérit encor ſa gloire,
C'eſt à vous de parler, & c'eſt vous qu'il doit croire.
Dans quel affreux parti s'eſt-il précipité!

LISOIS.

Je ne peux à mon choix fléchir ſa volonté,
J'ai ſouvent, de ſon cœur aigriſſant les bleſſures,
Révolté ſa fierté par des vérités dures.
Vous ſeule à votre Roi le pouriez rappeller,
Et c'eſt de quoi *ſurtout* je cherche à vous parler.
Dans des tems plus heureux j'oſai, belle Amélie,
Conſacrer à vos loix le reſte de ma vie;
Je crus que vous pouviez, approuvant mon deſſein,
Accepter ſans mépris mon hommage & ma main;
Mais à *d'autres deſtins* je vous vois *réſervée.*
Par les Maures cruels dans Leucate enlevée,
Lorſque le ſort jaloux portait ailleurs mes pas,
Cet heureux Duc de Foix vous ſauva de leurs bras;
La gloire en eſt à lui, qu'il en ait le ſalaire;
Il a par trop de droits mérité de vous plaire:
Il eſt Prince, il eſt jeune, il eſt votre vengeur;
Ses bienfaits & ſon nom, tout parle en ſa faveur.
La juſtice & l'amour vous preſſent de vous rendre.
Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre.
Je me tais.... *Cependant s'il faut* vous mériter,
A tout autre qu'à lui j'irais vous diſputer;
Je céderais à peine aux enfans des Rois même.
Mais *ce Prince* eſt mon chef: *il me chérit, je l'aime.*

Lisois ni vertueux, ni ſuperbe à demi,
Aurait bravé le Prince, & cède à ſon ami.
Je fais plus, de mes ſens maîtriſant la faibleſſe,
J'oſe de mon rival appuyer la tendreſſe,
Vous montrer votre gloire, & ce que vous devez
Au héros qui vous ſert, & par qui vous vivez.
Je verrai d'un œil ſec, & d'un cœur ſans envie,
Cet hymen qui pouvait empoiſonner ma vie.
Je réunis pour vous mon ſervice & mes vœux;
Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux.
Voilà mes ſentimens: ſi je me ſacrifie,
L'amitié me l'ordonne, & ſurtout la patrie.
Songez que ſi l'hymen vous range ſous ſa loi,
Si le Prince eſt à vous, il eſt à votre Roi.

AMELIE.

Qu'avec étonnement, Seigneur, je vous contemple!
Que vous donnez au monde un rare & grand exemple!
Quoi, ce cœur (je le crois ſans feinte & ſans détour)
Connaît l'amitié ſeule, & peut braver l'amour!
Il faut vous admirer quand on ſait vous connaître;
Vous ſervez votre ami, vous ſervirez mon maître.
Un cœur ſi généreux doit penſer comme moi.
Tous ceux de votre ſang ſont l'appui de leur Roi.
Eh bien! de vos vertus je demande une grace.

LISOIS.

Vos ordres ſont ſacrés, que faut-il que je faſſe?

AMELIE.

Vos conſeils généreux me preſſent d'accepter
Ce rang dont un grand Prince a daigné me flatter.
Je ne me cache point combien ſon choix m'honore;

J'en vois toute la gloire ; & quand je ſonge encore,
Qu'avant qu'il fût épris de *ce funeſte* amour,
Il daigna me ſauver & l'honneur & le jour ;
Tout ennemi qu'il eſt de ſon Roi légitime,
Tout *allié du Maure*, *&* protecteur du crime,
Accablée à ſes yeux du poids de ſes bienfaits,
Je crains de l'affliger, Seigneur, & je me tais.
Mais malgré ſon ſervice & ma reconnaiſſance,
Il faut par des refus répondre à ſa conſtance.
Sa paſſion m'afflige ; il eſt dur à mon cœur,
Pour prix de ſes bontés, de cauſer ſon malheur :
Non, Seigneur ; il lui faut épargner cet outrage.
Qui pourrait mieux que vous gouverner ſon courage ?
Eſt-ce à ma faible voix d'annoncer ſon devoir ?
Je ſuis loin de chercher ce dangereux pouvoir.
Quel appareil affreux ! quel tems pour l'hyménée !
Des armes de mon Roi *la ville* environnée,
N'attend que des aſſauts, ne voit que des combats ;
Le ſang de tous côtés coule ici ſous mes pas.
Armé contre mon maître, armé contre ſon frère !
Que de raiſons !.. Seigneur, c'eſt en vous que j'eſpère.
Pardonnez... achevez vos deſſeins généreux ;
Qu'il me rende à mon Roi, c'eſt tout ce que je veux.
Ajoutez cet effort à l'effort que j'admire ;
Vous devez ſur ſon cœur avoir pris quelque empire.
Un eſprit mâle & ferme, un ami reſpecté,
Fait parler le devoir avec autorité ;
Ses conſeils ſont des loix.

LISOIS.

Il en eſt peu, Madame,

Contre les passions qui subjuguent son ame ;
Et son emportement a droit de m'allarmer.
Le Prince est soupçonneux, & j'osai vous aimer.
Quels que soient les ennuis dont votre cœur soupire,
Je vous ai déja dit ce que j'ai dû vous dire.
Laissez-moi ménager son esprit ombrageux ;
Je crains d'effaroucher ses feux impétueux ;
Je sais à quels excès irait sa jalousie,
Quel poison mes discours répandraient sur sa vie :
Je vous perdrais peut-être, & *mes soins* dangereux,
Madame, avec un mot feraient trois malheureux.
Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire,
Pesez sans passion l'honneur qu'il vous veut faire :
Moi, libre entre vous deux, souffrez que dès ce jour,
Oubliant à jamais le langage d'amour,
Tout entier à la guerre, & maître de mon ame,
J'abandonne à leur sort & vos vœux & sa flamme.
Je crains de *l'outrager*, je crains de vous trahir ;
Et ce n'est qu'aux combats que je dois le servir.
Laissez-moi d'un soldat garder le caractère,
Madame ; & puisqu'enfin la France vous est chère,
Rendez-lui ce héros, qui serait son appui.
Je vous laisse y penser, & je cours près de lui.

SCENE II.

AMELIE, TAISE.

AMELIE.

AH! s'il faut à ce prix le donner à la France,
Un si grand changement n'est pas en ma puissance.
Taïse, & cet hymen est un crime à mes yeux.

TAÏSE.

Quoi! le Prince à ce point vous serait odieux?
Quoi! dans ces tristes tems de ligues & de haines,
Qui confondent des droits les bornes incertaines,
Où le meilleur parti semble encor si douteux,
Où les enfans des Rois sont divisés entr'eux,
Vous qu'un astre plus doux semblait avoir formée
Pour *l'unique douceur d'aimer & d'être* aimée,
Pouvez-vous n'opposer qu'un sentiment d'horreur
Aux soupirs d'un héros, qui fut votre vengeur?
Vous savez que ce Prince au rang de ses ancêtres
Compte les premiers Rois que la France eut pour maîtres.
D'un puissant appanage il est né Souverain;
Il vous aime, il vous sert, il vous offre sa main.
Ce rang à qui tout cède, & pour qui tout s'oublie,
Brigué par tant d'appas, objet de tant d'envie,
Ce rang qui touche au trône, & qu'on met à vos pieds,
Peut-il causer les pleurs dont vos yeux sont noyés?

AMELIE.

Quoi, pour m'avoir sauvée, il faudra qu'il m'opprime!
De son fatal secours je serai la victime!
Je lui dois tout sans doute, & c'est pour mon malheur.

TAÏSE.

C'est être trop injuste.

AMELIE.

Eh bien, connai mon cœur,
Mon devoir, mes douleurs, le destin qui me lie;
Je mets entre tes mains le secret de ma vie;
De ta foi désormais c'est trop me défier,
Et je me livre à toi pour me justifier.
Voi combien mon devoir à ses vœux est contraire;
Mon cœur n'est point à moi, ce cœur est à son frère.

TAÏSE.

Quoi! ce vaillant Vamir?

AMELIE.

Nos sermens mutuels
Devançaient les sermens réservés aux autels.
J'attendais dans Leucate en secret retirée,
Qu'il y vînt dégager la foi qu'il m'a jurée,
Quand les Maures cruels inondant nos déserts,
Sous mes toits embrasés me chargèrent de fers.
Le Duc est l'allié de ce peuple indomtable;
Il me sauva, Taïse, & c'est ce qui m'accable.
Mes jours à mon amant seront-ils réservés?
Jours tristes, jours affreux, qu'un autre a conservés!

TAÏSE.

Pourquoi donc avec lui vous obstinant à feindre,
Nourrir en lui des feux qu'il vous faudrait éteindre?
Il eût pu respecter ces saints engagemens;
Vous eussiez mis un frein à ses emportemens.

AMELIE.

Je ne le puis; le ciel, pour combler mes misères,

Voulut l'un contre l'autre animer les deux frères.
Vamir toûjours fidèle à son maître, à nos loix,
A contre un révolté vengé l'honneur des Rois.
De son rival altier tu vois la violence;
J'oppose à ses fureurs un douloureux silence.
Il ignore du moins qu'en des tems plus heureux,
Vamir a prévenu ses desseins amoureux:
S'il en était instruit, sa jalousie affreuse
Le rendrait plus à craindre, & moi plus malheureuse.
C'en est trop, il est tems de quitter ses Etats.
Fuyons des ennemis; mon Roi me tend les bras.
Ces prisonniers, Taïse, à qui le sang te lie,
De ces murs en secret méditent leur sortie:
Ils pouront me conduire; ils pouront m'escorter;
Il n'est point de péril que je n'ose affronter.
Je hazarderai tout, pourvu qu'on me délivre
De la prison illustre où je ne saurais vivre.

TAÏSE.

Madame, il vient à vous.

AMELIE.

Je ne puis lui parler;
Il verrait trop mes pleurs toûjours prêts à couler.
Que ne puis-je à jamais éviter sa poursuite!

SCENE III.

LE DUC DE FOIX, LISOIS, TAISE.

LE DUC *à Taïse.*

Est-ce elle qui m'échappe ? est-ce elle qui m'évite ?
Taïse, demeurez ; vous connaissez trop bien
Les transports douloureux d'un cœur tel que le mien.
Vous savez si je l'aime, & si je l'ai servie,
Si j'attends d'un regard le destin de ma vie.
Qu'elle n'étende pas l'excès de son pouvoir
Jusqu'à porter ma flamme au dernier désespoir.
Je hais ces vains respects, cette reconnaissance,
Que sa froideur timide oppose à ma constance.
Le plus léger délai m'est un cruel refus ;
Un affront que mon cœur ne pardonnera plus.
C'est en vain qu'à la France, à son maître fidèle,
Elle étale à mes yeux le faste de son zèle.
Il est tems que tout cède à mon amour, à moi,
Qu'elle trouve en moi seul sa patrie & son Roi.
Elle me doit la vie, & jusqu'à l'honneur même ;
Et moi je lui dois tout, puisque c'est moi qui l'aime.
Unis par tant de droits, c'est trop nous séparer ;
L'autel est prêt, j'y cours ; allez l'y préparer.

SCENE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

SEigneur, ſongez-vous bien que de cette journée,
Peut-être de l'Etat dépend la deſtinée?

LE DUC.

Oui, vous me verrez vaincre ou mourir ſon époux.

LISOIS.

L'ennemi s'avançait, & n'eſt pas loin de nous.

LE DUC.

Je l'attends ſans le craindre, & je vais le combattre.
Crois-tu que ma faibleſſe ait pu jamais m'abattre?
Penſes-tu que l'amour, mon tyran, mon vainqueur,
De la gloire en mon ame ait étouffé l'ardeur?
Si l'ingrate me hait, je veux qu'elle m'admire:
Elle a ſur moi ſans doute un ſouverain empire,
Et n'en a point aſſez pour flétrir ma vertu.
Ah! trop ſévère ami, que me reproches-tu?
Non, ne me juge point avec tant d'injuſtice.
Eſt-il quelque Français que l'amour aviliſſe?
Amans, aimés, heureux, ils *vont tous aux* combats,
Et du ſein du bonheur ils volent au trépas.
Je mourrai digne au moins de l'ingrate que j'aime.

LISOIS.

Que mon Prince plutôt ſoit digne de lui-même!
Le ſalut de l'Etat m'occupait en ce jour;
Je vous parle du vôtre, & vous parlez d'amour!

Seigneur, des ennemis j'ai visité l'armée ;
Déja de tous côtés la nouvelle est semée,
Que Vamir votre frère est armé contre nous.
Je sais que dès longtems il s'éloigna de vous.
Vamir ne m'est connu que par la renommée ;
Mais si par le devoir, par la gloire animée,
Son ame écoute encor ces premiers sentimens,
Qui l'attachaient à vous dans la fleur de vos ans,
Il peut vous ménager une paix nécessaire ;
Et mes soins....

LE DUC.

Moi, devoir quelque chose à mon frère !
Près de mes ennemis mendier sa faveur !
Pour le haïr sans doute, il en coûte à mon cœur.
Je n'ai point oublié notre amitié passée ;
Mais puisque ma fortune est par lui traversée,
Puisque mes ennemis l'ont détaché de moi,
Qu'il reste au milieu d'eux, qu'il serve sous un Roi.
Je ne veux rien de lui.

LISOIS.

Votre fière constance
D'un Monarque irrité brave trop la vengeance.

LE DUC.

Quel Monarque ? un fantôme, un Prince efféminé,
Indigne de sa race, esclave couronné,
Sur un trône avili soumis aux loix d'un Maire ?
De Pepin son tyran je crains peu la colère ;
Je déteste un sujet qui croit m'intimider,
Et je méprise un Roi qui n'ose commander :
Puisqu'il laisse usurper sa grandeur souveraine,

Dans mes États au moins je soutiendrai la mienne.
Ce cœur est trop altier pour adorer les loix
De ce Maire insolent, l'oppresseur de ses Rois;
Et Clovis que je compte au rang de mes ancêtres,
N'apprit point à ses fils à ramper sous des maîtres.
Les Arabes du moins s'arment pour me venger,
Et tyran pour tyran, j'aime mieux l'étranger.

LISOIS.

Vous haïssez un Maire, & votre haine est juste;
Mais ils ont des Français sauvé l'Empire auguste,
Tandis que nous aidons l'Arabe à l'opprimer;
Cette triste alliance a de quoi m'allarmer;
Nous préparons peut-être un avenir horrible.
L'exemple de l'Espagne est honteux & terrible;
Ces brigands Africains sont des tyrans nouveaux,
Qui font servir nos mains à creuser nos tombeaux.
Ne vaudrait-il pas mieux fléchir avec prudence?

LE DUC.

Non, je ne peux jamais implorer qui m'offense.

LISOIS.

Mais vos vrais intérêts oubliés trop longtems....

LE DUC.

Mes premiers intérêts sont mes ressentimens.

LISOIS.

Ah! vous écoutez trop l'amour & la colère.

LE DUC.

Je le sais, je ne peux fléchir mon caractère.

LISOIS.

On le peut, on le doit, je ne vous flatte pas;
Mais en vous condamnant je suivrai tous vos pas.

Il faut à son ami montrer son injustice,
L'éclairer, l'arrêter au bord du précipice;
Je l'ai dû, je l'ai fait, malgré votre couroux:
Vous y voulez tomber; & j'y cours avec vous.

LE DUC.

Ami, que m'as-tu dit?

LISOIS.

Ce que j'ai dû vous dire.
Ecoutez un peu plus l'amitié qui m'inspire.
Quel parti prendrez-vous?

LE DUC.

Quand mes brûlans desirs
Auront soumis l'objet qui brave mes soupirs;
Quand l'ingrate Amélie, à son devoir rendue,
Aura remis la paix dans cette ame éperdue;
Alors j'écouterai tes conseils généreux.
Mais jusqu'à ce moment sais-je ce que je veux?
Tant d'agitations, de tumultes, d'orages,
Ont sur tous les objets répandu des nuages.
Puis-je prendre un parti? puis-je avoir un dessein?
Allons près du tyran, qui seul fait mon destin.
Que l'ingrate à son gré décide de ma vie,
Et nous déciderons du sort de la patrie.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE FOIX *seul.*

O Sera-t-elle encor refuser de me voir ?
Ne craindra-t-elle point d'aigrir mon désespoir ?
Ah! c'est moi seul ici qui tremble de déplaire.
Ame superbe & faible ! esclave volontaire !
Cours aux pieds de l'ingrate abaisser ton orgueil ;
Voi tes jours dépendans d'un mot & d'un coup d'œil.
Lâche, consume-les dans l'éternel passage
Du dépit aux respects, & des pleurs à la rage.
Pour la dernière fois je prétends lui parler.
Allons. . . .

SCENE II.

LE DUC, AMELIE, & TAISE *dans le fond.*

AMELIE.

J'Espère encor, & tout me fait trembler.
Vamir tenterait-il une telle entreprise ?
Que de dangers nouveaux ! Ah ! que vois-je ? Taïse.

LE DUC.

J'ignore quel objet attire ici vos pas ;
Mais vos yeux disent trop qu'ils ne me cherchent pas ;

Quoi ! vous les détournez ? Quoi ! vous voulez encore
Insulter aux tourmens d'un cœur qui vous adore ?
Et de la tyrannie exerçant le pouvoir,
Nourrir votre fierté de mon vain désespoir ?
C'est à ma triste vie ajouter trop d'allarmes,
Trop flétrir des lauriers arrosés de mes larmes,
Et qui me tiendront lieu de malheur & d'affront,
S'ils ne sont par vos mains attachés sur mon front,
Si votre incertitude, allarmant mes tendresses,
Peut encor démentir la foi de vos promesses.

AMELIE.

Je ne vous promis rien, vous n'avez point ma foi;
Et la reconnaissance est tout ce que je doi.

LE DUC.

Quoi ? lorsque de ma main je vous offrais l'hommage ?

AMELIE.

D'un si noble présent j'ai vu tout l'avantage;
Et sans chercher ce rang, qui ne m'était pas dû,
Par de justes respects je vous ai répondu.
Vos bienfaits, votre amour, & mon amitié même,
Tout vous flattait sur moi d'un empire suprême;
Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux,
Présenté par vos mains, éblouïrait mes yeux.
Vous vous trompiez : il faut rompre enfin le silence;
Je vais vous offenser, je me fais violence :
Mais réduite à parler, je vous dirai, Seigneur,
Que l'amour de mes Rois est gravé dans mon cœur.
Votre sang est auguste, & le mien est sans crime;
Il coula pour l'Etat, que l'étranger opprime.
Cominge, mon ayeul, dans mon cœur a transmis

La

La haine qu'un Français doit à ses ennemis ;
Et sa *fille* jamais n'acceptera pour maître
L'ami de nos tyrans, quelque grand qu'il puisse être.
Voilà les sentimens que son sang m'a tracés,
Et s'ils vous font rougir, c'est vous qui m'y forcez.

LE DUC.

Je suis, je l'avoûrai, surpris de ce langage ;
Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage,
Et n'avais pas prévu que le sort en couroux,
Pour m'accabler d'affronts, dût se servir de vous.
Vous avez fait, Madame, une secrette étude
Du mépris, de l'insulte, & de l'ingratitude ;
Et votre cœur enfin, lent à se déployer,
Hardi par ma faiblesse, a paru tout entier.
Je ne connaissais pas tout ce zèle héroïque,
Tant d'amour pour *l'Etat*, & tant de politique ;
Mais vous qui m'outragez, me connaissez-vous bien ?
Vous reste-t-il ici de parti que le mien ?
M'osez-vous reprocher une heureuse alliance,
Qui fait ma sûreté, qui soutient ma puissance,
Sans qui vous gémiriez dans la captivité,
A qui vous avez dû l'honneur, la liberté ?
Est-ce donc là le prix de vous avoir servie ?

AMELIE.

Oui, vous m'avez sauvée ; oui, je vous dois la vie ;
Mais *de mes tristes jours ne* puis-je disposer ?
Me *les* conserviez-vous pour *les* tyranniser ?

LE DUC.

Je deviendrai tyran, mais moins que vous, cruelle ;
Mes yeux lisent trop bien dans votre ame rebelle.

Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raiſons ;
Je vois mon deshonneur, je vois vos trahiſons.
Quel que ſoit l'inſolent que ce cœur me préfère,
Redoutez mon amour, tremblez de ma colère :
C'eſt lui ſeul déſormais que mon bras va chercher ;
De ſon cœur tout ſanglant j'irai vous arracher ;
Et ſi dans les horreurs du ſort qui nous accable,
De quelque joie encor ma fureur eſt capable,
Je la mettrai, perfide, à vous déſeſpérer.

AMELIE.

Non, Seigneur, la raiſon ſaura vous éclairer ;
Non, votre ame eſt trop noble, elle eſt trop élevée,
Pour opprimer ma vie, après l'avoir ſauvée.
Mais ſi votre grand cœur s'aviliſſait jamais,
Juſqu'à perſécuter l'objet de vos bienfaits,
Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
Plus que vos cruautés vivront dans ma mémoire.
Je vous plains, vous pardonne, & veux vous reſpecter.
Je vous ferai rougir de me perſécuter ;
Et je conſerverai, malgré votre menace,
Une ame ſans couroux, ſans crainte, & ſans audace.

LE DUC.

Arrêtez, pardonnez aux tranſports égarés,
Aux fureurs d'un amant, que vous déſeſpérez.
Je vois trop qu'avec vous *Liſois* d'intelligence,
D'une cour qui me hait embraſſe la défenſe ;
Que vous voulez tous deux m'unir à votre Roi,
Et de mon ſort enfin diſpoſer malgré moi.
Vos diſcours ſont les ſiens. Ah ! parmi tant d'allarmes,
Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes ?

Pour gouverner mon cœur, l'aſſervir, le changer,
Aviez-vous donc beſoin d'un ſecours étranger?
Aimez : il ſuffira d'un mot de votre bouche.

AMELIE.

Je ne vous cache point que du ſoin qui me touche,
A votre ami, Seigneur, mon cœur s'était remis.
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient;
Vous les faites couler; que vos mains les eſſuyent;
Devenez aſſez grand pour apprendre à domter
Des feux, que mon devoir me force à rejetter.
Laiſſez-moi toute entière à la reconnaiſſance.

LE DUC.

Ainſi le ſeul *Liſois* a votre confiance!
Mon outrage eſt connu, je ſais vos ſentimens.

AMELIE.

Vous les pourez, Seigneur, connaître avec le tems;
Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
Du généreux Liſois j'ai recherché l'appui;
Imitez ſa grande ame, & penſez comme lui.

SCENE III.

LE DUC *ſeul.*

EH bien! c'en eſt donc fait; l'ingrate, la parjure,
A mes yeux ſans rougir étale mon injure;
De tant de trahiſons l'abîme eſt découvert.
Je n'avais qu'un ami, c'eſt lui ſeul qui me perd.

Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
Toi qui me consolais des malheurs de ma vie,
Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
Trésor cherché sans cesse, & jamais obtenu !
Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même;
Et maintenant pour prix de mon erreur extrême,
Détrompé des faux biens trop faits pour me charmer,
Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
Le voilà, cet ingrat, qui fier de son parjure,
Vient encor de ses mains déchirer ma blessure.

SCENE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

A Vos ordres, Seigneur, vous me voyez rendu.
D'où vient sur votre front ce chagrin répandu?
Votre ame aux passions longtems abandonnée,
A-t-elle en liberté pesé sa destinée?

LE DUC.

Oui.

LISOIS.

Quel est le projet où vous vous arrêtez?

LE DUC.

D'ouvrir enfin les yeux aux infidélités,
De sentir mon malheur, & d'apprendre à connaître
La perfide amitié d'un rival & d'un traître.

LISOIS.

Comment?

LE DUC.

C'en est assez.

LISOIS.

C'en est trop entre nous.

Ce traître, quel est-il?

LE DUC.

Me le demandez-vous?

De l'affront inouï qui vient de me confondre,
Quel autre était instruit, quel autre en doit répondre?
Je sais *trop qu'Amélie* ici vous a parlé;
En vous nommant à moi, *l'infidelle* a tremblé.
Vous affectez sur elle un odieux silence,
Interprète muet de votre intelligence.
Je ne sais qui des deux je dois plus détester.

LISOIS.

Vous sentez-vous capable au moins de m'écouter?

LE DUC.

Je le veux.

LISOIS.

Pensez-vous que j'aime encor la gloire?
M'estimez-vous encor, & *pouvez*-vous me croire?

LE DUC.

Oui, jusqu'à ce moment je vous crus vertueux,
Je vous crus mon ami.

LISOIS.

Ces titres *précieux*
Ont été jusqu'ici la règle de ma vie;
Mais vous, méritez-vous que je me justifie?
Apprenez qu'Amélie avait touché mon cœur,
Avant que de sa vie heureux libérateur,

Vous euſſiez, par vos ſoins, par cet amour ſincère,
Surtout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
Moi, plus ſoldat que tendre, & dédaignant toûjours
Ce grand art de ſéduire inventé dans les cours,
Ce langage flatteur, & ſouvent ſi perfide,
Peu fait pour mon eſprit peut-être trop rigide;
Je lui parlai d'hymen; & ce nœud reſpecté,
Reſſerré par l'eſtime, & par l'égalité,
Pouvait lui préparer des deſtins plus propices,
Qu'un rang plus élevé, mais ſur des précipices.
Hier avec la nuit, je vins dans vos remparts;
Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes;
D'un œil indifférent j'ai regardé ſes charmes;
Et je me ſuis vaincu, ſans rendre de combats;
J'ai fait valoir vos feux, que je n'approuve pas.
J'ai de tous vos bienfaits rappellé la mémoire,
L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,
Sans cacher vos défauts, vantant votre vertu;
Et pour vous contre moi, j'ai fait ce que j'ai dû.
Je m'immole à vous ſeul, & je me rends juſtice;
Et ſi ce n'eſt aſſez d'un *pareil* ſacrifice,
S'il eſt quelque rival qui vous oſe outrager,
Tout mon ſang eſt à vous, & je cours vous venger.

LE DUC.

Que tout ce que j'entends t'élève & m'humilie!
Ah! tu devais ſans doute adorer Amélie;
Mais qui peut commander à ſon cœur enflammé?
Non, tu n'as pas vaincu; tu n'avais point aimé.

LISOIS.

J'aimais ; & notre amour suit notre caractère.

LE DUC.

Je ne peux t'imiter : mon ardeur m'est trop chère.
Je t'admire avec honte, il le faut avouer.
Mon cœur.....

LISOIS.

Aimez-moi, Prince, au-lieu de me louer ;
Et si vous me devez quelque reconnaissance,
Faites votre bonheur, il est ma récompense.
Vous voyez quelle ardente & fière inimitié
Votre frère nourrit contre votre allié ;
La suite, croyez-moi, peut en être funeste ;
Vous êtes sous un joug que ce peuple déteste.
Je prévois que bientôt on verra réunis
Les débris dispersés de l'Empire des Lis.
Chaque jour nous produit un nouvel adversaire,
Hier le Béarnois, aujourd'hui votre frère.
Le pur sang de Clovis est toûjours adoré ;
Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
Les rameaux divisés & courbés par l'orage,
Plus unis & plus beaux, soient notre unique ombrage.
Vous, placé près du trône, à ce trône attaché,
Si les malheurs des tems vous en ont arraché,
A des nœuds étrangers s'il falut vous résoudre,
L'intérêt qui les forme a droit de les dissoudre.
On pourrait balancer avec dextérité
Des Maires du palais la fière autorité ;
Et bientôt par vos mains leur puissance affaiblie....

LE DUC.

Je le ſoubaite au moins ; mais crois-tu *qu'Amélie*
Dans ſon cœur amolli partagerait mes feux,
Si le même parti nous uniſſait tous deux?
Penſes-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire?

LISOIS.

Dans le fond de ſon cœur je n'ai point voulu lire;
Mais qu'importent pour vous ſes vœux & ſes deſſeins?
Faut-il que l'amour ſeul faſſe ici nos deſtins?
Lorſque *le grand Clovis aux champs de la Touraine*
Détruiſit les vainqueurs de la grandeur Romaine,
Quand ſon bras arrêta, dans nos champs inondés,
Des Ariens ſanglans les torrens débordés,
Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de ſa tendreſſe?
Sauva-t-il ſon pays pour plaire à ſa maîtreſſe?
Mon bras contre un rival eſt prêt à vous ſervir;
Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
On connaît peu l'amour, on craint trop ſon amorce;
C'eſt ſur nos *paſſions* qu'il a fondé ſa force;
C'eſt nous qui ſous ſon nom troublons notre repos;
Il eſt tyran du faible, eſclave du héros.
Puiſque je l'ai vaincu, puiſque je le dédaigne,
Sur le ſang de nos Rois ſouffrirez-vous qu'il règne?
Vos autres ennemis par vous ſont abattus;
Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

LE DUC.

Le ſort en eſt jetté, je ferai tout pour elle.
Il faut bien à la fin déſarmer la cruelle.
Ses loix feront mes loix : ſon Roi ſera le mien;
Je n'aurai de parti, de maître que le ſien.

Poſſeſſeur d'un tréſor où s'attache ma vie,
Avec mes ennemis je me réconcilie.
Je lirai dans ſes yeux mon ſort & mon devoir.
Mon cœur eſt enyvré de cet heureux eſpoir.
Je n'ai point de rival, j'avais tort de me plaindre;
Si tu n'es point aimé, quel mortel ai-je à craindre?
Qui pourrait dans ma cour avoir pouſſé l'orgueil,
Juſqu'à laiſſer vers elle échapper un coup d'œil?
Enfin, plus de prétexte à ſes refus injuſtes;
Raiſon, gloire, intérêt, & tous ces droits auguſtes
Des Princes de mon ſang, & de mes Souverains,
Sont des liens ſacrés reſſerrés par ſes mains.
Du Roi, puiſqu'il le faut, ſoutenons la couronne;
La vertu le conſeille, & la beauté l'ordonne.
Je veux entre tes mains, dans ce fortuné jour,
Sceller tous les ſermens que je fais à l'amour.
Quant à mes intérêts, que toi ſeul en décide.

LISOIS.

Souffrez donc près du Roi que mon zèle me guide.
Peut-être il eût falu que ce grand changement
Ne fût dû qu'au héros, & non pas à l'amant;
Mais ſi d'un ſi grand cœur une femme diſpoſe,
L'effet en eſt trop beau, pour en blâmer la cauſe;
Et mon cœur tout rempli de cet heureux retour,
Bénit votre faibleſſe, & rend grace à l'amour.

SCENE V.

LE DUC, LISOIS, un Officier.

L'OFFICIER.

Seigneur, auprès des murs les ennemis paraissent ;
On prépare l'assaut, le tems, les périls pressent :
Nous attendons votre ordre.

LE DUC.

Eh bien ! cruels destins,
Vous l'emportez sur moi, vous trompez mes desseins ;
Plus d'accord, plus de paix, je vole à la victoire ;
Méritons Amélie en me couvrant de gloire.
Je ne suis pas en peine, ami, de résister
Aux téméraires mains qui m'osent insulter.
De tous les ennemis qu'il faut combattre encore,
Je n'en redoute qu'un, c'est celui que j'adore.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

La victoire est à nous, vos soins l'ont assurée.
Vous avez su guider ma jeunesse égarée.
Lisois m'est nécessaire aux conseils, aux combats,
Et c'est à sa grande ame à diriger mon bras.

LISOIS.

Prince, ce feu guerrier, qu'en vous on voit paraître,
Sera maître de tout, quand vous en serez maître:
Vous l'avez *pu* régler, & vous avez vaincu.
Ayez dans tous les tems cette *heureuse* vertu:
L'effet en est illustre, autant qu'il est utile.
Le faible est inquiet, le grand-homme est tranquile.

LE DUC.

Ah! l'amour est-il fait pour la tranquillité?
Mais ce chef inconnu sur nos remparts monté,
Qui tint seul si longtems la victoire en balance,
Qui m'a rendu jaloux de sa haute vaillance,
Que devient-il?

LISOIS.

Seigneur, environné de morts,
Il a seul repoussé nos plus puissans efforts.
Mais ce qui me confond, & qui doit vous surprendre,

Pouvant nous échapper, il est venu se rendre ;
Sans vouloir se nommer, & sans se découvrir,
Il accusait le ciel, & cherchait à mourir.
Un seul de ses suivans auprès de lui partage
La douleur qui l'accable, & le sort qui l'outrage.

LE DUC.

Quel est donc, cher ami, ce chef audacieux,
Qui cherchant le trépas se cachait à *nos* yeux ?
Son casque était fermé. Quel charme inconcevable,
Quand je l'ai combattu, le rendait respectable ?
Un je ne sais quel trouble en moi s'est élevé :
Soit que ce triste amour, dont je suis captivé,
Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse,
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions,
Par la molle douceur de ses impressions ;
Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
Parle encor en secret au cœur qui l'a trahie,
Ou que le trait fatal enfoncé dans ce cœur,
Corrompe en tous les tems ma gloire & mon bonheur.

LISOIS.

Quant aux traits dont votre ame a senti la puissance,
Tous les conseils sont vains, agréez mon silence.
Mais ce sang des Français, que nos mains font couler,
Mais l'Etat, la patrie, il faut vous en parler.
Vos nobles sentimens peuvent encor paraître :
Il est beau de donner la paix à votre maître.
Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,
Vous vous *verriez* réduit à demander pardon.
Sûr enfin d'Amélie, & de votre fortune,

Fondez votre grandeur sur la cause commune ;
Ce guerrier, quel qu'il soit, remis entre vos mains,
Poura servir lui-même à vos justes desseins :
De cet heureux moment *saisissons* l'avantage.

LE DUC.

Ami, de ma parole Amélie est le gage ;
Je la tiendrai : je vais de ce même moment,
Préparer les esprits à ce grand changement.
A tes conseils heureux tous mes sens s'abandonnent ;
La gloire, l'hyménée & la paix me couronnent ;
Et libre des chagrins où mon cœur fut noyé,
Je dois tout à l'amour, & tout à l'amitié.

SCENE II.

LISOIS, VAMIR, EMAR *dans le fond du théatre.*

LISOIS.

JE me trompe, ou je vois ce captif qu'on amène ;
Un des siens l'accompagne ; il se soutient à peine ;
Il paraît accablé d'un désespoir affreux.

VAMIR.

Où suis-je ? où vais-je ? ô ciel !

LISOIS.

Chevalier généreux,
Vous êtes dans des murs où l'on chérit la gloire,
Où l'on n'abuse point d'une faible victoire,
Où l'on sait respecter de braves ennemis :
C'est en de nobles mains que le sort vous a mis.
Ne puis-je vous connaître ? & faut-il qu'on ignore

De quel grand prisonnier le Duc de Foix s'honore?

VAMIR.

Je suis un malheureux, le jouet des destins,
Dont la moindre infortune est d'être entre vos mains.
Souffrez qu'au Souverain de ce séjour funeste
Je puisse au moins cacher un sort que je déteste;
Me faut-il des témoins encor de mes douleurs?
On apprendra trop tôt mon nom & mes malheurs.

LISOIS.

Je ne vous presse point, Seigneur; je me retire;
Je respecte un chagrin dont votre cœur soupire.
Croyez que vous pourez retrouver parmi nous
Un destin plus heureux & plus digne de vous.

SCENE III.

VAMIR, EMAR.

VAMIR.

UN destin plus heureux! mon cœur en désespère:
J'ai trop vécu.

EMAR.

Seigneur, dans un sort si contraire,
Rendez graces au ciel, de ce qu'il a permis
Que vous soyez tombé sous de tels ennemis,
Non sous le joug affreux d'une main étrangère.

VAMIR.

Qu'il est dur bien souvent d'être aux mains de son frère!

EMAR.

Mais ensemble élevés, dans des tems plus heureux,

La plus tendre amitié vous unissait tous deux.

VAMIR.

Il m'aimait autrefois ; c'est ainsi qu'on commence:
Mais bientôt l'amitié s'envole avec l'enfance.
Il ne sait pas encor ce qu'il me fait souffrir,
Et mon cœur déchiré ne saurait le haïr.

EMAR.

Il ne soupçonne pas qu'il ait en sa puissance
Un frère infortuné qu'animait la vengeance.

VAMIR.

Non, la vengeance, ami, n'entra point dans mon cœur ;
Qu'un soin trop différent égara ma valeur !
Juste ciel ! est-il vrai ce que la renommée
Annonçait dans la France à mon ame allarmée ?
Est-il vrai qu'Amélie, après tant de sermens,
Ait violé la foi de ses engagemens ?
Et pour qui ? juste ciel ! O comble de l'injure !
O nœuds du tendre amour ! ô loix de la nature !
Liens sacrés des cœurs, êtes-vous tous trahis ?
Tous les maux dans ces lieux sont sur moi réunis.
Frère injuste, cruel !

EMAR.

Vous disiez qu'il ignore
Que parmi tant de biens, qu'il vous enlève encore,
Amélie en effet est le plus précieux,
Qu'il n'avait jamais su le secret de vos feux.

VAMIR.

Elle le sait, l'ingrate ; elle sait que ma vie
Par d'éternels sermens à la sienne est unie ;
Elle sait qu'aux autels nous allions confirmer

Ce devoir que nos cœurs s'étaient fait de s'aimer,
Quand le Maure enleva mon unique espérance :
Et je n'ai pu sur eux achever ma vengeance !
Et mon frère a ravi le bien que j'ai perdu !
Il jouït des malheurs dont je suis confondu.
Quel est donc en ces lieux le dessein qui m'entraîne ?
La consolation, trop funeste & trop vaine,
De faire avant ma mort à ses traîtres appas
Un reproche inutile, & qu'on n'entendra pas !
Allons ; je périrai, quoi que le ciel décide,
Fidèle au Roi mon maître, & même à la perfide.
Peut-être en apprenant ma constance & mon sort,
Dans les bras de mon frère elle plaindra ma mort.

EMAR.

Cachez vos sentimens ; c'est lui qu'on voit paraître.

VAMIR.

Des troubles de mon cœur puis-je me rendre maître ?

SCENE IV.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, EMAR.

LE DUC.

CE mystère m'irrite ; & je prétends savoir
Quel guerrier les destins ont mis en mon pouvoir :
Il semble avec horreur qu'il détourne la vue.

VAMIR.

O lumière du jour, pourquoi m'es-tu rendue ?
Te verrai-je ? infidelle ! en quels lieux ? à quel prix ?

LE

LE DUC.

Qu'entends-je? & quels accens ont frappé mes esprits?

VAMIR.

M'as-tu pu méconnaître?

LE DUC.

Ah *Vamir!* ah mon frère!

VAMIR.

Ce nom jadis si cher, ce nom me désespère.
Je ne le suis que trop ce frère infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

LE DUC.

Tu n'es plus que mon frère, & *mon cœur te pardonne;*
Mais je te l'avoûrai, ta cruauté m'étonne.
Si ton Roi me poursuit, Vamir, était-ce à toi
A briguer, à remplir cet odieux emploi?
Que t'ai-je fait?

VAMIR.

Tu fais le malheur de ma vie:
Je voudrais qu'aujourd'hui ta main me l'eût ravie.

LE DUC.

De nos troubles civils quels effets malheureux!

VAMIR.

Les troubles de mon cœur sont encor plus affreux.

LE DUC.

J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage.
Vamir, que je te plains!

VAMIR.

Je te plains davantage,
De haïr ton pays, de trahir sans remords,
Et le Roi qui t'aimait, & le sang dont tu sors.

LE DUC.

Arrête, épargne-moi l'infame nom de traître;
A cet indigne mot je m'oublîrais peut-être.
Non, mon frère, jamais je n'ai moins mérité
Le reproche odieux de l'infidélité.
Je suis prêt de donner à nos tristes provinces,
A la France sanglante, au reste de nos Princes,
L'exemple auguste & saint de la réunion,
Après l'avoir donné de la division.

VAMIR.

Toi, tu pourrais....

LE DUC.

Ce jour, qui semble si funeste,
Des feux de la discorde éteindra ce qui reste.

VAMIR.

Ce jour est trop horrible.

LE DUC.

Il va combler mes vœux.

VAMIR.

Comment?

LE DUC.

Tout est changé; ton frère est trop heureux.

VAMIR.

Je *le* crois: on disait que d'un amour extrême,
Violent, effréné, (car c'est ainsi qu'on aime)
Ton cœur depuis trois mois s'occupait tout entier.

LE DUC.

J'aime; oui, la renommée a pu le publier;
Oui, j'aime avec fureur. Une telle alliance
Semblait pour mon bonheur attendre ta présence.
Oui, mes ressentimens, mes droits, mes alliés,

Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ſes pieds.
(*A ſa ſuite.*)
Allez, & dites-lui que deux malheureux frères,
Jettés par le deſtin dans des partis contraires,
Pour marcher déſormais ſous le même étendard,
De ſes yeux ſouverains n'attendent qu'un regard.
(*A Vamir.*)
Ne blâme point l'amour où ton frère eſt en proie:
Pour me juſtifier, il ſuffit qu'on la voie.

VAMIR.

Cruel!... elle vous aime?

LE DUC.

Elle le doit du moins:
Il n'était qu'un obſtacle au ſuccès de mes ſoins;
Il n'en eſt plus, je veux que rien ne nous ſépare.

VAMIR.

Quels effroyables coups le cruel me prépare!
Ecoute; à ma douleur ne veux-tu qu'inſulter?
Me connais-tu? ſais-tu ce que *j'oſais tenter?*
Dans ces funeſtes lieux ſais-tu ce qui m'amène?

LE DUC.

Oublions ces ſujets de diſcorde & de haine.

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, AMELIE.

AMELIE.

Ciel! qu'eſt-ce que je vois? Je me meurs.

LE DUC.

Ecoutez.

Mon bonheur eſt venu de nos calamités ;
J'ai vaincu ; je vous aime, & je retrouve un frère,
Sa préſence à mes yeux vous rend encor plus chère :
Et vous, mon frère, & vous, ſoyez ici témoin,
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
Ce que votre *reproche*, *ou bien* votre prière,
Le généreux Liſois, le Roi, la France entière,
Demanderaient enſemble, & qu'ils n'obtiendraient pas,
Soumis & ſubjugué, je l'offre à ſes appas.
De l'ennemi des Rois vous avez craint l'hommage.
Vous aimez, vous ſervez une cour qui m'outrage ;
Eh bien ! il faut céder ; vous diſpoſez de moi ;
Je n'ai plus d'alliés ; je ſuis à votre Roi.
L'amour, qui, malgré vous, nous a faits l'un pour l'autre,
Ne me laiſſe de choix, de parti que le vôtre.
Vous, courez, mon cher frère, allez dès ce moment
Annoncer à la cour un ſi grand changement.
Soyez libre, partez ; & de mes ſacrifices
Allez offrir au Roi les heureuſes prémices.
Puiſſai-je à ſes genoux préſenter aujourd'hui
Celle qui m'a domté, qui me ramène à lui,
Qui d'un Prince ennemi fait un ſujet fidelle,
Changé par ſes regards & vertueux par elle !

VAMIR (*à part.*)

Il fait ce que je veux, & c'eſt pour m'accabler.
(*à Amélie.*)
Prononcez notre arrêt, Madame ; il faut parler.

LE DUC.

Eh quoi ! vous demeurez interdite & muette !
De mes ſoumiſſions êtes-vous ſatisfaite ?

Eſt-ce aſſez qu'un vainqueur vous implore à genoux?
Faut-il encor ma vie, ingrate? elle eſt à vous :
Un mot peut me l'ôter : la fin m'en ſera chère.
Je vivais pour vous ſeule, & mourrai pour vous plaire.

AMELIE.

Je demeure éperdue, & tout ce que je vois
Laiſſe à peine à mes ſens l'uſage de la voix.
Ah! Seigneur, ſi votre ame, en effet attendrie,
Plaint le ſort de la France, & chérit la patrie,
Un ſi noble deſſein, des ſoins ſi vertueux,
Ne ſeront point l'effet du pouvoir de mes yeux :
Ils auront dans vous-même une ſource plus pure.
Vous avez *écouté la voix de* la nature;
L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

LE DUC.

Non, tout eſt votre ouvrage, & c'eſt là mon malheur.
Sur tout autre intérêt ce triſte amour l'emporte.
Accablez-moi de honte, accuſez-moi, n'importe.
Duſſai-je vous déplaire, & forcer votre cœur,
L'autel eſt prêt; venez.

VAMIR.

Vous oſez!

AMELIE.

Non, Seigneur.
Avant que je vous cède, & que l'hymen nous lie,
Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.
Le ſort met entre nous un obſtacle éternel.
Je ne puis être à vous.

LE DUC.

Vamir... ingrate... ah ciel!

C'en eſt donc fait... Mais non... mon cœur fait ſe contraindre.
Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre :
Je vous rends *trop* juſtice ; & ces ſéductions,
Qui vont au fond des cœurs chercher nos paſſions,
L'eſpoir qu'on donne à peine afin qu'on le ſaiſiſſe,
Ce poiſon préparé des mains de l'artifice,
Sont les *effets d'un charme* auſſi trompeur que vain,
Que l'œil de la raiſon regarde avec dédain.
Je ſuis libre par vous : cet art que je déteſte,
Cet art qui m'enchaîna, briſe un joug ſi funeſte :
Et je ne prétends pas, indignement épris,
Rougir devant mon frère, & ſouffrir des mépris.
Montrez-moi ſeulement ce rival qui ſe cache ;
Je lui cède avec joie un poiſon qu'il m'arrache.
Je vous dédaigne aſſez tous deux pour vous unir,
Perfide ! & c'eſt ainſi que je dois vous punir.

AMÉLIE.

Je devrais ſeulement vous quitter & me taire ;
Mais je ſuis accuſée, & ma gloire m'eſt chère.
Votre frère eſt préſent, & mon honneur bleſſé
Doit repouſſer les traits dont il eſt offenſé.
Pour un autre que vous ma vie eſt deſtinée ;
Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
Oui, j'aime ; & je ſerais indigne devant vous
De celui que mon cœur s'eſt promis pour époux,
Indigne de l'aimer, ſi par ma complaiſance,
J'avais à votre amour laiſſé quelque eſpérance.
Vous avez regardé ma liberté, ma foi,
Comme un bien de conquête, & qui n'eſt plus à moi.

Je vous devais beaucoup; mais une telle offenſe
Ferme à la fin mon cœur à la reconnaiſſance.
Sachez que des bienfaits, qui ſont rougir mon front,
A mes yeux indignés ne ſont plus qu'un affront.
J'ai plaint de votre amour la violence vaine;
Mais, après ma pitié, n'attirez point ma haine.
J'ai rejetté vos vœux, que je n'ai point bravés.
J'ai voulu votre eſtime, & vous me la devez.

LE DUC.

Je vous dois ma colère, & ſachez qu'elle égale
Tous les emportemens de mon amour fatale.
Quoi donc, vous attendiez, pour oſer m'accabler,
Que *Vamir* fût préſent, & me vît immoler?
Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure?
Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,
Si... Mais il n'a point vu vos funeſtes appas;
Mon frère trop heureux ne vous connaiſſait pas.
Nommez donc mon rival; mais gardez-vous de croire
Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
Je vous trompais: mon cœur ne peut feindre longtems.
Je vous traîne à l'autel à ſes yeux expirans;
Et ma main ſur ſa cendre à votre main donnée,
Va tremper dans le ſang les flambeaux d'hyménée.
Je ſais trop qu'on a vu, lâchement abuſés,
Pour des mortels obſcurs des Princes mépriſés;
Et mes yeux perceront, dans la foule inconnue,
Juſqu'à ce vil objet qui ſe cache à ma vue.

VAMIR.

Pourquoi d'un choix indigne oſez-vous l'accuſer?

LE DUC.

Et pourquoi, vous, mon frère, osez-vous l'excuser ?
Est-il vrai que de vous elle était ignorée ?
Ciel ! à ce piége affreux ma foi serait livrée !
Tremblez.

VAMIR.

Moi, que je tremble ! ah ! j'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré.
J'ai forcé trop longtems mes transports au silence.
Connai-moi donc, barbare, & rempli ta vengeance.
Connais un désespoir à tes fureurs égal.
Frappe, voilà mon cœur, & voilà ton rival.

LE DUC.

Toi, cruel ! toi, *Vamir !*

VAMIR.

Oui, depuis deux années,
L'amour la plus secrette a joint nos destinées.
C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher.
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie.
Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie.
Par tes égaremens juge de mes transports.
Nous puisâmes tous deux dans ce sang dont je sors,
L'excès des passions qui dévorent une ame ;
La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
Mon frère est mon rival, & je l'ai combattu.
J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu.
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime ;
Rien ne m'a retenu, ni tes superbes tours,

Ni le peu de ſoldats que j'avais pour ſecours,
Ni le lieu, ni le tems, ni ſurtout ton courage;
Je n'ai vu que ma flamme, & ton feu qui m'outrage.
L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié ;
Sois cruel comme moi, puni-moi ſans pitié :
Auſſi-bien tu ne peux t'aſſurer ta conquête,
Tu ne peux l'épouſer qu'aux dépens de ma tête.
A la face des cieux je lui donne ma foi;
Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
Frappe, & qu'après ce coup ta cruauté jalouſe
Traîne aux pieds des autels ta ſœur, & mon épouſe.
Frappe, dis-je: oſes-tu?

LE DUC.

Traître, c'en eſt aſſez.
Qu'on l'ôte de mes yeux; ſoldats, obéiſſez.

AMELIE.

(*aux ſoldats.*) (*au Duc.*)
Non, demeurez, cruels.... Ah! Prince, eſt-il poſſible
Que la nature en vous trouve une ame inflexible?
Seigneur!

VAMIR.

Vous le prier? plaignez-le plus que moi.
Plaignez-le? il vous offenſe, il a trahi ſon Roi.
Va, je ſuis dans ces lieux plus puiſſant que toi-même;
Je ſuis vengé de toi: l'on te hait, & l'on m'aime.

AMELIE.

(*à Vamir.*) (*au Duc.*)
Ah, cher Prince!... Ah, Seigneur! voyez à vos genoux...

LE DUC.

Qu'on m'en réponde, allez. Madame, levez-vous.

Vos prières, vos pleurs en faveur d'un parjure,
Sont un nouveau poiſon verſé ſur ma bleſſure :
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé ;
Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
Adieu : ſi vous voyez les effets de ma rage,
N'en accuſez que vous, nos maux ſont votre ouvrage.

AMELIE.

Je ne vous quitte pas ; écoutez-moi, Seigneur.

LE DUC.

Eh bien ! achevez donc de déchirer mon cœur :
Parlez.

SCENE VI.

LE DUC, VAMIR, AMELIE, LISOIS, un Officier, &c.

LISOIS.

J'Allais partir : un peuple téméraire
Se ſoulève en tumulte au nom de votre frère.
Le déſordre eſt partout : vos ſoldats conſternés
Déſertent les drapeaux de leurs chefs étonnés ;
Et pour comble de maux, vers la ville allarmée
L'ennemi raſſemblé fait marcher ſon armée.

LE DUC.

Allez, cruelle, allez ; vous ne jouïrez pas
Du fruit de votre haine, & de vos attentats :
Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.
(*à l'Officier.*) (*à Liſois.*)
Qu'on la garde. Courons. Vous, veillez ſur ce traître.

SCENE VII.

VAMIR, LISOIS.

LISOIS.

LE feriez-vous, Seigneur? auriez-vous démenti
Le fang de ces héros dont vous êtes forti?
Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
Et les droits de la guerre, & ceux de la nature?
Un Prince à cet excès pourait-il s'oublier?

VAMIR.

Non; mais fuis-je réduit à me juftifier?
Lifois, ce peuple eft jufte; il t'apprend à connaître
Que mon frère eft rebelle, & *qu'il trahit* fon maître.

LISOIS.

Ecoutez; ce ferait le comble de mes vœux,
De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
Je vois avec regret la France défolée,
A nos diffenfions la nature immolée,
Sur nos communs débris *l'Africain* élevé,
Menaçant cet Etat par nous-même énervé.
Si vous avez un cœur digne de votre race,
Faites au bien public fervir votre difgrace.
Rapprochez les partis; uniffez-vous à moi,
Pour calmer votre frère, & fléchir votre Roi,
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

VAMIR.

Ne vous en flattez pas: vos foins font inutiles.
Si la difcorde feule avait armé mon bras,
Si la guerre & la haine avaient conduit mes pas,

Vous pourriez espérer de réunir deux frères,
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires.
Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.

LISOIS.

Et quel est-il, Seigneur ?

VAMIR.

Ah ! reconnai l'amour.
Reconnai la fureur qui de nous deux s'empare,
Qui m'a fait téméraire, & qui le rend barbare.

LISOIS.

Ciel ! faut-il voir ainsi, par des caprices vains,
Anéantir le fruit des plus nobles desseins ?
L'amour subjuguer tout ? ses cruelles faiblesses
Du sang qui se révolte étouffer les tendresses ?
Des frères se haïr, & naître en tous climats
Des passions des grands le malheur des Etats ?
Prince, de vos amours laissons là le mystère.
Je vous plains tous les deux, mais je sers votre frère.
Je vais le seconder ; je vais me joindre à lui,
Contre un peuple insolent qui se fait votre appui.
Le plus pressant danger est celui qui m'appelle.
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle :
Je vois les passions plus puissantes que moi :
Et l'amour seul ici me fait frémir d'effroi.
Je lui dois mon secours ; je vous laisse, & j'y vole.
Soyez mon prisonnier, mais sur votre parole ;
Elle me suffira.

VAMIR.

Je vous la donne.

LISOIS.

Et moi,
Je voudrais de ce pas porter la ſienne au Roi;
Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
Du ſang de nos tyrans une union ſi chère.
Mais ces fiers ennemis ſont bien moins dangereux
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VAMIR, AMELIE, EMAR.

AMELIE.

Quelle ſuite, grand Dieu, d'affreuſes deſtinées !
Quel tiſſu de douleurs l'une à l'autre enchaînées !
Un orage imprévu m'enlève à votre amour :
Un orage nous joint : & dans le même jour,
Quand je vous ſuis rendue, un autre nous ſépare !
Vamir, frère adoré d'un frère trop barbare,
Vous le voulez, Vamir ; je pars, & vous reſtez.

VAMIR.

Voyez par quels liens mes pas ſont arrêtés.
Au pouvoir *d'un rival ma parole* me livre :
Je peux mourir pour vous ; & je ne peux vous ſuivre.

AMELIE.

Vous l'oſâtes combattre, & vous n'oſez le fuir.

VAMIR.

L'honneur eſt mon tyran : je lui dois obéir.
Profitez du tumulte où la ville eſt livrée.
La retraite à vos pas déja ſemble aſſurée.
On vous attend : le ciel a calmé ſon couroux.
Eſpérez....

AMELIE.

Et que puis-je eſpérer loin de vous ?

VAMIR.

Ce n'est qu'un jour.

AMELIE.

Ce jour est un siècle funeste.
Rendez vains mes soupçons, ciel vengeur que j'atteste.
Seigneur, de votre sang *le Maure* est altéré.
Ce sang à votre frère est-il donc si sacré?
Il aime en furieux; mais il hait plus encore.
Il est votre rival, & l'allié du Maure.
Je crains....

VAMIR.

Il n'oserait...

AMELIE.

Son cœur *n'a* point de frein.
Il vous a menacé, menace-t-il en vain?

VAMIR.

Il tremblera bientôt: le Roi vient, & nous venge.
La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.
Allez: si vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
Des foudres allumés grondans autour de nous,
Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable,
Dans des murs pris d'assaut, malheur inévitable:
Mais *redoutez* encor mon rival furieux:
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux.
Cet amour méprisé se tournerait en rage.
Fuyez sa violence: évitez un outrage,
Qu'il me faudrait laver de son sang & du mien.
Seul espoir de ma vie, & mon unique bien,
Mettez en sûreté ce seul bien qui me reste:
Ne vous exposez pas à cet éclat funeste.

Cédez à mes douleurs. Qu'il vous perde : partez.

AMELIE.

Et vous vous expofez feul à fes cruautés !

VAMIR.

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère.
Que dis-je? mon appui lui devient néceffaire.
Son captif aujourd'hui, demain fon bienfaiteur,
Je pourai de fon Roi lui rendre la faveur.
Protéger mon rival eft la gloire où j'afpire.
Arrachez-vous furtout à fon fatal empire.
Songez que ce matin vous quittiez fes Etats.

AMELIE.

Ah! je quittais des lieux que vous n'habitiez pas.
Dans quelque afyle affreux que mon deftin m'entraîne,
Vamir, j'y porterai mon amour & ma haine.
Je vous adorerai dans le fond des déferts,
Au milieu des combats, dans l'exil, dans les fers,
Dans la mort que j'attends de votre feule abfence.

VAMIR.

C'en eft trop : vos douleurs ébranlent ma conftance.
Vous avez trop tardé.... Ciel ! quel tumulte affreux !

SCENE II.

AMELIE, VAMIR, LE DUC DE FOIX, Gardes.

LE DUC.

JE l'entends ; c'eft lui-même. Arrête, malheureux :
Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête.

VAMIR.

VAMIR.

Il ne te trahit point, mais il t'offre ſa tête.
Porte à tous les excès ta haine & ta fureur.
Va, ne perds point de tems : le ciel arme un vengeur.
Tremble, ton Roi s'approche : il vient, il va paraître ;
Tu n'as vaincu que moi : redoute encor ton maître.

LE DUC.

Il pourra te venger, mais non te ſecourir ;
Et ton ſang...

AMELIE.

Non, cruel ; c'eſt à moi de mourir.
J'ai tout fait ; c'eſt par moi que ta garde eſt ſéduite.
J'ai gagné tes ſoldats, j'ai préparé ma fuite.
Puni ces attentats, & ces crimes ſi grands,
De ſortir d'eſclavage, & de fuir ſes tyrans :
Mais reſpecte ton frère, & ſa femme, & toi-même.
Il ne t'a point trahi, c'eſt un frère qui t'aime.
Il voulait te ſervir, quand tu veux l'opprimer.
Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer ?
L'amour n'eſt-il en toi qu'un juge inexorable ?

LE DUC.

Plus vous le défendez, plus il devient coupable.
C'eſt vous qui le perdez, vous qui l'aſſaſſinez ;
Vous, par qui tous nos jours étaient empoiſonnés ;
Vous, qui pour leur malheur armiez des mains ſi chères.
Puiſſe tomber ſur vous tout le ſang des deux frères !
Vous pleurez ! mais vos pleurs ne peuvent me tromper.
Je ſuis prêt à mourir, & prêt à le frapper.
Mon malheur eſt au comble, ainſi que ma faibleſſe,
Oui, je vous aime encor : le tems, le péril preſſe.

Vous pouvez à l'inſtant parer le coup mortel.
Voilà ma main, venez : ſa grace eſt à l'autel.

AMELIE.

Moi, Seigneur ?

LE DUC.

C'eſt aſſez.

AMELIE.

Moi, que je le trahiſſe !

LE DUC.

Arrêtez... répondez...

AMELIE.

Je ne puis.

LE DUC.

Qu'il périſſe.

VAMIR.

Ne vous laiſſez pas vaincre en ces affreux combats.
Oſez m'aimer aſſez pour vouloir mon trépas.
Abandonnez mon ſort au coup qu'il me prépare.
Je mourrai triomphant des mains de ce barbare ;
Et ſi vous ſuccombiez à ſon lâche couroux,
Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par vous.

LE DUC.

Qu'on l'entraîne à la tour ; allez, qu'on m'obéiſſe.

SCENE III.

LE DUC, AMELIE.

AMELIE.

Vous, cruel, vous feriez cet affreux facrifice?
De fon vertueux fang vous pourriez vous couvrir?
Quoi! voulez-vous?...

LE DUC.

Je veux vous haïr & mourir,
Vous rendre malheureufe encor plus que moi-même,
Répandre devant vous tout le fang qui vous aime,
Et vous laiffer des jours plus cruels mille fois
Que le jour où l'amour nous a perdu tous trois.
Laiffez-moi: votre vue augmente mon fupplice.

SCENE IV.

LE DUC, AMELIE, LISOIS.

AMELIE *à Lifois.*

Ah! je n'attends plus rien que de votre juftice:
Lifois, contre un cruel ofez me fecourir.

LE DUC.

Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

AMELIE.

J'attefte ici le ciel.

LE DUC.

Eloignez de ma vue,

Amis; délivrez-moi *de l'objet* qui me tue.

AMELIE.

Va, tyran, c'en eſt trop: va, dans mon déſeſpoir,
J'ai combattu l'horreur que je ſens à te voir.
J'ai cru, malgré ta rage à ce point emportée,
Qu'une femme du moins en ſerait reſpectée.
L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur;
Tigre, je t'abandonne à toute ta fureur.
Dans ton féroce amour immole tes victimes;
Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes;
Mais compte encor la tienne. Un vengeur va venir;
Par ton juſte ſupplice il va tous nous unir.
Tombe avec tes remparts, tombe & péri ſans gloire;
Meurs, & que l'avenir prodigue à ta mémoire,
A tes feux, à ton nom juſtement abhorrés,
La haine & le mépris que tu m'as inſpirés.

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

OUi, cruelle ennemie, & plus que moi farouche,
Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche.
Que la main de la haine, & que les mêmes coups
Dans l'horreur du tombeau nous réuniſſent tous.

(*Il tombe dans un fauteuil.*)

LISOIS.

Il ne ſe connaît plus; il ſuccombe à ſa rage.

LE DUC.

Eh bien! souffriras-tu ma honte & mon outrage?
Le tems presse: veux-tu qu'un rival odieux
Enlève la perfide, & l'épouse à mes yeux?
Tu crains de me répondre! Attends-tu que le traître
Ait soulevé le peuple, & me livre à son maître?

LISOIS.

Je vois trop en effet que le parti du Roi
Des peuples fatigués fait chanceler la foi.
De la sédition la flamme réprimée
Vit encor dans les cœurs en secret rallumée.

LE DUC.

C'est Vamir qui l'allume: il nous a trahi tous.

LISOIS.

Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous.
La suite en est funeste, & me remplit d'allarmes.
Dans la plaine déja les Français sont en armes;
Et vous êtes perdu, si le peuple excité
Croit dans la trahison trouver sa sûreté.
Vos dangers sont accrus.

LE DUC.

Eh bien, que faut-il faire?

LISOIS.

Les prévenir, domter l'amour & la colère.
Ayons encor, mon Prince, en cette extrémité,
Pour prendre un parti sûr assez de fermeté.
Nous pouvons conjurer ou braver la tempête.
Quoi que vous décidiez, ma main est toute prête.
Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
Appaiser avec gloire un Monarque irrité;

Ne vous rebutez pas : ordonnez, & j'eſpère,
Seigneur, en votre nom cette paix ſalutaire.
Mais s'il vous faut combattre, & courir au trépas,
Vous ſavez qu'un ami ne vous ſurvivra pas.

LE DUC.

Ami, dans le tombeau laiſſe-moi ſeul deſcendre.
Vi, pour ſervir ma cauſe, & pour venger ma cendre.
Mon deſtin s'accomplit, & je cours l'achever.
Qui ne veut que la mort eſt ſûr de la trouver ;
Mais je la veux terrible, & lorſque je ſuccombe,
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

LISOIS.

Comment ? de quelle horreur vos ſens ſont poſſedés !

LE DUC.

Il eſt dans cette tour, où vous ſeul commandez ;
Et vous m'avez promis que contre un téméraire....

LISOIS.

De qui me parlez-vous, Seigneur ? de votre frère ?

LE DUC.

Non, je parle d'un traître, & d'un lâche ennemi,
D'un rival qui m'abhorre, & qui m'a tout ravi.
Le Maure attend de moi la tête du parjure.

LISOIS.

Vous leur avez promis de trahir la nature ?

LE DUC.

Dès longtems du perfide ils ont proſcrit le ſang.

LISOIS.

Et pour leur obéir, vous lui percez le flanc ?

LE DUC.

Non, je n'obéis point à leur haine étrangère ;

J'obéis à ma rage, & veux la satisfaire.
Que m'importent l'Etat, & mes vains alliés?

LISOIS.

Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez?
Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice?

LE DUC.

Je n'attends pas de vous cette promte justice.
Je suis bien malheureux! bien digne de pitié!
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié!
Allez; *je puis* encor, dans le sort qui *me* presse,
Trouver de vrais amis, qui tiendront leur promesse.
D'autres me serviront, & n'allégueront pas
Cette triste vertu, l'excuse des ingrats.

LISOIS (*après un long silence.*)

Non; j'ai pris mon parti. Soit crime, soit justice,
Vous ne vous plaindrez *plus qu'un ami* vous trahisse.
Vamir est criminel: vous êtes malheureux;
Je vous aime; il suffit: je me rends à vos vœux.
Je vois qu'il est des tems pour les partis extrêmes,
Que les plus saints devoirs peuvent se taire eux-mêmes.
Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi
Dans de pareils momens vous éprouviez la foi;
Et vous reconnaîtrez, au succès de mon zèle,
Si *Lisois* vous aimait, & s'il vous fut fidèle.

LE DUC.

Je te retrouve enfin dans mon adversité:
L'univers m'abandonne, & toi seul m'es resté.
Tu ne souffriras pas que mon rival tranquile
Insulte impunément à ma rage inutile;
Qu'un ennemi vaincu, maître de mes Etats,

Dans les bras d'une ingrate insulte à mon trépas.

LISOIS.

Non, *mais* en vous rendant ce malheureux service,
Prince, je vous demande un autre sacrifice.

LE DUC.

Parle.

LISOIS.

Je ne veux pas que *le Maure* en ces lieux,
Protecteur insolent, commande sous mes yeux :
Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.
Ne puis-je vous venger, sans être son esclave ?
Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui ?
Pour mourir avec vous, ai-je besoin de lui ?
Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite :
Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
Les *Maures* avec moi pourraient mal s'accorder ;
Jusqu'au dernier moment, je veux seul commander.

LE DUC.

Oui, pourvu qu'*Amélie* au désespoir réduite,
Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite ;
Pourvu que de l'horreur de ses gémissemens
Ma douleur se repaisse à mes derniers momens ;
Tout le reste est égal ; & je te l'abandonne.
Prépare le combat ; agi, dispose, ordonne.
Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend :
Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire ?
Périsse ainsi que moi ma funeste mémoire !
Périsse avec mon nom le souvenir fatal
D'une indigne maîtresse & d'un lâche rival !

LISOIS.

Je l'avoue avec vous : une nuit éternelle
Doit couvrir, s'il ſe peut, une fin ſi cruelle.
C'était avant ce coup qu'il nous falait mourir :
Mais je tiendrai parole, & je vais vous ſervir.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE FOIX, un Officier, Gardes.

LE DUC.

O Ciel! me faudra-t-il, de momens en momens,
Voir & des trahiſons & des ſoulévemens?
Eh bien, de ces mutins l'audace eſt terraſſée?

L'OFFICIER.

Seigneur, ils vous ont vu: leur foule eſt diſperſée.

LE DUC.

L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui;
Mon malheur eſt parfait, tous les cœurs ſont à lui.
Que fait Liſois?

L'OFFICIER.

Seigneur, ſa promte vigilance
A partout des remparts aſſuré la défenſe.

LE DUC.

Ce ſoldat qu'en ſecret vous m'avez amené,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné?

L'OFFICIER.

Oui, Seigneur; & déja vers la tour il s'avance.

LE DUC.

Ce bras vulgaire & ſûr va remplir ma vengeance.
Sur l'incertain *Liſois* mon cœur a trop compté:
Il a vu ma fureur avec tranquillité.

On ne foulage point des douleurs qu'on méprife :
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance foit mife.
Vous, que fur nos remparts on porte nos drapeaux ;
Allez, qu'on fe prépare à des périls nouveaux.
Vous fortez d'un combat, un autre vous appelle :
Ayez la même audace, avec le même zèle ;
Imitez votre maître ; & s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(*Il refte feul.*)

Eh bien, c'en eft donc fait : une femme perfide
Me conduit au tombeau chargé d'un parricide.
Qui? moi, je tremblerais des coups qu'on va porter?
J'ai chéri la vengeance, & ne puis la goûter.
Je friffonne : une voix gémiffante & févère,
Crie au fond de mon cœur, Arrête, il eft ton frère.
Ah ! Prince infortuné, dans ta haine affermi,
Songe à des droits plus faints ; *Vamir* fut ton ami.
O jours de notre enfance ! ô tendreffes paffées !
Il fut le confident de toutes mes penfées.
Avec quelle innocence, & quels épanchemens,
Nos cœurs fe font appris leurs premiers fentimens !
Que de fois partageant mes naiffantes allarmes,
D'une main fraternelle effuya-t-il mes larmes !
Et c'eft moi qui l'immole ! & cette même main
D'un frère que j'aimai déchirerait le fein !
O paffion funefte ! ô douleur qui m'égare !
Non, je n'étais point né pour devenir barbare.
Je fens combien le crime eft un fardeau cruel !
Mais que dis-je ? *Vamir* eft le feul criminel.
Je reconnais mon fang, mais c'eft à fa furie :

Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie.
Ah ! de mon désespoir injuste & vain transport !
Il l'aime, est-ce un forfait qui mérite la mort ?
Hélas ! malgré le tems, & la guerre, & l'absence,
Leur tranquille union croissait dans le silence.
Ils nourrissaient en paix leur innocente ardeur,
Avant qu'un fol amour empoisonnât mon cœur.
Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère ;
Il me trompe, il me hait. N'importe, il est mon frère ;
C'est à lui seul de vivre ; on l'aime, il est heureux ;
C'est à moi de mourir. Mais mourons généreux.
La pitié m'ébranlait : la nature décide.
Il en est tems encor.

SCENE II.

LE DUC DE FOIX, l'Officier.

LE DUC.

PRéviens un parricide,
Ami, vole à la tour. Que tout soit suspendu :
Que mon frère....

L'OFFICIER.

Seigneur....

LE DUC.

De quoi t'allarmes-tu ?
Cours, obéi.

L'OFFICIER.

J'ai vu, non loin de cette porte,

Un corps souillé de sang qu'en secret on emporte ;
C'est *Lisois* qui l'ordonne, & je crains que le sort....

LE DUC.

Qu'entends-je?...*malheureux!* Ah ciel! mon frère est mort!
Il est mort, & je vis ! & la terre entr'ouverte,
Et la foudre en éclats n'ont point vengé sa perte !
Ennemi de l'Etat, factieux, inhumain,
Frère dénaturé, ravisseur, assassin :
O ciel, autour de moi que j'ai creusé d'abîmes !
Que l'amour m'a changé ! qu'il me coûte de crimes !
Le voile est déchiré : je m'étais mal connu.
Au comble des forfaits je suis donc parvenu?
Ah *Vamir!* ah mon frère! ah jour de ma ruïne !
Je sens que je t'aimais, & mon bras t'assassine !
Quoi, mon frère !

L'OFFICIER.

Amélie avec empressement,
Veut, Seigneur, en secret vous parler un moment.

LE DUC.

Chers amis, empêchez que la cruelle avance;
Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence ;
Mais non. D'un parricide elle doit se venger ;
Dans mon coupable sang sa main doit se plonger;
Qu'elle entre.... Ah! je succombe, & ne vis plus qu'à peine.

SCENE III.

LE DUC, AMELIE, TAISE.

AMELIE.

Vous l'emportez, Seigneur ; & puiſque votre haine,
(Comment puis-je autrement appeller en ce jour
Ces affreux ſentimens que vous nommez amour ?)
Puiſqu'à ravir ma foi votre haine obſtinée
Veut, ou le ſang d'un frère, ou ce triſte hyménée...
Mon choix eſt fait, Seigneur ; & je me donne à vous :
A force de forfaits vous êtes mon époux.
Briſez les fers honteux dont vous chargez un frère ;
De *vos murs* ſous ſes pas abaiſſez la barrière.
Que je ne tremble plus pour des jours ſi chéris :
Je trahis mon amant : je le perds à ce prix :
Je vous épargne un crime, & ſuis votre conquête.
Commandez, diſpoſez, ma main eſt toute prête.
Sachez que cette main, que vous tyranniſez,
Punira la faibleſſe où vous me réduiſez.
Sachez qu'au temple même où vous m'allez conduire....
Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous ſuffire.
Allons... Eh quoi ! d'où vient ce ſilence affecté ?
Quoi ! votre frère encor n'eſt point en liberté ?

LE DUC.

Mon frère ?

AMELIE.

Dieu puiſſant ! diſſipez mes allarmes.
Ciel ! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes !

LE DUC.

Vous demandez ſa vie !

AMELIE.

Ah! qu'eſt-ce que j'entends?
Vous qui m'aviez promis...

LE DUC.

Madame, il n'eſt plus tems.

AMELIE.

Il n'eſt plus tems! *Vamir!*

LE DUC.

Il eſt trop vrai, cruelle!
Oui, *l'amour a conduit cette main criminelle:*
Liſois, pour *mon malheur*, a trop ſu m'obéir.
Ah! revenez à vous, vivez pour me punir.
Frappez: que votre main contre moi ranimée
Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,
Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.
Oui, j'ai tué mon frère, & l'ai tué pour vous.
Vengez *ſur un coupable indigne de vous plaire*
Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

AMELIE (*ſe jettant entre les bras de Taïſe.*)
Vamir eſt mort! barbare!

LE DUC.

Oui, mais c'eſt de ta main
Que ſon ſang veut ici le ſang de l'aſſaſſin.

AMELIE (*ſoutenue par Taïſe & preſque évanouie.*)
Il eſt mort!

LE DUC.

Ton reproche.....

AMELIE.

Epargne ma miſère.
Laiſſe-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.

Va, porte ailleurs ton crime, & ton vain repentir ;
Laisse-moi l'adorer, l'embrasser & mourir.

LE DUC.

Ton horreur est trop juste. Eh bien, *chère Amélie*,
Par pitié, *par vengeance*, *arrache-moi la vie.*
Je ne mérite pas de mourir de tes coups ;
Que ta main les conduise. . . .

SCENE IV.

LE DUC, AMELIE, LISOIS.

LISOIS.

AH, ciel, que faites-vous?

LE DUC. (*On le désarme.*)

Laissez-moi me punir, & me rendre justice.

AMELIE *à Lisois.*

Vous d'un assassinat vous êtes le complice ?

LE DUC.

Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir ?

LISOIS.

Je vous avais promis, Seigneur, de vous servir.

LE DUC.

Malheureux que je suis ! ta sévère rudesse
A cent fois de mes sens combattu la faiblesse.
Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits,
Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits ?
Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère !

LISOIS.

LISOIS.

Lorſque j'ai refuſé ce ſanglant miniſtère,
Votre aveugle couroux n'allait-il pas ſoudain
Du ſoin de vous venger charger une autre main ?

LE DUC.

L'amour, le ſeul amour, de mes ſens toûjours maître,
En m'ôtant ma raiſon, m'eût excuſé peut-être ;
Mais toi, dont la ſageſſe, & les réflexions,
Ont calmé dans ton ſein toutes les paſſions,
Toi dont j'avais tant craint l'eſprit ferme & rigide,
Avec tranquillité permettre un parricide !

LISOIS.

Eh bien, puiſque la honte, avec le repentir,
Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
D'un ſi juſte remords ont pénétré votre ame,
Puiſque malgré l'excès de votre aveugle flamme,
Au prix de votre ſang vous voudriez ſauver
Le ſang dont vos fureurs ont voulu vous priver ;
Je peux donc m'expliquer ; je peux donc vous apprendre,
Que de vous-même enfin *Liſois* ſait vous défendre.
Connaiſſez-moi, Madame, & calmez vos douleurs.
(*au Duc.*) (*à Amélie.*)
Vous, gardez vos remords ; & vous ſéchez vos pleurs.
Que ce jour à tous trois ſoit un jour ſalutaire.
Venez, paraiſſez, Prince, embraſſez votre frère.

(*Le théatre s'ouvre, Vamir paraît.*)

SCENE V.

LE DUC, AMELIE, VAMIR, LISOIS.

AMELIE.

Qui ! vous ?

LE DUC.

Mon frère ?

AMELIE.

Ah ciel !

LE DUC.

Qui l'aurait pu penser ?

VAMIR (*s'avançant du fond du théatre.*)

J'ose encor te revoir, te plaindre & t'embrasser.

LE DUC.

Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur l'oublie.

AMELIE.

Lisois, digne héros qui me donnez la vie !...

LE DUC.

Il la donne à tous trois.

LISOIS.

Un indigne assassin
Sur *Vamir* à mes yeux avait levé la main.
J'ai frappé le barbare ; & prévenant encore
Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai *feint d'avoir versé ce sang si précieux*,
Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

LE DUC.

Après ce grand exemple, & ce service insigne,
Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne.

Le fardeau de mon crime eſt trop peſant pour moi ;
Mes yeux couverts d'un voile , & baiſſés devant toi ,
Craignent de rencontrer , & les regards d'un frère ,
Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

VAMIR.

Tous deux auprès du Roi nous voulions te ſervir.
Quel eſt donc ton deſſein ? parle.

LE DUC.

De me punir ,
De nous rendre à tous trois une égale juſtice ;
D'expier devant vous , par le plus grand ſupplice ,
Le plus grand des forfaits , où la fatalité ,
L'amour & le couroux m'avaient précipité.
J'adorais Amélie, & ma flamme cruelle
Dans mon cœur déſolé s'irrite encor pour elle.
Liſois ſait à quel point j'adorais ſes appas ,
Quand ma jalouſe rage ordonnait ton trépas.
Dévoré , malgré moi , du feu qui me poſſède ,
Je l'adore encor plus .... & mon amour la cède.
Je m'arrache le cœur *en vous rendant heureux :*
Aimez-vous ; mais au moins , *pardonnez-moi tous deux.*

VAMIR.

Ah ! ton frère à tes pieds , digne de ta clémence ,
Egale tes bienfaits par ſa reconnaiſſance.

AMELIE.

Oui , Seigneur , avec lui j'embraſſe vos genoux ;
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
Vous me payez trop bien de *mes douleurs ſouffertes.*

LE DUC.

Ah ! c'eſt trop me montrer mes malheurs & *mes pertes.*

Mais vous m'apprenez tous à ſuivre la vertu.
Ce n'eſt point à demi que mon cœur eſt rendu.
(*A Vamir.*)
Je ſuis en tout ton frère ; & mon ame attendrie,
Imite votre exemple, & chérit ſa patrie.
Allons apprendre au Roi, pour qui vous combattez,
Mon crime, mes remords & vos félicités.
Oui, je veux égaler votre foi, votre zèle,
Au ſang, à la patrie, à l'amitié fidèle,
Et vous faire oublier, après tant de tourmens,
A force de vertus, tous mes égaremens.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

TABLE

Des piéces contenues dans ce Volume.





